O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

(PUBLICAÇÃO SUBSIDIADA PELA JUNTA DE EDUCAÇÃO NACIONAL)

VOLUME 89.º



FIGUEIRA DA FOZ
TIPOGRAFIA POPULAR
1935

O INSTITUTO

VOLUME 89.º

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

(PUBLICAÇÃO SUBSIDIADA PELA JUNTA DE EDUCAÇÃO NACIONAL)

VOLUME 89.º



FIGUEIRA DA FOZ
TIPOGRAFIA POPULAR
1935

SÓCIO BENEMÉRITO

Marquês de Faria.

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Prof. Alberto Pessoa, da U. C.—Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B.—Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. G. I., *Vice-Presidente*.—Dr. António Baião, D. A. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C.—Prof. F. M. da Costa Lobo, da U. C., D. O. A., *Presidente*.—Prof. Elísio de Moura, da U. C.—Prof. Eugénio de Castro, da U. C.—Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T.—Prof. Fezas Vital, da U. C.—Prof. Francisco Corrêa, D. I. S. C.—Almirante C. V. Gago Coutinho.—Dr. Jaime Cortesão.--Prof. Joaquim de Carvalho, da U. C., *Secretário Geral*.—Prof. Mendes Corrêa, da U. P.—Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C.—Prof. Paulo Merêa, da U. L.—Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L.—Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C.—Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L.—Prof. Ricardo Jorge, da U. L.—Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A.—Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C.

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
ARCO DO BISPO, N.º 1—COIMBRA

ÍNDICE POR AUTORES

Pág.

Andersen (Maria Josefina Pires da Bandeira de Vasconcelos Abreu)—Ibsen e Grieg 453

Araújo (Umberto)—Do Mestre... 372

Barros (Manuel Gaspar de)—¿Porque não se fabricam adubos azotados em Portugal? 11, 278, 374, 438

Beja (Nuno)—Duas Lendas Nacionais 53

Bernard (Raymond)—L'exemple de Gœthe 1

Campos (Agostinho de)—Coimbra na «Eufrosina» 317

Campos de Figueiredo—Coimbra de amores—Gran desvairo . . 486

Chaves (Luiz)—Os oficiais mecânicos de Coimbra na procissão do Corpo de Deus 350

Cortês Pinto (Américo)—Coimbra 173

Costa Lôbo (F. M. da)—Projet pour l'organisation intégrale et traditionaliste d'un État 62, 162

Couceiro da Costa (Ruy)—Considerações sôbre alguns métodos potenciométricos 342

——Considerações sôbre as curvas de neutralização dos ácidos e bases 393

Cruz (António)—Notícia da vinda e estada do Arquiduque de Áustria em Coimbra (Agôsto de 1704)—Notas e documentos 28

Guichen (Vicomte de)—Russie & Allemagne 265

Grave (João)—Dois códices de Santa Cruz 126

Mascareñas (Carlos E.)—Cataluña y Portugal—Notas bibliograficas (Siglo XVII) 481

Matos (Armando de)—Manual de Heráldica Portuguesa . 37, 175, 330

Pinto Loureiro (J.)—Novos subsídios para a biografia de Camões 97, 203, 297, 410

Sá (Ayres de)—Augusto Mendes Simões de Castro—patriota . . 263
Silva Carvalho (Augusto da)—Alphonse Rodrigues de Guevara au Portugal. 254
Vilhena (João Jardim de)—A «Deducção Chronologica e Analytica» por José de Seabra da Silva 188

ÍNDICE POR ARTIGOS

Pág.

Alphonse Rodrigues de Guevara au Portugal, por Augusto da Silva Carvalho 254
Augusto Mendes Simões de Castro—patriota, por Ayres de Sá . 263
Boletim do Instituto 201
Cataluña y Portugal—Notas bibiiograficas (Siglo XVII), por Carlos E. Mascareñas 481
Códices (Dois) de Santa Cruz, por João Grave 126
Coimbra, por Américo Cortês Pinto 173
Coimbra de amores—Gran desvairo, por Campos de Figueiredo . 486
Coimbra na «Eufrosina», por Agostinho de Campos 317
Curvas de neutralização dos ácidos e bases (Considerações sôbre as), por Ruy Couceiro da Costa 393
«Deducção Chronologica e Analytica» (A) por José de Seabra da Silva, por João Jardim de Vilhena 188
Do Mestre..., por Umberto Araújo 372
Exemple (L') de Gœthe, por Raymond Bernard 1
Lendas (Duas) Nacionais, por Nuno Beja 53
Manual de Heráldica Portuguesa, por Armando de Matos 37, 175, 330
Métodos potenciométricos de análise (Considerações sôbre alguns), por Ruy Couceiro da Costa 342
Novos subsídios para a biografia de Camões, por J. Pinto Loureiro 97, 203, 297, 410
Oficiais (Os) mecânicos de Coimbra na procissão do Corpo de Deus, por Luiz Chaves 350
¿Porque não se fabricam adubos azotados em Portugal?, por Manuel Gaspar de Barros 11, 278, 374, 438

Projet pour l'organisation intégrale et traditionaliste d'un État, por F. M. da Costa Lôbo 62, 162
Russie & Allemagne, por Vicomte de Guichen 265
Vinda e estada (Notícia da) do Arquiduque de Áustria em Coimbra (Agôsto de 1704)—Notas e documentos, por António Cruz 28

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

(PUBLICAÇÃO SUBSIDIADA PELA JUNTA DE EDUCAÇÃO NACIONAL)

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
ARCO DO BISPO, N.º 1—COIMBRA

VOLUME 89.º



NÚMERO 1

FIGUEIRA DA FOZ
TIPOGRAFIA POPULAR
1935

SÓCIOS BENEMÉRITOS

Cândido Soto Maior — Marquês de Faria.

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Prof. Alberto Pessoa, da U. C.—Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B.—Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. G. I., *Vice-Presidente*.—Dr. António Baião, D. A. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C.—Prof. F. M. da Costa Lobo, da U. C., D. O. A., *Presidente*.—Prof. Elísio de Moura, da U. C.—Prof. Eugénio de Castro, da U. C.—Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T.—Prof. Fezas Vital, da U. C.—Prof. Francisco Corrêa, D. I. S. C.—Almirante C. V. Gago Coutinho.—Dr. Jaime Cortesão.—Prof. Joaquim de Carvalho, da U. C., *Secretário Geral*.—Prof. Joaquim de Vasconcelos da U. C.—Prof. Mendes Corrêa, da U. P. —Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C.—Prof. Paulo Merêa, da U. L.—Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L.—Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C.—Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L.—Prof. Ricardo Jorge, da U. L.—Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A.—Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C.

SUMÁRIO

L'exemple de Gœthe, por Raymond Bernard 1

¿Porque não se fabricam adubos azotados em Portugal?, por Manuel Gaspar de Barros 11

Noticia da vinda e estada do Arquiduque de Áustria em Coimbra (Agôsto de 1704)—Notas e documentos, por António Cruz 28

Manual de Heráldica Portuguesa, por Armando de Matos . . . 37

Duas Lendas Nacionais, por Nuno Beja 53

Projet pour l'organisation intégrale e traditionaliste d'un État, por F. M. da Costa Lôbo 62

L'EXEMPLE DE GŒTHE

L'humanité, sans contredit, a besoin de surhommes. C'est la consolation des faibles de les admirer et de se donner pour modèle l'exemple de ceux qui ont consacré leur existence à la recherche d'une vérité supérieure, persuadés que rien n'est plus impie, plus stupide et plus faux que de «vivre sa vie».

Lorsque le 22 Mars 1832 s'éteignait paisiblement à Weimar, à l'âge de 83 ans, le Ministre d'Etat Johann Wolfgang von Gœthe, l'Allemagne s'inclinait douloureusement devant le plus illustre de ses fils, et le monde entier ressentait avec une très vive émotion la perte de celui qui avait su être véritablement «un homme», et dont l'éclatante renommée, ayant à juste titre franchi les limites des Etats, avait déjà répandu sur l'Univers l'ampleur de son rayonnement.

Car, si les hommes exceptionnels, tout comme les hommes médiocres, appartiennent à un pays et ont une patrie, nous devons cependant admettre, qu'ayant enrichi la science de leurs lumières et prodigué leurs bienfaits à la civilisation, ils appartiennent avant tout à l'humanité: tel fut le cas de Gœthe.

Ce vieillard agonisant, aux yeux grands et brillants,

dont l'acuité semblait chercher à pénétrer le mystère des choses, avant d'exhaler le dernier souffle, avait réclamé plus de lumière:

«Laissez entrer plus de lumière!»

Son appétit de grand air et de clarté était comme le symbole de son aspiration à découvrir en tout le Vrai et à saisir l'insaisissable. Quand il fut mort, la noblesse et l'harmonie des traits réguliers de son visage firent sur son fidèle secrétaire Eckermann une puissante impression, que celui-ci ne manqua pas de consigner: «Un homme parfait et de grande beauté gisait devant moi et l'enchantement que j'en éprouvai me fit oublier pendant quelques instants que l'esprit immortel avait quitté le corps mortel».

Gœthe, en effet, était entré dans l'immortalité: non seulement il avait dominé son siècle, non seulement sa pensée avait rayonné sur le monde, mais encore, plus de cent ans après sa mort, le culte qui lui est voué de toutes parts revêt un éclat, dont la haute signification ne peut pas échapper à tous ceux qui s'honorent de quelque culture et qui conservent le goût de la réflexion personnelle. Dans notre vie fiévreuse et agitée, où l'on semble perdre en profondeur ce que l'on gagne en vitesse et en précipitation, la haute figure de Gœthe domine, impassible et sereine, les actions des hommes et elle offre un paisible réconfort à ceux qui veulent l'interroger pour lui arracher le secret d'une vie pure et harmonieuse.

S'il est vrai qu'un auteur affirme la suprématie de son génie par le pouvoir qu'il a de résister à l'épreuve du temps, il nous apparaît que Gœthe, après un siècle, garde une place de premier rang et que sa présence, pour ne pas dire son influence, se reflète dans les œuvres de nos

écrivains d'aujourd'hui, preuve éclatante du crédit dont jouit à l'heure présente l'auteur de *Werther* et de *Faust.*

Et si nous cherchons les raisons de cette faveur, nous ne nous étonnerons pas que l'on ait recours à l'exemple de Goethe toutes les fois qu'au milieu du chaos universel on aspire à reprendre haleine, à reposer son esprit et à l'orienter par la contemplation d'un modèle de force équilibrée, de mesure, d'ordre et d'harmonie. Car ce sont là des qualités que Gœthe possédait au plus haut point, étant lui-même parvenu, par une inlassable volonté de perfectionnement, à un idéal de Sagesse, à un développement harmonieux de ses facultés innées, qui l'élèvent au dessus de l'humanité à la manière d'un surhomme, que l'on regarde d'en bas et à qui l'on voudrait s'efforcer de ressembler.

Rien de plus séduisant, en effet, que la puissante personnalité de cet homme génial, que nous n'admirons pas seulement en tant que poète, philosophe, penseur, homme d'Etat ou savant, mais en qui nous reconnaissons un maître incomparable d'énergie morale, de volonté agissante et d'idéalisme. Rien de plus opportun que cet exemple en un temps où les exigences de notre vie sociale semblent favoriser de moins en moins l'éclosion d'une grande et géniale personnalité et rendre de plus en plus difficile l'effort de coordination et de synthèse, la parfaite unité que l'on aperçoit chez Gœthe, à la fois dans sa vie et dans son œuvre.

Le spécialisation à outrance, telle qu'on la pratique actuellement, ne nous donne-t-elle pas la pénible impression de l'isolement, de la limitation et du morcellement dans la culture? N'aspirerait-on pas à voir communiquer davantage entre eux les divers compartiments d'un savoir

qui s'éparpille au point de nous faire perdre de vue l'idée d'ensemble? Ne souhaiterait-on pas de revenir aux idées générales, d'embrasser d'en haut et d'un même coup d'œil toutes les choses?

Les larges vues, les vastes horizons, les synthèses, nous les trouvons chez Gœthe; c'est vers ce prince de la pensée que tendent les regards de ceux qui ont conscience d'avoir limité leur activité dans un champ trop restreint et qui aspirent à plus d'espace. Gœthe n'assigne pas de limites à sa curiosité; en même temps qu'il s'alimente au contact des lettres anciennes et qu'il parcourt le cycle des littératures contemporaines, il s'intéresse à l'Art, au Droit, à la Politique, aux Sciences physiques et naturelles, toujours hanté par le souci d'élargir le cercle de ses connaissances universelles. Son désir de le développer lui-même s'exprime par la bouche de Wilhelm Meister:

«Me développer moi-même, tel que m'a fait la Nature, fut obscurément, dès mes jeunes années, mon désir et mon dessein.»

Et en 1770, alors qu'il a 21 ans, il écrit à Hetzler: «Ne vouloir rien être, mais vouloir devenir tout.»: Voilà sa formule. Il s'efforce de cultiver son «moi» et de l'enrichir par tous les moyens en son pouvoir. Il aspire à exploiter le riche fonds de sa nature et à laisser s'épanouir librement toutes les forces qui sont en lui. Dix ans plus tard, il confie à Lavater son désir «d'élever aussi haut que possible la Pyramide de son existence». Cette célèbre phrase montre ce que pouvait être sa volonté de se perfectionner et de conférer à ses dons naturels le plus grand développement possible. Si cette image symbolique nous paraît audacieuse, et l'est en effet, disons-nous bien que Goethe a pleinement conscience d'être en possession des éléments

nécessaires à la réalisation de son idéal. Il se rend compte qu'il dispose d'une base solide, sur laquelle pourra s'ériger, par étapes successives, l'édifice de ses ambitieuses conceptions.

Certes, Gœthe n'atteindra pas ce but suprême avec facilité et désinvolture. Nous n'ignorons pas que l'on s'est plu parfois à nous le représenter impassible et olympien, planant à des hauteurs sereines, ayant réglé sa sensibilité, ignorant les orages de la vie, écartant systématiquement de son esprit ce qui l'inquiétait et de son cœur ce qui l'agitait. En dépit de ce portrait tendancieux et assurément faux, nous considérons que si Gœthe a conquis son idéal de Sagesse, c'est au prix d'un effort pénible et constamment renouvelé, au prix de luttes opiniâtres contre son ardente nature, contre la surabondance de ses dons et l'aspiration infinie de son âme, qui risquaient de l'entraîner dans les régions confuses d'un individualisme fougueux. Si l'on mesure la distance qui sépare le révolutionnaire auteur de *Werther*, en proie à la crise du «Sturm und Drang», du poète assagi, libéré des éléments troubles de sa nature, tel qu'il nous apparaît dans le second *Faust*, il est aisé de concevoir qu'une telle évolution ne s'est pas opérée sous le signe de dilettantisme, de l'indifférence ou du hasard.

Le spectacle de ces luttes morales, d'une très haute valeur éducative, mérite de retenir notre attention.

*
* *

Un des principaux facteurs de la formation de la personnalité de Gœthe semble avoir été son étonnante capacité d'action, précieuse auxiliaire de son besoin impérieux d'agir.

«Au commencement était l'Action». C'est ainsi que

Faust traduit le début de l'Evangile selon Saint Jean: *In principio erat Verbum.* L'activité de Gœthe fut en effet multiple et variée: Représentons-nous l'enfant exceptionnel qu'il était, curieux à l'extrême du monde extérieur, avide d'une foule d'impressions, l'étudiant tumultueux, exubérant et sensuel, fréquentant les Universités de Leipzig et de Strasbourg, suivant des cours de Droit, faisant des vers, lisant abondamment et se livrant à diverses expériences sentimentales; grand voyageur, aimant le cheval, patinant, excursionnant, vivant selon la nature, à la Rousseau, jusqu'au jour où, ayant abusé de ses forces, il dût regagner la maison paternelle pour rétablir sa santé sérieusement compromise.

Suivons-le plus tard, dans sa carrière d'avocat, puis à la Cour de Weimar, ami personnel du duc Charles-Auguste, faisant l'expérience de la politique, introduit par son protecteur dans l'Administration du Duché, menant de pair avec ses fonctions administratives ses travaux littéraires, ses explorations dans le domaine de la Géologie, de l'Anatomie, de la Botanique, de la Physique, découvrant le principe d'unité du monde végétal, en cherchant un analogue en Anatomie, en Optique, en Météorologie.

Voyons-le en proie à des préoccupations artistiques, cherchant, pendant son séjour à Rome, à pénétrer le secret de la beauté antique, se demandant avec anxiété s'il est né poète ou bien artiste, multipliant ses efforts pour s'initier à la technique de l'art, méditant sur des problèmes d'esthétique; puis, sous l'influence de Schiller, s'adonnant à la spéculation philosophique et se laissant entraîner jusqu'aux régions arides du Kantisme; enfin, consacrant à son *Faust,* l'œuvre de sa vie, la majeure partie de son existence.

Au cours de toutes ces expériences et de ce copieux apprentissage de la vie, Gœthe n'a pas tardé à comprendre que l'homme est impuissant à satisfaire ses désirs et ses aspirations. Peu à peu son ardeur révolutionnaire se calme; son orgueilleux mépris de la Règle, qui l'avait un instant aiguillé dans la voie de l'erreur, se heurte à l'ordre établi et aux conventions qui régissent le monde. Il modère alors ses enthousiasmes, maîtrise la violence de ses instincts et aperçoit dans la Nature, qui est toujours sa Loi suprême, le principe d'ordre auquel il doit se soumettre. En matière d'art, comme en amour et comme dans la vie pratique, il a reconnu la nécessité de limiter les élans de son cœur; désormais il s'inclinera devant la Loi et il ira même jusqu'à en proclamer la sainteté. Ainsi, évaluant la limite exacte de ses forces, il les rassemble, apprend à les gouverner et contraint son démon intérieur à le servir.

Dans ce travail d'épuration, Gœthe ne se fait aucune illusion sur l'âpreté des luttes qu'il aura à soutenir pour sortir vainqueur de l'épreuve. Toutes les forces vives de sa nature géniale fermentent dans son âme, qui, semblable à celle du docteur Faust, nourrit l'aspiration suprême de triompher de l'existence et d'en déchiffrer le sens. Nulle part Gœthe n'a laissé mieux transparaître sa pensée que dans son *Faust,* qui nous présente le reflet de ses luttes intimes et qui marque le terme de son évolution dans le sens du progrès et de la perfection morale. Dans sa conception idéaliste de la vie, Faust, comme Gœthe lui-même, veut conquérir la connaissance, l'amour et la beauté. Partagé entre ses bons et ses mauvais instincts, il oscille entre le Vice et la Vertu, entre le Bien et le Mal. D'un côté, c'est l'Enfer qui l'attend, et de l'autre, le Ciel. Va-t-il échapper à l'influence pernicieuse de Satan? Certes, les tentations

de toute sorte ne lui sont pas épargnées et il doit payer à l'erreur un lourd tribut; nous voyons sa vertu soumise à une rude épreuve.

Cependant il sera sauvé, parce que le Créateur a déposé dans son âme une parcelle d'idéal. C'est en vain que Méphisto essayera de détourner Faust de sa véritable voie et de lui faire manger la fange avec volupté. Son âme est bien trempée et ne risque pas de déchoir, car «un homme bon, dans son effort confus, ne perd jamais le sens du droit chemin». C'est justement grâce à l'influence de Satan que Faust parviendra à se libérer de la matière qui l'entrave, à se dépouiller des éléments troubles de sa nature et à s'engager dans la voie du Bien, après avoir subi une épreuve purificatrice. Car les bons jours sont funestes à l'homme: Sans l'aiguillon du Diable, l'activite de l'homme pourrait s'amollir et risquerait de croupir dans l'oisiveté; le rôle de Satan consiste à stimuler son énergie, à la tenir en éveil et à conduire le pécheur, par ce détour, dans le royaume de la lumière.

En face de l'idéalisme de Faust, Méphisto représente le réalisme brutal, la froide raison, le scepticisme, le doute, l'ironie. Ce diable, qui a pour mission de jeter le trouble dans les cœurs, s'il veut le Mal, finit cependant par créer le Bien et nous apparaît comme un élément indispensable au salut de Faust. Grâce à lui, allégé du fardeau de ses vices et libéré de ses bas instincts, Faust parviendra enfin à contempler la clarté céleste et s'appliquera désormais à travailler pour le bien de l'humanité. Une leçon analogue se dégage de Wilhelm Meister, lorsque Jarno dit à Wilhelm: «Il est bon, quand l'homme a atteint un certain degré de son développement, qu'il apprenne à vivre pour les autres et à s'oublier lui-même dans une activité réglée

par le devoir.» Animé du même sentiment, Faust, enrichi de son expérience, se retire en un point du globe et travaille pour la collectivité. Eloigné de la Magie et du Diable, il n'a plus de goût que pour l'action créatrice; il est devenu un artiste.

Ce *Faust* épuré n'est autre chose que la fidèle image de Goethe ayant affirmé le triomphe progressif de sa volonté sur ses passions et la prépondérance de ses inclinations altruistes sur son égoïsme individualiste. Parvenu au sommet de la Pyramide de son existence, touchant aux régions les plus élevées d'une moralité supérieure, il domine le monde avec aisance et semble avoir résolu le problème de l'existence.

Grave et passionant Problème, auquel une foule de prophètes proposent les solutions les plus variées. Parmi les plus fameux, Dante, animé du désir d'améliorer son siècle obscur, persuadé que la société était corrompue et qu'elle avait besoin d'un frein, conscient de s'être lui-même dévoyé, écrivit l'épopée symbolique et psychologique de la *Divine Comédie.* Et même à son époque, le problème de la lutte pour le Bien contre le Mal ne constituait pas une innovation, car de tout temps l'âme humaine a oscillé entre le Vice et la Sagesse.

Nous ne prétendrons pas soutenir que notre siècle soit à l'abri des intempéries morales et sociales et qu'il n'ait rien à redouter des dangereux mobiles qui sont les passions humaines. Aussi loin que l'on veuille pousser l'optimisme, on ne parviendra pas à se convaincre de l'absolue bonté de la nature humaine, car elle aura toujours besoin d'être épurée.

Ennemi de l'ombre, des forces occultes, du désordre, de l'idéologie abstraite, Gœthe a passé sa vie à lutter pour

conquérir la clarté et l'harmonie, pour se libérer de la puissance qui enchaîne les êtres, pour affirmer le triomphe de la Vérité sur l'Erreur et la victoire de ce qui élève l'homme sur ce qui l'abaisse. Grâce à sa foi dans l'idéal d'un monde meilleur et dans la vertu éducatrice de l'Art, il a acquis le pouvoir de transformer la réalité vulgaire et triviale en poésie et en beauté, alors que c'est le propre des esprits inférieurs et bornés de vouloir réaliser sur terre le rêve confus et inaccessible dont une vaine imagination les a leurrés.

Puisse l'exemple de Gœthe trouver partout l'écho que lui-même eût souhaité, en patriote éclairé, en grand Européen et en bienfaiteur de l'Humanité!

RAYMOND BERNARD

¿PORQUE NÃO SE FABRICAM ADUBOS AZOTADOS EM PORTUGAL?(1)

Os gasogénios Pintsch de gás de água produzem um gás com a seguinte composição:

CO^2	4 %
CO	40
H^2	50
N^2	6

e o poder calorífico é de 2.400 cal. O consumo é de 100 kg. de coque por hora e por m^2 de grelhá. O rendimento é de $1,^{m^3}45$ de gás por kg. de combustível.

O ar é conduzido por três condutas e a energia gasta nos ventiladores é de 750 H. P.

Os gases são misturados na proporção de 2 vol. de gás de água e de 1 de gás de ar e, depois de lavados e purificados em complicados aparelhos, são conduzidos aos aparelhos de catálise do óxido de carbono.

A' saída dos catalisadores o gás tem a seguinte composição:

---

(1) Cont. do n.° 5, vol. 88, pág. 469.

CO^2	29,5 %
CO	1,5 %
H^2	53 %
N^2	15,5 %

Êste gás é purificado em duas fases. Na primeira, procede-se à absorpção do CO^2. Para isso, é o gás comprimido sucessivamente a 5, 9, 27, 80, 210 kgs. e, a partir da terceira compressão, é lavado com água em tôrres de vários tipos. Êste CO^2 é mais tarde separado da água e metido em gasómetro.

Depois da lavagem o gás contém ainda 0,9 % de CO^2.

O CO é absorvido na segunda fase em tôrres idênticas às primeiras mas com o gás a 215 kg. de pressão e tôdas munidas de anéis Raschig, que, como se sabe, são pontas de tubos. Nestas tôrres circula uma solução de formiato de cobre amoniacal, que é em parte regenerada, e o *CO* utilizado para o aquecimento.

O consumo diário do formiato de cobre é de 350 kg. que correspondem a uma recuperação de 20.000^{m3} de CO.

Finalmente, o gás passa sôbre duas tôrres de lixívia alcalina onde perde os últimos traços de CO^2.

Nesta altura o gás está pronto para a catálise pròpriamente dita da síntese do amoníaco.

Como dissemos, esta realiza-se à temperatura de 550° e sob a pressão de 200 atmosferas.

O cálculo da energia empregada na compressão pode-se fazer da seguinte maneira:

Para produzir uma tonelada de amoníaco são precisos:

176,5 kg. de hidrogénio + 823,5 kg. de azote

ou

$$1.995^{m^3} \text{ de } H^2 + 665^{m^3} \text{ de } N^2$$

Admitindo uma perda de 10°/c e supondo que os gases entram no compressor à temperatura de 20° C., será necessário comprimir cêrca de 3.200$^{m^3}$ da mistura dos dois gases, sendo 2.400$^{m^3}$ de hidrogénio e 800$^{m^3}$ de azote.

O estudo do trabalho desenvolvido por uma expansão adiabática permite escrever que o trabalho exterior produzido é:

$$d\mathcal{T} = p\ dv \qquad (1)$$

mas aqui a pressão p e o volume v estão ligados pela relação de Laplace-Poisson:

$$pv^{\gamma} = p_o\ v_o^{\gamma} \qquad (2)$$

em que γ é o cociente entre o calor especifico a pressão constante e o calor especifico a volume constante:

$$\gamma = \frac{C_p}{C_v}$$

Tirando agora o valor de p da fórmula (2) vem:

$$p = \frac{p_o\ v_o^{\gamma}}{v^{\gamma}}$$

e substituindo em (1) virá:

$$d\mathcal{T} = \frac{p_o v_o^{\gamma}}{v^{\gamma}} dv$$

A solução desta equação diferençial é:

$$\mathcal{T}_{ad.} = \frac{p_o v_o^{\gamma}}{v^{\gamma}} \left[1 - \left(\frac{v_o}{v} \right)^{\gamma - 1} \right]$$

E êste mesmo trabalho $\mathcal{T}$ pode também ser calculado em função das pressões tendo em conta a fórmula (2) e acha-se assim:

$$\mathcal{T}_{ad.} = \frac{p_o v_o}{\gamma - 1} \left[1 - \left(\frac{p}{p_o} \right)^{\frac{\gamma - 1}{\gamma}} \right]$$

Quando o trabalho é de compressão será:

$$\mathcal{T}^{c}_{ad.} = \frac{p_o v_o}{\gamma - 1} \left[\left(\frac{p}{p_o} \right)^{\frac{\gamma - 1}{\gamma}} - 1 \right] \qquad (3)$$

Na prática a compressão a elevado número de atmosferas faz-se em várias fases e é fácil mostrar que para elevar um gás da pressão p_o à pressão p_2, passando pela pressão p_1, se obtém um mínimo gasto de energia quando:

$$p_1 = \sqrt{p_o \times p_2}$$

Teòricamente o que se pretende é que os valores da

entropia $\frac{dQ}{T}$ das diversas fases sejam iguais entre si. Como muito bem diz Hans Reichenbach, deve-se caracterizar a entropia não como uma quantidade de energia, mas sim como a medida do «grau de uniformização» dum estado. A entropia cresce sempre porque mede fenómenos irreversíveis que obedecem ao segundo princípio da termodinâmica. Lógico é pois egualizar, para limitar, os valores da entropia entre as diversas fases da compressão. O resultado prático consiste em obter que a quantidade de energia gasta em cada compressor seja a mesma.

A fórmula (3) deverá então escrever-se da seguinte maneira:

$$\mathcal{T}^{c}_{ad.} = n \frac{p_o v_o}{\gamma - 1} \left[\sqrt[n]{\left(\frac{p}{p_o}\right)^{\frac{\gamma-1}{\gamma}}} - 1 \right] \qquad (4)$$

em que n é o número de fases da compressão.

Calculemos agora, por esta fórmula, o trabalho de compressão dos gases da mistura hidrogénio-azote até 100 atmosferas em 5 fases:

$$\mathcal{T}_{100} = \frac{5 \times 10.000 \times 3.200}{1,4 - 1} \left[\sqrt[5]{\left(\frac{100}{1}\right)^{\frac{1,4-1}{1,4}}} - 1 \right] =$$

$$= 120.000.000 \text{ kgm.}$$

Com efeito:

$n = 5$ fases

$p_o = 1$ kg/cm² ou 10.000 kg/m²

$v_o = 3.200\ m^3$

$\gamma = 1{,}4$ para os gases próximos do estado perfeito.

$p = 100$ atm.

Infelizmente êste cálculo não se pode generalizar, desta forma simplista, além de 100 atm., porque depois desta pressão o azote e o hidrogénio já não seguem exactamente a lei de Boyle-Mariotte e tem-se de ter em conta o efeito do *covolume*, que é o limite para que tende o volume quando a pressão cresce indefinidamente.

Conclui-se pois que em conseqüência da menor compressibilidade da mistura gasosa o trabalho é sensivelmente maior do que o que a fórmula (4) permite calcular.

Procederemos da seguinte forma:

$$\mathcal{C}_{200} = \mathcal{C}_{100} + \mathcal{C}_1 + \mathcal{C}_2$$

Vamos pois calcular $\mathcal{C}_1$ que é o trabalho da compressão de 100 a 200 atm. dum gás perfeito numa só fase (fórmula 3).

$$\mathcal{C}_1 = 1.000.000 \times 32 \times \frac{1}{0{,}4}\left[\left(\frac{200}{100}\right)^{\frac{1{,}4-1}{1{,}4}} - 1\right] =$$

$$= 17.600.000\ kgm.$$

com efeito:

$$p_o = 100\ kg/cm^2 = 1.000.000\ kg/m^2$$

$$v_o = \frac{3.200}{100} = 32\ m^3$$

Para calcular agora $\mathscr{C}_2$ vamos tomar em conta a variação da temperatura.

Para qualquer gás tem-se:

$$\frac{p_o v_o}{T_o} = \frac{p_1 v_1}{T_1}$$

ou

$$p_o T_1 = p_1 T_o \frac{v_1}{v_o}$$

substituindo agora nesta fórmula $\frac{v_1}{v_o}$ pelo seu valor tirado da fórmula de Laplace-Poisson teremos:

$$p_o T_1 = p_1 T_o \times \frac{p_o^{\frac{1}{\gamma}}}{p_1^{\frac{1}{\gamma}}}$$

ou

$$\frac{T_1}{T_o} = \frac{p_1}{p_o} \times \frac{p_o^{\frac{1}{\gamma}}}{p_1^{\frac{1}{\gamma}}}$$

donde

$$\frac{T_1}{T_o} = \left(\frac{p_1}{p_o}\right)^{\frac{\gamma-1}{\gamma}}$$

ou

$$T_1 = T_0 \left(\frac{p_1}{p_0} \right)^{\frac{\gamma - 1}{\gamma}}$$

substituindo pelos respectivos valores teremos:

$$T_1 = (273 + 20) \times 2^{\frac{0,4}{1,4}} = 358^{\circ} \text{ absol.}$$

Aplicando agora a lei de Mariotte e Gay-Lussac vem:

$$32 \times \frac{100}{200} \times \frac{358}{273} = 21,5\,m^3$$

que é o volume que ocupa a massa gasosa àquelas pressão e temperatura.

Simplesmente êste valor calculado não confere com os valores experimentais, que oscilam em redor de 24 m^3.

Portanto a diferença, de 2,5 m^3, entre os valores calculado e experimental, vai-nos permitir calcular $\mathscr{C}_2$.

$$\mathscr{C}_2 = \frac{2.000.000 - 1.000.000}{2} \times 2,5 = 1.250.000 \text{ kgm.}$$

Logo, finalmente:

$$\mathscr{C}_{200} = 120.000.000 + 17.600.000 + 1.250.000 = \\ = 138.850.000 \text{ kgm.}$$

Em Opau existem dois grupos de catalisadores, cada um do seu tipo. O primeiro tem oito câmaras e o segundo quinze.

Um tubo de catálise é cilíndrico, de aço, com 12 metros de altura e 1,^{m}10 de diâmetro exterior.

Interiormente existem vários tubos concêntricos. O primeiro tem 12 cm. de espessura e é furado de pequenos orifícios para permitirem a passagem do hidrogénio que se difunde. Segue-se o segundo tubo de aço, de 2 cm. de espessura. No centro dêste existe um terceiro, separado do segundo por um vasio de 2 cm., onde circula uma corrente de azote destinada a expulsar o H^2 que se difunde. No interior do tubo 3 existe um revestimento refractário. E a seguir a êste revestimento está um tubo de ferro com 0,^{m}45 de diâmetro interior que contém o catalisador. Finalmente, ao centro do catalisador, passa um tubo de ferro que conduz um gás aquecido.

Cada tubo contém, em geral, 700 litros de catalisador em grânulos de 15 mm. de diâmetro.

O catalisador de Opau é constituído por óxido de ferro Fe^2O^3 com 2% de Al^2O^3.

Os tubos são aquecidos pelo maçarico oxídrico à temperatura de 500-600°, temperatura que depois se mantém por auto-reacção.

A velocidade de circulação empregada é de 400.000 m^3 de gás por metro cúbico de catalisador e por hora.

Com esta velocidade o rendimento é de 5-6% de NH^3 que corresponde à formação de 28,5 toneladas de NH^3 por metro cúbico de catalisador e por dia.

Os gases que entram recebem calor dos que saem através de permutadores de calor.

A' saída dos catalisadores os gases, que conteem 5-6% de NH^3, são conduzidos a serpentinas onde arrefecem por corrente de água.

Esta percentagem de NH^3 é insuficiente para conse-

guir a sua liquefacção à temperatura ordinária, porque, sob a pressão total de 200 atm., o gás amoníaco mantém-se a uma pressão parcial de 10 atm. Portanto, sistemàticamente lavados por corrente de água sob pressão, os gases vão abandonando o seu amoniaco e atingem fàcilmente um mínimo de 0,5% de NH^3. São então novamente dirigidos para os catalisadores, onde a duração de contacto em cada passagem é, apenas, de 20 segundos.

A água de dissolução sai com um título de 20% de NH^3. Esta solução é depois dirigida para a instalação de distilação, onde a água se separa do gás amoníaco, que é conduzido para os gasómetros.

Podemos desde já reter que uma das características do processo Haber, instalado em Opau, é a grandeza colossal da instalação e conseqüentemente os fabulosos capitais necessários. Uma outra consiste no fabrico do hidrogénio pela catálise do CO e cujo preço de custo Patart calcula ser de libras ouro £1 3/7 por tonelada de azote fixado.

A história da evolução das instalações de amoníaco sintético na Alemanha é curiosa.

Em 1913 a Badische Anilin und Soda Fabrik, depois dos memoráveis trabalhos de Haber, professor do Politécnico de Carlsrhue, e dos Drs. Mittasch e Bosch, seus engenheiros, instalou em Ludwigshafen uma pequena fábrica para produzir 30.000 toneladas de sulfato de amónio por ano. Esta fábrica devia estar concluída em 1915. A sua produção em 1913 foi apenas de 2.017 toneladas de amoníaco. Mas como os resultados eram francamente positivos, a Badische entrou em relações com o Sindicato dos produtores de sulfato de amónio das fábricas de gás e de coque, de Bochum, e foi mais tarde admitida nêle. Em 1914 começou

a entender-se com a Bayer, de Leverkusen-Elberfeld e com a Anilin, de Berlim, com a intenção de aumentar a produção para 130.000 toneladas de sulfato. Para êste efeito aumentaram o capital e realizaram 86 milhões de marcos-ouro, sendo 14 da Anilin e 36 de cada uma das outras. Entretanto, em conseqüência da necessidade premente de produtos nítricos para o fabrico de explosivos durante a grande guerra, o Govêrno alemão forneceu ao grupo da sociedade bávara subsídios para que êste desenvolvesse as suas instalações para uma produção de 300.000 toneladas de sulfato de amónio, o que êste fez com grande celeridade instalando a famosa fábrica de OPAU, a 2 quilómetros ao norte da grande fábrica de produtos químicos da primitiva Badische.

A fábrica de Opau ocupa 50 hectares de superfície, na margem esquerda do Reno em frente de Manheim. O terreno é sobre-elevado para evitar as inundações e as terras para conseguir esta sobre-elevação foram retiradas duma escavação anexa destinada à construção duma vasta doca interior, em comunicação com o rio e para serviço privativo da fábrica.

A disposição dos edifícios dentro desta área é caracterizada pelo quadriculado de avenidas de 30 metros de largura e pela rêde de cabos dos transportadores aéreos que, em todos os sentidos e a 25 metros de altura, conduzem ao seu destino os vagões.

A única matéria prima que entra na fábrica é o coque e a linhite, conduzidos através do Reno, numa dose diária de 4.000 toneladas de coque e 800 de linhite.

O pessoal é composto de 85 engenheiros, 500 contra-mestres e 5.000 operários. Dêstes, 2.000 são empregados na conservação e reparação dos aparelhos e 3.000, divi-

didos em três turnos, destinam-se pròpriamente à fabricação.

Todos os aparelhos são colossais, mas tôdas as operações são automáticas. Desta maneira os operários não têm qualquer contacto com as matérias primas e apenas têm de observar os aparelhos de verificação, como termómetros, barómetros e indicadores de velocidade e manobrar as competentes alavancas.

Como a fábrica trabalha com 14 baterias independentes, os aparelhos de fiscalização de marcha de tôdas as baterias estão reünidos numa sala onde os chefes da fabricação a todo o momento constatam a marcha de tôda a fabricação.

Durante a guerra, em Opau, o amoníaco era oxídado pelo processo Ostwald, que transformava o amoníaco em ácido nítrico para que êste fôsse depois utilizado pelas fábricas de explosivos, que empregavam não só êste ácido, mas também nitratos e em especial o nitrato de amónio, que servia à preparação do célebre «Ammonpulver», mistura de nitrato de amónio e de carvão que substituiu com êxito as pólvoras de nitrocelulose. O nitrato de amónio serviu também para a preparação do trinitrotoluol-trinitrobenzol e binitrobenzol. A agricultura também consumiu êste nitrato sob a forma de sal duplo de cloreto de potássio e nitrato de amónio. De maneira que o consumo total de azote durante a guerra foi de 940.000 toneladas, das quais 426.000 T. para a agricultura e 514.000 T. para a guerra.

Foi prevendo êste enorme consumo e sabendo que não podia contar com a importação dos nitratos do Chili, nem com sensível aumento das fábricas de cianamida, que o Govêrno alemão estabeleceu em 1916 um programa que previa a produção, no futuro, de 250.000 toneladas de azo-

te, o que corresponde a cêrca de 2.000.000 de toneladas de sulfato de amónio, número que todavia não foi atingido.

Em 1916 o consórcio das três acima referidas firmas tinha o capital de 128 milhões de marcos ouro, mas ainda resolveu aumentar o seu capital com a admissão de novas firmas que, contudo, de comêço, não tiveram participação no fabrico do amoníaco.

Em 1917, obedecendo ao plano de expansão, o grupo da sociedade bávara começou a instalação duma nova grande fábrica em Leuna, perto de Merseburgo, na região de Halle, nas margens do Saale, de flanco sôbre imensos jazigos de linhite a céu aberto na Saxónia prussiana.

A capacidade de produção desta grande fábrica, sensìvelmente o dôbro de Opau, é de 800 toneladas de amoníaco por dia.

Já na segunda fábrica de Opau as modificações técnicas, em relação à fábrica de 1913, haviam sido importantes.

O hidrogénio, que a princípio era produzido a partir do gás de água por liquefacção do óxido de carbono, passou a ser produzido, como vimos, pela catálise do óxido de carbono, e nessa fábrica se utilizou pela primeira vez uma mistura de gás de água e gás pobre donde finalmente saía a mistura azote-hidrogénio.

Em Merseburgo novos aperfeiçoamentos foram realizados.

O combustível é exclusivamente linhite. A catálise é precedida de ante-fornos que retêm as impurezas. Na absorção de NH^3 as serpentinas são substituídas por tôrres. O gás de água é também, nesta fábrica, purificado do enxôfre proveniente da linhite por meio dum sal férrico. Os transportadores aéreos de Opau foram aqui substituídos por vias férreas ao nível do solo.

Merseburgo fica a 12 quilómetros de Halle e a fábrica de Leuna fica 4 quilómetros mais ao sul. Em volta criou-se uma cidadezita alegre, com as pequenas edificações dos operários envolvidas em jardins.

Em 1919 criou-se o Sindicato do Azote e novamente o capital foi aumentado para que as fábricas de Opau e de Merseburgo se tornassem ainda maiores. Nesse ano o capital foi elevado a 1 bilião de marcos.

Em 1921 foi realizado novo aumento. O capital passou para 1.762 milhões e mais 153 milhões de obrigações.

Dêstes aumentos 500 milhões foram exclusivamente destinados a aperfeiçoamentos e desenvolvimento das duas referidas fábricas.

A de Opau em 1922 ficou a produzir 100.000 toneladas de amoníaco e a de Merseburgo 200.000 t. Estas 300.000 toneladas de amoníaco são equivalentes a 1.500.000 toneladas de sulfato de amónio. Actualmente Merseburgo produz 650.000 t. de azote.

CAPÍTULO III

A SÍNTESE DO AMONÍACO PELO PROCESSO CLAUDE

Georges Claude, hoje universalmente conhecido, é essencialmente caracterizado pelo seu feitio anti-conformista. Dotado duma inteligência tôda latina, soube retomar os trabalhos iniciais e teóricos de Le Chatelier dando-lhes outra orientação: — a das altas pressões.

Em primeiro lugar, mostrou que as altas pressões eram positivamente realizáveis na indústria e, munido dessa alavanca, pôde reduzir as colossais instalações alemãs a pequenas instalações compatíveis com os capitais de qualquer sociedade industrial.

Vejamos a evolução do processo Claude.

O estudo das fórmulas de equilíbrio químico do amoníaco, conforme os trabalhos de Haber, mostram que as percentagens de amoníaco aumentam, a princípio, proporcionalmente à pressão. Isto, que fôra constatado por Le Chatelier e Tellier, fôra confirmado nas previsões industriais de Haber, de que êste fêz até menção numa patente. Todavia Haber limitou-se, por razões de vária ordem, como vimos, às 200 atmosferas, o que, como sucedeu com a fábrica de Opau, implicou na indústria um colossal e uma complicação que são incompatíveis com instalações para

uma reduzida produção diária, que é muitas vezes o caso dos pequenos países.

Com o seu espírito desprendido de rotinas, Claude verificou logo que a extrapolação de Haber sôbre as percentagens de amoníaco, a altas pressões, não correspondia à realidade.

A compressão, acompanhada de fortes variações de volume, não segue nem uma isotérmica nem uma adiabática e é antes uma linha politrópica.

No estado gasoso diluído, a expressão que dá o trabalho de compressão isotérmico é:

$$\mathcal{T}^{c}_{is.} = p_1 v_1 \log_e \frac{p_2}{p_1}$$

e a do trabalho de compressão adiabático vimos que é:

$$\mathcal{T}^{c}_{ad.} = \frac{p_1 v_1}{\gamma - 1}\left[\left(\frac{p_2}{p_1}\right)^{\frac{\gamma-1}{\gamma}} - 1\right]$$

Para a compressão politrópica esta segunda fórmula pode servir desde que se substitua, segundo o professor Miolati, γ por Y. Neste caso Y está compreendido entre γ e 1, tem em conta a variação da temperatura e a variação da compressibilidade do gás com o aumento de pressão:

$$\mathcal{T}^{c}_{pol.} = \frac{p_1 v_1}{Y - 1}\left[\left(\frac{p_2}{p_1}\right)^{\frac{Y-1}{Y}} - 1\right]$$

Foi baseandc-se nestas concepções teóricas que Clau-

de se resolveu a penetrar na zona das altas pressões industriais.

E, emquanto em Opau a percentagem de amoníaco formado era de 6 % a 200 atm., na fábrica de ensaio de Montereau, obteve-se logo de princípio 25 % de NH^3 a 900 atm.

¿Como se obtêem as fortes pressões? Sigamos Claude: «Consideremos um êmbolo P comprimindo num cilindro C um gás inicialmente à pressão atmosférica.

Para rigor do raciocínio o cilindo C supõe-se colocado no vácuo e o movimento do êmbolo bastante lento para que a compressão seja isotérmica.

Avancemos por zonas sucessivas, cada uma de metade da precedente, ou seja primeiro $^1/_2$ do percurso, depois $^1/_4$, $^1/_8$, $^1/_{16}$, etc. Em cada zona a pressão dobra. Passa de 1 a 2, de 2 a 4, de 4 a 8, etc. Ganha-se, portanto, 1 atm. na primeira zona, 2 na segunda, 4 na terceira, etc. Ora a pressão media dobrando em cada zona, mas o caminho percorrido diminuindo de metade, o trabalho gasto em cada zona é *o mesmo*. Assim, um *mesmo trabalho* fornece 1 atm. na primeira fase, 2 na segunda, 4 na terceira e 1.000 na décima primeira».

(Continua)

MANUEL GASPAR DE BARROS

NOTICIA DA VINDA E ESTADA DO ARQUIDUQUE DE ÁUSTRIA EM COIMBRA (AGOSTO DE 1704)—NOTAS E DOCUMENTOS (1)

Diremos com Inácio Barbosa Machado: «As apparentes razoens, e fantasticas promessas dos Aliados contra França, e contra Espanha, tiveraõ o desejado effeito de persuadirem ao Senhor Rey D. Pedro, não só a mover suas armas, contra as duas Coroas, mas a consentir, que pelas nossas Fronteiras se introduzisse em Castella o Archiduque, ja acclamado Rey em Vienna de Austria com o nome de Carlos III». (2) Porque lhe haviam sido franqueadas as portas de Portugal, o Arquiduque Carlos de Áustria não tardou a demandar o pôrto de Lisboa. E, assim, a «sete de Março [de 1704] apareceraõ repentinamente na Barra de Lx.ª grande numero de Nauios; na mesma tarde entraraõ couza de cento, e vinte, e no dia seguinte o resto. Todos deraõ fundo de Sancto Amaro para baixo, e ao ancorar de huma Nau, q̃ trazia hum Estandarte no tope, houve huma salua do mar, e da terra em q̃ se dispararaõ couza de tres mil pessas de artelharia com taõ espantoza

(1) Vide nota da pág. 1 do vol. 87.

( ) *Fastos da Lusitania...*, tomo 2.º, pág. 96 (Lisboa, of. de Inácio Rodrigues, 1745).

furia, q̃ parecia se acabaua o Mundo; logo foi o Conde de Villaverde, a bordo, como Veador da Fazenda a saber se aquella nau necessitaua dos Armazens del Rey alguma couza, e ao outro dia foi o Marquez de Marialva, como Mordomo Mor em hum Bergantin, acompanhado de dose gentis homens lustrozamente vestidos dar as boas vindas da parte de S. Mag.e ao Archiduque de Austria Carlos 3º Rey de Castella, q̃ naquela Nau vinha embarcado.» (3)

Recebido com tôdas as honras inerentes à sua elevada posição, o Arquiduque de Áustria, não menos obsequiado foi com oferendas de alta valia. A Côrte rodeou-o de atenções. E logo no dia da chegada lhe foi ofertada uma lauta ceia pública, em que êle «Comêo com o nosso Monarca, Principe e Infante D. Francisco, assistindo os nossos Grandes cobertos, e descobertos os de Alemanha, por ser este o ceremonial das duas Cortes. Servio-se á mesa com a delicada magnificencia, que introduzio o luxo na variedade das iguarias, sendo ministradas pelos officiaes da Casa Portugueza, ao mesmo tempo, que os sinos com repiques, os edificios com luminarias, e as Torres, e Fortalezas com salvas, davaõ a conhecer o applauso, com que era recebido hum Senhor, que se esperava fosse Rey de Espanha, com tantas conveniencias de Portugal.»(4)

Assim decorreram uns três meses, entre folganças e troca de presentes, todos estes da maior riqueza e sumptuosidade. A 28 de Maio, partiu de Lisboa, em direcção à fronteira, el-rei D. Pedro 2.º. Chegara a nova de que os castelhanos se aproximavam de Abrantes e impunha-se,

---

(3) *Apud* «Noticias da Europa Succedidas de Janejro de 1704 em diante»—Ms. 509 da Biblioteca da Universidade de Coimbra, fol. 338.

(4) Inácio Barbosa Machado, obr. cit., págs. 99.

por tal razão, a presença do monarca nos arraiais das tropas portuguesas. Logo D. Pedro 2.º, já de caminhada, escreveu ao Bispo Secretário de Estado, «p.ª q̃ chamaçe ao Conde do Assumar, e lhe diçesse da p.te de S. Mag.de q̃ representaçe a El Rey catholico que o estado prez.te dos mouim.tos do inim.º, não permitiaõ q̃ S. Mag.de Cath.ª partisse de Lix.ª»(5) Tal recomendação, em lugar de dissuadir o Arquiduque de Áustria dos seus propósitos, mais o animou a levá-los por diante. E, assim, a 30 de Maio, partia de Lisboa «acompanhado da sua familia, e do Conde de Assumar, por cuja conta, continuou o gasto da jornada de El Rey Cath.º na mesma forma que se fazia em Lix.ª»(6)

A mais completa e circunstanciada relação da viagem é a que escreveu o Duque do Cadaval.(7) Depois de noticiada a partida do Arquiduque, diz-nos D. Nuno Álvares Pereira que «com a 2.ª notiçia de que â Villa de Abrantes naõ tinhaõ chegado os inim.os passou S. Mag.de [D. Pedro 2.º] a Santarem, e o dia q̃ aly chegou El Rey catholico, o foi S Mag.de esperar hum quarto de legoa da Villa, seguido, e acompanhado de toda a sua corte. Veyo S. Mag.de com El Rey catholico thé as casas de Dom Fr.co de Souza q̃ lhe estauaõ preuenidas pª seu apposento e daly se recolheo S. Mag.de às do Conde de Vnhão aonde estaua apposentado.»

---

(5) *Apud* «Rellaçaõ da chegada do Archiduque Carllos de Austria a esta Corte de Lx.ª em o dia 7 de M.ço de 1704 escrita pello Duque do Cadaval D. Nuno Alurez Pereyra»—Ms. 601 da Biblioteca da Universidade de Coimbra, fol. 297.

(6) Duque do Cadaval, ms. cit.

(7) Esta *Relação*, que não vem citada na *Biblioteca Lusitana* de Barbosa Machado nem no *Dicionário Bibliográfico* de Inocêncio, é devéras curiosa e cheia de notícias apreciáveis, pelo que a publicarei na íntegra, tão depressa as circunstâncias o permitam.

O Duque do Cadaval não tencionava levar mais por diante a sua Relação. Êle próprio confessa que era seu intento «deixar os Reys em Santarẽ e dar fim a esta Rellaçaõ, porem o tempo o naõ consente». E, assim, «por naõ ficar imprefeita esta not.ª a continuo thé as duas Mag.des se porem em campanha». Daí por diante «hauerá outra pena mais bem aparada q̃ refira os progressos e ocazioes militares».

Interessa-nos particularmente tudo quanto ficou escrito na Relação, dêste passo por diante. A jornada de Santarém até Coimbra e, sobretudo, a estada do Arquiduque nesta cidade são descritas pelo Duque do Cadaval com tal cuidado e tantos pormenores que bem merece uma transcrição integral essa parte da *Relação*. Ei-la:

«Domingo 3 de Agosto do dº anno de 1704 partio S Mag.de de Portugal da Vª de Santarẽ' p.ª a Cidade de Coimbra, deixando a ElRey Cath.º maltratado com huns curços. Ordenouse ao Conde de Assumar que avisaçe á S Mg.de da dezejada milhoria de ElRey cath.º, como tambem do progresso, e termos com q̃ corria o achaque. Sobreveyo febre a ElRey cath.º e ultimam.te hua' itirissia com q̃ se sospendeo a jornada q̃ elle hauia de seguir pª coimbra.

Soubeçe em Lix.ª do achaque de ElRey Cath.º, a Raynha de Ingl.ª que se achaua Gouernando o R.no na auzencia de S Mg.de ordenou logo ao Conde de Vimioso Dom Luis de Portugal, partisse pª Santarem, pª q̃ da pte da R.ª segnificaçe a ElRey cathº, o grande sentim.to com que estaua da sua queixa. O Princepe nosso s.or e os s.res Inf.es fizeraõ o mesmo por Dom Gastaõ Joseph da camera seu Veador, e dando os recados a ElRey catholico, e recebendo as Respostas se recolheraõ a Lix.ª Convalecido ElRey catholico partio de Santarem p.ª Coimbra, adonde ja naõ estaua ElRey dé Portugal; chegou o de Cast.ª á Coimbra 4ª feira pella menhã 27 de Ag.to de 1704, apozentou-se no mesmo Pallacio da Vni.de Foi esperalo o Reytor da Vni.de Dom Nuno Alz' Pr.ª de Mello com os Lentes que naquele tempo se achavaõ na Vni.de chegaraõ por sima do Conuento de Santa Clara, adonde

chamaõ N. S.ª da Esperança aly se apeou o Reytor da sua Liteira, e acompanhado dos lentes, foi comprimentar a El-Rey: Parou elle o cauallo, e com o chapeo na mão, ouuio, e respondeo ao comprimento; dipois se pôs o Reytor, e os Lentes a cauallo, e vieraõ acompanhando a ElRey, e naquelle ácto, não ouue preferencias, por estar asim resoluto por ElRey de Portugal.

Nas portas da Cidade da banda de dentro estaua o Sennado da Camera, o Vreador Manoel do Valle fes a pratica a ElRey, elhe entregou as chaues da cidade. ElRey tirando o chapeo, lhe pôs a mão, e ordenou ao Vreador que as tornaçe a recolher. Daly thé a Vni.de se continuaraõ dansas, e follias da terra com q̃ a camera celebrou a vinda de S Mag.de, e das portas da cid.e thé as da Vni.de continuaua a ordenança duas Alas de Infantaria.

Sextafeira de menhã 29 de Agosto de 1704 foi ElRey ouuir missa ao Conuento de S.ta Clara aonde o esperaraõ com Palio e Tẽ Deum e naõ se disse a oraçaõ que se costuma dizer aos Reys em semelhantes funçoĩs, por se ter aduertido pelo Secret.º de Est.º q̃ esta ceremonia tocaua somen.te a ElRey nosso S.r Passou ElRey cath.º a adorar o Corpo da R.ª Santa. A chaue de ElRey nosso s.r se mandou entregar ao R.or da Vni.de a outra que pertencia ao Cabbido tinha o Deaõ Ant.º Montr.º e a 3ª, o Guardiaõ de S. Fran.co da Ponte. Sobiraõ á Tribuna com ElRey os seus creados p.ª tirarem o caixão, e com elles o Almirante, e o Princepe de Lintestein q̃ com outros a qm ElRey encarregou aquela funçaõ, tiraraõ o caixaõ, e aberto pellas pessoas q̃ tinhaõ as chaues, com grande piedade venerou El Rey aquella relique, e premetio que a sua familia sobiçe á Tribuna a adorala. O dia dipois de ElRey catholico chegar á Coimbra baixou á cappella da Vni.de a ouuir missa. Dispos o Reitor Dom Nuno Alz' Prª de Mello que hum Cappellaõ daquella cappella q̃ era domario, viesse receber a ElRey aporta com a relique de S.to Lenho, a qual lhe deu a beijar, acompanharaõ os outros cappelloes o que leuaua a relique com capas de ásperjes e Massas. Recebeuse ElRey com The Deum, e Palio, cujas varas leuaraõ os Lentes mayores das quatro faculdades. Esta mesma ceremonia de Pallio, relique, e The Deum se praticou no Mostr.º de S.ta Crus e no Collegeo dos P.es da Comp.ª hindo ElRey aos seus conuentos.

Quando ElRey sahio de Coimbra p.ª a Guarda q̃ foi 2.ª fr.ª o 1.º de Setr.º do d.º anno de 704. foi o Reytor acompanhado dos Lentes da mesma maneira que quando entrou naquela cidade. No Loretto hum quarto de Legoa, mandou ElRey por hum de seus Pagens ao Reytor que se podia recolher; apeyouse o Reytor da Liteira, e chegou ao Coche de ElRey q̃ lhe falou com o chapeo na maõ e algua, couza inclinado da cadeira em q̃ estaua asentado.

Offereçeu o Cabbido de Coimbra a ElRey cath.º sincoenta caixas grandes de varios doses, vinte duzias de Galinhas, treze duzias de Peruns, quatro duzias de carnr.º, dezasete vittellas, e trinta pattos.

O Geral de S.ta Cruz, mandou offerecer a El Rey vinte e sette Tabolleyros com varias frutas, doze cazas(?) de asucar, cento, e duas caixas de varios doses seis duzias de prezuntos, quatro Barris grandes de manteiga.

A camera de Coimbra offereçeo a ElRey catholico doze duzias de Galinhas, quatro duzias de Peruns, e outras tantas de pattos, duas duzias de carneiros, hũa duzea de Vittellas.

O Duque.»

NOTÍCIAS E DOCUMENTOS

Arquivam-se, a seguir, algumas notícias e documentos que se referem à visita do Arquiduque de Áustria a Coimbra.

I

Fr. Fernando da Soledade – *Historia Serafica Chronologica da Ordem de S. Francisco...*, tomo V., capitulo XXI: *Visitaõ ElRey Dom Pedro II. & o Emperador Carlos VI. o corpo da Santa Rainha, & se dà relação de algũns de seus muytos milagres.*

. . . . . .

«Ainda continuava o mez de Agosto, de [1704] quando chegou o

Emperador Carlos VI. que nesse tempo era Archiduque de Austria, & pertendia a Coroa de Castella; & no dia da Degolação do Sagrado Baptista logrou a sorte de ver aquella maravilha do poder Divino. Beyjou-lhe a mão, & depois delle o seu Concelho de Estado com todas as personagẽs, que o acompanhavão. E sabendo que os Reys de Portugal tazião muyto caso deste Mosteyro o particularizou com favores, & estimações, as quaes quando não fossem tão merecidas por suas habitadoras, lhe erão devidas por ser casa de hũa tal Rainha, cujo nome o faz acredor de toda a veneração, & respeyto.»

. . . . . .

II

Notícia extraída dos *Documentos antigos* (fol. 237 v.) do Arquivo da Confraria da Rainha Santa—Publicada pelo Professor D.or António de Vasconcelos, in *Evolução do culto de D. Isabel de Aragão...*, tômo 2.º, documento LXXXVII, pág. 296.

«. .E no mesmo mes de Ag.to a 29. passando Carlos 3.º Rey de Castela p.a amesma campanha logrou a mesma dita na mesma forma com o seu cons.º de Estado, admirando adevoçaõ assim Portugueza, como estrangeira tal prodigio e incorrupçaõ.»

III

Francisco Carneiro de Figueirôa—*Catalogo dos Reitores da Universidade*, ms. do Arquivo da Universidade de Coimbra, cap. XXXIII, fol. 133, Reitorado de Dom Nuno Álvares Pereira de Melo:

«...A 27, ou 28 do d.º mez [de Agosto] chegou o Imperador Carlos 6º q̃ naquelle tempo era Archiduque de Austria, e se nomeava Carlos 3.º pela pertençaõ q̃ tinha ao Reyno de Castella, entrou a Cavallo, e o R.or com a vnd.º o foy acompanhar taõbem a Cavallo, e se accommodou nas suas casas conforme a ordem, q̃ tinha dado ElRey D. Pedro, e q̃ se fisessem com elle as mesmas demonstraçoens, q̃ se tinhaõ feito á Sua pessoa; detevese alguns dias, e foy a S. Clara, como o d.º Chronista [de S. Fran.co] no lugar citado [tom. 5 lb.º 5. cap. 21.].»

IV

Vereaçaõ de 26 de Agosto de 1704 [da Camara de Coimbra]—Arquivo Municipal, *Vereaçõ-s de. 1702-1710* (tomo 59), fol. 55:

«Aos vinte e seis dias do Mes de Agosto de mil sete Centos e quatro annos nesta cidade de Coimbra e Torre da Camara della aonde veyo o D.or Juis de fora e Vereador do Corpo da Vnd.a o D.or Balthezar Roiz Cabral e o Vereador da cidade mais nouo M.el do Valle Souto Mayor, ahy pello dito Juis de fora foi mostrada huma Carta escrita ao Senado pello Conde de Assumar condutor delRey Catholico emq̃ dizia q̃ SMag.de Catholica emtraua nesta cidade aminham vinte esete do Corrente e q̃ 'trimina fazer emtrada a Cauallo, e q̃ lhe auizem ao Lugar de Condexa da ordem q̃ tem pª o seu Recebim.to e a forma com q̃ triminaõ Receber ao dito Senhor e Logo se ditriminou se escreueçe ao Conde de Assumar em q̃ se lhe disçeçe q̃ a ordem q̃ tiueraõ de SMag.de hera pª que se reçebeçe a SMag.de Catholica com toda a demonstraçaõ de alegria e que a forma com q̃ a Camara triminaua esperar ao dito Senhor hera estar emcorporados junto as portas da Cidade e ahy ofreçerlhe as chaues della, e terlhe preuenido Palyo pª se o dito Senhor quizeçe fazer emtrada com elle de que fis este termo q̃ assinaraõ franco dos Moraes da Serra o escr uy.

Alm.da — Cabral.

Soutto Major — figuejredo.

À margem—Rezuluçaõ da Entrada de Elrei Catolico nesta cide, e avizo q̃ fez o seu conductor o Conde de Assumar.»

V

Carta do Conde de Assumar para o Deão e Cabido da Sé de Coimbra, anunciando a chegada do Arquiduque de Áustria a Coimbra e visitas que tencionava fazer (26-8-1704). [Arquivo da Universidade, maço de Cartas do Cabido, n.º 3]. (1)

(1) Devo a possibilidade de arquivar aqui estes dois últimos documentos ao meu querido amigo e erudito investigador sr. dr. Antônio Gomes da Rocha Madahil, que os desencantou do *mare magnum* dos papéis do Cabido de Coimbra que se guardam no Arquivo da Universidade.

«S. Mg^de Catholica detremina partir aminha deste Lugar de Condexa p^a essa Cidade p^las seis oras e senão hade apear emp^to algũa se não no Palaçio que lhe estiver destinado p^ra sua aSistencia, e rezerva a vizita dessa Cathedral, e do Corpo da Raynha S^ta Izabel p^ra outro dia, e em todos me tera' vs^a muy prompto p^ra tudo q^to for seruillo e dar lhe gosto Deos g^de a vs^a m^tos annos Condexa, 26 de Agosto de 1704.

O Conde de Assumar.

M^to R^do Deam e Cabido da See de Coimbra.»

VI

Notícia da entrega ao Cabido da chave do caixão da Rainha Santa [Arquivo da Universidade, livro de Resoluções do Cabido].

«Em 3 de Setembro de 704 emtregou o s.^or Deão An.^to Monteyro Payam as chaues do caixão da s.^ta Rainha em Cabido as quais chaues se meteraõ no tezouro da see e do di.^ro da Mitra p^a se entregarem ao s.^or Bispo que vier de q̃ fis este termo q̃ assinei dia mes e era ut supra.

Luis Pr.^a de Mello.»

*

* *

Os documentos acima transcritos completam e esclarecem alguns passos da *Relação* do Duque do Cadaval. Assim, êste ligeiro artigo, reünindo uns e outra, tem apenas êste fim: documentar a passagem do Arquiduque de Áustria, depois Imperador Carlos VI, por Coimbra— servindo ainda de subsídio para a história das campanhas da Beira, durante a Guerra da sucessão de Espanha.

Coimbra, Junho de 1935.

António Cruz.

MANUAL DE HERÁLDICA PORTUGUESA

ANTES DE COMEÇAR

Convencido de que a principal causa da pouca difusão dos conhecimentos heráldicos no nosso país é devida à falta de um livro que tome o papel de iniciador, ordenado de forma que seja acessível pela sua clareza e pelo método que adoptar, abalancei-me à sua realização, bem consciente da responsabilidade que tal trabalho me trará, na falta de alguém que, mais competente do que eu, até agora se resolvesse a fazê-lo.

Se consegui ou não o fim visado, só o tempo o dirá.

As tentativas portuguesas de um trabalho desta natureza, têm o defeito dos livros estranjeiros congéneres: só terem utilidade para quem já saiba e conheça o que é heráldica, sofrendo, além de tudo, de grande falta de orientação.

Por assim expor o que penso daqueles manuais, não julgue o leitor que estou persuadido de que vou resolver o assunto de vez, ou que venho falar de cátedra, como fazem tantos outros, sem o menor respeito pelo esfôrço alheio.

Por êsse motivo não espere o leitor vir encontrar neste trabalho, que não passa de tentativa honesta e bem intencionada, o carácter erudito próprio dos tratados, nem, conseqüentemente, a ventilação dos vários problemas heráldicos.

Apenas a simplicidade própria do manual, *do livro*

indicado para a divulgação, destinado àqueles que nada sabem desta nobre e útil ciência.

No final do trabalho, apresentarei uma nota bibliográfica, para auxílio de quem qtiser embrenhar-se mais detidamente nestes estudos afins da história.

PLANO DO MANUAL DE HERÁLDICA

I—HERÁLDICA

a)—*O que é*

b)—*Origem*

c)—*Difusão*

d)—*Seu inicio em Portugal*

e)—*Fontes de estudo heráldico:*

1)—*Galilé do Mosteiro de Santa Maria de Pombeiro*

2)—*Mosteiro de Santa Maria da Vitória, na Batalha*

3)—*Sala-dos-veados no Paço de Sintra*

4)—*Armoriais e tratados*

5)—*Pedras-de-armas*

6)—*Numismática*

7)—*Esfragistica*

8)—*Diplomática*

f)—*Divisões*

1)—*Heráldica de família*

2)—*Heráldica eclesiástica*

3)—*Heráldica de domínio:*

I—*Estadual*

II—*Municipal*

III—*Paroquial*

4)—*Heráldica de corporação*

g)—*Importância da heráldica perante os estudos históricos*

h)—*Função social da heráldica*

i)—*Heráldica nacional:*

1)—*Primitiva*

2)—*Dos descobrimentos e conquistas*

3)—*Contemporânea*

II—Armas

a)—*Natureza*

1)—*Assumidas*

2)—*Difamadas*

3)—*Falsas*

4)—*A inquirir*

5)—*Falantes*

I)—*Completas:*

a')—*Puras*

b')—*Simbólicas*

II)—*Incompletas:*

a')—*No timbre*

b')—*No escudo*

III)—*Mixtas*

b)—*Ordenação*

1)—*Simples*

2)—*Composta:*

I)—*Cortado*

II)—*Aliança:*

a')—*No mesmo escudo*

b')—*Escudos conjugados*

c')—«*Sôbre-posto*»

III)—«*Pendão genealógico*»

c)—*Composição*

1)—*Escudo*

I)—*Formato*

II)—*Proporções*

III)—*Traçado:*

a')—*Escudo primitivo*

b')—*Escudo clássico nacional*

c')—*Escudo ovado*

d')—*Lisonja*

IV)—*Topografia*

V)—*Partições:*

a')—*Ordem*

VI)—*Peças:*

a')—*Categoria*

1')—*Primeira ordem*

1'')—*Desdobramentos*

2')—*Segunda ordem*

3')—*Terceira ordem*

b')—*Proporções*

VII)—*Figuras:*

a')—*Natureza:*

1')—*Naturais*

2')—*Artificiais ou simbólicas*

3')—*Quiméricas ou fabulosas*

VIII)—*Localização das peças móveis*

IX)—*Côres:*

a')—*Natureza:*

1')—*Metais*

2')—*Esmaltes*

b') - *Representação gráfica*

X) —*Peles*

a') —*Arminho*

b')—*Veiros*

2)—*Elmo:*

I)—*Elmo:*

a') —*Natureza*

b')—*Proporções*

c')—*Situação*

d')—*Posição*

e')—*Categoria*

f')—*Elementos componentes*

II)—*Paquife*

III)—*Virol*

3)—*Corôa:*

I)—*Natureza*

II)—*Categorias*

III)—*Proporções*

IV)—*Posição*

4)—*Coronel:*

I)—*Natureza*

II)—*Categoria*

III)—*Proporções*
IV)—*Posição*
5)—*Timbre:*
I)—*Natureza*
II)—*Proporção*
6)—*Ornatos:*
I)—*Tenentes*
II)—*Suportes*
III)—*Troféus*
IV)—*Cartela*
V)—*Pavilhão*
VI)—*Insignias das ordens de cavalaria e honorificas*
7)—*Legendas:*
I)—*Tenção*
II)—*Grito de guerra*
8)—*Atributos eclesiásticos:*
I)—*Mitra*
II)—*Chapéu de borlas*
III)—*Báculo*
IV)—*Cruz*

III) - DIFERENÇAS
a)—*reais*
b)—*populares*
1)—*Hereditariedade e transmissibilidade das armas*
I)—*A brica*

IV—QUEBRAS
a)—*Portugal antigo*
b)—*Aspa*
c)—*Bastão*
d)—*Filete*
e)—*Transmissibilidade das quebras*

V—VOCABULÁRIO HERÁLDICO

VI—A LEI HERÁLDICA

VII—Ciência de brasonar

VIII—Simbolismo heráldico

IX—Nobreza e sua constituïção

X—Documentos heráldicos
- a)—*Cartas de armas*
  - 1)—*Concessão*
    - I)—*Mercê-nova*
    - II)—*Armas-novas*
    - III)—*Acrescentamento*
  - 2)—*Sucessão*
    - I)—*A justificação de nobreza*

XI—Funcionários heráldicos
- a)—*Rei-de-armas*
  - 1)—*Portugal*
  - 2)—*Algarve*
  - 3)—*Índia*
- b)—*Arautos*
  - 1)—*Lisboa*
  - 2)—*Silves*
  - 3)—*Goa*
- c)—*Passavantes*
  - 1)—*Santarém*
  - 2)—*Lagos*
  - 3)—*Cochim*
- d)—*O escrivão da nobreza*
- e)—*O armeiro-mor*

XII—Repartições heráldicas
- a)—*Cartório da nobreza*
  - 1)—*Os reformadores*
- b)—*A Tôrre do Tombo*
  - 1)—*O terramoto de 1755*

XIII—Legislação heráldica

XIV—Influências estranjeiras na heráldica nacional

XV—A heráldica e a arte

XVI—O desenho heráldico

XVII—Bandeiras

a) —*Origem*

b)—*Espécies*

XIX—Estado actual dos estudos heráldicos

XX—Principal bibliqgrafia heráldica nacional

XXI—Índices

I

HERÁLDICA

a)—O QUE É

HERÁLDICA, é a ciência (1) que estuda e interpreta as origens, evolução, significado social e simbólico, filosofia própria, valor documental e a finalidade da representação icónica da nobreza, isto é, dos escudos de armas.

b)—ORIGEM

As figuras e emblemas que os cavaleiros usavam pôr nos escudos e nos elmos, e ainda nas gualdrapas das montadas, a-fim-de serem reconhecidos nas justas, duelos e torneios, tão em voga na Idade-média, é que deram lugar ao aparecimento da heráldica, que, nas cruzadas encontrou a sua sistematização e ordenação inicial.

As armas mais antigas de que há memória na Europa são as de Rui de Beaumont, de 1087-1110. Data, pois, a heráldica, documentadamente, do final do século XI, princípios do século XII.

---

(1) Suponho não haver dúvidas de que seja uma ciência, pois é um conjunto de conhecimentos coordenados e relativos a um objecto determinado.

c) Difusão

As armas, inicialmente símbolos pessoais, breve passaram a ser transmissíveis e transformadas em marcas de famílias.

O factor hereditário e o desenvolvimento das famílias nobres, além do ambiente que lhe formava o espírito da cavalaria, no qual comungava tôda a nobreza, é que operaram a sua completa difusão.

d) Início em Portugal

Como não podia deixar de ser, atentas as relações que Portugal tinha com a França, também entre nós surgiu a heráldica, e no próprio século XII.

O primeiro documento heráldico português de que tenho conhecimento, isto é, usado já bem dentro dêsse sentido, é, inquestionàvelmente, o sêlo de D. Sancho I, de 1189, no mesmo ano em que sua irmã, a condessa de Flandres, também teria organizado o seu, com similar arranjo simbólico.

e) Fontes de estudo heráldico

1)—*Galilé do Mosteiro de Santa Maria de Pombeiro*
2)—*Mosteiro de Santa Maria da Vitória, na Batalha*
3)—*«Sala dos veados» do Paço de Sintra*
4)—*Armoriais e tratados*
5)—*Pedras-de-armas*

6)—*Numismática*
7)—*Esfragística*
8)—*Diplomática*

Tôdas as ciências têm as suas fontes, os seus materiais de estudo. Para a heráldica, apontam-se os núcleos armoriados e os documentos que se relacionam com a sua história. Vejamos:

1)—*A galilé do Mosteiro de Santa Maria de Pombeiro,* derruída cêrca do final do século XVI e que era um carneiro da nobreza de Portugal, nos primeiros séculos da Nacionalidade. Nela se esculpiram as armas de todos os apelidos nobres. Vislumbra-se o seu interêsse através a notícia da *Beneditina Lusitana.*

2)—*O Mosteiro de Santa Maria da Vitória,* na Batalha, que guarda uma preciosa colecção de motivos heráldicos, de muito interêsse para o estudo desta ciência nos séculos XIV e XV sendo, no entanto, conveniente estar de sobre-aviso com os restauros ali efectuados.

3)—*A «sala dos veados»* do Paço de Sintra, cujo teto ainda conserva, pintadas, as armas da nobreza e fidalguia da côrte manuelina.

4)—*Os livros* onde se coleccionaram, ou por interêsse oficial ou por cuidado particular, escudos-de-armas das famílias nobres e que têm o nome geral de *armoriais.* Quási sempre iluminados nas côres próprias, são, por vezes, valiosos monumentos de arte.

Portugal, é, talvez, o único país que possui livros dêste género de absoluto carácter oficial.

Ao lado dêstes livros de representação iconográfica, encontram-se outros que guardam as normas que se

deviam seguir na observância heráldica. São os *tratados*. Também dêstes últimos se conhecem exemplares de procedência oficial e outros de origem particular.

5)—*As pedras-de-armas* espalhadas pelo país e marcando de uma forma tão típica e sugestiva casas, portões, capelas, sepulturas, etc., e cuja protecção especial devia merecer os mais especiais cuidados das entidades oficiais competentes.

6)—*A Numismática*, com o testemunho oficial da sua simbólica, ainda por aproveitar, entre nós, de forma definitiva.

7)—*A Esfragística*, pelas mesmas razões da *fonte* anterior, e cuja prova documental é das mais importantes, especialmente até ao século XVI.

8)—*A Diplomática*, com as preciosas informações que o seu critério e estudo nos dão. Desde a natureza do documento, que pode ser enriquecido com iluminuras heráldicas, até às clausulas de garantia, o seu concurso é de um valor muito especial.

f)—Divisões

1)—*Heráldica de família*
2)— » *Eclesiástica*
3)— » *de Domínio*
I)—*Estadual*
II)—*Municipal*
III)—*Paroquial*
4)—*Heráldica de Corporação*

A heráldica, conforme o meio a que se destina e o fim que lhe é imposto, divide-se em várias categorias:

1)—Assim, a heráldica de que temos estado a falar, adaptando-se à distinção de linhagens, é a *heráldica de família*. Esta é a verdadeira heráldica, a heráldica pròpriamente dita.

2)—Mas, porque os membros do clero, que viviam em condições de privilégios e isenções, equiparados à nobreza; porque, freqüentes vezes, os indivíduos escolhidos para os grandes cargos eclesiásticos, geralmente eram saídos da nobreza; porque êles, como membros de esta classe por seu nascimento, e, como tais, com direito à representação heráldica, começassem a esquecer, na simbologia dos sêlos que usavam, a agiografia, e a hierática, pela heráldica; segue-se que o clero começa quási todo a usar a emblemária heráldica, mesmo aquêle que a isso não tinha direito de sangue. *Assumiu* essas armas. Isto é que deu lugar a uma outra espécie de heráldica, conhecida pelos especialistas por *heráldica eclesiástica*.

3)—A simbologia usada na esfragística municipal, por uma evolução paralela com a esfragística heráldica, breve se confunde com esta, e dá lugar àquilo que mais tarde se chamou *armas da cidade*, da *vila* ou da freguesia. Por vezes os selos de domínio eram influenciados pelas armas de algum nobre, e casos há também do contrário.

I, II, III—Esta nova simbologia toma o nome de *heráldica de domínio*, em oposição à de *família*, e pode ser *estadual, municipal* e *paroquial*, conforme se refere ao estado ou domínio da nação, ao concelho ou à paróquia.

4)—Por último surge a *heráldica de corporação*, que tem uma parte remota, provinda dos emblemas das casas

e ordens religiosas, e uma parte moderna, provocada pelo uso de as corporações e colectividades terem o seu emblema ou distintivo.

São, pois, estas, as quatro espécies de heráldica, devendo notar-se que só à primeira êste manual se refere, pois é ela a heráldica por excelência.

As outras são derivantes, com significados e interêsses diferentes e que isoladamente se devem tratar.

g)—Importância da heráldica perante os estudos históricos

A importância da heráldica nos estudos históricos, quer políticos, quer sociais, é manifesta.

Sem ela é impossível estudar convenientemente a Idade-média, sendo o seu conhecimento indispensável para a boa compreensão de muitos assuntos. Especialmente no campo da cronologia e da identificação, a sua interferência é valiosa.

A heráldica documenta a história e esta, por sua vez, valoriza-a.

Envolve-a no seu simbolismo próprio e assim, geralmente, um escudo de armas é uma página da vida histórica da nação.

Aplicada na numismática, na esfragística ou na diplomática, a heráldica provoca o mais útil aproveitamento destas ciências, apurando-lhes o seu valor probativo e ao mesmo tempo dificultando a fraude.

h)—Função social da heráldica

Primeiramente marca pessoal, depois hereditária, aca-

bando assim por distinguir as famílias. Nasce, portanto, independentemente da genealogia; apenas dela se vai servir depois, como meio de evolução.

Desta maneira passou a marcar os actos honrosos que nobilitavam a família e lhe deram entrada na nobreza. Era a recompensa e a prova de nobilitação dos indivíduos que a nação escolhia pelos seus méritos, qualidades e virtudes, fazendo-os sair da massa popular anónima e elevando-os ao escol social.

Tem, pois, um escudo de armas um alto significado, na sua representação de feito grande da família, cuja origem histórica êle perpetuará através o tempo e pela sua descendência adiante.

É êle que guarda a memória honrosa do primeiro avô que fêz por sair da vulgaridade e ilustrar o seu nome.

Êste espírito de selecção e de reconhecimento por parte dos seus concidadãos, do Estado, para com aquêles que se notabilizem, existe e há de existir sempre.

Simplesmente, a forma de exteriorizar essa selecção é que muda com o tempo.

Primeiramente era com doações de terras e altos cargos, ou ainda com rendimentos de impostos; depois veio a heráldica, as tenças régias, as ordens; seguidamente os títulos nobiliárquicos.

Hoje, são as condecorações e os louvores oficiais, que têm a função das mercês honoríficas de antanho, embora a sua lembrança se não projecte na descendência, senão indirectamente.

Apreciando o caso, ùnicamente pelo lado moral, é indiscutível que a heráldica é de todos os sistemas o melhor, por ser aquêle que mais estimula, que mais tende para manter o espírito familiar e nêle guardar a memória

de um facto digno, que tirou a família do anonimato para a história.

i)—Heráldica nacional:

I)—*Primitiva*
II)—*Dos descobrimentos e conquistas*
III)—*Contemporânea*

A evolução heráldica em Portugal apresenta três fases bem distintas, e que importa conhecer.

São elas a *primitiva,* a dos *descobrimentos e conquistas* e a *contemporânea.*

Na primeira enfileiram tôdas aquelas famílias cuja origem se vai perder na Galiza, em Leão, em Castela, França, Flandres, Inglaterra, Itália, etc.

As suas armas são constituídas conforme a orientação dos países de origem, numa composição relativamente simples e, indubitàvelmente, de um simbolismo absoluto.

Depois de Aljubarrota, começa a surgir a nobreza originàriamente nacional, saída do aglomerado étnico português; bem nossa, portanto.

Essas famílias, nobilitadas pelo esfôrço dos seus chefes e pela justiça real, distinguiram-se iconogràficamente com escudos de armas ordenados de forma bem diferente dos das famílias medievais. São mais complicados; e no século XVI, com os feitos da Índia, chegam a ser muito pormenorizados, já depois de estar a sua representação icónica sob a garra do naturalismo.

Esta heráldica é muito interessante sob vários aspectos. Representa o período áureo da heráldica nacional, no sentido particular a que há pouco aludi, e que tem um

cunho bem distinto das outras fases e de qualquer outro brasonário estranjeiro.

Depois, segue se outro período que vem do final do século XVIII até nossos dias, e se pode considerar de decadência absoluta. Desde então, para os nobilitados, geralmente, já não se lhes ordenaram armas distintas das outras, mas outorgam-se-lhes as mesmas que são privativas de outras famílias do mesmo apelido.

As que fazem excepção a isto e tiveram um critério correcto na sua organização, são uma triste prova do espírito heráldico e estético de quem nelas interveio.

(Continua)

ARMANDO DE MATOS

DUAS LENDAS NACIONAIS (1)

A LENDA DO «CORPO DE DEUS», DE COIMBRA
A LENDA DO «SANTO MILAGRE», DE SANTARÉM

Ao evocar uma lenda coimbrã, relembro saudosamente o nome do simpático e culto investigador, Dr. Augusto Mendes Simões de Castro, um dos grandes e fervorosos amigos de Coimbra, carácter íntegro, homem bom e honesto, que Coimbra e os seus amigos jamais poderão esquecer — ¡que jamais deverão esquecer!

As duas lendas que, a seguir, em traços largos, vou lembrar, têm sua semelhança, têm seus pontos de contacto. Qualquer delas é interessante, qualquer delas tem um ressaibo daqueles tempos em que, os não crentes, eram considerados como originadores de todos os malefícios satânicos de que viessem a sofrer os pobres mortais devotados ao cristianismo.

A lenda coimbrã, a lenda do «Corpo de Deus», conta-se assim:

Pelo ano de 1361, ou princípios de 1362, residia no

(1) Vide nota da pág. 1 do vol. 87.

bairro da Judiaria, unicamente habitado, como era usual, por judeus, e de que fazia parte a rua chamada, posteriormente, do «Corpo de Deus», um judeu de nome Josepho.

Não bem averiguada foi jamais a razão porque êle desejou, e conseguiu, que um sacristão da Sé (2), de nome João, lhe cedesse algumas partículas dos vasos sagrados, se êle próprio sòzinho o não conseguiu, visto que não há notícia de que o sacristão—como era natural naqueles tempos—fôsse duramente punido pelo desacato praticado.

O facto é que o conseguiu e, para sua casa, levou cinco partículas, que deitou dentro duma certã, depois de primeiramente ali ter vertido certa porção de azeite, então já em ebulição.

Passados alguns instantes, as partículas saltaram para fora tomando a forma duma cruz. Novamente lançadas no azeite, idêntico fenómeno se verificou, duas e três vezes. Não conseguindo obter o resultado duma possível experiência—¡e que experiência essa seria não se conseguiu jàmais saber!—foi o judeu enterrá-las num lugar imundo próximo de sua casa, no sítio onde veio a erigir-se a ermida do Corpo de Deus e, mais tarde, a capela chamada de Nossa Senhora da Vitória, há muitos anos profanada.

Mal, porém, Josepho praticou esta acção, uma luz brilhante e resplandecente iluminou o local: era o brilho das cinco partículas dispostas em cruz, um brilho como que celestial, que alvoroçou tôda a vizinhança. E, mais ainda se via no sítio: um regato de sangue, que marcava o caminho da casa do judeu para o monturo. Governava, en-

---

(2) Trata-se da Sé Velha, visto que a Sé Nova só foi arvorada em catedral em 1772, embora a sua construção date de 1547, ano em que foi lançada a sua primeira pedra, no dia 14 de Abril.

tão, o bispado de Coimbra, D. Vasco Fernandes de Toledo(3), que, a 20 de fevereiro de 1362, sagrou a igreja do primeiro convento de S. Francisco da Ponte. Sabedor da ocorrência, o prelado, conjuntamente com o cabido, corporações religiosas e irmandade do Santíssimo, dirigiu-se para o bairro e, em procissão solene, foram as partículas conduzidas para a igreja donde tinham sido subtraídas.

Ao judeu não foi—como era de prever—perdoada a feia acção e foi condenado a morrer na forca (4).

Ana Afonso, viuva de Nicolau Rodrigues, mandou erigir uma ermida no local do desacato, assim como um hospital de que hoje não restam vestígios. Nas suas disposições testamentárias, datadas de 20 de fevereiro de 1367, diz Ana Afonso que deseja ser sepultada à porta da ermida e que a inscrição respectiva deve ser a seguinte:

Aqui jaz Anna Affonso, que acabou esta egreja
com os seus bens por sua alma e d'aquelles
que os deixaram.

Baseado no que reza a inscrição há quem acredite que ela não fundou a ermida, mas simplesmente a *acabou* ou *concluiu.*

Jorge Cardoso, no *Agiologio Lusitano*, sustenta que a

---

(3) Talvez que D. Vasco Fernandes, segundo a opinião de Francisco Augusto Martins de Carvalho *(Antiga Igreja ou Ermida do Corpo de Deus em Coimbra,* Coimbra, 1918), só exercesse certa jurisdição na diocese, porque ainda era vivo o bispo D. Pedro Gomes Barroso. Segundo a *História de S. Domingos* D. Vasco entrou em Coimbra em 1360, sendo arcebispo de Toledo e residiu no convento de S. Domingos «em quanto viueo que não foy muito.»

(4) Ernesto Donato: *Os desacatos em Portugal,* Coimbra, 1918.

devota mulher a erigiu *com licença de D. João Tenorio*, sucessor de D. Vasco, o que parece não corresponder, inteiramente, à verdade porque êste bispo governou a diocese de 1371 a 1376, ou desde 1371 a 1378, ao passo que a ermida já estava edificada em 1367.

Outras opiniões dizem que ela foi edificada pelo bispo D. Vasco de Toledo em 1361 e que o hospital, ou albergaria, teria sido fundado «pelos anos adiante», por um natural de Coimbra, Gonçalo Gil e que o hospital tomara, da igreja, o nome de «Corpo de Deus». (5)

*

* *

E vamos à lenda escalabitana, que os seus narradores datam do ano de 1266, no reinado de D. Afonso III, conhecida pelo nome de lenda do «Santo Milagre» e que o padre Inácio da Piedade e Vasconcelos—aquêle a quem Garrett se refere (6) nos seguintes têrmos: «e quanto ha de Santarem, peta e verdade, ahi acharás em amplo fólio e gôrda letra»—conta miüdamente na sua *Santarem Edificada* (1740), assim como o académico Zeferino Brandão nos seus apreciados *Monumentos e Lendas de Santarém*.

Na Rua das Esteiras, não longe da igreja de Santo

(5) Devo a penhorante amabilidade do sr. dr. Rocha Madahil o conhecimento do traslado duma bula do papa Bonifácio IX, traslado que se encontra no Arquivo da Universidade e que se refere ao acontecimento. O traslado tem a data de 20 de Setembro de 1622. A bula é dirigida a Gonçalo Gonçalves. O papa Bonifácio IX governou a Igreja de 1389 a 1404 (Bouillet: *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie,* Paris, 1866), o que faz crer que, na época a que nos reportamos, Ana Afonso seria viúva de Nicolau Rodrigues, mas tinha ainda vivo o outro seu marido, Gonçalo Gonçalves.

(6) *Viagens na minha terra,* vol. II.

Estêvão, uma das velhas freguesias de Santarém, vivia uma mulher casada a quem o marido não proporcionava boa vida... por causa doutra, ou doutras mulheres. ¡Um caso do século XIII, como um caso do século XX! A mulher desabafou suas lágrimas queixosas com várias de suas vizinhas, entre elas uma judia, considerada como sabedora de artes de feitiçaria. A judia não recusou remédio à mulher e remédio que considerava infalivelmente seguro, quando rigorosamente observados os seus conselhos. Ela —a queixosa—iria à próxima igreja, a igreja de Santo Estêvão, comungaria e, sem ninguém observar o facto, esconderia a partícula na baetilha, levá-la-ia à casa da judia que, para conseguimento dos seus desejos, com ela iria ordenar certas devoções. Essas devoções dariam como resultado, pela judia considerado infalível, a volta do marido transviado aos seus deveres domésticos, ao carinho de sua espôsa.

Logo pela manhã foi a espôsa ultrajada à igreja de Santo Estêvão, confessou-se, comungou e, sem que ninguém reparasse em tal, retirou da bôca a hóstia, embrulhou-a na baetilha, saíu da igreja e velozmente se dirigiu para casa da judia. Mas, êste sacrilégio,—assim foi considerado,--não podia impunemente passar-se e da baetilha parecia correr sangue e, tanto sangue, que quem passava pela mulher reparava nêle e interrogava-a sôbre que feridas aquelas eram, que tanto sangue derramavam: sangue aparente, é de ver, que ali havia, dizem os cronistas da lenda, porque o que havia, de facto, era manifesta intervenção divina. Em vista disto, a mulher já não encaminhou seus passos para casa da judia, mas sim para a sua própria, desejosa de recolher, em sítio bem seguro, a hóstia, o que efectivamente fêz guardando-a numa arca.

Alta noite acordaram os dois esposos. A arca, como que transformada em sacrário, iluminava esplendentemente a casa. Da hóstia saía um feixe de raios aurifulgentes. O espanto apossou-se de ambos, especialmente do marido, que, por completo, ignorava qual a causa de tal maravilha.

Em breve a espôsa lhe contou o que tinha feito e por conselho de quem. E ambos, ajoelhados em adoração, permaneceram ali até de manhã. Depois foram comunicar o facto estranho ao prior da freguesia de Santo Estêvão. Para repor a hóstia no seu lugar próprio organizou se luzido cortejo e debaixo do pálio a partícula foi conduzida para a igreja e colocada numa custódia feita com a cera que servira para limpar o sangue do interior da arca. Por 1782, ao reformar-se a capela-mor, foi oferecida, pelo pároco da freguesia, uma custódia de prata, onde se conserva a sagrada relíquia. No sítio onde existiu a casa da Rua das Esteiras mandou, em 1654, construir uma pequena capela (que ainda ali existe) o médico Manuel dos Reis Tavares, que nela se fêz sepultar com sua mulher, Margarida César de Almeida.

A esta lenda está ligado um facto que tem o seu tanto ou quanto de picaresco e a que alude Almeida Garrett nas suas encantadoras *Viagens na minha terra* (7).

---

(7) Houve conhecimento, em Santarém, em 3 de Outubro de 1810, de que os franceses tinham entrado em Coimbra no dia 1. O beneficiado da Colegiada de Santo Estêvão, Francisco de Paula Baptista, de acôrdo com o vigário geral, resolveu acautelar a sagrada relíquia em lugar seguro. A 9 apareceram, na Calçada do Monte, as guardas avançadas dos franceses. O beneficiado correu à igreja, abriu o sacrário, envolveu a relíquia em um dos corporais juntamente com uma relíquia de Santo Estêvão, que a igreja também possuía,

*
* *

Assim se contam as duas lendas: a lenda do «Corpo de Deus» e a lenda do «Santo Milagre».

---

meteu-as dentro duma bôlsa e partiu, aceleradamente, para o campo de Valada. Até ao dia 12 ali permaneceu. À chegada de santarenos em fuga mandou o beneficiado abrir uma cova no meio duma vinha e nela enterrou a trouxa, declarando aos dois homens de sua confiança, que a tinham aberto, que naquela bôlsa estavam algumas pratas da sua igreja. Ainda por ali não ficou o beneficiado. Passou à margem esquerda do Tejo e dirigiu-se para Salvaterra de Magos e daí para Samora donde seguiu para Lisboa. À capital chegou no dia 21. O patriarca eleito, D. António de S. José de Castro, procurava, então, conseguir saber que destino tivera o Santo Milagre. Soube que só o beneficiado podia cabalmente responder. Procurado e encontrado não quis fazer qualquer revelação, o que lhe valeu ser encarcerado na cadeia do Aljube no dia 9 de Novembro. Obrigado a depor perante o promotor de justiça, Manuel Pereira Cidade, revelou o segrêdo e mostrou a bôlsa dos corporais, em que guardava o «Santo Milagre» Ao tomar conhecimento da ocorrência, o patriarca mandou aprontar uma carruagem, forrada de damasco de sêda branca, entrou nela, foi ao Aljube, tomou a relíquia e dirigiu-se para a quinta de Marvila, residência patriarcal, e na capela do paço, após ter sido cantado um *Tantum ergo,* foi guardado, no sacrário, o «Santo Milagre», que foi exposto à adoração dos fiéis no dia 26 de Dezembro e, daí em diante, em todos os primeiros domingos de cada mês até ao 1.º de Dezembro de 1811. Livres da opressão francesa, os santarenos quiseram rehaver o «Santo Milagre», mas o povo de Lisboa não lho queria deixar seguir para Santarém.

E Garrett, na sua prosa límpida, conta como os escalabitanos lograram vencer a teima dos de Lisboa, da seguinte maneira:

«Pois, senhores, apertada se via a regência dêstes reinos com a

Elas têm, evidentemente, seus pontos de contacto: há nelas a figura maliciosa do judeu e da judia; há um mesmo fenómeno a que deu origem o desvio do lugar próprio duma hóstia; há o mesmo caso das partículas espalharem luz surpreendente, no monturo para onde uma tinha sido levada, na arca onde a outra fôra guardada; há o mesmo caso semelhante de haver vestígios de sangue na baetilha da mulher de Santarém e de correr sangue no caminho da casa do judeu para o monturo. E até sucede que, generosos crentes, em Coimbra e em Santarém, quiseram transformar em capela os locais onde se dizia terem estado

---

restituïção do Santo-milagre que era de justiça fazer-se a Santarém; mas que Lisboa recusava, e ameaçava impedir.

«Temia-se alvoroto no povo.

«Não sei de quem foi o alvitre, mas foi de maganão de bom gôsto; e bom gôsto teve também o Govêrno em o aceitar e aproveitar. Para o dia em que o Santo-milagre devia sair de Lisboa Tejo acima, e que se esperava fôsse com grande solenidade e pompa eclesiástica, —fêz-se anunciar por cartazes que um fulano de tal passaria o rio, de Lisboa a Almada, em umas botas de cortiça, nas quais se teria direito e enxuto, navegando a pé sem mais embarcações, vela nem remo.

«A logração era gorda e grande: melhor e mais depressa foi engolida. No dia aprazado despovoou-se a capital, e uns em barcos outros por navios, outros por essas praias abaixo, tudo se encheu de gente de tôdas as classes, e todos passaram o melhor do dia à espera do homem das botas.

«No entanto, muito sorrateiramente embarcava o Santo-milagre no seu barco de água arriba, e navegava com vento e maré para as ditosas ribeiras de Santarém.

«Ninguém o viu sair, nem soube novas dêle em Lisboa senão quando constou da sua chegada a Santarém, e das grandes festas que lhe fizeram aqueles saüdosos e devotos povos ribatejanos.

«Os Aarouns-el-Raschids do Rossio riram de socapa: e nunca tão inocentemente se riu Govêrno algum de ter enganado o povo.»

depositadas as hóstias: a capela da Rua das Esteiras e a capela de Nossa Senhora da Vitória desta cidade.

¿Não seria inspirada a lenda conimbricense na lenda santarena? ¿Não seria muito conhecida a lenda escalabitana e, a tal ponto, que daria margem a suscitar lenda idêntica nesta cidade? ¿Não será a lenda de Coimbra uma como que alteração da outra lenda, embora com o mesmo fundo, com a mesma provável inspiração?

Por vezes uma ou outra lenda aparece, aqui e além, com ligeiras alterações.

¿Não terá até sucedido idêntico caso com a encantadora e suave lenda, que envolve a figura doce e terna de Isabel de Aragão?

Coimbra, Outubro de 1932.

NUNO BEJA

PROJET POUR L'ORGANISATION INTÉGRALE ET TRADITIONALISTE D'UN ÉTAT

Quel que soit le caracter des peuples qui constituent une nation, il est certain qu'il aura une influence décisive sur la nature de leur régime politique. Aussi on ne peut pas mettre en doute que la nature du régime joue un rôle important dans la conduite des elements. D'ailleurs on doit s'attendre à que des circonstances eventuelles pourront fixer en dernier ressort le régime politique d'une nation.

Et comme on observe que ces circonstances et la mentalité des peuples éprouvent de constantes, quoique lentes, mutations, on aura des changements des régimes politiques. Il sera juste admettre qu'en règle le régime existant à un moment donné sera celui qui s'adapte le mieux, pourtant, on peut aussi constater que souvent il n'est pas le plus avantageux; car parfois à cause des circonstances étranges les peuples sont obligés de subir des régimes nuisibles. De ce fait résultent des transformations surprenantes et illogiques.

Ces considerations conduisent aussi à prévoir des variations incessantes, plus ou moins profondes du régime des nations, et à ce que à un moment donné différentes organisations pour l'État pourront être envisagées comme

préférables, en harmonie avec la conception que leurs auteurs auront de l'état des sociétés auxquelles elles deveront être appliquées.

Celle-ci que je viens proposant depuis quelques années, avec quelques modifications qui n'atteignent pas son essence, aura pour justification:—d'abord le but d'augmenter la vitalité des éléments de la société, en faisant revivre les mœurs patriarchales avec l'intensification de relations cordiales et utiles entre les familles qui habitent une petite région,—et de resserrer leurs liens et augmenter l'efficience de leur action au moyen d'un pouvoir central puissant émané de ces mêmes éléments.

*

* *

Il est bien connu que les courants sociaux sous l'action des reactions provoquées par le mauvais fonctionnement qui, avec le temps, se manifeste dans tous les organismes, et qui, à la fin du XVIII siècle, menaçait de faire disparaître d'anciennes formules qui, alors, existaient encore presque par toute l'Europe ont abouti au commencement du XIX siècle à implanter, à peu près dans tous les pays de l'Europe exception faite de la Russie, des régimes semblables à celui adopté par l'Angleterre et qu'on a appelé constitutionnels et parlementaires, malgré qu'ils presentassent des aspects profondement differenciés en harmonie avec le caracter de chaque peuple. L'Angleterre, possédant exceptionnelles qualités de prévision avait depuis longtemps modifié son organisation afin d'établir un juste équilibre entre ses forces sociales.

En adoptant ces formules là, on avait l'intention de faire

intervenir directement tous les elements de la Nation, avec des droits égaux, dans l'Administration de l'État.

Le suffrage universel fut consideré comme la base indispensable pour que les aspirations populaires obtiennent complete satisfaction.

On s'attendait à aboutir avec cette organisation à un gouvernement du peuple par lui même; aspiration de realisation impossible car, on reconnait immediatament, qu'il faut, en tout cas, recourir au choix de delegués chargés d'exercer la mission gouvernemental.

Aux régimes où l'administration était superieurement exercée par la volonté d'une individualité qui possédait des droits héréditaires et absolus, condictionés, sans doute, par les règles établies par la tradiction, et par la limite de l'endurance du peuple, on substituait un régime avec lequel on prétendait que la masse de la nation délégait périodiquement sa souveraineté à un certain nombre de mandataires, chargés d'exercer l'administration publique.

On ne peut mettre en doute que les régimes appelés absolus, lesquels ont dérivé logiquement des condictions antérieures où les peuples se sont trouvés, ont exercé une intense et utile action, et qu'ils ont contribué au progrès de la civilisation et à la prospérité des peuples.

L'importance rapidement acquise, la large expansion, et le préstige que la nation portugaise a atteint, constituent des preuves irréfragables de ce fait, e il faut, d'ailleurs observer qu'on avait affaire à un pays de dimensions très réduites.

Il faut aussi enregistrer un résultat qui mérite mention spéciale. Je veux faire allusion aux fusions des peuples qui occupaient des larges régions et qui se sont assemblés en sociétés qui ont abouti rapidement à posséder des

caractéristiques d'homogénéité suffisantes pour se rendre possible la vie en communauté, et pour qu'on arrivât à l'existance de forts liens de solidariété, et de cordialité. La France et le Portugal en sont des exemples remarcables.

Pourtant, si parfois Dieu même, qui tout fait et tout domine, omniscient, est mis en doute par des esprits égarés, on ne devra pas être surpris que les régimes sociaux, sujets à la fragilité humaine, vieillissent et disparaissent, et que nouvelles doctrines, plus ou moins avantageuses pour les intérêts de l'humanité puissent accidentalement subsister.

Sans doute les régimes qu'on nomme constitutionels offrent des aspects seduisants et pourront facilement entraîner le sentimentalisme humain. Pourtant il est vrai que les pays qui les ont adoptés, prenant comme exemple l'Angleterre ne sont jamais arrivé à avoir les bons fruits que cette nation ci a recueilli.

C'est qu'ils ne possédait pas à un degré suffisant les qualitées de pondération qui caracterisent le peuple anglais, lequel encore aujurd'hui, écoulés déjá beaucoup de siécles profite de ce régime s'adaptant aussi, sans des secousses violentes, aux constantes mutations éprouvés par l'humanité.

Et, pourtant, on doit le reconnaître, la capacité de résistance de la formule constitucionelle était très réduite, sa fragilité évidente. Il a suffit d'un siècle pour la ronger, et faire voir ses déficiences, qui ont conduit, sourtout, à l'éparpillement de la volonté nationale. Et il convient encore d'insister sur le fait, incomprehensible, que ces manifestations, de ce qu'on appelle la souveraineté nationale, sont, d'ailleurs, orientées la plupart du temps dans des sens opposés aux interêts du peuple.

Maintenant nous nous trouvons déjà aù point critique du régime parlementaire, et, en même temps, par conséquent d'un pernicieux égarement du peuple, que des éléments speculateurs provoquent et profitent, et aussi des éléments naïfs appuient, on se trouve en face de difficultés graves pour pouvoir trouver un chemin évolutif, le seul qui puisse être utile pour préparer des formules, adaptées à l'époque actuelle, lesquelles, en respectant ce qui est acquis, et écartant les troubles, quelque soit leur origine, qu'elles soient provoquées par une action de dessous ou de l'haut, conduisent à la tranquilité, et alors à la prosperité de l'humanité.

L'erreur la plus evidente, et aussi la plus grave c'est celle qui conduit le courant qui prétend tout abimer; et, alors, d'un nouveau cahos, et après des siècles de cruelles épreuves l'humanité aurait la chance de revenir à l'état actuel. Et en même temps qu'on prétend avoir l'intervention immediate e directe du Peuple dans tous les departements de l'Administration publique, on est conduit à subir des régimes de tiranie inconnue, dominés par une action individualiste pourvue des pouvoirs discrétionaires comme jamais on a profité.

On ne peut pas se douter qu'en poursuivant ce chemin et malgré les meilleures intentions, on doit s'attendre à de dangereux bouleversements, qui pourront faire revenir l'humanité à un désolant état de sauvagerie.

Est-ce qu'il est encore possible d'écarter des craintes redoutables, dans un moment où l'humanité se traîne malheuresement, déjà, pour la plupart, esclave d'une épouvantable sujestion materialiste, dans un moment où la civilisation est une abstraction, reduite à une couche ténue qui cache une profonde corruption?

Il faut avoir toujours confiance, et je la partage, dans l'existence des éléments suffisament puissants pour qu'on puisse éviter le cataclysme et arriver de nouveaux à une situation de bonheur. Mais, pour qu'on puisse y aboutir, il est indispensable que le Peuple prenne rapidament conscience des graves dangers qui le menacent, et auxquels il est amené par des fausses conceptions, qui lui promettent le paradis, là où l'on ne pourra trouver qu'un affreux abyme. Il faut au même temps que le Peuple comprenne qu'on doit adopter des formules politiques isemptes d'esprit sectaire, seules qui pourront assurer la tranquilité sociale.

Avec ce but je propose de nouveau un projet pour l'organisation de l'État, lequel, avec quelques modifications, qui n'en atteignent pas les idées fondamentales, reproduit les projects que j'ai déjà publié et exposé parfois, notamment dans une conférence réalisée en 1927 à la Société de Géographie de Lisboa, conférence à laquelle m'ont fait l'honneur d'assister la plupart des membres du Gouvernement.

*

* *

Il conviendra de faire quelques considérations d'ordre général, mais d'abord je tiens à répondre à la critique qui pourrait trouve r ce projet très restreint.

Je suis d'avis que la Constitution d'un peuple doit se limiter à consigner les fondaments de l'organisation de l'État. D'autres lois spéciales, mais pas de cette importance, régleront les principes des droits et des devoirs que tout le peuple doit réspecter.

D'ailleurs il va de soit que les règles qu'on devra adopter pour l'administration d'une nation, et, sourtout pour fixer les relations de ses éléments, doivent avoir pour but d'assurer le plus grand bonheur possible, et çà sera atteint seulemente quand tous les éléments de la Nation pourront le jouir. Il suffit qu'une cellule de l'organisme humain soit souffrante pour que tout l'organisme souffre.

Il serait interessant de trouver un principe dont on pourrait déduire ces règles; pourtant dans l'existence du livre arbitre on trouve un obice insuperable. La variété de mentalités qu'on trouve même au sein d'une même nation, est une raison pour qu'on soit très prudent dans l'adoption même des règles très générales, et il sera naturel de supposer que j'envisage l'application de ce project sourtout aux pays où la crise du mechanisme parlementaire est plus aigu comme conséquence de son mauvais fonctionnement.

Il est vrai qu'on devra s'attendre à que les liens entre les peuples, chaque fois plus étroits, conduisent à des relations qui élargissent successivement l'ampleur des régions auxquelles on pourra appliquer les mêmes principes.

Maintenant pour trouver la solution du problème on se heurte dès lors à une grave difficulté. Elle se trouve exactement dans la diversité des formules comme les hommes comprennent le bonheur.

D'une manière générale on peut admettre qu'on se trouve en presence de deux buts de nature opposée:—un matérialiste, l'autre spiritualiste. Tous les deux avec une infinité de nuances. Dans l'application on doit s'attendre à que les défauts d'une ou d'autre solution, seront d'autant plus à craindre qu'elles seront plus confinées dans une certaine orientation.

Observons encore que, comme d'ailleurs arrive toujours avec une disposition plus ou moins apparente, deux orientations se montrent en présence.—L'une collectiviste, l'autre individualiste, laquelle en toutes les époques a conduit l'humanité à des degrès elévés de prosperité. Vraiment la doctrine collectiviste, à laquelle on pretend donner de l'importance et reconnaître de l'originalité, se trouve à la base des régimes absolus et tiraniques. Maintenant on a le désir de faire encore une expérience, qui prend une allure radicale dans la Russie, où l'on prétend avoir abouti à la perfection. Pourtant, au même temps qu'on a l'envie d'imposer le régime y installé aux autres peuples, on évite soigneusement qu'ils puissent être précisément avertis de ce que se passe dans une nation où domine la volonté toute puissante d'un homme, appuié par une réduite oligarchie.

Pour moi je suis d'avis que le régime le plus avantageux sera toujours le régime individualiste, qui assure le respect de la dignité humaine et garant l'iniciative indispensable pour assurer le progrès moral et matériel, à condiction qu'il soit subordonné à des sentiments d'une loyal et intense cooperation, qui multipliera la valeur des efforts individuels, et agira en harmonie avec le principe fondamental de la morale chrétienne, qui préceptue que les hommes doivent s'aimer les uns les autres. Il est évident qu'une si belle doctrine est incompatible avec le régime collectiviste qui anéantit la personalité, et écrase les éléments les uns contre les autres, les réduisant à un bloc rigide qu'une volonté d'acier conduira. On doit observer que les congrégations sont une affirmation des plus sublimes, de l'individualisme.

D'après les considérations exposées on arrive immé-

diatement à la conclusion qu'il faut établir à la base de l'organisation social une large et intense éducation morale qui prepare tous les éléments pour assurer une production utile, et une cooperation avantageuse. C'est en harmonie avec ce precept primordial que je tache de donner à la cellule sociale, laquelle au Portugal pourra être souvent la Paroisse, la plus grande efficience.

Pour qu'on puisse aboutir à ce résultat on devra y trouver une cooperation intense de tous les éléments avec des droits égaux. La femme y trouvera reconnue toute sa valeur, d'une manière qui sera tout à fait avantageuse pour le plus grand et utile développement de la vie sociale.

Cet organisme, pour lequel je proposerai d'une manière générale, la désignation de *Nucleum social,* devra s'occuper spéciallement de l'éducation élémentaire, de l'assistance, de l'estatistique, des rélations suivis avec les individus qui se sont absentés pour d'autres régions, et enfin de récueillir la connaissance de tous les faits qui puissent l'intéresser. Tous les éléments devront lui apporter un concours dévoué.

En même temps, il faut l'existence d'une action centrale, toujours alerte, qui assure le fonctionement de la vie de l'État, et qui se dévoue sourtout à profiter le préstige de sa position pour éliminer les obstacles produits par les passions et les ambitions, lesquelles sont la cause principale des insuccès qu'on observe, car ils absorbent la plus grande partie des énergies humaines.

C'est dans ce but que je propose que, en plus des trois pouvoirs, legislatif, executif e judiciel, existe un quatrième, *coordonnateur,* lequel sera exercé par le Chef de l'État avec l'assistance des conseils compétants.

ORGANISATION DE L'ÉTAT

I

NUCLEUM SOCIAL

Assemblée Générale. L'assemblée sera composée de tous les individus des deux séxes, âgés de plus de vingt et un ans qui seront en possession de leurs droits civils et politiques et qui résideront dans les limites du Nucleum. Celui-ci correspondra dans les régions rurales aux paroisses, et dans les villes aux quartiers.

Il aura un Président et un secrétaire.

Fonctionnement de l'Assemblée Générale. Une séance ordinaire sera tenue chaque premier dimanche du mois, et des séances extraordinaires pourront avoir lieu dès que la majorité de la comission exécutive sera présente. Ces séances extraordinaires auront lieu toutes fois qu'elles seront convoquées par la Commission exécutive.

Dans la dernière séance ordinaire de chaque année on élira la commission exécutive de l'année suivante, ainsi que les délégués au Conseil du premier degré de l'Organisation administrative.

Commission Exécutive. La commission exécutive sera constituée par un certain nombre de membres, conformément aux dispositions adoptées par l'Assemblée ordinaire. Ces membres éliront entre eux un Président, un secrétaire et désigneront des membres pour l'exécution de certains services.

La commission fonctionnera dès que trois membres seront présents.

Fonctions du Nucleum social. Le Nucleum social

s'occupera spécialement de l'instruction primaire, de l'éducation physique, morale, artistique et tecnique, de l'Assistance publique, des services statistiques régulateurs de l'économie dans les limites du Nucleum, enfin des relations avec les absents.

Le Nucleum Social, ne pourra procéder qu'aux dépenses courantes. Celles-ci seront ordonnancées par le premier degré de l'organisation administrative.

II

PREMIER DEGRÉ DE L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE

(MUNICIPALITÉS, CANTONS)

Gouverneur. Le gouverneur sera nommé par le gouverneur général du second degré de l'Organisation administrative. La nomination sera annuelle.

Conseil. Le Conseil sera composé:

De délégués des Nucleums, élus annuellement, dans une proportion en rapport avec la population. Il y aura au moins un délégué pour chaque nucleum.

Dans la proportion d'un sixième du total, de délégués des groupes génériques, d'importance spéciale, composée par individus qui exercent les mêmes métiers, légalement inscripts à sa demande.

Dans la proportion d'un sixième du total, de citoyens nommés par les Gouverneurs et appartenant à la région.

Les fonctions des membres du Conseil seront gratuites.

Président et secrétaire. Le président et le secrétaire seront élus chaque année dans la première séance du Conseil.

Comissions. Chaque membre appartiendra à une commission. Les délégués des nucleums seront répartis entre celles-ci, à la suite d'un vote auquel eux seuls prendonte part. Les autres membres seront répartis conformément à leurs origine, ou conformément aux indications fournies lors de leur nomination.

Les commissions fonctionneront dès que trois membres seront présents.

Il appartiendra aux commissions de présenter des propositions et d'élaborer des rapports.

Fonctionnement du Conseil. Il y aura une séance du conseil au moins une fois par mois. Ce conseil pourra fonctinner dès que sera présente la majorité des membres de la commission à laquelle appartiendront les sujets qu'on aura à résoudre. Le Conseil approuvera ou rejetera l'ensemble de chaque rapport et chaque membre pourra justifier son vote par écrit.

Les séances ne pourront pas finir avant que le conseil n'ait statué sur toutes les propositions qu'on lui aura soumises, et que les divers procés verbaux auront été approuvés.

Les délibérations du Conseil devront être transmises dans un délai de trois jours à une comission de rédaction déléguée du pouvoir judiciaire. Cette comission fonctionnera auprès de l'organisation administrative du deuxième degré. Elle devra établir une rédaction définitive dans le délai de huit jours, de trois en cas d'urgence, mais à la condition que les délibérations ne soient pas contraires aux lois fondamentales du pays.

Corps Administratifs. Le Corps administratif sera composé par des membres nommés à vie, conformément aux dispositions légales. Ils seront rémunérés.

Aux Corps administratifs il appartiendra d'éxécuter les résolutions du Conseil, contresignées par le gouverneur. Celui-ci, une fois seulement, pourra dans le délai de cinq jours renvoyer ces résolutions au Conseil. Il devra accompagner son renvoi de raisons justificatives.

III

DEUXIÈME DEGRÉ DE L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE

(PROVINCES, DÉPARTEMENTS)

Gouverneur Général. Le Gouverneur général sera nommé par le Chef de l'État.

Conseil Général. Le Conseil général sera composé:

De délégués élus par la partie élective des organisations administratives du premier degré. Ils devront appartennir à la région et leur nombre sera proportionnel au chiffre de la population de celle-ci.

Dans la proportion d'un sixième du total, de délegués des groupes génériques, de spéciale importance pour l'État, composés par des individus exerçant les mêmes métiers, légalement inscripts à sa demande.

Dans la proportion d'un sixième du total, de citoyens nommés par le Gouverneur général. Ceux-ci appartiendront à la région.

Les fonctions des membres du Conseil seront gratuites, mais les Conseils des organisations du premier degré pourront subsidier leurs déléguès.

Président et Secrétaires. Le président et le secrétaire seront élus toutes les années.

Comissions. Les membres de Conseil seront distribués

en commissions, mais chacun ne pourra appartenir qu'a une seule de ces comissions.

Les délégués des conseils du premier degré de l'organisation administrative, seront choisis par le sort, les autres seront distribués en harmonie avec leur procédence ou l'indication donnée quand ils seront nommés.

Les commissions fonctionnent dès que trois membres soient présents.

Il appartient aux commissions d'élaborer des rapports et de présenter les propositions.

Conseil Consultif. Ce conseil sera composé par dix membres appartenant à la région, et qui seront nommés par le Governeur Général, qui y préside.

Il fonctionnera dès que trois membres soient présents.

Les fonctions des membres du Conseil Consultif seront gratuites.

Fonctionnement du Conseil. Il y aura tous les mois, au moins, une séance du Conseil, et il fonctionnera dès que la majorité des membres des commissions auxquelles appartiennent les sujets à résoudre, soit présente.

Le Conseil votera par approbation ou rejet mais les membres pourront justifier leurs voix par écrit. Les séances ne pourront pas finir avant que les sujets proposés soient votés, et les procès verbaux approuvés.

Dans le délai de trois jours, les résolutions du Conseil devront être envoyées à la commission déléguée du pouvoir judiciel, que devra lui donner la rédaction définitive dans le délai de huit jours lorsq'elles soient compatibles avec les lois du pays. Ces résolutions seront présentées au Conseil Consultif qui devra les signer dans le délai de trois jours, ayant le droit de les lui renvoyer par une seule fois avec les raisons justificatives.

Corps Administratifs. Il pourra y avoir un ou plusieurs pour chaque région.

Les membres de corps administratifs seront nommés à la vie d'accord avec les dispositions légales et ils seront rémunérés.

Il appartiendra aux corps administratifs de donner exécution aux résolutions du Conseil, signées par le Conseil Consultif.

ÉTAT

POUVOIR COORDONNATEUR

Ce pouvoir sera composé par le Chef de l'État assisté par le Conseil Privé et par le Conseil d'État.

Conseil Privé. Ce Conseil sera présidé par le Chef de l'État, ou par le vice-président, qui sera le président du Conseil de l'État, et par dix membres nommés, par le Chef de l'État, et choisis parmi les anciens membres du pouvoir législatif, du pouvoir exécutif ou du Conseil Supérieur de Justice.

Les fonctions des membres du Conseil Privé seront gratuites.

Fonctions du Conseil Privé. Ce Conseil sera appelé dans les questions de haute importance de l'État.

Conseil d'État. Les membres du Conseil d'État seront nommés par le Chef d'État, pour un délai indeterminé. Il aura un President et un secrétaire, nommés par le Chef de l'État, seuls rémunérés.

Le Chef d'État présidera quand il voudra. Les membres du Conseil Privé et du Conseil d'État jouisent des membres du Sénat.

Fonctionnement du Conseil d'État. Il pourra déliberer lorsque un tiers de ses membres soient présents.

Bureau du Pouvoir Coordonnateur. Ce bureau sera composé d'un Directeur Général et du personnel nommé d'accord avec les dispositions légales.

Fonctions du Bureau. Il appartiendra a ce bureau de conduire les affaires du pouvoir coordonnateur.

POUVOIR LEGISLATIF

Ce pouvoir sera composé par la Chambre des Députés, par le Sénat.

Chambre des Députés. La Chambre de Députés sera constituée par les délégues (Députés) des régions des organisations administratives du premier degré, et le nombre sera proportionnel à la population.

Les Députés seront élus toutes les années par les délégués des Nucleums aux conseils des organisations administratives du premier degré.

Les fonctions des Députés seront gratuites, mais ils pourront recevoir des subsides des organismes qui les ont élu.

President et Secrétaires. Seront nommés par le Chef de l'État entre les Députés de la Capitale.

Fonctionnement de la Chambre des Députés. La Chambre des Députés réunira en séances ordinaires deux fois par an, et extraordinairement toutes les fois que le Sénat considérera necéssaire sa convocation. Elle fonctionnera lorsqu'on pourra installer le bureau composé par le président et deux secrétaires.

Les Députés seront distribués par autant de commissions qu'il y aura de répartitions de l'État.

La Chambre des Députés décidera par l'approbation ou rejet des propositions envoyées par le Sénat accompagnées de tous les documents respectifs, inclusivement des commissions de la Chambre et les documents devront être distribués au moins huit jours avant la votation.

Les voix devront être rendues par écrit et pourront être envoyées au bureau avec des considérations justificatives, et justifiés au plus pendant cinqs minutes.

Les séances ne pourront pas finir sans la résolution des questions soumises à délibération de la Chambre et l'approbation des procès verbaux.

La Chambre des députés pourra discuter l'action des ministres sous la proposition de, au moins, 20 députés, et voter par la confiance, la faute de confiance, qui impliquera la démission immédiate, ou envoyer le ministre au pouvoir judiciel, ce qui impliquera aussi la démission immédiate.

Sénat. Le Sénat composé par:

Les délégués des groupements génériques, de spéciale importance pour l'État, exerçant les mêmes métiers, légalement inscripts à sa demande, dans la proportion de la moitié du total.

Les individus nommés par le Chef de l'État, par un délai indéterminé, dans la proportion d'un quart du total.

Les individus qui exercent des fonctions déterminées, dans la proportion d'un quart du total.

Les anciens sénateurs conserveront les bénéfices inhérents.

Les fonctions de sénateur seront gratuites, exception faite au président et aux secrétaires.

Les sénateurs pourront jouir de bénéfices légalement établis.

President et secrétaires. Le président e les secrétai-

res seront nommés par le Chef de l'État parmi les membres qu'il aura nommés.

Commissions. Il y aura autant de commissions que de répartitions de l'État.

Chaque membre appartiendra à une seule commission que lui sera désignée quand il sera nommé.

Les commissions fonctionneront dès que cinq membres soient présents. Les commissions devront s'occuper des sujets respectifs en discutant et votant des projets sur les propositions qui leur seront soumises ou qui soient de leur iniciative.

Le Sénat devra prendre une résolution dans le délai de 30 jours, au sujet des propositions qui lui soient envoyées et il devra recevoir les propositions envoyées par les chefs des bureaux de l'État, par les conseils des organisations administratives du premier et du deuxième degré, ou par 20 individus jouissant des droits civils e politiques.

Fonctionnement du senat. Le Sénat fonctionnera pendant toute l'année et pourra délibérer dès que deux tiers des membres de la commission à laquelle appartiennent les sujets à résoudre, soient présents.

Les rapports et les propositions des commissions devront être distribuées huit jours avant la votation, mais ce délai pourra être réduit sur demande de la Commission.

Les sénateurs voteront simplement, mais ils pourront accompagner leurs voix de considérations justificatives. Les séances ne finiront pas sans la résolution définitive des sujets soumis à la délibération et l'approbation des procès verbaux.

Fonctionnement du pouvoir législatif. Les documents relatifs à chaque proposition comprenant les avis des dé-

putés qui appartiennent à la commission respective, seront distribués par tous les Députés dans le délai de huit jours, et les délibérations qui ne soient pas considérés urgentes par le Sénat, seront votées dans les séances ordinaires.

Quand une proposition n'aura pas obtenu la majorité des voix, elle sera renvoyée au Sénat. Quand elle sera approuvée, elle suivra dans le délai de trois jours pour le Conseil de l'État qui doit les signer dans le délai de huit jours, mais qui pourra, une seule fois, les renvoyer au Sénat avec des raisons justificatives.

Après la signature du Conseil de l'Élat, les résolutions seront envoyées à une commission du pouvoir judiciel qui devra lui donner la rédaction définitive dans le délai de huit jours, et elles seront promulguées avec la signature du Chef d'État dans le délai de trois jours.

Bureau du pouvoir legislatif. Ce bureau sera composé par un Directeur Général et le personnel, nommés d'accord avec les dispositions légales.

POUVOIR EXECUTIF

L'exécution des lois appartient au pouvoir exécutif qui les ordonne au moyen des decrets signés par le Chef d'État, ou des arrêtés signés par les Chefs des bureaux respectifs de l'État.

Chefs des bureaux de l'administration de l'État. Ils seront des ministres, sans responsabilité solidaire, mais avec responsabilité personnelle, nommés par le Chef de l'État. Exception:—Pour l'armée, Marechal chef de l'Armée (Le plus ancien des généraux dans l'actif):—Pour la marine, Amiral, chef de la Marine (le plus ancien des amiraux

ne, Amiral, chef de la Marine (le plus ancien des amiraux dans l'actif):—Pour la justice, Chancelier de la justice (le plus ancien des membres du Conseil Supérieur de Justice). Ils seront présidents des respectives commissions du Sénat.

Le ministre pour les relations extérieures, sera le Chancelier des rélations extérieures.

Les Chefs de l'Administration de d'État seront rémunerés.

CONSEIL EXECUTIF. Il sera constitué par les chefs des bureaux de l'État, et aura un président nommé par le Chef de l'État qui présidera toujours qu'il voudra.

Il réunira par iniciative du Chef de l'État ou à la suite de la demande d'un quelconque des ses membres.

BUREAU DU POUVOIR EXECUTIF. Il aura un Directeur Général et des fonctionnaires nommés en harmonie avec les dispositions légales.

Il lui appartiendra de conduire les affaires du pouvoir exécutif.

POUVOIR JUDICIEL

Ce pouvoir s'occupera des questions civiles, commerciales et criminelles et du contróle constant de tous les actes pratiqués par les divers éléments de l'administration publique.

CONSEIL SUPÉRIEUR. Il appartient à ce conseil la direction supérieure de toutes les affaires du pouvoir judiciel.

PRESIDENT DU CONSEIL SUPÉRIEUR. Le président du Conseil Supérieur sera le membre le plus ancien—Chancelier de la Justice.

Personnel judiciel. Le personnel judiciel sera nommé par le Conseil Supérieur, suivant la proposition du conseil des nominations, et promotions d'accord avec les dispositions légales.

Bureau du pouvoir judiciel. Ce bureau aura un Directeur Général et il lui appartiendra de conduire les relations du pouvoir judiciel avec les autres affaires publiques.

QUELQUES CONSIDERATIONS ELUCIDATIVES

Budget. En ce moment un sujet des plus discutés est sans doute les dispositions à prendre pour l'élaboration du budget, dont l'approbation massive est dans les pays constitutionnels objet de discussions violentes, parfois orageuses qui troublant profondément la marche des travaux, et ça surtout à cause de ce qu'on profite souvent du budget pour introduire des dispositions qui exigent des dépenses qui n'étaient pas prévues. Sous cet aspect on lui reproche, avec raison, qu'ils sont la cause des graves troubles financiers qui affligent les nations.

L'ancien Président du gouvernement français, Mr. A. Tardieu dans une remarcable publication, recente, «*La réforme de l'Etat*», fournit une précieuse documentation pour faire la démonstration de que ça résulte du droit accordé aux deputés de présenter des projets comportant des dépenses, et que les deputés, oubliant la cause nationale, sacrifient tout aux interêts particuliers.

Mr. Tardieu observa que l'Angleterre álarmée à cause des dépenses provoquées par les propositions des députés a adopté dès 1707 jusqu'à 1856 des mesures successives qu'ont abouti à priver les députés de l'initiative des

dépenses, en réservant ce droit aux ministres de la couronne.

Mr. Tardieu rappele notamment, «Les communes et chacun de leurs membres gardent un pouvoir ilimité d'initiative legislative. Mais sur la matière des lois de dépenses, elles se sont volontairement privées de ce pouvoir.» Et adoptant complètement la doctrine anglaise, ajoute sous l'épigraphe «Le Remède est simple» la formule qu'il propose: «Le résultat serait obtenu par un court amendement à l'article 3 de la loi constitutionnelle du 25 Janvier 1875 qui devrait être redigée comme suit:—Le Président de la République a l'iniciative des lois concurremment avec les membres des deux chambres, les ouvertures de crédits et les réductions de recettes ne peuvent être proposées que par le pouvoir exécutif.»

J'ai l'opinion que la réussite de cette doctrine n'est pas infaillible:—d'abord pour les pays qui ne possédent pas la couronne; — parce que la plupart des projets dépendent des dépenses, et alors presque toute l'initiative des lois serait réservée aux ministres; parcequ'on attribue un pouvoir exceptionnel à des hommes dont la situation résulte de la volonté des partis et, alors, on devra craindre qu'ils seront, comme les deputés, mandataires de ces partis. D'ailleurs il conviendra encore observer que ce qui peut être un remède profitable en Angleterre, est très probable qu'il ne vienne pas à reussir dans les pays latins, même dans les pays essentiellement germaniques.

Dans mon projet le mal est attaqué à la base, car il restreint les organismes aux fonctions pour lesquels ils ont été créés.

Pour moi la chambre des députés constitue la représentation du pays, à qui appartient le droit de voter les

lois qui lui sont proposées: rien de plus. Et on doit s'attendre à l'impossibilité de ce qu'il n'existent des factions organisées pour le gaspillage de la fortune du pays. Cette chambre existe afin d'éviter les difficultés des plébiscites, et même pour assurer des votes refléchis car ils seront donnés par délégués des réprésentants des *Nucleums*.

D'ailleurs la souveraineté nationale n'est pas atteinte dans le droit d'initiative, vu que même un groupe de 20 individus, maîtres de leurs droits civils et politiques pourra faire des propositions. Mais celles-ci comme toutes, devront être triées par le Sénat, organisme de réelles compétences, composé de manière qu'il puisse être libre de l'influence des interêts personnels, et même des interêts corporatifs, vu que l'élection des délégués des éléments que dans le pays représentent déterminés secteurs, est faite de manière à eviter l'influence des combinaisons nuisibles, et que l'action de ces délégués sera contrabalancée par l'action des éléments professionnels, et par les membres nombrés par le Chef de l'État pour commissions, determinées ce qui assure un bon choix.

Je profite de cette occasion pour ajouter ici quelques détails sur ce sujet, aussi hors du cadre général de l'organisation de l'État.

Qu'on ne puisse pas voter une dépense sans qu'on ait consigné une recette correspondante, bien assurée, laquelle devra avoir pour base l'impôt, si l'on a affaire à une dépense ordinaire, ou des emprunts nationaux quand il s'agit de dépenses réproductives dûment classifiées, et on est assuré de que l'augmentation automatique du revenu des impôts paiera aux charges des emprunts. Les *superavits* renforceront ces sommes.

Le budget général sera publié pendant le dernier mois avant le commencement du nouvel an économique, organisé en harmonie avec les dispositions légales en vigueur. On publiera des suppléments lorsqu'on vote une loi qui détérmine des recettes ou des dépenses, valables pour l'année courante. Les comptes de chaque mois seront closées pendant la première quinzaine du mois suivant, passant au compte de la dette publique les dépenses non liquidées et à la tresorerie les fonds consignés pour les couvrir.

Dissolution. La grave question de la dissolution trouve dans ce projet une solution simple, et à mon avis exempte d'objections.

Il s'agirait seulement de la chambre des réprésentants, car au Sénat appartient seulement la fonction de préparer les projets de loi, et d'ailleurs le Sénat est renouvelé constamment.

Pour la chambre des deputés on a l'élection annuelle dans des condictions telles qu'on doit s'attendre à ce que les mauvaises influences seront écartées.

Referendum ou réprésentation. Avec le systhème que je propose reste sans raison le doute au sujet de l'adoption du referendum ou de la réprésentation, car on y règle d'une manière pratique l'expréssion du référendum. La circonstance de que les réprésentants sont élus toutes les années pare à toutes les objections.

Votes des femmes. Ce sujet trouve ici une soluction exacte.

La femme possède les mêmes droits que l'homme dans le *Nucleum*. Après pour toutes les charges publiques elle pourra être profité comme l'homme.

Mais, trouvant reconnue sa valeur, attendons à qu'elle tiendra, en général, à exercer son rôle dans la société en

harmonie avec les indications que la nature impose, et, alors, avec le plus grand avantage pour l'humanité.

Fonctionnalisme. Il est évident que les fonctionnaires de l'État ne pourront pas être députés qui réprésentent le pays en face de l'État. Ainsi ils ne pourront pas prendre part à des manifestations politiques. L'éfficacité de leurs services devra être assurée par une fiscalisation supérieure, qui doit commencer par la fiscalisation exercée par le Chef de l'État, qui doit donner l'exemple, et il est responsable, au moins moralement, de ses ministres et des gouverneurs des provinces, qu'il nomme et démissione librement.

Au sujet des fonctionnaires il sera intéréssant d'observer que le budget doit être simplifié car il n'existe pas de raison pour imposer des impôts sur leurs traitements. Ils recevront intact ce que les lois leur accorderont.

Le fonctionnalisme doit exercer son rôle avec zèle et dévouement. Aussi il a droit à des traitements équitables et à des considérations, qui appartiendra au Chef de l'État de lui accorder.

Simplification des services. Il faut que le mechanisme de l'administration publique soit profondément simple. On doit laisser à l'initiative publique tout ce qui n'aura pas un caracter d'ordre général, aux provinces et aux municipalités tout ce qui est d'intérêt local. Alors le pouvoir central devra se limiter à l'administration de la justice envisagée à tous points de vue, à assurer l'ordre publique, à la defense nationale, à régler les relations avec les pays étrangers; en général, aux services essentielemente nationaux, comme soit l'instruction publique supérieure, les œuvres de large envergure, le service national des postes, télégraphes et téléphones.

QUELQUES RÉFLÉXIONS SUGÉRÉES PAR CE PROJET

Mr. le Vicomte de Rochefort termine une remarcable article publié en 1926 avec les considérations qu'on trouvera dans la suite où il s'occupe, comme vrai savant, de faire la compairason entre ce projet et la Constitution Consulaire de l'an VIII de la République Française, après avoir fait une analyse très approfondie et flateuse avec les termes suivants qui convient enregistrer ici pour répondre à de possibles objections.

«Explicite et complet dans ses dispositions concernant le Pouvoir Législatif, l'éminent homme d'État ne consacre que peu de lignes à l'organisation de l'Exécutif. Est-ce une lacune? Il me semble plutôt que la profonde sagesse de l'auteur a voulu n'indiquer que les modalités du travail même de l'Exécutif: Bureaux administratifs, leurs relations avec le Législatif, fonctions des Ministres, laissant à l'ombre les points les plus importants, entre autres les sanctions corollaires de la responsabilité et enfin et surtout le choix, les caractères légaux du Chef de l'État. Évitant ainsi que soient posées avant l'heure ces questions qui passionnent quelques fois plus que de raison l'opinion publique, il a voulu nous démontrer que c'est encore l'organisation du travail et sa méthode qui importent le plus dans le fonctionnement de la machine gouvernementale.

«Et s'il m'était permis d'exprimer une supposition toute personnelle, j'ajouterais que la même profonde sagesse de l'auter n'a pas voulu effaroucher prématurément les vieux préjugés doctrinaires par telle solution logiqne qui s'imposerait.

*

* *

«Au début de notre ère démocratique les peuples d'Europe ont assisté comme à une répétition génerale de ce qui devait être l'évolution de la Démocratie.

«Sous une forme saisissante, concentrée et condensée, la France de 1789 à 1800, puis à 1815 a passé par toutes les phases de cette évolution. Elle a connu ainsi l'enthousiasme romantique et exubérant de l'époque héroïque, où toute les classes participaient d'abord à un élan spontané et irréfléchi dont la générosité même conduisait la nation à deux pas de sa perte.

«Les plus avisés, et donc les moins nombreux, s'arrétant alors, des chefs sans conscience et sans honneur—depuis Mirabeau jusqu'à Barras en passant par Danton le si longtemps prétendu intègre, entrainaient les masses délirantes et généralement sincères au sac et au massacre. La guerre à l'extérieur, en mélant un peu de sang étranger au sang national versé dans les luttes fratricides venait alors en vain réhausser pour quelque temps le prestige sanglant de la révolution.

«Bientôt, bien tôt!—le patriotisme s'épaississait; l'instinct de possession assouvi aiguisait et exaspérait celui de jouissance; la dissolution des mœurs, la dépravation publique, tous les vices qu'entraînent les fortunes rapides et tous ceux qu'engendrent les ruines et les détresses des époques instables dévastaient une société qui n'avait plus la consolation des doctrines morales dans ses anxiétés, ni leur frein modérateur dans ses jouissances. Les institutions se modelaient sur les mœurs. Le Législatif, maître omni-

potent, mais maître sénile, impuissant à créér, impuissant à maintenir, voyait se répandre dans ses Assemblées un flot de paroles d'autant plus désordonné et incohérent que l'habitude de l'action se perdait irrémédiablement.

«La parole abondante, tortueuse, fausse, devenait le refuge de l'inaction, de l'irresponsabilité, de l'incapacité gouvernementales. On parlait pour ne pas agir, car on ne savait plus, on ne voulait plus agir.

«Noyé dans le verbiage, le Directoire ne s'apercevait pas que la Nation, elle, était lasse, qu'elle était saturée de spétacles et de réjouissances, qu'elle préférait désormais l'ordre, fut-il brutal, dans le travail à la jouissance sans sécurité dans le désordre.

«C'est ainsi que toutes les imprécations contre le liberticide, toutes les clameurs des tribuns et des sénateurs laissèrent la Nation assister indifférente à la déroute de la Démocratie devant un homme: Bonaparte.

«En dix ans, la Nation Française avait fait à ses dépenses l'expérience, qui ne devait pas lui profiter, de toutes les phases d'un régime démocratique. Ni le bienfait de l'enrichissement rendu rapide et accessible à tous, ni celui des droits écrits et intangibles qu'il leur apporta ne lui ont paru compenser le déséquilibre, le malaise perpétuel de la vie sociale. Pendant quinze autres années il devait subir ensuite le traitement de son antidote, le régime autoritaire du Consulat et de l'Empire.

«Je n'ai pas l'intention de suivre ici le développement de ce régime. Essentiellement transitoire, celui-ci à eu le tort de vouloir s'éterniser; régime pour organismes malades et peut-être pour organismes convalescents, il voulut être celui d'une Nation assainie. Non pas tant ses excès que sa simple prolongation le perdit.

«Ce qui nous intéresse ici, ce sont ses premiers pas dans l'organisation nouvelle de la nation, c'est la transition qu'il cherchera à faire de la démocratie à l'autorité.

«Et c'est là que nous verrons surgir la perennité des choses de l'Histoire, inspirant aux hómmes prédestinés les mêmes solutions dans les mêmes circonstances et que leur génie adopte aux modalités du moment, à moins que leur maladresse ne les en écarte...

«La Constitucion Consulaire de l'an VIII de la République Française est inspirée par le double souci de rendre son indépendence à l'exécutif et de contenir dans des limites étroites le penchant au bavardage du législatif.

«Et ce n'est pas par quelques ressemblances fugitives et superficielles que le projet de Mr. da Costa Lobo m'amène à parler de cette constitution, mais par la similitude profonde de leur esprit, trouvant spontanément la même solution logique compte tenu des circonstances incidentes, aux mêmes questions sempiternelles.

«La Constitution de l'an VIII en efet créa au sommet de l'État, d'une part un pouvoir exécutif fort: les trois consuls désignées par le Sénat. En face de l'exécutif, trois organes législatifs: le Conseil d'État, élaborant les lois sous la Présidence de l'un des Consuls: le Tribunal les discutant; le Corps Législatif les votant après débat contradictoire entre un Conseiller d'État et un Tribun, mais ne prenant aucune part à la délibération. Le Sénat conservateur de la constitution représentait le pouvoir judiciaire et connaissait de la constitutionnalité des lois. L'Exécutif échappait au contrôle incertain et aux sanctions arbitraires du Législatif et le travail de ce dernier réparti entre trois organes économisait le temps qui se perd en discours et rétablissait la responsabilité dans la compétence.

«Nous avons vu plus haut l'analogie frappante qu'offre le projet de Mr. da Costa Lobo avec ces dispositions.

«Mais à cette organisation économique e rationnelle du moins dans ses grandes lignes du pouvoir supérieur devait correspondre une organisation locale plus sage. Et là aussi la constitution de l'an VIII donnait des solutions que nous retrouverons chez Mr. da Costa Lobo.

«Le territoire de la France était divisé en arrondissements communaux. L'Assemblée primaire de tous les électeurs de cette circonscription se réunissait pour désigner par ses suffrages ceux qui seraient appelés à gérer les affaires publiques. Il en résultait des listes de notables, comportant un nombre de personnes égal au dixième des électeurs. Dans ces listes étaient choisis les fonctionnaires communaux. D'autre part ces notables désignaient un dixième d'entre eux pour figurer sur les listes départementales, dans lesquelles étaient choisis les fonctionnaires départementaux. Enfim ces notables départementaux désignaient un dixième d'entre eux pour figurer dans les liste dans lesquelles étaient choisis les fonctionnaires nationaux.

«Mais si les analogies, faciles à saisir sont caractéristiques, non moins significatives sont les différences et je n'hésite pas à dire qu'elles sont généralement à l'avantage du project de Mr. da Costa Lobo.

«Parmi ces dernières la plus saillante est l'uniformité rigide et la centralisation excessive de la Constitution de l'an VIII, qui, vestige menaçant de la mentalité révolutionnaire, ne laisse subsister en face de l'État que des individus isolés, simples chiffres aux yeux de celui-ci.

«Dans le projet de Mr. da Costa Lobo au contraire une large autonomie administrative est justifié par l'exis-

tence des corporations, pièce essentielle qui manquait dans la constitution encore jacobine de l'an VIII.

«Nous pouvons admettre que cet excès de centralisation est précisément conditionné par l'oubli voulu où le régime consulaire, continuant la tradition révolutionnaire, a tenu les intérêts collectifs fractionnaires de la Nation et que c'est en corrigeant cette erreur initiale que Mr. da Costa Lobo a pu pallier à celle qui en dérive.

«C'est pour la même raison également que les organes représentatifs du projet de l'éminent homme d'État portugais nous paraissent plus vitaux dans leur plus harmonieuse stabilité étant une expression plus complète et plus rationnelle de la nation.

«C'est que jouissant d'un recul dans le temps que n'avaient forcément pas les auteurs de l'an VIII et complètement débarrassé de l'idéologie démocratique, il replace le citoyen dans son cadre naturel économique et social: la corporation et la famille du Nucléum social. Et nous en arrivons ainsi en concluant à constater que l'analogie reste frappante dans les dispositions techniques, dans le mécanisme de l'appareil gouvernemental.

«Mais tandis que toute empirique, la Constitution de l'an VIII se contenta de cette réforme superficielle, incapable de comprendre et de définir les causes profondes et lointaines du mal et le laissant ainsi subsister en entier, tandis qu'elle dressa un plan rationnel, mais sur des donnés fausses ou incomplètes, Mr. da Costa Lobo définit d'abord avec une rigoureuse précision les données initiales.

«Échappé à l'empire d'une doctrine périmée et clairvoyant dans son indépendance, il dresse son plan, dont les modalités peuvent être discutées certes, sur des bases au-

trement solides que la volonté vacillante et incertaine d'une poussière d'individus.

«Sa cité est bâtie sur les assises de l'État familial et corporatif et il veut que l'âme de ce corps souple et harmonieux soit inspirée par la seule morale qui jusqu'à présent ait subi victorieusement l'assaut du temps et des fugitives doctrines humaines.

«La morale chrétienne.

«Que ce soit lui ou d'autres, qui parviennent à réaliser cette cité, il n'en sera pas moins un des premiers, sinon le premier, homme d'État qui ait voulu, su et osé en dire la nécessité, en définir les raisons et en annoncer l'avènement.

«A la lueur de cette doctrine, les problèmes de l'Europe confuse d'après-guerre qui paraissaient insolubles, nous apparaissent d'une solution sinon facile du moins possible; la Société des Nations elle même trouvera un équilibre moins incertain dans les relations des nations plus cohérentes et mieux organisées, et la République Chrétienne de Henri VI se réalisera plus rapidement peut-être que la Fédération Internationale de Lénine».

Mr. E. Gascoin a publié en 1932 un volume avec le titre «*Réforme de l'État*» (couronné par l'Institut de France), avec l'intention de faire l'examen de ce projet et le comparer avec de récentes constitutions. En plus de nombreuses references l'auteur consacre le chapitre II à l'étude approfondie de ce projet, et il lui temoigne son appui.

Quelques extraits de ce chapitre:

«M. da Costa Lobo, au contraire, offre à notre attention une formule toute nouvelle, discutable certes puisque tout peut, tout doit même être discuté, mais qui, du moins,

oblige les esprits de bonne foi à considérer sous un angle nouveau un problème que jusqu'ici aucune des formules et sous-formules de la solution actuellement admise, ne paraît avoir résolu».

«Nous trouvons donc ici, comme base du système et à son point de départ, cette préoccupation de l'équilibre à établir entre deux forces contraires—l'être humain, la nation—qui ont été alternativement sacrifiées l'une à l'autre, non seulement par les théoriciens, mais aussi par les hommes d'État. Après les excés de l'école individualiste — réaction, mais réaction trop violente contre les hiérarchies de l'ancien régime et sa raison d'État—ne nous donne-t-on pas, à choisir maintenant entre la solution socialo-communiste et la solution fasciste, qui bien plus encore que la royauté de Louis XIV, sacrifient, l'une et l'autre, les citoyens à la collectivité.

«Ce principe d'équilibre posé, notre auteur constate que si les individus sont semblables, relativement semblables, ils ne sont pourtant pas identiques et que, par suite, il est irrationnel de leur donner à tous les mêmes droits et notamment de les admettre indistinctement et pêle-mêle, à choisir administrateurs et législateurs. *L'incompétence des electeurs est à la base de l'incompétence des élus*».

«Le mathématicien qu'est M. da Costa Lobo apporte à ce probème une fort élégante solution.

«D'une part, il donne à l'ensemble des citoyens des droits à la fois considérables et limités, tels que nul ne peut se plaindre d'avoir perdu au change et, d'autre part, il laisse au suffrage universel le soin de faire lui-même la sélection qui s'impose et à quoi se refusent pourtant nos démagogues que nulle expérience n'éclairera jamais. M. da Costa Lobo a remarqué en effet, et nous le constatons

avec lui, que les électeurs les plus aberrants quand il s'agit des intérêts généraux du pays sont parfaitement raisonnables quand il est question de leurs intérêts propres, non pas seulement personnels, mais collectifs, à condition bien entendu que la collectivité ici soit très proche des individus de sorte que les intérêts de l'une et des autres en arrivent à se confondre sur certains points».

«L'expérience confirme cette vue de l'esprit puisque, pour nous en tenir à la France, nous avons des mutualités, des coopératives agricoles d'achats, de ventes et de production, des sociétés sportives ou hippiques fort prospères et qui le seront d'autant plus dans l'avenir que les citoyens y font, dès maintenant, un excellent apprentissage d'administrateurs prèvoyants.

«Partant de ces constatations, M. da Costa Lobo a créé le «nucléum» social.

«Ce «noyau» qui constituera en quelque sorte la cellule du nouvel organisme national, comprendra tous les citoyens—hommes ou femmes majeurs—qui auront des besoins de communs immédiats. Ce sera à la campagne, le bourg ou le groupement de hameaux, dans les villes, petites et moyennes, le quartier, voire une subdivision de celui-ci dans les très grandes cités.

Dans ce cadre restreint, volontairement restreint, les citoyens auront, par contre, la plénitude de ces droits qu'ils épuisent aujourd'hui par le simple dépôt dans l'urne, d'un bulletin, qui dans le système de la représentation non proportionnelle, a, au moins, cinquante chances sur cent de ne servir à rien. Ils ne se contenteront plus d'élire ou de ne pas élire leurs représentants, pour ne plus intervenir ensuite, même par voie de contrôle, dans la gestion de la chose publique; ils prendront tous, selon leur compétence

et leur bonne volonté, une part effective à cette gestion, d'abord dans les travaux preparatoires des comissions où ils seront répartis, ensuite dans les assemblées générales où se décideront les résolutions définitives.

«Ces assemblées se réuniront chaque premier dimanche du mois et, en outre, toutes les fois que le jugera nécessaire la comission exécutive chargée, comme son nom l'indique, de traduire en actes les décisions ainsi prises par l'ensemble des citoyens.

«Cette commission exécutive sera nommée pour les douze mois suivants par l'assemblée générale, dans sa dernière séance de l'année.

(Continua)

F. M. da Costa Lôbo
(Professeur de l'Université de Coimbra)

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração do Instituto, os seguintes:

O Infante D. Henrique (1894)—Número comemorativo do 5.° centenário do Infante D. Henrique. Com a colaboração de J. M. Rodrigues, A. J. Teixeira, Sousa Viterbo, Brito Rebêlo, J. M. Teixeira de Carvalho..... 12$00

Fernão de Magalhães—Número comemorativo do 4.° centenário de Fernão de Magalhães. Com a colaboração de D. José Manoel de Noronha, Dr. Alves dos Santos, Dr. Oliveira Guimarãis, Dr. Costa Lobo, F. Brederode, Henrique Lopes de Mendonça, Ernesto de Vasconcelos, Dr. Fortunato de Almeida (1921)..... 10$00

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano sobre a Natureza das Cousas, vertidos no verso solto portuguez, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Catálogo dos objectos existentes no Museu de Archeologia do Instituto de Coimbra. A cargo da Direcção de Archeologia do mesmo Instituto (1873-1877) ..... 6$00

Idem—Suplemento 1.° (1877-1883) .... 4$50

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Noticia sôbre uma série de crâneos da Ilha de Timor existente no Museu da Universidade, pelo Dr. J. G. de Barros e Cunha. Coimbra, Imp. da Universidade, 1895..... 5$00

Memória histórica e crítica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos de optica, pelo sócio Rodrigo Ribeiro de Sousa Pinto. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 3$00

Apontamentos biographicos sobre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 .... 3$00

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação mensal do *Instituto de Coimbra*, sociedade científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O *Instituto* põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação, rosto e capa próprios serão de conta dos autores.

ASSINATURAS

Série de cinco números.....	25$00
Número avulso.....	10$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto*, Arco do Bispo, n.º 1—Coimbra—Portugal.

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

(PUBLICAÇÃO SUBSIDIADA PELA JUNTA DE EDUCAÇÃO NACIONAL)

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
ARCO DO BISPO, N.º 1—COIMBRA

VOLUME 89.º



NÚMERO 2

FIGUEIRA DA FOZ
TIPOGRAFIA POPULAR
1935

SÓCIO BENEMÉRITO

Marquês de Faria.

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Prof. Alberto Pessoa, da U. C.—Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B.—Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. G. I., *Vice-Presidente*.—Dr. António Baião, D. A. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C.—Prof. F. M. da Costa Lobo, da U. C., D. O. A., *Presidente*.—Prof. Elísio de Moura, da U. C.—Prof. Eugénio de Castro, da U. C.—Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T.—Prof. Fezas Vital, da U. C.—Prof. Francisco Corrêa, D. I. S. C.—Almirante C. V. Gago Coutinho.—Dr. Jaime Cortesão.--Prof. Joaquim de Carvalho, da U. C., *Secretário Geral*.—Prof. Joaquim de Vasconcelos da U. C.—Prof. Mendes Corrêa, da U. P —Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C.—Prof. Paulo Merêa, da U. L.—Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L.—Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C.—Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L.—Prof. Ricardo Jorge, da U. L.—Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A.—Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C.

SUMÁRIO

Novos subsídios para a biografia de Camões, por Pinto Loureiro 97
Dois códices de Santa Cruz, por João Grave 126
Projet pour l'organisation intégrale et traditionaliste d'un État, por F. M. da Costa Lôbo 162
Coimbra, por Américo Cortês Pinto 173
Manual de Heráldica Portuguesa, por Armando de Matos . . . 175
A «Deducção Chronologica e Analytica» por José de Seabra da Silva, por João Jardim de Vilhena 188

NOVOS SUBSÍDIOS PARA A BIOGRAFIA DE CAMÕES

O RAMO COIMBRÃO DA FAMÍLIA DE CAMÕES

I—Corpo de delito

O ilustre camonista sr. dr. José Maria Rodrigues (1), ocupando-se da figura do grande épico português e do ramo coimbrão da sua família, transcrevendo a verba do testamento de Simão Vaz de Camões (2) em que êste lega a seu irmão «Dom Bento, cónego do Mosteiro de Santa Cruz, para as suas necessidades, vinte cruzados», esclarece que êste Dom Bento é o mesmo que no *Rol dos Cónegos Regrantes de Santo Agostinho,* de Dom Gabriel de Santa Maria (3), se dá como falecido em 25 de Novembro de 1605, pouco lhe faltando para ter sessenta anos de hábito.

E, transcrevendo a seguir novo passo do mesmo *Rol,* respeitante ao falecimento de outro Dom Bento, em 2 de Janeiro de 1547, que teve vários irmãos frades francisca-

---

(1) *A propósito do testamento de Simão Vaz de Camões,* Coimbra, Imp. da Univ., 1933, separata de *O Instituto,* vol. 84.°, n.° 5.

(2) *Testamento de Simão Vaz de Camões,* etc., Coimbra, Coimbra Editora, 1932, separata de a *Biblos,* Maio a Agôsto de 1932, publicado pelo Prof. Eugénio de Castro.

(3) In *Boletim da Segunda Classe,* da Academia das Ciências de Lisboa, vol VI, p. 105.

nos, um dos quais conhecido por Frei Cristóvão de Abrantes, elucida ter o mesmo D. Bento sido o «primeiro prior geral de Santa Cruz e primeiro cancelário da Universidade, recentemente trasladada para Coimbra».

E em nota, comenta ainda: «estes anos de hábito (os sessenta) juntos aos que precederam a profissão, reportam-nos ao tempo em que deve ter nascido o poeta». E continua:

«Isabel Tavares não devia diferir muito de Camões na idade, como filha que era do *segundo matrimónio* de João Vaz, II. É provável que fôsse irmã gémea do crúzio. A diferença de apelido nada prova contra esta suposição».

Aduz ainda algumas provas para convencer da origem abrantina de D. Cristóvão e para concluir pela inexistência de parentesco entre D. Bento, falecido em 1605, e o finado de 1547.

Dom Nicolau de Santa Maria (1), em palavras que o sr. dr. J. M. Rodrigues transcreveu, diz:

> «Foi o padre geral Dom Bento, natural de Coimbra, filho de António Vaz de Camões,» etc. Teve o nosso prior Dom Bento um irmão por nome Simão Vaz de Camões, que herdou a casa de seu pai...»

E o sr. dr. J. M. Rodrigues, aproveitando por um lado a contradição entre o texto do *Rol,* que dá como primeiro prior cancelário D. Bento de Abrantes, e o da *Chronica,* que atribui essa função a D. Bento de Camões, e por outro a justificada má fama que há muito goza Dom Nicolau

(1) *Chronica da ordem dos conegos regrantes do patriarcha Santo Agostinho,* Lisboa, 1668, segunda parte, p. 187.

de Santa Maria, salta por cima do que êste diz com a maior das simplicidades, como por sôbre um monstro estirado ao sol atravancando o seu caminho, para alvoroçadamente, como quem liqüida uma velha questão pessoal, concluir, flamejando iras:

a)—que o prior geral Dom Bento nem era de Coimbra, nem da família de Camões, mas originário de Abrantes;

b)—que Teófilo Braga errou ao falar da influência de Dom Bento Camões, tio do poeta, nos seus primeiros estudos, dando assim crédito às patranhas de Dom Nicolau de Santa Maria;

c)—que «nos dois ramos dos Camões de Coimbra —João Vaz I, João Vaz II e seus filhos (Simão Vaz I, Bento de Camões e Isabel Tavares) por um lado, e João Vaz I, Antão Vaz, Simão Vaz II e Luiz de Camões por outro, não tem cabimento D. Bento, irmão de Fr. Cristóvão de Abrantes, primeiro prior de Santa Cruz e primeiro cancelário da Universidade, recem-transferida»; e ainda, num segundo plano,

d)—que Isabel Tavares, filha do *segundo casamento* de João Vaz II, era apenas irmã consanguínea de Simão Vaz de Camões.

II—D. Bento de Camões e D. Bento de Abrantes

Diga-se, antes de mais, que não havia nem há necessidade alguma de recorrer ao irmão, para marcar a proveniência abrantina de um dos cónegos de nome Bento, que no século XVI professaram em Santa Cruz ou ali

viveram, porque dela falam expressamente os documentos, chamando-lhe «Dom Bento de Abrantes».

Dom Nicolau de Santa Maria (1) falando dos priores perpétuos do mosteiro de Grijó, escreve: «Por cujo falecimento (1536) proveu o Papa Paulo 3.º o priorado do dito mosteiro em o Padre Dom Bento de Abrantes, cónego professo do Mosteiro de Santa Cruz de Coimbra, que naquele tempo estava na Cúria Romana, em negócios do mesmo mosteiro».

E Fr. Timóteo dos Mártires (2) narra os mesmos factos sensivelmente nos mesmos têrmos.

D. Fr. Timóteo dos Mártires (3) fala ainda dêle, relatando o primeiro *capítulo geral* autorizado pelo breve de 1539, para a eleição de um *prior trienal,* que fôsse o *geral* da congregação, em substituïção dos antigos *priores perpétuos,* e dando como presente nesse capítulo, além de outros, «o Padre Dom Bento de Abrantes», prior mor apostólico do Mosteiro do Salvador de Ecclesiola», que pouco depois passou a ser conhecido por mosteiro de Grijó.

Deve em seguida dizer-se que nenhuma razão há também para confusões entre os dois crúzios homónimos e contemporâneos, nem tão pouco para suspeitas sôbre a existência de qualquer parentesco entre êles.

Dom Nicolau de Santa Maria (4), falando do mosteiro de Grijó, e ainda do seu prior-mor «Dom Bento de Abran-

---

(1) Ob. cit., primeira parte, p. 286.

(2) Chronica do Mosteiro de Santa Cruz, ms. da Biblioteca Municipal de Coimbra, fl. 132 v.

(3) Ob. cit., fl. 42.

(4) Ob. cit., primeira parte, p. 286.

tes», informa que êste, tendo tomado posse no começo de 1537, logo dois anos depois pediu ao Papa que lhe aceitasse a renúncia e o unisse à congregação de Santa Cruz de Coimbra, o que obteve por bula de 26 de Fevereiro de 1540,

> «em que mandou tomar posse do dito mosteiro o padre *prior geral de Santa Cruz, Dom Bento de Coimbra,* etc.»

E Fr. Timóteo dos Mártires descreve estes mesmos factos nos seguintes têrmos (1):

> «No ano seguinte, 1539, chegou o breve do Papa Paulo 3.º, da união e reformação dêste mosteiro de Eccleziola. O Padre Dom Bento de Camões, prior do real mosteiro de Santa Cruz, geral da congregação, com o seu colega secretário Dom Jorge Barbosa, e o padre reformador apostólico e os padres Dom Tomé Nogueira e Dom Isidoro de Freitas, religiosos do real mosteiro de Salvador de Eccleziola, em os 6 dias do mês de Agôsto do sôbre citado ano de 1539 e o sobredito padre *Dom Bento de Abrantes,* prior mor que então era, o largou de todo à religião, e dêle fêz desistência,» etc.

Mas há ainda um facto culminante para estabelecer mais nitidamente, se é possível, a distinção entre ambos.

No referido *capítulo geral* de 1539 tomou parte como

---

(1) Ob. cit., fl. 132-A.

eleitor *Dom Bento de Abrantes*. Informa-nos ainda Fr. Timóteo dos Mártires de que no dia 30 de Julho se juntaram na claustra os religiosos ao som «de campa tangida», e de que «presidiram na mesa para regularem os votos» o padre reformador apostólico, o padre Dom Francisco de Mendanha, prior crasteiro do mosteiro de S. Vicente, e «o padre *Dom Bento de Abrantes*, *prior mor do mosteiro do Salvador de Eccleziola*», e finalmente de que fizeram sua eleição canónica e saiu prior trienal, com todos os votos, *nemine discrepante,*

> «o padre *Dom Bento de Camões,* natural da cidade de Coimbra, cónego professo dêste real mosteiro de Santa Cruz, filho de António Vaz de Camões e de sua mulher Dona Guiomar Vaz da Gama».

Mas esta transcrição, apta em demasia para o especial objectivo a que veio, começa a brigar fortemente com as ideas que o sr. dr. J. M. Rodrigues tem sôbre o ramo coimbrão da família de Camões e que deixou expressas no opúsculo a que venho fazendo referência.

III—Prior Geral de Santa Cruz

Não é só Dom Nicolau de Santa Maria a falar de Dom Bento de Camões, por vezes também chamado *Dom Bento de Coimbra*, como tendo sido eleito para êsse alto pôsto da sua congregação.

Fr. Timóteo dos Mártires fala da eleição nos têrmos já acima trasladados e a êle se refere em vários passos do seu manuscrito.

Assim (1) no *primeiro capítulo de vizitação geral*, depois que começou a união e reformação dos três mosteiros de Santa-Cruz, S. Vicente e Ecleziola, em 1 de Dezembro de 1539, aí se mencionam, como tendo assistido,

> «o padre reformador apostólico, presidente do capítulo; o padre *Dom Bento de Camões*, prior deste real mosteiro de Santa Cruz, geral da congregação», etc.

Nesse capítulo

> «ordenaram também que o prior Dom Bento de Camões, que se intitulava prior crasteiro, se chamasse daqui em diante prior trienal e geral da congregação, e o mesmo fizessem seus sucessores».

E mais adiante acrescentou:

> «Como o sereníssimo rei D. João 3.º mandasse reformar êste real mosteiro de Santa-Cruz e os religiosos dêle já reformados vivessem com grande observância, ordenou que o seu prior trienal fôsse cancelário de nova Universidade desta cidade de Coimbra e assim, neste mesmo ano de 1539, fez mercê ao padre prior geral D. Bento de Camões do ofício de cancelário da mesma Universidade para êle e seus sucessores por carta e provisão sua, dada em Lisboa, em os 15 de De-

(1) Ms. cit., fl. 43.

zembro, estando ainda as escolas das ciências neste real mosteiro de Santa Cruz,» etc.

«Por esta provisão, o padre prior geral *Dom Bento de Camões* tomou posse na Universidade do ofício de cancelário dela no mês de Janeiro do ano seguinte, 1540», etc.

A serem verdadeiras as informações de Fr. Timóteo dos Mártires, teria que concluir-se, na parte referente a D. Bento, bem diferentemente do que concluíu o sr. dr. J. M. Rodrigues:

a)—Que o prior geral D. Bento era de Coimbra e da família de Camões;

b)—que Teófilo Braga pode muito bem não ter errado ao falar da influência de Bento Camões, tio do poeta, nos seus primeiros estudos; porque, se é exacto o assento adeante transcrito, que em 1550 atribui 25 anos a Camões, e se é certo ter D. Bento falecido em 1547, nada custa crer em tal influência;

c)—que nos dois ramos da família Camões não cabe efectivamente D. Bento de Abrantes, mas pode caber um terceiro D. Bento, até agora pouco menos que desconhecido, mas que em verdade parece ter existido, como a seguir se verá.

D)—*D. Bento tio e D. Bento primo*

O sr. dr. J. M. Rodrigues, considerando a família Camões nos dois ramos nascidos de João Vaz de Vila Franca, que cognominou de João Vaz I, desce por um lado a

João Vaz II, representado pelos filhos Simão Vaz de Camões (o testador de 1574), D. Bento e Isabel Tavares (a menina dos olhos verdes); e por outro ramo desce a Antão Vaz ou António Vaz, representado sòmente pelo filho Simão Vaz de Camões (II), pai do poeta. Nega portanto ou desconhece a existência de D. Bento, irmão do pai do autor dos «Lusíadas».

Já se tem comentado a insistência com que o nome de João Vaz, tanto do pai como do filho, é seguido da expressão originária *de Vila Franca*, quinta das imediações de Coimbra que lhes pertencia; e alguém avançou já até afirmar que êles tinham ali a sua residência, sendo essa a razão explicativa de quási sempre aparecerem nomeados por João Vaz *de Vila Franca* e nunca por João Vaz *de Camões*.

Mas não me parece que seja essa a verdadeira explicação. Pero Vaz, como adiante se dirá, aparece numa escritura como Pero Vaz de Coimbra (mesmo quando tinha o seu domicílio em Lagos); D. Bento de Camões aparece também como D. Bento de Coimbra; e o prior-mor de Grijó como Dom Bento de Abrantes.

Significando isto, já por si, ser corrente a prática de ligar os nomes das pessoas às suas terras de origem, e portanto nada de estranhar, deve ainda acrescentar-se que o apelido Vaz era no século XVI muito comum, vulgarissimo em Coimbra (1), dando-se para mais a circunstância de na primeira metade dêsse século haver um licenciado, um bacharel e um sombreireiro com o nome de João Vaz.

É devido talvez ao licenciado João Vaz, morador na

(1) Só lentes da Universidade houve nada menos de cinco. E só da família do Dr. António Homem, do *præceptor infelix*, saíu avultado número de portadores do apelido Vaz.

Rua de Sub-Ripas, cuja casa de habitação confrontava com as trazeiras das casas da rua do Deão, pertencentes a João Vaz de Vila Franca, vizinho mas não parente, e por confusão com êle ou com o bacharel, que nas maceradas genealogias camoneanas João Vaz de Vila Franca, filho, figura por vezes pomposamente como dr. João Vaz, sem nunca haver freqüentado a Universidade.

Quanto à *residência*, suponho haver melhores elementos para a localizar em Coimbra do que em Vila Franca. As escrituras que no fim se reproduzem (docs. I e II) autorizam de certo modo esta conclusão; e bem me persuado, por isso e pelo mais que conheço, que o lar dos Vaz de Vila Franca, ao menos desde o princípio do século XVI, foi na Rua dos Coutinhos (1).

Mas, sendo como ensina o sr. dr. J. M. Rodrigues, D. Bento deixaria de ser *tio* para passar a *segundo primo* de Luiz de Camões, visto serem respectivamente neto e bisneto de João Vaz, pai, o que deixaria Teófilo Braga em êrro e iria contra a tradição de certo modo estabelecida que dá D. Bento como *tio* do poeta e não como *primo*.

Por outro lado, o testamento de Simão Vaz de Camões veio dar a certeza de que em 1574, data em que o fêz aprovar, ainda vivia seu irmão D. Bento, frade crúzio, até agora considerado a mesma pessoa que para D. Nicolau de Santa Maria e para Frei Timóteo dos Mártires falecera já anos antes, em 1547.

Mas é certo que o *Rol* assinala em 1547, não a morte de D. Bento de Coimbra ou D. Bento de Camões, mas a de D. Bento de Abrantes.

Errado, portanto, o *Rol* ou erradas as duas crónicas.

---

(1) Vid. A. M. Seabra de Albuquerque, *O Brazão do apelido Camões*, in *O Instituto*, vol. 28.º, p. 141.

Por outro lado ainda, se houvesse um só D. Bento e irmão do testador Simão Vaz de Camões, à evidência fica que não seria então filho de Antão ou António Vaz, mas de João Vaz, ao contrário do que asseveram uniformemente D. Nicolau e Frei Timóteo.

¡Um nunca acabar de incógnitas e de confusões!

IV—Árvore genealógica dos Camões

Tentemos descondensar esta nuvem de dúvidas, organizando um esbôço de árvore genealógica com fundamento em documentos publicados, por aqui e por além dispersamente, e pelos inéditos com que pude tomar contacto.

Numa escritura pública de 16 de Agôsto de 1530, outorgada entre os cónegos e dignidades da Sé de Coimbra, por um lado, e João Vaz de Vila Franca, cavaleiro, cidadão de Coimbra, por outro (1),

> João Vaz de Vila Franca, dá-se como irmão mais velho de Pero Vaz, e diz-se casado com Branca Tavares.

No mesmo documento se fêz, a favor dêle e da mulher e de um filho ou filha de ambos, o *trespasse* do direito que tinham no emprazamento de uma morada de casas na *Rua do Deão* (hoje rua dos Coutinhos) foreira à Sé e ao Cabido.

Noutra escritura de 12 de Junho de 1530, lavrada em Lagos e em que outorgaram Pero Vaz de Coimbra, escu-

---

(1) In *O Instituto*, vol. 3.°, p. 170.

deiro do Conde de Monsanto, e a mulher Brites Gomes (1) declara aquele que vive no Algarve,

> que é irmão de João Vaz de Vila Franca, mais velho que êle Pedro Vaz, e morador em Coimbra,

e que *trespassa* a favor dêsse irmão as casas da rua que vai para o Chão de Joane Mendes. (Este Chão ficaria pouco mais ou menos ao fundo da Couraça dos Apóstolos e portanto na actual rua dos Coutinhos).

Até aqui há já de seguro que João Vaz, casado com Branca Tavares, e Pero Vaz, casado com Brites Gomes, eram irmãos, e que foram co-enfiteutas de uma casa foreira da rua do Deão, que acabou por ser só de João Vaz.

Em escritura de 3 de Agôsto de 1552, entre Simão Vaz de Camões, «fidalgo da casa d'elrei», e dignidades e cónegos da Sé (2) declara êste

> «que por morte de João Vaz, seu pai, as casas e quintal da Rua do Deão ficaram por emprazamento a Isabel Tavares, irmã dêle Simão, casas que por detraz entestavam em casas do licenciado João Vaz e por deante com a rua pública; que sua irmã vinha de casar com Álvaro Pinto, e que êle Simão Vaz de Camões lhe dera a maior parte da sua fazenda;
> e
> que êstes lhe doaram a casa da Rua do Deão para o compensarem dos bens que êle dera por motivo do casamento.

(1) In *O Instituto*, vol. 3.º.

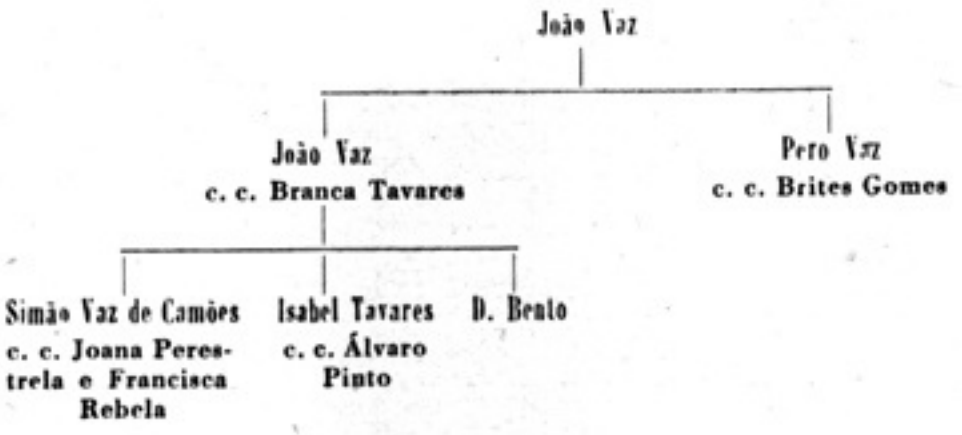
(2) Ibid., p. 170.

Em escritura de 22 de Setembro de 1570 (1) foi feito novo emprazamento da mesma casa a favor de Simão Vaz de Camões, ao tempo morador no Pôrto, e que se propunha vir morar para Coimbra e fazer obras dispendiosas na casa emprazada.

E no testamento aprovado em 13 de Agôsto de 1574, Simão Vaz de Camões, casado já em segundas núpcias,

> depois de dizer que seu avô se chamava João Vaz e de dizer os nomes das suas mulheres, uma, Joana Perestrela, com quem foi e outra, Francisca Rebêla, com quem era casado, deixou vinte cruzados a seu irmão Dom Bento, cónego do Mosteiro de Santa Cruz.

Com os elementos fornecidos pelos documentos autênticos referidos, pode fazer-se esta construção:



Até aqui os documentos conhecidos. Agora os ignorados.

Em 11 de Agôsto de 1508, celebrou-se um contrato de aforamento, até agora inédito, segundo creio (v. adiante os docs.), «na cidade de Coimbra, dentro nas casas da mo-

(1) In *O Instituto*, vol. 3.°, p. 171.

rada de Catarina Pires, dona viúva, mulher que foi de João Vaz de Vila Franca, escolar em direito, estando aí presentes, convem a saber: João Vaz, filho do dito João Vaz, moço da câmara do senhor Bispo da dita cidade». E na mesma escritura se transcreve um alvará do juíz dos órfãos de Coimbra, autorizando o órfão João Vaz a fazer o aforamento.

Na escritura de aforamento de 3 de Agôsto de 1515 (v. adiante docs.) também inédita, êste João Vaz intitula-se escudeiro do Bispo.

Nos articulados de uma acção movida pelo Colégio de S. Bernardo contra Roque Pereira (1) e mulher Francisca Rebêla, cuja citação teve lugar em 21 de Março de 1583, sôbre a Quinta de Lordemão, arredores de Coimbra, alegou-se entre o mais (2),

> «que a dita quinta da contenda veio à dita Isabel Tavares por lhe ficar de seu pai João Vaz de Vila Franca e de sua mãi Branca Tavares; e que, sendo assim, não podia a dita quinta vir ao dito Simão Vaz Camões e depois à dita sua mulher Francisca Rebêla, porquanto o dito Simão Vaz Camões foi irmão inteiro, de pai e mãe, da dita Isabel Tavares e assim, se por falecimento dos ditos pais a dita quinta veio inteira ao dito Simão Vaz Camões e depois dêle a sua mulher, mal po-

---

(1) O licenciado Roque Pereira Tavares aparece umas vezes designado pelo nome Roque Tavares e outras vezes Roque Pereira, talvez para o distinguir do vereador Roque Tavares. Mas, se havia também o licenciado Roque Pereira...

(2) *Cartório do Colégio de S. Bernardo*, ms. do Arquivo da Universidade, t. XIII, fls. 138 e seg., e 168. (V. também docs.)

dia vir a dita quinta dos ditos pais à dita Izabel Tavares».

E acrescenta-se mais adiante ainda:

«que a dita Izabel Tavares não teve mais irmãos que o dito Simão Vaz de Camões e D. Bento, frade de Santa Cruz, cuja legitima ficou ao dito Simão Vaz de Camões e Estevão Vaz Camões e Henrique de Freitas, que naquele tempo eram falecidos, tidos e havidos por tais e como de defuntos deixara a dita Izabel Tavares a herança que dêles lhe podia vir pelo dito dinheiro ao dito Simão Vaz Camões».

Em 19 de Abril de 1581, a pedido de D. Francisca Rebêla, fulminou-se excomunhão (1) contra quem possuísse ou soubesse do paradeiro dos documentos referentes a esta causa, e os não entregasse ou declarasse o qûe àcêrca dêles soubesse. Ainda no tempo de João Vaz, o Colégio de S. Bernardo movera contra êle uma acção, que depois prosseguiu na pessoa do filho Simão, e também relativa à quinta. Todos os documentos foram parar às mãos do dr. Jorge Brandão, procurador do Colégio, que no entretanto morria, extraviando-se a documentação em seu poder.

Nos articulados de outra acção, mas esta já contra Roque Ferreira Pereira e Paio Correia Pereira, se lê também (2) o seguinte:

---

(1) *Cartório* cit., T. XIII, fls. 368 e seg. (V. também docs.)

(2) Ibid., fl. 448.

«Provará que a dita Isabel Tavares fêz seu testamento em que instituiu por herdeiros ao R. (Roque Ferreira Pereira) e seu irmão Paio Correia Pereira, e assim lhes deu a dita quinta».

E mais ainda (1)

«que a quinta da contenda foi de João Vaz de Vila Franca e por sua mulher veio a outras pessoas por descendência e que dessas viera a Simão Vaz Camões e depois dêle a possuíra D. Francisca Rebêla, sua mulher, e depois desta o dr. Roque Pereira, *a quem Isabel Tavares, tia dos RR. a tirara por demanda,* e a deixara ao R. Paio Correia Pereira como a seus herdeiros que eram».

Esta nova série de documentos confirma inteiramente a árvore genealógica acima esboçada, mas contraria muito do que para aí se tem publicado sôbre o ramo coimbrão dos Camões.

João Vaz, escolar de leis, casado com Catarina Pires, era já falecido em 1508, e deixara um filho órfão de nome João Vaz.

Não é demais dizer-se que geralmente se faz uma confusão deplorável com estes dois nomes, ao ponto de habitualmente se dar um filho como casado com a mãi. Assim é que pode dizer-se corrente a doutrina dos dois casamentos do João Vaz, filho, primeiramente com Catarina Pires (sua mãi, como agora se vê) e em segundas núpcias com Branca Tavares. E é certo, certíssimo, em pre-

(1) *Cartório* cit., fls. 138 e seg.

sença da escritura de 1508, que João Vaz, pai, é que foi casado com Catarina Pires, mãi portanto de João Vaz, filho.

Andam ligadas àquelas segundas núpcias afirmações do sr. dr. J. M. Rodrigues, não só quânto à existência das mesmas, mas quanto a ser Simão Vaz de Camões apenas irmão consaguíneo de Isabel Tavares, e não irmão germano, visto ser êle filho do primeiro casamento, e ela e possìvelmente D. Bento, do segundo (1).

Vê-se agora que tudo isso cai, como construção infantil armada em cartolina, só por não serem até agora conhecidos, como julgo, os documentos desta segunda série que venho de enumerar.

Nada interessa ao aspecto que agora me preocupa a evolução por que passou a posse da quinta de Lordemão: se de João Vaz, filho, transitou para seu filho Simão Vaz, dêste para a mulher Francisca Rebêla, desta para o segundo marido Roque Pereira Tavares, dêste (reivindicada em demanda) para Isabel Tavares e desta ainda, por testamento, para os sobrinhos Roque Ferreira Pereira e Paio Correia Pereira; ou se se transmitiu de João Vaz, filho, por herança para sua filha Isabel Tavares e desta, por testamento, para aquêles sobrinhos.

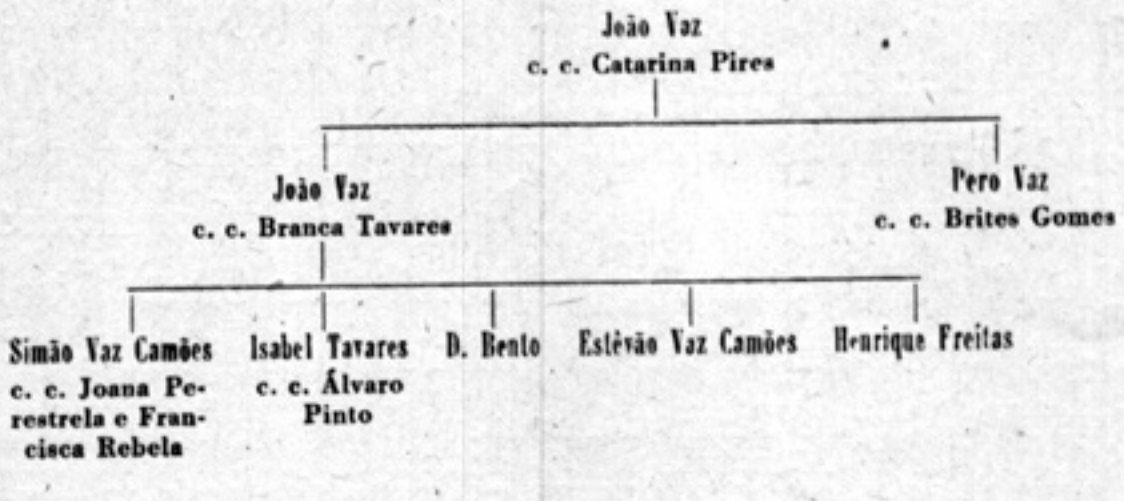
Fica contudo resolvida ou quási, e no sentido negativo, a dúvida sôbre se Isabel Tavares deixara descendentes, pois que, se os tivera, não se compreenderia que legasse a quinta de Lordemão aos sobrinhos; fica a prémio o descobrimento das disposições da última vontade da fa-

---

(1) O sr. dr. Eugénio de Castro incorre no mesmo êrro, nas palavras de apresentação do testamento de Simão Vaz de Camões. E o sr. dr. José Maria Rodrigues reincide mais tarde (In *O Instituto*, vol. 88.°, pág. 22) na afirmação das segundas núpcias.

mosa Belisa, porventura abarrotando de revelações sensacionais, porque fica já averiguado que ela testou; e fica-se sabendo também que a *menina dos olhos verdes*, para demandar Roque Tavares, que só casou com Francisca Rebêla posteriormente a 1581, data da abertura do testamento de Simão Vaz de Camões, é porque era ainda viva a êsse tempo, ao contrário do que até aqui se tem propalado.

E agora pode já retocar-se o esbôço de árvore genealógica, completando-a da forma seguinte:



Mas não se esgotaram ainda as informações de origem autêntica.

Na lista dos indivíduos que em 1550 iam embarcar para a Índia, encontra-se o que segue:

> «Luiz de Camões, filho de Simão Vaz e Ana de Sá, moradores em Lisboa, à Mouraria, escudeiro, de 25 anos, de barba ruiva: trouxe por fiador seu pai, vai na nau de S. Pedro dos Burgaleses».

Há para notar (e isto revela o pouco valor que pode atribuir-se muitas vezes a divergências nos documentos)

que se não menciona o apelido de Camões que o pai usava, não se atribui à mãi o apelido de Macedo, e omite-se tôda a referência à fidalguia do pai e da mãi.

Na carta régia de perdão (7 de Março de 1553) (1) sôbre o conflito com H. Borges, dá-se Luiz de Camões como filho de

> «Symão Vaaz, cavaleiro fidalgo da minha casa, morador em esta cidade de Lisboa».

No alvará régio de 31 de Maio de 1582 (2) faz-se mercê a

> «Ana de Sá, mãi de Luiz de Camões, de seis mil réis dos 15:000 da tença do filho em atenção a ela «ser muito velha e pobre e dêle não ficar outro herdeiro».

Não se falando já no pai, e dizendo-se expressamente que além da mãi lhe não ficara outro herdeiro, bem se conclui que o pai era já falecido.

Finalmente no alvará de 5 de Fevereiro de 1585 (3), que mandou abonar a tença de 15:000 réis à mãi do poeta, diz-se textualmente:

> «havendo respeito aos serviços de Simão Vaz de Camões e aos de Luiz de Camões, seu filho, cavaleiro da minha casa e a não entrar na feitoria

(1) Visconde de Juromenha, *Obras de Luiz de Camões,* vol. I, p. 116.

(2) Ibid., p. 171.

(3) Ibid., p. 172.

> de Chaul de que era provido e a vagarem por sua morte quinze mil réis de tença, hei por bem e me praz fazer mercê a Ana de Sá, sua mulher do dito Simão Vaz e mãi do dito Luiz de Sá de Camões, nove mil réis de tença», etc.

Neste documento restitui-se ao pai o apelido de Camões, continua, como no alvará de 1582, a omitir-se no nome da mãi o apelido de Macedo, o poeta deixa de ser *Luiz de Camões,* para ser Luiz *de Sá* de Camões, e salientam-se os serviços tanto do pai como do filho, sem se dizer em que consistiam, e afirma-se, de forma expressa, que Ana de Sá fôra mulher de Simão Vaz.

Com esta terceira série de documentos pode também levantar-se um fragmento de construção

Simão Vaz de Camões
c. c. Ana de Sá
|
Luiz de Camões

que com pequeno esfôrço, fornecido por posteriores diligências, poderá articular-se na árvore acima esboçada.

Agora as crónicas e outras fontes.

Em 1539, como se disse, foi eleito prior trienal de Santa Cruz

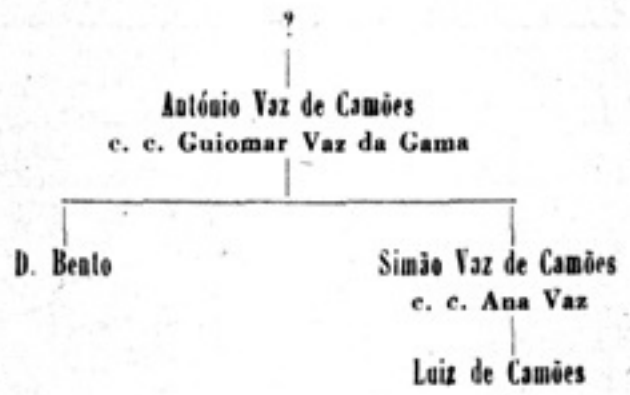
> o padre *Dom Bento de Camões*, natural da cidade de Coimbra, filho de *António Vaz de Camões* e de sua mulher D. Guiomar Vaz da Gama.

D. Nicolau de Santa Maria, na passagem acima trans-

crita, altera levemente o nome da mãi que dá como D. Guiomar Vaz de Camões e acrescenta que

> D. Bento teve um irmão, de nome Simão Vaz de Camões, *que herdou a casa do pai.*(1)

E com estes elementos se pode já melhorar o precedente fragmento de construção



que será possível conjugar com os fragmentos anteriores.

Manuel Severim de Faria, copiando Mariz, escreveu na vida de Camões que faz parte dos *Discursos vários políticos,* que de João Vaz de Camões e sua mulher Inês Gomes da Silva nascera Antão Vaz de Camões. E que do casamento dêste com Guiomar Vaz da Gama, nascera Simão Vaz de Camões que, indo por capitão de uma nau à

---

(1) Esta informação sôbre a qualidade de *herdeiro* é pouco menos que irrelevante. Mas, se valor devesse atribuir-se-lhe, chegaria para dar esta informação como referida ao pai do imortal vate, de quem se conhece apenas um irmão, professo de Santa Cruz, e sendo portanto êle só a herdar. Quanto ao *almotacé à fôrça,* ao testador, fica já documentalmente demonstrado que não herdou só, mas juntamente com a irmã, a quem em determinada altura comprou certos direitos por 740:000 réis, como se lê nos articulados das demandas atrás referidas.

Índia, e tendo naufragado na Costa de Goa, a-pesar-de se salvar do naufrágio, lá morrera tempo depois.

E já agora, sabendo que Antão ou António Vaz era filho de João Vaz, pai, casado com Inês Gomes da Silva, poderá fazer-se a articulação dos fragmentos obtidos, dando a seguinte árvore genealógica:



Esta é também a árvore genealógica aceite pelo sr. dr. J. M. Rodrigues, exclusão de D. Bento, filho de Antó-

---

(1) Se nao é errónea a informação de Severim de Faria sôbre o casamento de João Vaz, pai, com Inês Gomes da Silva, o mesmo João Vaz teria sido casado duas vezes: a primeira com aquela Inês Gomes da Silva, e a segunda, como claramente o garante a escritura de 1508, com Catarina Pires.

Para um *escolar de direito,* como era quando faleceu, parecem casamentos em demasia. Do segundo, contudo, não se pode duvidar.

Esta Catarina Pires, como se depreende da leitura da réplica da acção movida pelo Colégio de S. Bernardo contra Roque Pereira e mulher, era filha do cónego Gil Pires:

«Provará que o último prazo que da dita quinta se fêz, foi feito há mais de 170 anos, a um Gil Pires, cónego da Sé de Coimbra»....

.....

Provará que ao tempo em que se fêz o dito prazo não rendiam

nio Vaz, cuja existência nega ou desconhece; e exceptuando a singularidade de casamento de João Vaz, filho; a existência de dois filhos dêste, Estêvão e Henrique; e o parentesco de irmãos germanos e não consaguíneos, unindo Simão e Isabel, tudo, ao que parece, matéria ignorada.

V—Dois primos crúzios

Que Simão Vaz de Camões, filho de João Vaz, morador em Coimbra, *useiro e vezeiro* em conflitos e demandas, bem conhecido pelo escalamento do convento de Sant'Ana, e pelo desacato do almotacé, não pode confundir-se com o pai do poeta, di-lo primeiro que tudo a diferença de filiação.

Equivale a dizer que, se um e outro tinham um irmão D. Bento, como rezam as crónicas e outras fontes, a mesma diferença de origem assinalaria estes dois primos frades: um filho de João Vaz e outro de António Vaz.

D. Bento, filho de João Vaz, aparece-nos fortemente documentado não só no texto do testamento de 1574, mas no assento de 1605, constante do *Rol* (1) acima referido.

---

as terras de Lordemão coisa alguma e mais de 60 anos depois de feitas muitas bemfeitorias pelo dito cónego e por sua *filha e genro* que imediatamente lhe sucederam, e depois por João Vaz de Vila Franca, não valia», etc.

(1) «Em vinte e cinquo de novembro dia de sancta caterina as omze oras da noite levou o senhor ao padre Dom Bento sacerdote professo deste mosteiro de Sancta + e pouco lhe faltou para ter sessenta anos de abito faleceu de uelho com todos os sacramentos e mais bons usos da Religião era natural desta cidade de Coimbra da mais onrrada gente dela e teve um Irmão muito privado do principe pay del Rey dom Sebastiã que chamavã Simaõ Vas de Camões».

Mais uma transcrição ainda de D. Timóteo dos Mártires (1):

> «O padre Dom Bento governou o generalado 2 anos e 8 meses com o seu colega secretário D. Jorge Barbosa. Viveu depois do generalado 4 anos e 8 meses: Faleceu aos 2 de Janeiro do ano de 1547».

Parece certo que o falecimento de 1605, com perto de sessenta anos de hábito, não pode atribuir-se ao mesmo Dom Bento eleito prior trienal em 1539, independentemente dêste registo de óbito:

1.º—porque, indo de 1539 a 1605 uma distância de 66 anos, e sendo de crer que à data em que foi eleito tivesse já uma boa meia dúzia de anos de hábito, êle teria, não cêrca de sessenta anos de hábito, mas mais de 70;

2.º—porque, existindo ainda em 1574 D. Bento, irmão de Isabel Tavares, como o garante o texto do testamento citado, mais provável é que seja êste e não o primeiro, que a tradição dá como havendo actuado sôbre os primeiros estudos do poeta;

3.º—porque, sendo o pai de Isabel Tavares ainda menor em 1508, e presumivelmente solteiro quando interveio na escritura de 1515, não era fácil que já em 1539, vinte e quatro anos depois, tivesse um filho na alta situação de geral da congregação de Santo Agostinho, ainda que êsse filho

---

(1) Ob. cit., parte I, fls. 255.

fôsse—e não foi—o mais velho dos cinco que teve; e

4.º—porque não é de crer que o registo do óbito ocorrido em 1605, se fôsse do antigo geral da congregação, tivesse escapado a Fr. Marcos da Cruz (1) que dêle não faz menção alguma, como não é de crer que no *Rol* se omitisse tôda a referência àquela alta dignidade.

Afirme-se já antes de mais que o primeiro prior trienal de Santa Cruz, geral da congregação e cancelário da Universidade de Coimbra foi Dom Bento.

Tôdas as crónicas impressas e manuscritas o dizem, e existem ainda documentos assinados por *Benedictus Cancellarius* quer no Arquivo da Universidade de Coimbra, assinatura que adiante se reproduz, quer na Biblioteca Nacional de Lisboa (2).

Que *Benedictus,* geral da congregação, morreu em 2 de Janeiro de 1547, proclamam-no D. Nicolau, D. Timóteo, e o *Rol,* como o dizem igualmente D. Marcos da Cruz (3) e um obituário manuscrito existente no Arquivo da Universidade de Coimbra, que não é o citado por Teófilo Braga (4).

Começa pois a divergência sòmente quando se procura determinar se foi ou não D. Bento de Camões (ou D.

---

(1) *Fundatio Monasterii Beati Vicentii,* ms. inédito (de 1625) da Biblioteca da Universidade de Coimbra.

(2) Ms. 822 (miscelânia): «Auto q̃ o R.^{do} Sñor prior c. de Sancta Cruz de Coimbra e Cançellario do estudo mãdou ffazer p.^{a} av(er) ĉformação de como os lentes leẽ e ap(ro)ueitão os ouvyntes».

(3) Ob. cit., parte I, fls. 255.

(4) *Camões—Época e vida.* Pôrto, 1907, p. 169.

Bento de Coimbra, como também lhe chamavam), o eleito de 1539, e portanto o falecido de 1547.

Fala perentòriamente de D. Bento de Camões a *Chronica* de D. Nicolau de Santa Maria, nos têrmos que ficam relatados. Mas êste cronista é despido de tôda a credibilidade, e podia muito bem ter praticado, na consciência do que fazia, o êrro de dar como falecido em 1547 um D. Bento de Camões de sua invenção.

Mas fala dêle igualmente D. Fr. Timóteo dos Mártires na sua Crónica manuscrita. E dêste crúzio nada se disse até hoje de mal, antes o consideraram sempre os entendidos (1) como uma fonte autorizada e fidedigna.

Fala também, pôsto que de forma menos nítida, o *Agiológio Lusitano,* mas ainda assim nestes têrmos, transcritos pelo sr. dr. José Maria Rodrigues, tratando-se do prior geral D. Bento: «Por mais que nos cansámos, nunca pudemos descobrir a pátria do servo de Deus D. Bento. Achámos porém indícios de ser de Coimbra».

D. Marcos da Cruz, no seu famoso manuscrito, não se pronuncia sôbre a naturalidade de D. Bento, nem faz seguir o seu nome de qualquer qualificativo que elucide (2)

---

(1) O meticuloso e probo Aires de Campos, proprietário muitos anos dessa Crónica, em artigo que publicou e cujo manuscrito anda apenso à Crónica, e o consciencioso Simões de Castro que dela se serviu largamente, que contribuíu para que ela não saísse de Coimbra, e que empregou diligências directas junto do actual sr. Conde do Ameal, e que me incitou a mim insistentemente para que as empregasse também, a fim de se conseguir que aquêle titular oferecesse à Biblioteca Municipal de Coimbra, da minha direcção, como de facto ofereceu, o inestimável manuscrito cujo valor êle se não cansava de encarecer, ambos tinham esta Crónica em grande estima.

(2) «Foi o primeiro prior trienal eleito canònicamente o reverendíssimo Padre Dom Bento, varão certamente ilustre em todo o

sôbre a sua proveniência. Afigura-se-me assim muito provável, senão certa, a existência dos dois crúzios, primos e homónimos.

Um dêles faleceu em 1605, e seguramente o irmão do testador, não só pelas razões acima expostas, mas ainda por não ser de supor, neste ponto, qualquer êrro da parte do autor do *Rol,* visto que, tendo êle mesmo falecido em 1616, «sendo ia uelho e ançeaõ» de certo conheceu e privou de perto com o irmão de Isabel Tavares, falecido onze anos antes.

—E o outro D. Bento?

Dizem as duas crónicas, de D. Nicolau e D. Timóteo, que falecera em 1547. Mas já o *Rol* diz que, quem nessa data passou desta para melhor vida, foi D. Bento de Abrantes.

Quem tem razão?

Há no longo lapso que decorre de 1547 à 1605 um outro D. Bento que falece em 1602 com mais de cinqüenta anos de hábito, e dêle faz o *Rol* menção. Mas êste era na-

---

género de virtude e santidade; mas, porque tinha as rendas do priorado em comenda D. Duarte, se chamou prior claustral; tinha êste religiosíssimo prelado por costume todos os dias, desde as quatro horas até às cinco da tarde, andar rezando na capela-mor diante do sepulcro de El-Rei Dom Afonso Henriques; e um dia, estando mui enlevado na oração, se diz que lhe apareceu o santo Rei. Foi sua eleição no ano do Senhor de 1539; e morreu depois de acabar mui santamente no ano de 1547, em dois de Janeiro». (Ob. cit., fls. 255).— Repete-se nesta crónica numerosas vezes o nome do geral da congregação Padre Dom Bento (II parte, fls. 13, 14 v., 21 v. e 176 v.) a propósito de intervenções suas na vida do Mosteiro de S. Vicente. Mas nem uma só se lhe cita o apelido mundano ou se junta ao nome qualquer indicação de origem.

ral de Lisboa e professara no Mosteiro de S. Vicente. ¿Diria êste assento respeito a D. Bento de Abrantes, e não a outro D. Bento de Lisboa? Não me parece que a resposta deva sèr afirmativa.

Mas há então uma omissão no obituário, dir-se-á. A objecção pode proceder, mas não tem todo o valor que pode supor-se no primeiro relance. O *Rol* não passa de um obituário do Mosteiro de Santa Cruz e a ordem de Santo Agostinho teve numerosos e importantes mosteiros entre os quais sobressaiu sempre o de S. Vicente de Fora.

Se D. Bento de Abrantes, por exemplo, se retirou de Coimbra em qualquer altura e o seu falecimento aqui não ocorreu, ou se voltou para Roma, onde se encontrava ao tempo em que foi nomeado prior-mor do Mosteiro de Eclesiola, debalde se procurará o seu nome entre os dos crúzios falecidos. De resto, até um lapso do *Rol* podia explicar a falta de um nome, no caso de não dever considerar-se referente a D. Bento de Abrantes o assento de 1602, como se me antolha que não deve.

Sabe-se que não é pacífica a afirmação da existência do tio D. Bento, e da sua intervenção na educação do épico, não faltando mesmo quem, como Teixeira de Carvalho, êsse alegre e espirituoso esquadrinhador de arquivos, êsse mago evocador do passado, alcunhe de «engenhosa invenção» «os estudos feitos sob a direcção dum tio douto e velho que nunca existiu» (1).

Teixeira de Carvalho fêz estas afirmações escritas e sei que ainda na última quadra da vida se arrogava (2) a

---

(1) *A livraria do Mosteiro de Santa Cruz de Coimbra*. Coimbra Imp. da Univ., 1921, p. 41 e 43.

(2) Dêste facto me deu conhecimento o meu amigo A. G. da Rocha Madahil, erudito 1.º conservador do Arquivo da Universidade

posse de elementos com que documentar esta opinião, que oportunamente havia de trazer a público.

Faleceu com a larga obra que Cândido Nazaré piedosa e benemerentemente recolheu em volumes, mas nada infelizmente nela existe que diga respeito ao problema da existência de D. Bento cancelário, assim ficando as suas palavras em suspenso, como uma opinião inoperante, porque não só se desconhecem os documentos em que alicerçaria o seu assêrto, como o rigor lógico com que os interpretaria.

(Continua)

PINTO LOUREIRO

---

a quem agradeço esta informação e todos os inestimáveis auxílios que me dispensou nas pesquizas feitas no rico Arquivo em que beneditinamente exerce a sua proveitosa e inteligente actividade.

DOIS CÓDICES DE SANTA CRUZ(1)

Coimbra, pela voz eloqüente dos seus homens ilustres, vai glorificar uma das personalidades que mais exaltadamente a amaram: o Dr. Augusto Mendes Simões de Castro. Este acto nobilita a cidade pela sua significação intrínseca e pela veneração que exprime. Na verdade, o Dr. Simões de Castro—que foi conjuntamente um bibliófilo, um arqueólogo de vasta erudição, um escritor de relêvo e um minucioso investigador, consagrou a melhor parte da sua existência à bela terra portuguesa tão rica de acontecimentos históricos e tão poetizada de lendas. Na reconstituïção que dela faz na larga série de painéis animados dum «Guia» que se destaca luminosamente pela vernaculidade do estilo, pela exactidão rigorosa, pelo escrúpulo da informação, pela côr, pelo rigor e pela graça dos descritivos, pela segurança das indicações, nem sequer foi esquecida a admirável païsagem de Coimbra, com as suas tintas discretas e evocadoras—uma païsagem sôbre que paira qualquer coisa de misterioso, de elegíaco e de espiritual.

Não há monumento, por mais modesto, que o Dr. Simões de Castro não tenha relembrado, nas suas anotações reveladoras de tanto saber; não há minúcia arquitectónica, pedra com legendas gravadas a cinzel, ocorrência lírica ou

---

(1) Vide nota da pág. 1 do vol. 87.

dramática desenrolada em séculos findos e prolongada através de sucessivas gerações por tradição oral, a que no «Guia de Coimbra» se não faça referência.

Em Coimbra passaram-se, desde a formação da nacionalidade até hoje, alguns dos sucessos mais notáveis da história de Portugal. Revivê-los, portanto, será reviver, ao mesmo tempo, as páginas mais trágicas ou resplandecentes dos Anais da Pátria. Pois, na exaltação do seu amor pela cidade em que nasceu, exerceu uma intensa e benéfica actividade mental e morreu, o Dr. Simões de Castro perpetua ao culto das admirações, no seu «Guia», precisamente essa excelsa Coimbra em que, em todos os tempos, cantaram rouxinóis e bardos e em que se assiste ao desfilar constante duma fantástica procissão de monges e eremitas, reis, conquistadores, príncipes, heróis, santos e sábios, na típica expressão dum biógrafo do escritor eminente...

Mas o Dr. Simões de Castro não dedicou a Coimbra apenas um «Guia Histórico». Não haverá, nessa encantadora terra que foi a primeira educadora do espírito nacional, parede secular, notação epigráfica, pedra vetusta, sucesso de vulto, que não tivessem interessado vivamente a sua inteligência e a sua sensibilidade. O brasão da cidade do Mondego, a igreja de S. Tiago, a Fonte dos Amores, inspiradora de poemas dos mais belos da nossa poesia pelo seu apaixonado lirismo, a Sé Velha, os túmulos de D. Afonso Henriques e de D. Sancho, o convento de Santa Clara, a tôrre da Universidade, serviram-lhe de temas para trabalhos do mais alto valor. A bibliografia do Dr. Simões de Castro sôbre Coimbra é muito variada e, sobretudo, muito substanciosa, constituindo conjuntamente uma obra científica e uma copiosa lição. Por tudo isto, Coimbra

devia à memória do morto insigne a homenagem que hoje lhe presta.

Sôbre a mesa em que colijo e dou ordem a estas apressadas notas, tenho precisamente dois manuscritos que pertenceram ao mosteiro de Santa Cruz de Coimbra e que fazem parte das colecções da Biblioteca Pública Municipal do Pôrto, há um século.

O Dr. Simões de Castro conheceu perfeitamente estes valiosos códices, teve-os nas mãos, consultou-os muitas vezes. Lembrei-me, portanto, de oferecer aqui aos admiradores do falecido escritor os índices minuciosos de tais espécies bibliográficas, prestando assim o meu culto à sua gloriosa memória. O primeiro (N.º 99) intitula-se: «Fragmentos das Chronicas de Santa Cruz de Coimbra», e é seu autor D. José de Cristo. O frontispício (fl. 1) é iluminado por um desenho à pena, de grande ingenuïdade. Um monge com auréola de santo, de pé, aponta com o dedo indicador uma palmeira que tem no alto uma águia aninhada. Na parte inferior lêem-se estas palavras: «In nidulo meo moriar & tanquam Phœnix multiplicabo dies. Job. 29». Numa fita que se enrola, em espiral, no tronco da mesma palmeira, lê-se: «Tello plantavit Theotonius rigavit Deus autem incrementum dedit».

Na primeira fôlha em branco, que se segue (fl. 2), há uma décima latina. Entre fls. 4 e 5 está intercalada uma fôlha de papel, de menores dimensões que as do livro, escrita nas duas faces; o seu texto principia: «Lembranças» «Coimbra, fundou-a Ataces, Rey dos Alanos[...]». Nesta fôlha há uma nota marginal àcêrca da tomada de Coimbra aos mouros, em 716.

Vem depois, de fls. 5 a 9, um «Catalogo dos autores que se alegão neste livro tirados do archivo do santo e real

mostr° de Santa Cruz de Coimbra com algũas advertencias pera se entenderem as abreviaturas gotticas. Em 1623».

O índice dêste manuscrito é o seguinte:

3.°—PRIMEIRA PARTE

Das Chronicas de Santa Crus de Coimbra: que he a segunda dos Conegos regulares do Reyno de Portugal, onde se contaõ algũas cousas das muitas que succederão neste mosteiro, des o dia de sua fundação ate os trinta annos seguintes em q̃ vivco seu primeiro prior, Santo Theotoneo.

(fls. 18)

4.°—Ao mui santo e religioso Varão Dom Tello Menezes, da familia de q̃ procedẽ as ilustres cazas de Cantanhede e Tarouqua Arcediago da Santa Sé de Coimbra, fundador deste mosteiro de S. Cruz e Conego delle.

(fls. 19-20)

5.°—Prologo ao Leitor (fls. 20-22 v.°)

6.°—Primejra Parte

Das Chronicas de S. Cruz de Coimbra, chamada Scala Cæli.

Degrao Primejro. Era M. C. 2xviiij Anno 1131.

Do tempo em que o S.to Varão D. Tello fundou este mostr.°

(fls. 23-27 v.°)

7.°—Degrao 2. Era M. C 2xviiij.

Do motiuo que teue Sam Tello e os outros onze varoeñs Apostolicos pera fundarem este mostr.°

(fls. 27 v.°-31 v.°)

8.°—Degrao 3. Era M. C. 2xiij.

De como Sam Tello ouve delrey D. A.° anrriques o lugar e sitio para se fundar este mostr.° Tocão se alguas antiguidades sobre a mesma materea.

(fls. 31 v.°-37 v.°)

9.°—Degrao 4. Era M. C. 2xviiij. Anno 1131.

De como se lançou a primeira pedra nos edificios do novo mos-

tejro de Santa Cruz. Por S. Tello e onze varoens seus companhejros.

(fls. 38-43 v.°)

10.°—Degrao 5. Era M. C. 2xviiij.

De como estes doze varoeñs santos se prepararão antes de tomar o habito de S. Agostinho q. X° deu a sua Jgreja e do admiravel numerô de pesoas, q̃ tocadas do Senhor por as pregaçoẽns q. ouvião, vierão pedir o habito a Santo Theotoneo.

(fls. 43 v.°-47 v.°)

11.°— Degrao 6. Era M. C. 2xx.

De como setenta e dous discipolos tomaraõ o habito de n. P. S. Agostinho em hum so dia, em o qual se começou a vida commũa, e canonica deste mostr.°

(fls. 47 v.°-50)

12.°—Degrao 7. Era M. C. 2xxj Anno 1133.

Da admiravel conversam q̃ ouve nos Christaõs deste Rejno, e da vida commũa q̃ fizerao, a imitação dos Christãos primitivos, e de como os homeñs cazados se faziaõ religiozos, cõ suas mulheres; e dos vareos graos de Religiaõ q̃. S. Theotoneo pera esse efeito ordenou. Toquão se algũas couzas nesta materea admiraveis.

(fls. 50-55)

13.°—Dos Conegos observantes q̃ vivião ẽm suas cazas.

Era M. c l. xxvij. Anno 1139

(fls. 55-57 v.°)

14.°- Dos Conegos Terceiros

(fls. 57 v.°-58 v.°)

15.°—Dos frades conversos e dos frades professos

(fls. 58 v.°-59 v.°)

16.°—Dos conírades e familiares

(fls. 60-62)

17.°—Degrao 8. Era M. C. 2xxviij.

Dos primitivos Christãos de Portugal q̃ viviaõ em commum a imitação dos Christãos de Jerusalẽ da primitiva igreja.

(fls. 62-63 v.°)

18.°—Em o livro 3.° do Cartoreo Carta iiij folha 1.° esta hũa doação [...]

(fls. 64-66)

19.°—Degrao 9.

Dos meninos q̃. o santo Prior D. Theotonio mandou criar neste mostr.° pera edificação e aumento da fé de todo o Rejno a quem chamavão Clientulos.

(fls. 66-67 v.°)

20.°—Degrao 10. Era M. C. 2xxv

Das molheres q̃. vieraõ pedir a S. Theotonio o modo de vida a imitação dos homeñs.

(fls. 68-71 v.°)

21.°—Degrao 11.

Em que se nomeão particularmente as pessoas q̃. se fizerão religiosos deste mostejro, e se converterão a D°. nesta admiravel conversam e propagassão da fé de que falamos.

(fls. 72-73 v.°)

22.°—Dos Conegos de Coimbra q̃ tomarão o habito nesta casa e outros ecclesiasticos. § Primeiro.

(fls. 73 v.°-77)

23.°—Os Reis q̃ forão Conegos deste mostr.° de S. Cruz §. 2.°

(fls. 77-78 v.°)

24.°—Os cortezãos do passo q̃. se converterão a D.° e deixarão as privanças dos Reis da terra por servírem ao Rei do Ceo. §. 3.°

(fls. 78 v.°-82)

25.°—Das Rainhas e Senhoras de preço q̃ tomarão o habito neste mostr.° §. 4.°

(fls. 82-89)

26.°—Dos casados q̃ deixarão suas molheres, e das molheres q̃ renunciarão seus maridos celebrando novos desposoreos cõ Christo r. n. §. 6.°

(fls. 89-91)

27.°—Dos irmãos primitivos q̃ viviaõ em varias cidades de Hespanha sogeitos a este mostr.°, e os q̃ vieraõ de vareos Reynos pedir o habito a Santo Theotonio, movidos cõ a fama da santidade de seu mostr.° §. 7°

(fls. 92-96)

28.°—Dos officiaes Mechanicos q̃ se fizeraõ irmãos da Ordem renunciando o mundo cõ sua liberdade. §. 9.

(fls. 96 v.°-98)

29.°—Dos Mouros e Mosarabes q̃ se converteraõ a fé de Christo e foraõ feitos religiosos desta caza. Nomeaõ se alguñs dos q̃ foraõ Clientulos deste mostr.° §. 10.

(fls. 98 v.°-102)

30.° - Degrao 12.

De como Santo Theotoneo comesou a regar cõ sua S.ta doutrina estas plantas celestiaes q̃ no jardim desta caza plãtou.

(fls. 102-107 v.°)

31.°—Degrao 13.

Da escada que Santo Theotonco fez de sua saudavel doutrina pera seus subditos sobirem da estreita clausura deste mosteiro aos paços da Glorea.

(fls. 107 v.°-132 v.°)

32.°—Degrao 14

De como estes boñs religiosos tiverão sempre escritos em o melhor de sua alma os preceitos e saõs concelhos q̃ lhes ensinou S. Theotoneo.

(fls. 132 v.°-137)

33.°—Degrao 15.

Que trata como Deos nosso S. Mostrou a vareas pesõas, em visaõ a santidade dos religiosos deste sagrado mosteiro.

(fls. 137 138 v.°)

34.°—Degrão 16.

Em que se prosegue a mesma materia de como Deos n. s. mostrou a vareas pesoas a santidade deste mostr.° e a estreita Clausura em q. se conservaria, e de como o Mundo nunqua preualeceria contra elle.

(fls. 139 140)

35.°—Degrao 17.

De como D.ª n. S. logo ẽ os primeiros annos da fundação desta Caza a defendeo de seus inimigos

(fls. 140-147 v.°)

36.°—Degrao 18. Era M. C. 2xxiiij Anno 1136.

De como o Excellente Princepe D. Afonso Henriques e todo o seu rejno tinhão grande devassão aos Conegos deste mostr.°, fazendo lhe grandes honrras, tratandoos como homens do Ceo. Toquasse como se encomendou a estes santos religiozos em a pri-

mejra batalha q̃ deu aos Mouros, fazendo voto de lhes offerecer, e dar tudo, quanto nella tomasse.

(fls. 147 v.º-149 v.º)

37.º—Degrao 19. Era .M. C. 2xxiij. Anno 1135.

Dos Bispos e Arcebispos q̃ foram tirados deste mosteiro de S. Cruz pera governarem os Bispados deste Reino e doutras cidades de Hespanha.

(fls. 150-157 v.º)

38.º—Degrao 20.

Dos Conegos de S. Cruz q̃ foraõ eleitos em priores de muitos mostr.os de Conegos regulares, e abbades de outras m.tas e vareas Igrejas.

(fls. 157 v.º-161 v.º)

39.º—Degrao 21.

Dos Conegos deste mostr.º de S. Cruz que forão tirados delle pera Abbades, Reitores, e Priores, de muitas igrejas parrochiaes deste Reino Lusitano.

(fls. 161 v.º-162 v.º)

40.º—Degrao 22. Era M C. 2xx. Anno 1132

Do Prior que novam.te foi eleito logo em o princípio deste mosteiro; Soltão se alguas duvidas q̃ nesta materia corrião, erradas.

(fls. 163-166)

41.º—Degrao 23.

Do habito de S. Agostinho, q̃ estes novos religiosos vestirão e ainde oje vestem. Mostrasse como neste tẽpo não avia outra ordem na igreja de D.ª q̃. se chamasse de S. Agostinho, senão a dos Conegos Agostinhos.

(fls. 166 v.º-178)

42.º—Degrao 24.

De como estes bons religiosos fizeraõ sua profissão.

(fls. 178-180 v.º)

43.º—Degrao 25

Da profissão das sorores ou freiras q̃ antiguam.te se chamavaõ Donas.

(fls. 181-186)

44.º—Degrao 26 (Estas palavras estão cortadas à pena. A seguir, diz:) «Tit.º Tocasse a resão do nome destas freiras porq̃ se chamavão

donas, cõ alguas couzas q̃ pertencẽ ao most.° de S. João Bautista das mesmas donas.»

(fls. 186 v.°-189 v.°)

N. B.—(Tem alguns trechos cortados à pena).

45.°—Degrao 27.

Do Hospital das Donas q̃ avia neste mostr.° de S. Cruz

(fls. 190-191)

N. B.—(Está todo riscado à pena).

46.°—Degrao 28. Era M. C. 2xxv. Anno 1137.

De como o Princepe D. Afonso Henrriques offereceo a S. Theotonio e S. Tello o seu jardim, pera se fazer delle a freiguezia do Mostr.°

(fls. 191-193)

47.°—Degrao 29. Era M. C. xviij.

Do nacimento do santo Baram. D. Tello. fundador e Patriarcha dos Conegos inclusos e claustrais deste mostr.° de S. Cruz.

(fls. 193-197)

48.°—Degrao 30. Era M. C. xviiij.

Em q̃ se porsegue a mesma materia e se dá conta da Criação do S.to menino D. Tello de seu estudo e virtudes ate entrar ẽ Religião.

(fls. 197-199 v.°)

49.°—Degrao 31.

De como S. Tello emtrou em Religião tomando o habito de S. Agostinho em a Santa Sé de Coimbra.

(fls. 199 v.°-203 v.°)

50.°—Degrao 32.

De como o Religiosissemo barão S. Tello fez muito por não ser Bispo de Coimbra; de caminho se explicão alguas antiguidades deste Reino q̃ por alguns autores andão viciadas.

(fls. 203 v.°-208 v.)

51.°—Degrao 33.

Trata de D. João Peculiar companheiro de Santo barão .D. Tello. dasse breve relação de seus pais e Patria, de sua vida e estudos.

(fls. 208 v.°-211)

52.°—Degrao 34,

De como D. João Peculiar foi o fundador do mostr.° de S. Chris-

tovão de Alafoeñs metendo nelle religiosos dos quais foi Abbade, governando-os e insinando os.

(fls. 211-213 v.ª)

53.º—Degrao 35.

Que trata de cómo D. João Peculiar deixou o novo Abbade em S. Christovão e se veio fundar outro mostr.º de Conegos em companhia de .S. Tello. dasse conta de sua aspera vida, ate vir a ser Bispo do Porto e Arcebispo de Braga.

(fls. 213 v.º-216 v.ª)

54.º—Degrao 36.

De como D.ª nosso Senhor mostrou a santidade desta Casa por mui prodigiosos milagres, mandando os mesmos Santos do Ceu e Terra habitar, e rezar nella.

(fls. 217-222)

55.º Degrao 37.

De como esta casa de S. Cruz na sua primeva fundação foi mui semelhante a primitiva igreja, sendo instituida por doze varoeñs santos, e augmentada por setenta e dous religiosos a imitação dos 12 Apostolos e 12 discipulos de X.º

(fls. 222—224 v.º)

56.º—Degrao 38.

Da clausura perpetua q̃ estes novos religiosos guardarão. de quem a instituio, e ate q̃ tempo durou.

(fls. 225 - 226)

57.º- Degrao 39.

De como o Demoneo combateo este nosso preceito da S.ta clausura, e das Batarias q̃ deu pera de todo o acabar.

(fls. 226—230)

(*N. B.*—Tem um grande trecho riscado â pena).

58.º—Degrao 40.

Das pessoas q̃ pretenderão afroixar nossa Clausura, e do castigo q̃ D.ª lhes deo.

(fls. 230 v.º—233)

59.º—Degrao 41.

Dos varoeñs insignes, q̃ guardaraõ a S.ta Clausura com summo rigor em toda sua vida.

(fls. 233—237 v.º)

60.°—Degrao 42.

Da clausura q̃ oje nesta caza se guarda, e do proveito e serviço de D.ª q̃ della se segue.

(fls. 238–243 v.°)

61.°—Degrao 43.

Se a quebra da nossa Clausura sem licenca do Prelado he peccado mortal?

(fls. 243 v.°–247)

62.°—Degrao 44.

Em q̃ se trata como foi esta ordem logo no seu principio agregação de muitas cazas ou mosteiros de religiozos, hum dos quais estava em o Castello de Leiria q̃ se chamava noss.ª Senhora da Pena.

(fls. 248–251)

63.°—Degrau 45.

Em q̃ se trata como o mostr.° de nossa Senhora da pena do Castello de Lejria era governado por seus prelados sujeitos ao prior de S. Cruz e do titolo q. lhe davão em o auto de sua confirmação.

fls. (251–255 v.°)

64.°—Degrao 46.

Dalguas couzas particulares q̃ avia pertencentes ao mostr.° de Lejria de nossa Senhora da Pena

(fls. 255 v.°–256 v.°)

65.°—Degrao 47.

Que trata do mosteiro de S. Romão de Cea da Congregação dos Conegos regulares de S. Cruz de Coimbra.

(fls. 257–360)

66.°—Degrao 48.

Que trata do mostr.° de Arronches de Santa Maria maior. da mesma Congregacão de Conegos regulares.

(fls. 260–264)

67.°—Degrao 27 (*sic*)

Que trata do Mosteiro de S. Cruz de Cortes da mesma Congregação de Conegos religiosos

(fls. 264 v.°)

68.°—Degrao 49

Que trata de alguas cazas e igrejas onde moravão Conegos de S.

Cruz pera doutrinarem os Christãos do Reino por a falta q̃ avia de ministros ecclesiasticos.

(fls. 265–265 v.°)

69.°—Degrao 50.

Do nome q̃ tinham estes mostejros antigos cõ seus moradores.

(fls. 265 v.°–266 v.°)

70.°—Degrao 51.

De como o mostr.° de Santa Cruz de Coimbra se acabou e da traça e modo cõ que foi fabricado.

(fls. 266 v.°–274)

(*N. B.*—Muitas págs. estão riscadas à pena.)

1.°—Degrao 52.

Que trata do mostejro de freiras a quẽ chamavão Donas de S. João de S. Cruz de Coimbra.

(fls. 274 – 280)

(*N. B.*—Algumas págs. estão riscadas à pena.)

72.°—Degrao 53.

Que trata de como o mostejro de Santa Clara da Ponte de Coimbra foi primejro instituido e fundado por hũa destas donnas de S. Cruz e depois acabado por a serenissima rainha Santa Isabel.

(fls. 280 v.°–282 v.°)

73.°—Degrao 54.

Que trata das freiras Santas q̃ ouve neste mostr.° de Santa Cruz e da imagem do Santo Crucefixo que cõ hũa dellas falou.

(fls. 283–286)

74.°—Degrao 55.

Que trata do Hospital q̃ antiguamente avia em S. Cruz; de quem o fundou; onde e como foj fabricado.

(fls. 286 v.°–289)

75.°—Degrao 56.

Do padre q̃ tinha a sua conta a administração deste hospital, do officeo q̃ tinha e de outras couzas particulares q̃ no hospital avia.

(fls. 289–290 v.°)

76.°—Degrao 57.

Que trata das donas q̃ avia neste hospital pera o servirem em o

necessareo, a quem chamavão familiares, e de outras esmolas q̃ se fazião em o mostr.°, e no hospital de Poiares.

(fls. 290 v.°—294)

77.°—Degrao 58. Era M. C. 2xxxiij. Anno 1145.

Da milagrosa vitorea q̃ esta casa alcansou dos mouros de Alentejo, tomando lhe por força de armas, e cõ a virtude das oraçoeñs, a villa acastelada de Arronches.

(fls. 294 v.°—301)

78.°—Degrao 59.

Que trata da Caza de armas q̃ a neste mostr.° de Santa Cruz de Coimbra.

(fls. 301 v.°—308 v.°)

79.°—Degrao 60

Que trata da Caza dos ossos, ou por outro nome Caza da Morte q̃ está neste mostr.° de S. Cruz.

(fls. 309—313)

80.°—Degrao 61.

Que trata de como o santo barão Dom Tello se partio p.ª Roma a confirmar esta sua ordem por o Papa Innocenceo segundo, e dos trabalhos q̃ no caminho por amor desta caza sofreo, e dos sucessos de q̃ Ds, miraculozam^te^ o guardou. Toqua se como mandaram a primejra ves a S. Rufo buscar constituiçoens.

(fls. 313—317)

81.°—Degrao 62.

Que trata da morte do Santo barão D. Tello.

(fls. 317—321)

82.°—Degrao 63.

De como Santo Theotoneo consolou o seu convento por a morte do Santo varão D. Tello e dos institutos q̃ ẽ Capitolo ordenou de comum consentimento: e da carta q̃ aos padres de S. Rufo escreveo mandando la a segunda vez hum seu conego.

(fls. 321—326)

83.°—Degrao 64.

De como Santo Theotoneo, depois da morte de Dom Tello, mandou a segunda vez a Corte de Roma a Dom Pedro e Dom Mendo presbiteros a bejiar os pés do Santo padre Innocenceo segundo.

(fls. 326 - 330)

84.°—Degrao 65.

De como o Bispo D. Bernardo perseguio a .S. Theotoneo e a seu mosteiro, a segunda vez cõ novas perseguiçoẽns, e como forão livres por meio do Rej .D. Afonso e do Cardeal de Roma Dom Guido.

(fls. 330—334)

85.°—Degrao 66.

Do tempo em q̃ veio este cardeal Guido a Coimbra, e do motivo q̃ teve o Arcebispo de Braga pera ir a Roma, toquão se alguas antiguidades do rejno ao certo, que se praticão erradas.

(fls. 334—339)

86.°—Degrao 67.

De como o Bispo de Coimbra conhecendo seu peccado veio pedir perdão aos padres de .S. Cruz publicamente em o Capitolo cõ muitos Conegos da Sée.

(fls. 339 v.°—342)

87.°—Degrao 68.

Do Cazamento do glorioso Rei .D. Afonso Henriques cõ a Rainha Dona Mahalda. e dos milagres prodigiosos q̃ .S. Theotoneo em elles ambos obrou.

(fls. 342—345 v.°)

88.°—Degrao 69.

De como o Glorioso Rei .D. Afonso Henrriques tomou a Villa de Santarem aos mouros por oraçoẽns de Santo Theotoneo, e como o Rei emcomendou sualma ao Santo Prior antes que partisse, e das devoçoeñs que neste mostr.° se fizeraõ ao tempo da batalha.

(fls. 345 v.°—352 v.°)

89.°—Degrao 70.

Onde se mostra como o Glorioso Rei .D. Afonso Henrrjques tomou a cidade de Lisboa aos mouros, e como Santo Theotoneo fez por elle oração a D.ª asi como na batalha do Campo Dourique. Toquãose alguñs milagres que o santo fez e alguas antiguidades ao certo tiradas da fundação deste mostr.°

(fls. 352 v.°—359 v.°)

90. – Degrao 71.

De como o Glorioso Rej .D. Afonso Henrriques se emcomendava nas orações de S. Theotoneo, em todas as batalhas q̃ dava: e da

mutua amizade, e excessivo amor cõ q̃ estes dous santos se amavão emquanto viverão.

(fls. 359 v.°—361 v.°)

91.°—Degrao 72.

De como Santo Theotoneo não só do Priucepe .D. Afonso e de todo o rejno de Portugal era venerado, mas ainda em rejnos estranhos mui conhecido.

(361 v.°—362 v.°)

92.°—Degrao 73.

De como o Glorioso .S. Bernardo, ouvindo a fama de nosso padre .S. Theotoneo o mandou visitar ẽ sinal de amizade, mandando lhe hum baculo.

(fls. 363—365)

93.°—Degrao 74.

De como Santo Theotoneo Renunciou o Priorado desta casa de Santa Cruz. Toquasse a rezam porq̃ se chamão os prelados della ate oje priores, e não Abbades, como he propreo de Conegos religiosos.

(fls. 365 - 268)

94.°—Degrao 75.

Do odeo q̃ o Beatissemo padre Santo Theotoneo tinha aos inimigos da fé de Jesu Cristo e de como elles lhe pagarão na mesma moeda perseguindo o seu mostr.º (principalm.te os mouros) e martirizando m.tos Conegos delle.

(fis 368 v.° - 375 v.°)

95.°—Degrao 76.

De como Santo Theotoneo ate dos Demoneos do Inferno era respeitado, obedecido, e timido.

(fis. 375 v.°)

96.°—Degrao 77. Era. M C. 2x'iiij. Anno 1156.

De como o glorioso Rej .D. Afonso Henriques escreveo hũa carta ao Santo Papa Alexandre 3. em q̃ significava o grande amor q̃ tinha a este mostr.°, e lho encomendava m.to e da Reposta do Santo padre, emq̃ lhe pedia o mesmo. Dasse conta do privilegeo q̃ o Papa deu juram.to a esta Casa.

(fis. 378—379)

97.º—Degrao 78.

De como o Santo Rei .D. Afonso Henrriques, fez seu testamento em o capitolo de .S. Cruz de Coimbra deante .S. Theotoneo, onde tornou a ratificar a m.ta renda q̃ a este mostr.º dera, e de novo deu m.ta mais sem por isso pôr algũa obrigação aos padres, e só como irmão se contentou cõ o enterrarem no Claustro cõ os mais Conegos. E do q̃ assentou o convento sobre o q̃ por sua alma avião de fazer.

(fls. 379—380)

Entre fls. 379 e 380 está intercalada uma fôlha de uma carta alheia ao assunto do códice, com a seguinte data e assinatura: – *S. Vicente. 24 de Janr.º de 1758* [...] *D. Ignacio de N. S.ra da Boamorte*».

Até fls. 415 seguem-se páginas brancas.

A fôlhas 415 continua o texto:

—*Era .M. C. 2 XXXI . Anno 1143.*

Testamentum Regis Alfonsi Maria fromariguiz pro pudore virginitatis ipsius

(fls. 415-415 v.º)

A fôlhas 416-416 v.º

—*Era .M. C. 2 X.' vi Anno 1158*

Testamentum Regis Alfonsi de Mellezas

A fôlhas 418-419:

—*Era .M. C. 2 X' v ij: Anno 1159*

Testamentum Regis Alfonsi de Tamugia

(3 pág.)

A fôlhas 420-420 v.º

—*Era .M. C. 2. X'. v. iij. Anno 1160*

Testamentum Regis Alfonsi de Atheania

(2 pág.)

A fôlhas 421:

—*Degrao* (sic) *Era M. C. XXX iij Anno 1096* (*sic*)

De como o Conde D. Raimundo e sua mulher a Rainha D. Urracha fizerão pura doação aos homẽns de Monte mor das terras q̃ oje possuem, e a D. Zelame Godinho da villa de Mira cõ seus termos. fazendo o alem disso . s.er e Padroeiro da igreia da mesma villa

aqual deu depois a este mostr.º quando se fez religioso delle. Mostrasse como era Principe e S.or de toda Galiza

(fls. 421-422 v.º)

A fôlhas 423-423 v.º:

—*Degrao* (sic) *Era .M. C. X'. iiij. Anno 1106* (*sic*)

De como o Conde D. Henrique fez hũa doação a certos clerigos ermitaõs de .S. Romão de Sea Mostrasse o titulo q̃ tinha de Principe de Portugal.

A fôlhas 424-425 v.º:

—*Degrao* (sic) *Era .M. C. 2XV iiij. Anno 1131.*

De como o Santo Baram D. Tello fez testamento dos banhos e de todas suas couzas aos religiosos q̃ estavão iuntos pera lançarem a primeira pedra aos edificios do novo mostr.º

A fôlhas 425-427:

—*Degrao...* (sic) *Era .M. C. 2XX. Anno 1132.*

De como D. Zelame Godinho illustre fidalgo deste Reino senhor de Mira se fez religioso deste mostr.º a quẽ fez doação da igreja da mesma villa e da metade de sua fazẽnda.

A fôlhas 428-428 v.º:

—*Degrao* (sic) *Era M. C. 2 XXI Ano 1133*

De como o veneravel velho D. Honorio se converteu a Ds. ouvindo o mesmo sermão q̃ converteo a D. Godinho ẽ o qual se tratava do desprezo do mundo, e do premio q̃ pera com D.s merecia quẽ aiudava afundar algũ mostr.º, pelloq̃ foy hum dos doze companheiros de D. Tello fundadores deste mostr.º

A fôlhas 429-429 v.º:

—*Degrao* (sic) *Era M. C. 2 XXij. Anno 1134*

De como neste anno se achão memorias de ser ia prior eleito o P.e S. Theotonio.

A fôlhas 430-430 v.º:

—*Degrao* (sic) *Era .M. C. 2. XX iij. Anno 1135.*

Da escritura e testamento q̃ fez o veneravel D. Sesnando de Monte Maior de si, e de sua fazenda

A fôlhas 431-432:

—*Degrao* (sic) *Era .M.C.2XX iiij. et M.C.2XXV. Anni 1136 et 1137.*

De como hũa neta de D. Mendo Moniz, chamada .D. Monica se fez Religiosa deste mostr.º he a primeira de quẽ as memorias falão.

A fôlhas 432-433:

—*Degrao* *Era .M. C. 2. XXV. Anno 1137*

De como o Infante de Portugal .D. A.º Henriques deu a sua orta ou jardim pera delle se fazer a Parrochia de .S. Cruz e de como a mandou demarcar Por o Arcebispo de Bragua. D. João Peculiar, e de como se chamava neste tempo Infante de Portugal.

A fôlhas 433-434 v.º:

—*Degrao* *Era .M. C. 2XXV* *Anno 1137*

Da doação q̃ o infante de Portugal fez de seu jardim.

A fôlhas 435-436:

—*Degrao* *Era .M. C. 2 XXV* *Anno 1137*

De como os Eremitas de S. Romão fizerão doação de sua ermida e das mais terras q̃ lhe pertencião, a .S. Theotoneo fazendosse alguñs delles religiosos deste mostr.º.

A fôlhas 346—436 v.º:

—*Degrao... Era. C. 2XXVj. Anno 1138*

De como o Invictissimo Princepe D. A.º Henriques fez couto da herdade de S. Romão. e de como se chamava neste tempo Princepe dos Portugueses.

A fôlhas 437—438:

—*Degrao... Era .M. C. 2XXVI. Anno 1138.*

De como João presbitero de S. Romão dotou a este mostr.º a parte q̃ tinha nesta igreja, convertendosse ao S.or vivendo da hi por diante conforme os conselhos de .S. Theotoneo.

A fôlhas 438—439:

—*Degrao... Era .M. C. 2XXvij. Anno 1139*

De certas herdades e privilegios q̃. neste anno deu e offereceo o Santo Rej .D. A.º a S. Teotoneo. donde se mostra a piedade e devoção q̃ tinha a este mostr.º e de como ia neste tempo se intitulava Rey dos Portuguezes q. he a primeira escretura em q. o achamos cõ este titulo.

A fôlhas 439: v.—440 v.º:

—*Degrao... Dra .M. C. 2XXViij. Anno 1140.*

Da gloriosa morte do Santo Barão D. Tello, e de outras couzas q̃. neste anno acontecerão.

A fôlhas 440 v.—443:

—*Degrao... Era .M. C. 2XX. Viiij. et .M. C. 2XXX. Annº 1141 e 1142*

Das offertas q̃ o Sãnto Rey fez a este mostr.º cõ sua larga e Real mão nestas Eras. e de algũas antiguidades pertencẽtes a Leiria.

A fôlhas 443—414:

—*Degrao... Era .M. C. 2XXXI. et Era .M. C. 2XXXij. et .M. C 2XXXiij Annⁱ 1143 et 1144 et 1145*

De como o Rei vitorioso .D. Aº offereceu neste anno a Dª n. s o couto de Quiayos, e villa de Buarcos e Lavãos. Dasse conta de outras couzas q̃ sucederão nestas eras.

A fôlhas 444—445:

—*Degrao... Era .M. C. 2XXXuy. et M. C. XXXV. et M. C. 2XXXVj. Anno 1146 et 1147. et 1148.*

De como o vitorioso Rei D. Aº Henrri. privlligiou os vassalos deste mostr.º sendo ia casado cõ a Rainha .D. Mafalda. Toquasse a caza donde ella descendia contra as Chronicas do Reino.

A fôlhas 445: 445 v.º:

—*Degrao... Era M. C. 2XXXVij. et. M. C. 2XXXViij. et. M. C. 2XXXVIIiiij Anno 1149, e 1150 et 1151.*

Do q̃ se collige das escrituras feitas nestas eras.

A fôlhas 445 v.—445 v.º:

—*Degrao... Era M. C. 2X.' et .M. C. X'I. et 1192. et 1193.*

De como neste anno foi dado por o convento coadiutor a .S. Theotoneo. e de outras couzas q̃ sucederão com a conversão de duas pessoas illustres.

A fôlhas 446 v.--447 v.º:

—*Degrau... Era .M. C. 2X'iiij. et 1195. et 1196. usq. ad. 1199.*

Das couzas varias q̃ nestas eras succederão e das pessoas q̃ toquadas do espirito fugirão ao mundo renunciando seos averes, e gostos, pª servirẽ a Dª entre a Sta Clausura.

A fôlhas 448 lê-se:

—*Treslado da obra do Mestre Pedro Alfardo hum dos doze Apostolicos varões, que trata da fundação deste mosteiro de S. Cruz de Coimbra e da gloriosa morte do illustre barão. São Tello.*

Foi tresladado fielmente do Original q̃ se guarda oje em o Santo mostr.º de .S. Cruz de Coimbra.

A fôlhas 449:

—*Opusculum de Principio et origine Reformatissimi monasterii Sanctae*

Crucis Colimbriensis. Autore Magistro Pedro Alfardo ejusdem monasterij Canonico[...]

A fôlha 450:

Proemium Magistri Alfardi.

A fôlha 450 v.

Incipit opusculum Magistri Petri Alfardi Sanctae Crucis Canonici

Êste *opusculum* termina a fl. 455.

Seguem-se algumas fôlhas em branco, e acaba o códice.

O outro códice é uma extensa miscelânea em 7 volumes, e os documentos que a compõem foram coligidos por D. Pedro da Encarnação, bibliotecário do Real Mosteiro de Santa Cruz de Coimbra. Muitos dêstes documentos são de alta importância para a história nacional.

VOL. I (Ms. n.º 356) tem no frontispício os seguintes dizeres:

QUAE FUERUNT ANTE NOS

ET

QUA SINT FUTURA POST HÆC

—*Memorias Historicas do Serenissimo Senhor Rey Dom Sebastião, com varios Documentos e Rasoens, que provão, persuadem e confirmão a Esperança da sua vinda.*

Escreveo D. Pedro da Encarnação Conego Regular Augustiniano, filho e Bibliothecario do Real Mosteiro de Sancta Cruz de Coimbra no anno do S.or 1772.

Eis o:

Index

do que comprehende este volume: *pág.*

—Sentença que no Tribunal do Santo Officio se deo a o P. Antonio Vieyra 1

—Defesa que o P. Antonio Vieyra apresentou a os Inquisidores & 85

—Papel, que fez o P. Antonio Vieyra, em q̃ prova a Esperança da Vinda de El-Rey D. Sebastião, etc. 205

—Breve Noticia Chronologica do P. Antonio Vieyra, etc . . . 319

—Illustração, e Supplemento a o sobredito Papel sobre a Esperança da vinda del Rey D. Sebastião 321

§ 1.º

Contem este §. o seguinte:

1.º=Historia da Vida e Acções del Rey D. Sebastião, traduzida da Europa Portugueza de Manoel de Faria e Sousa 322

2.º=Sobre o mesmo Assumpto Noticia extrahida do Anno Historico do P. Francisco de Santa Maria 397

3.º=Extracto do III. Tomo da Historia Genealogica de D. Antonio Caetano de Sousa sobre o mesmo 399

4.º=Extracto do Prologo de Diogo Barbosa Machado a o 1.º Tomo das suas Memorias p.ª a Historia de Portugal que comprehendem o Governo de El Rey D. Sebastião: Sobre a controversia de se morrêo, ou não, Este Principe? 416

5.º=Extracto da Historia Geral de Portugal de Mr. De La Clede (Liv. 19. tom. V. pag. 176): sobre a apparição em Veneza de El Rey D. Sebastião, etc 428

6.º=Notavel sucesso em Coimbra com hum Retrato de El Rey D. Sebastião: referido por D. Damião da Cruz no seu livro intitulado: Memorial breve, e Espelho da vida humana. . . 459

7.º=Noticias particulares sobre a vinda de El Rey D. Sebastião a Coimbra no anno de 1570. 467

§ II

Sobre o q. diz Vieyra: Se morrêo no Rio, como veyo depois a sua Espada? Noticia particular sobre a Espada, e Escudo do Santo Rey D. Affonso Henriquez. 466

§ III

Noticia de quem foy a Sibylla Erythrea: 478

Extracto dos livros Sibyllinos 483

§ IV

Sobre a Canção de Fr. Bartholomeu Salutivo, Emenda e Addição 504

Carta notavel q de Roma escrevêo o Marquez de los Velles a o Conde Duque, a respeito do encontro que na dita Corte teve com o Bispo de Lamego D. Miguel, embaxador de Portugal 512

§. V.

Sobre os Vaticinios q̃ tinha o Arcebispo de Lisboa D. Miguel de Castro: Noticia da Ilha encuberta 522

§. VI

Sobre a Revelação de S. Theresa de Jesus: Nota e Suplemento 540

§. VII

Sobre as Revelaçoens da Madre Leocadia da Conceyção: Breve Noticia de quem foy esta Religiosa. 561

§. VIII

Sobre as Revelaçoens do Ir. Pedro de Basto: Noticia, e Addição 563

§. IX

Noticia de Leonor Rodrigues 574

§. X

Noticia da Serva de Deos Maria da Cruz 575

§. XI

Breve Noticia da Soror Martha de Xpo. 577

§. XII

Neste §. se trata do Juramento de El Rey D. Affonso Henriques sobre a Apparição q̃ teve do Senhor no Campo de Ourique 578

Copia do d.º Juramento 580

Anno em q̃ se dêo a batalha do Campo de Ourique 585

Contemplação, ou Revelação, que teve hũ Conego de S.ta Cruz 591

Noticia do Illustre Martyr S. Vicente, Protector de Lisboa . . 608

Noticia do Illustre Martyr S. Sebastião, protector do Reyno . . 616

Noticia, e Revelação de Fr. Cosme, Converso de Alcobaça . . 620

§. XIII

Sobre o prodigio succedido na collocação da Estatua do Sto Rey no Frontispicio do Dormitorio de Alcobaça: Nota, e Supplemento 625

§. XIV

Relação do prodigio das 9. pancadas q̃ se ouvirão na sepultura do S.to Rey 628

§. XV.

Noticia do prodigioso Sino de Belilha 634

Capitulo 29. e ultimo da 2.ª Parte da Obra de Fr. Marcos de Guadalajara, intitulada: Memorable Expulsion... de los Moris-

cos. Trata este Capitulo dos Pronosticos Antigos e modernos, que publicão a declinação geral da Seita de Mafoma, e Liberdade de Jerusalem, e Palestina 643
e 644. Na pag. 646 se achará segunda vez copiada a Prophecia do S. Varão Nicolao Factor. E na pag. 649 o Pronostico de Acham Furuley, etc.

§. XVI

De outras Prophecias a respeito de Hespanha, e particularmente de Portugal 657
Noticia do Ven. Padre Antonio da Cõceyção, Conego secular de S. João Evãgelista, que morrêo, e está sepultado no Convento de Xabregas em Lx.ª 662

§. XVII

Sobre a Prophecia de Santo Angelo Carmelita: Noticia, e Addição 693

§. XVIII

Sobre as Revelaçoens do Irmão Pedro de Basto: Addição segunda 726

§. XIX

Dos Imperios de Daniel

O terceyro Imperio em Daniel não he o dos Gregos, mas o dos Romanos; e o quarto he o dos Califas 747
Prova-se da Visão de Daniel ser o quarto Imperio o dos Califas 756
Mostra-se ser o Turco a XI. ponta da quarta fera de Daniel . . 766
Do Quinto Imperio de Christo, segundo consta de Daniel . . . 775
Mostra-se estar perto o tempo da destruição do Turco 785
Prova-se q̃. este quinto Imperio terá por cabeça o Reyno de Portugal 793

§. XX

Visoens, q̃ teve o Ir. Pedro de Basto tocantes á Monarchia de Hespanha 804

§. XXI

Rasoens, que persuadem estar proxima a vinda do saudoso e suspirado El Rey Dõ Sebastião 806
Noticia do vulgarmente chamado Propheta de Leyria 811

§. XXII

Prophecia de hum Monge de S. Bernardo do Reyno de Napoles 819

Calculo desta Prophecia 821
Breve Sanctissimi Domini Nostri Clementis X in favorem Patris Antonii Vieyra expeditum 17 Aprilis 1675 836
Três *notandos* copiados do livro *Crisis paradoxa*, § 4.º 842
Addições e Notas 859

VOL. II (Ms. 357)

da collecção de D. Pedro da Encarnação
de Santa Cruz de Coimbra

Título na 2.ª página:

«Discurso, em que se mostra que El Rey Dom Sebastião he vivo e ha de vir ainda para ser Imperador do Imperio de Christo.

No anno de 1775. escrevi este Discurso, trasladando-o de huma copia manuscripta que me veyo á mão, feyta no anno de 1736. Seu Autor, cujo nome ignoro, he do seculo passado, como se mostra pelo que refere nas paginas... (sic).

Eis o:

Index do que se contem neste M. S. *pág.*

Discurso em q̃ se mostra q̃ o Rey D. Sebastião he vivo, e ha de vir ainda 3
Indicios naturais, e prodigiosos q̃ assim o aseverão 33
Rasoens equivalentes por onde se mostra q̃ ha Ilha emcuberta 58
Noticia da Ilha emcuberta dada pelos Padres Fr. Andre de Jezus, e Fr. Fran.co dos Martires 64
D. Sebastião não morrêo na batalha, nem até o momento prezente 81
Vaticinios, e pronosticos sobre a mesma materia 95
Carta de Fr. Bernardino de Sena ao Duque D. Theodorio sobre a mesma materia 104
Mostra-se como de facto q̃ ha Ilha emcuberta aonde dizem os Sebasti. está o R. D. Seb. 121
Fragmento da vida, e tribulação do mesmo R. 125
Coplas do Ermitão de Goadalupe. 143
Relação de D. João de Castro sobre as *Judiarias* q̃ Phelippe de Castella fez ao dito Rey 151
Prophecias, e Vatecinios sobre a m. mat. 201

Versos feitos ao Inperador Carlos 5.º sobre as professias de S. Izidoro 209
Professias do Ourives de Braga 221
Outavas offerecidas a J. C. Crucificado sobre o mesmo objecto tomando por tema as palavras=volo in te=etc. em 5 cantos 227
Professias sobre a ruina da Hespanha, e exaltação de Portugal 250
João Affonso de Aveiro escrevendo em 1479 263
Abade Joaq.m 267
Trovas axadas ao Rey D. João 3.º 293
Professias de S. Izidoro comentadas 296
Fragmentos de Bocarro . : 305
Quartetos feitos a Phelippe 3.º no tempo em q̃ D. Sebastião foi prezo em Veneza 310
Copias dos Breves de 3 Papas a favor do dito Rey D. Sebast . 316
Ermitão de Monserrate 324
Soneto q̃ se pos na porta do Pásso de Madrid quando veio a noticia de ter por si tocado o sino de Belilha 327
Professias vindas do Mosteiro de S. Sabba 328
Professias de Inglaterra 328
Ditas tiradas da Livraria do Cardial Borja 331
Ditas de S. Fran.co Xavier 333
Ditas do Beato Amadêo 337
Ditas axadas em huma bolsa do Arcebispo de Braga 341
Outras q̃ se dizem de Bandarra 349
Outra copia do Ourives de Braga 361
Ditas axadas no Mosteiro de Belem em 1603 369
Ditas de hum Monge de S. Bernardo 374
Trovas do D.r Pedro de Frias Cartuxo Espanhol 384
Egregio Emcuberto, Dialogo Portuguez 409
Carta de Felisberto a Fabio 483
Resposta de Fabio a Felisberto 492
Annotação ás duas precedentes 501
Outros discursos sobre a vinda do Emcuberto 517
Anecdota de hum Leitor anonimo. 528
Outras Professias de Bandarra. 531
Paraphraze das ditas 544
Comento ás mesmas. 551

Etimologias misteriozas do Vocabulo=Sebastianus=dipoiz de 696
Notas, e Adiçoens. 719
Professias de Abel Mouro 737
Papel axado no Espolio de Fr. Lazaro dos Martires falecido em 1603 740
Resposta de hum servo de Deos estando para morrer sobre a vinda de D. Sebast. 742
Trovas novissimas de Bandarra 747
Discurso da vida do Rey D. Sebas. 782

VOL. III (Ms· n.° 358)

Titulo na 11.ª pág:

ESPERANÇAS DE PORTUGAL

Quinto Imperio do mundo:

Primeira, e segunda vida de El Rey Dom João Quarto Escriptas por Gonçalo Annes Bandarra e Commentadas pelo Padre Antonio Vieira da Companhia de Jesus. Remettidas pelo dito a o Senhor Bispo do Japam O Padre André Fernandes.

Copiou Dom Pedro da Encarnação Conego Regular do Real Mosteyro de Santa Cruz de Coimbra, e seu Bibliothecario, para por sua morte ficar na Livraria do dito Mosteyro, a quem dedica todos os seus trabalhos. 1774.

Eis o:

Index do q̃ se contem neste M. S. *pág.*

Carta do Bispo do Japão sobre a vinda do Rey D. Sebastião, pelo P.e Ant.o Vieira 3
Petição do mesmo Vieira ao Conselho Geral do S. Officio . . 92
Informationes pro cauza Patris Antonii Vieir. 112
Defeitos do Juizo e Sentença na Cauza do dito. 134
Carta Apologetica escrita pelo mesmo ao Provincial da sua Companhia em Andaluzia 152
Historia do Futuro, e Esperança de Portugal 192
Elogio a o P.e Antonio Vieira 204
Breve de Clemente X a favor do dito 205
Proposta q̃ o mesmo fez a D. João 4.o a favor dos Judeos. . . 210

Parecer politico que se deu ao S.r D. João 4.º sobre o augmento do Reino. 235
Razoens aprezentadas ao S.r D. João 4.º por parte dos Judeos para se lhes perdoar o fisco dos bens sendo sentenciados no S. Officio . . . . . 251 v.
Papel sobre a confiscação dos ditos . . . . . 259 v.
Consulta q o Estado Ecleziastico juntou nas Cortes em Lisboa no anno de 1653 264
Edital da Inquizição para izentar do fisco os Judeos Negociantes 268
Papel a favor dos Judeos na mudança dos Estilos no S. Officio offerecido ao Principe D. Pedro . . . . . 274 v.
Narração verdadeira do q̃ se passou com os Judeos no tempo de D. Pedro 2.º 288
Carta q em nome do Tribunal do S. Officio se escreveo ao Princepe D. Pedro Regente do Reino sobre o recurso ao Papa . . . . . 291 v.
Consulta q o Estado dos Povos fez a S. Alteza sobre o perdão geral q pedião os Judeos. 297
Breve de Inocencio XI em q suspende o Inquizidor Geral se não entregar a o Nuncio 4 ou 5 proçessos de Judeos relaxados 300
Breve q Inocencio XI mandou ao Princepe D. Pedro para se remetterem huns Autos de Judeos relaxados 305
Breve de Inocencio XI. em q manda a os Arçebispos, e Bispos de Portugal conhecer das cauzas dos Judeos . . . . . 306 v.
Razoins offerecidas pelo P.e Antonio Vieira a D. João 4.º para com ellas satisfazer ás queixas do Papa 308
Papel offerecido ao Princepe D. Pedro para persuadillo a açeitar a Coroa de Rey. . . . . 315 v.
Pareçer de Antonio Vieira ao Princepe D. Pedro sobre hum tributo em nome dos rusticos da Serra da Estrela . . . . 335 v.
Do mesmo Vieira ao mesmo Princ. sobre conveniencias do Reino 345
Cartas do mesmo Vieira, q andao impressas. . . . . 352 v.
Outra do dito, em resposta a hum F. Correia e q não anda impressa. . . . . 375 v.

Projecto q a Gente da Nassão I. aprezentou ao Jezuita Manoel Fernandez, e a conferencia q com elle tiverão. 337
Carta q a Prinçesa Maria de Saboia escreveo ao Papa Clemente X sobre os Judeos . . . . . 407 v.
Copia da Carta q o Arcebispo Embaixador mandou de Roma a S. A. com o Breve do S. Off. 409
Carta de Vieira a hum Amigo sobre a contenda dos Judeos . . 415
Resposta 416
Carta de Vieira em Roma sobre os estillos da Inquizição em Portugal 439
Desemgano Catholico do mesmo Vieira á favor dos Judeos . 465 v.
Carta Proclamatoria sobre a duvida de se mandarem a Inocencio XI. os Proçessos q̃ pedia 469
Alvará de Ley de D. João 4.º em q̃ mandou se não confiscassem os Judeos condemnados no S. Officio 476

VOL. IV (Ms. n.º 359)

Não tem título.

Começa logo a pág. 1 com o

Indice do que se contem neste volume *pág.*

Elogio de D. João de Castro pelo Abbade Reservatario de S.to Adrião de Sever Diogo Barbosa Machado 13
Discurso da Vida do sempre bem vindo Rey D. Sebastião etc. feito... por D. João de Castro & 25
Versos, que se acharão entre os papeis do Ven. Arcebispo de Braga D. Fr. Bartholomeu dos Martyres: outros dizem, q̃ se acharão em huma bolsa q̃ o Arcebispo de Braga D. Sebastião de Matos tinha em a prizão. Principião: *Não sonhando &* 243
Argumentos, com que evidentemente se prova a esperada vinda do S.to Rey D. Sebastião & 252
Memoria de hum grande temporal de vento, q̃. houve a os 15 de Outubro de 1732; e damnos q̃ cauzou em o Rio de Lisboa, e em algumas terras da Estremadura 268
Egregio Encuberto, digo *Encuberto Egregio*. A Dedicatoria, e Prologo á d.ª obra someẽte se achará a pag. *271. deste volume*; porq̃ não determinava repetir a Copia do d.º Papel, q̃ já eu

Relação de quem foy D. Aleyxo de Menezes; e de algumas cousas, que lhe sucederão com ElRey D. Sebastião no tẽpo q̃ foy seu Ayo; e outros sucessos: Com a prática, q̃ fez a ElRey no dia em q̃. tomou a si o governo do Reyno, e elle se despedio da Ocupação de lhe assistir 332

Modo, com q̃. ElRey (D. Sebastião) dava lição; e hia ver a Rainha D. Catharina sua Avó 365

Do que El Rey (D. Seb.) passou com seu Ayo sobre o não deyxar ir fora em hũ cavallo; e do que passou com o General das Galés D. Fernando Alvares de Noronha, quando El Rey passou nellas a Tangere 367

Visoens prodigiosas, q̃ houve antes da jornada de ElRey p.ª Africa. 371

Visoens, q̃ no Reyno houve no dia da batalha, e outros sucessos nella:. 378

Sucesso q̃ acontecêo a huma carraca de Genova. na era de 1444 386

Versos q̃ se acharão na Livraria dos Frades Agostinhos da Cidade de Leyria, feytos em o anno de 1620 391

Prophecia d'El Rey D. Pedro 1.º referida por Pedro Aladio=Sagiferus Adolescens & 392

Copia de hũ Papel, q̃ acha sem titulo, o qual intituley=Provas da opinião affirmativa, isto he da opinião q̃. affirma haver Encuberto, e q̃. este he o Senhor Rey D. Sebastião 394

Utrum D. Sebastianus sit vivus, aut mortuus. 467

Versos latinos feytos por Rausendo, ou Rosendo (em Latim Rodusendus) Abbade no anno de 1350. 471

Vaticínio de S. Pedro de Alcântara, q̃ se achou no Cartorio do Infante D. Luiz, Irmão delRey D. João o 3.º na mudança do Mosteyrinho Arrabido, que chamão Jericó, junto a Salvaterra 472

Encuberto Egregio. Dialogo 475

Copiey segunda vez este Dialogo por hũ Ms. q̃. me enviou de Mafra o Dr. F. I. R., porque conferindo-o com outra copia q̃ annos antes tinha feyto, e vay a pag. 409 do meu 2.º volume, achey alguma diversidade. E pª. q̃. ficasse tudo juncto, tambem de novo copiey a Dedicatoria, e o Prologo, q̃. com outro intento tinha escripto já neste volume, onde ve a pag. 271. Estas repetidas copias me tem dado trabalho, que ou-

tros julgarão escusado; mas tomo-o cõ gosto, pela utilidade, q̃ dahi me resulta, para pelas diversas copias sobre diversos manuscriptos feytas, se possa tirar huma mais chegada à perfeyção.

Cópia do ultimo §. do Discurso, q̃. principia: Esta pergunta &. da sorte q̃. o achey no Ms. do Dr. F. I. R.=. 610

O Discurso de que agora fallo, já vay copiado no 2.º volume desta Collecção, onde principia a pag. 3. e no 6º volume vay outra copia, q̃. principia a pag. 38. Terceyra vez o copiey neste 7.º volume, onde principia a pag. 669.

Fundamentos por parte dos Sebastianistas, e suas Replicas, e contra-replicas. 611

Propheticas palavras attribuidas a S. Gil natural de Vouzela. Principião: *Quando Jorge me matar.* 636

Decimas feytas, e enviadas a o Imperador Carlos 5. antes de reynar, tiradas das prophecias de S.to Isidoro, e compostas em Salamanca, por Pedro de Frias de Vasconcellos . . . 637

Principião: *Nel año de tres quinientos*, São divididas em 3. Partes. A primeyra P.te tem Decimas 21.—A segunda tem 14 Decimas. A terceyra tem 16. Decimas. Seguem-se logo as Prophecias do mesmo Pedro de Frias, que principião: *De las puertas del Levante.*=São 6 Dozenas, de pés quebrados em 4 partes de cada huma 664

Desde a pag. 667 deste volume athe o fim della, v. pag. 874. se occupa com o q̃. copiey do Ms. q̃ me emprestou o P. M.e Dr. D. I. de G., o qual Ms. tinha sido do uso do P. D. Matheus dos Martyres. Nelle se continha o seguinte:

Recopilação das cousas mais notaveis para confirmação dos fundamentos dos que affirmão ha de vir ainda El Rey Dom Sebastião. 669

Hé o Discurso, de que fallo na precedente pag. 6 deste Indice. Tem a o princípio huma Protestação do Autor. Segue-se huma Falla a quem ler: e principia na pag. 672. o Discurso pelas palavras: *Esta materia, que Vmce me pergunta* &—

Copiey 3.ª vez este Discurso, com titulo de *Resposta* &., porque observey q̃. tinha alguma diversidade das outras copias.

Breve Tratado ácerca do tempo da vinda de ElRey D. Sebas-

tião, regulado pelo tempo, que a Escriptura Sagrada aponta a total ruina do Imperio Othomano. 756
Nova Indagação do Complemento das Prophecias sobre o tempo da vinda do Encuberto 790
Juizo que faz D. João de Castro, sobre a vinda de El Rey D. Sebastião. 799
Nome do Encoberto descuberto em varios vaticinios, e profecias 801

Varias prophecias a o intento
àlem das expendidas nas
obras antecedentes.

Prophecia de S. Damaso Principia: *Depois de hũ seculo passado* 805
São 3. Decimas.
Prophecia do Abbade Joachim. 808
Revelações de S. Brigida. 813
Prophecias achadas na India, juncto a o Altar de S. Thomé Apostolo.—Principião: *Pugnabit Rex &.* 822
Prophecia de S.to Angelo 824
Prophecia de S.to Amadêo 827
O Beato Amadeo (q̃. é o tiulo q̃. outros lhe dão) fallecêo em Milão, em 1482. Delle e de seus escritpos tratão com alguma diffusão Fr. João de S.to Antonio na Bibliotheca Franciscana, Tom. 1. pag. 54; e o Abbade Diogo Barbosa Machado no 1.º Tomo da Bibliotheca Lusitana, pag. 119. Podẽ-se ver tambẽ os Auctorés citados nas d.as Bibliothecas.
Carta, que escrevêo a V. Maria do Sacramento a o P. João Ribeyro seu Confessor em 19 de Agosto de 1663 832
Discurso que fez o P.e Antonio Vieyra da Companhia de Jesus sobre e pessoa do Rey promettido a Portugal. Feyto no anno de 1649 837
Copia da Carta, q̃. Fr. Bernardino de Sena Geral da Ordem de S. Francisco, escrevêo a o S.r D. Theodosio Duque de Bragança em resposta de outra, q̃. S. Ex.a escrevera a o d.º P.e 865
Prophecia achada no Convento de Ara Cœli de S. Francisco de Alcacere do Sal traduzida em vulgar 868

Algumas Prophecias de Fr. Bartholomeu Salutivo em verso Italiano. Entre ellas se faz menção de huns vaticinios de certo Ermitão de Castella, que forão achados no Anno de 1602 na China, entre huns papeis de Antonio Varéla. 870

Prophecia q̃. tem guardada os Abexins em seu Thesouro, conforme refere Carlos Carron na sua Historia Universal. . . 873

Não achey noticia de Carlos Carron, nem da sua Historia Universal.

Êste volume, depois da *Prophecia dos Abexins* contém ainda:

pág.

—Noticia extrahida do grande Theatro Historico de Guendeville acerca da prisão em Napoles do Sr. Rey D. Sebastião . . 875

—Nota sôbre a prophecia q tem os Abexins de q̃. se trata nas pag. 873 e 874 deste volume 878

VOL. V (Ms. n.° 370)

Não tem título.

Eis o:

Index do q. se contem neste M. S *pág.*

—Carta (em castelhano) q o P.e Antonio Vieira em 1686 escreveo ao Provincial da Companhia em Andaluzia 1

—Versos latinos contra o Marquez de Pombal 85

—Contra o mesmo 89

—Sonetos contra o mesmo 89

—Noticia de hum encontro q tiverão dois Ermitas no peditorio dos feijoens 92

—Parte da vida, e virtudes do Marquez 99

—Parabens q dão os Pastores ao Principe e Infanta pelo seu Cazamento 113

—Extracto breve das cartas q tem havido entre o Marquez de Pombal, e seu filho 115

—Mais sonetos contra o Marq. 119

—Dito na soltura do Bispo de Coimbra. 133
—Seguem-se mais son. contra o Marq. 137
—8.ª ao son.=Enq.to te dá tempo a Providencia= 140
—Petição q faz o Marquez ao Diabo, já no Pombal 145
—Mais sonetos=zabunba nelle= 147
—Confissão do dito Marquez discorrendo pelos Mandamentos 158
—Mais sonetos contra o dito. 162
—Petição q fez o Povo á Rainha 171
—Mais sonetos, Decimas, e Romances 172
—Instrução mandada ao Marquez de P. 217
—Testamento do Rey D. Jose 1.º 241
—Varias Cartas em parabens de humas a outras pessoas na deposição do Marq. e soltura de muitos prezos 143
—Avizos Regios, e varias Cartas sobre a mudança de Busaco p.ª S. Cruz dos Senhores D. Antonio, e D. Jose 255
—Reprezentação feita á Rainha por parte do infeliz Marquez de Gouveia. 259
—Queixas, e Apologia do Povo á Rainha contra o Marques, e seus apaixonados. 267
—Copia do Transsunpto da Bula de Provizão do Ex.mo S.r Bispo de Zenopoli Coadejutor, e sucessor do Ex.mo S.r D. Miguel . 283
—Pastoral do Ex.mo S.r D. Miguel sobre a celebração da Festa do SS. Coração de Jezus. 291
—Papel de Luis de Melo contra o S.r D. Miguel 301
—Avizo da Secretaria para se recolherem os Religiozos q. tinhão sido prezos pelo M.. 319
—Copia do Decreto pelo qual o Rey D. Jose entregou o governo do Reino a sua mulher 320
—Avizo da Rainha p.ª o Abbade Esmoler Mor 325
—Itenerario do S.r D. Mig. vindo para Coimbra 331
—Carta do Principe Kaunitz ao Inbaixador em Lx.ª 343
—Perguntas q. se fizerão ao Marquez sobre a cauza dos Jezuitas 345
—Copia de huma Carta do Inperador p.ª o Duque de Lafoins . 350
—Relação do forte da Junqueira, e do q. nelle se tem passado 351
—Decreto da Rainha Contra o Marquez 579
—Dito dito do Desembargo do Paço. 583
—Alvará da Rainha sobre os tiros do R. D. Jose 585

—Carta de D. Leonor de Tavora 692
—Manifesto do Inperador Carlos 6.º á Curia Rom. 629
—Carta de Vieira ao Marquez de Gouveia 663
—Dita ao Cardial Alemcastro 665
—Carta q. do Ceo manda o Rey D. Jose 1.º ao Marquez de Pombal 667
—Obras q. se não imprimirão do P.º A. Vieira 679

N. B.

«Adiante deste Index se acha hum do copista, mas como sô trata dos sonetos, por isso julguei necessario outro q. mostrasse tudo o q. ha neste M. S.»

(Segue o dito *Indice dos Sonetos*)

VOL. VI (Ms. n.º 361)

Não tem título.

Eis o:

Index do q. se contem neste M. S. — *pág.*

—Breve noticia da Veneravel S. Brizida de S. Antonio . . . 1
—O q̃ aconteçeo a D. Aleixo Aio do Rey D. Sebastião no mesmo dia em que tomou conta delle 19
—O q. aconteceo ao P.º Fr. Antonio de Jezus á hora da sua morte 20
—Oração q. todos os dias rezava o mesmo Relig. 21
—Carta de Jeronimo Pereira de Sá sobre a perda do Rey D. Sebastião em Africa a 5 de Ag. de 1578 23
=Prova, ou Discurso sobre a existencia, e futura vinda do Rey D. Sebastião 34
—Noticia do q. forão as sibillas, e dos A. A. q. tratão dellas. . 411
—Vaticinios da Sibilla Erytreia. 429
—Noticia de varios vaticinios do Rey D. Sebast. 496
—Comento ás Trovas de Bandarra 515
—Figuras destas Trovas 534
—Rayo satirico contra Thomas Pinto Brandão Albardeiro das satiras. 537

—Satira de Fr. Andre Paulista contra Thom. Pint. 512
—Advertencia do Conde da Ericeira a Thomas. 547
—Professias do S. Varão Pedro das Chagas 518
—Resposta q deu o D.r Salazar a Phelippe 4.° 551
—Pronostico certo, e verdadeiro 562
—Proçesso da Madre Thereza no Acto da Fé no anno de 1732 577
—Carta q. escreveo hum a outro Amigo sobre D. Sebast. . . . 693
—Trovas novissimas de Bandarra. 699
—Noticias de huma prodigiosa creatura. 707
—Breve noticia q. dá o P.e Thomas da Silva, e o P.e Vicente de Oliveira de hum homem em Roma prezo por vaticinar do futuro 712
—A' Escola de dança q. ha no sitio da Mizericordia, onde he mestre hum q. foi carpinteiro, e sobre outras modas. Sonetos 719

VOL. VII (Ms. n.° 362)

Não tem título.

Index do q se contem neste M. S *pág.*

—Instrução de Bibliotecarios 1
—Sumaria noticia principalium Auctorum. 13
—Memoria do q. aconteçeo em S.ta Cruz em 1768. 75
—O q. aconteçeo em 1769. 86
—Carta Regia ao Cabbido. 97
—Dita ao Vigario de S.ta Cruz 100
—Dita ao Provincial dos Hermitas Calçados. 109
—Dita p.a a Universidade. 115
—Dita q. se pregou em Monte Mor contra o Bispo de Coimbra 119
—Dita do Conde de Oeiras ao Vigario de S. Cruz. 121
—Dita ao Definitorio em S. Cruz 125
—Dita do Reitor da Universidade. 133
—Resposta q. veio ao Provedor sobre o Inventario do Mosteiro de S. Jorge 134
—Gasto de Mafra todos os annos 137
—Carta ao Patriarca 141
—Lista dos Padres q. forão p.a Mafra em 1771 146
—*Concentus Metricus* 151

—Memorias Mafrenses. 153
—Memorias de 1771. 267
—Continuão as Memorias de Mafra 290
—Sucessos notaveis do anno 1774 441
—Compromisso da Irmandade do N. S.ª da Conceição 447
—Memoria de alguns livros impressos pertencentes á Sr.ª da Conceição . . . . . 472 v.
—Memorias da Sr.ª da Rocha, digo=da Tocha= 474
—Narracão do formidavel Terramoto em 1755 489
—Relação da preciosa morte do P.e D. Fernando da Cruz. . . 524
—Relação q. deo Luis Ant.o Carlos Furtado Mendonça da sua entrada, e sahida de S. Cruz 532
—Carta do mesmo a D. Thomas d'A. M.ª . . . . . 538 v.
—Memoria da Reliquia dos S.tos Martires de Marrocos p.ª Vilella 542
—Engano Judaico contra o D.e Engano Catolico de hum Reo enganoso, e enganado em resposta ao P.e Vieira 605
—Papel q. de Roma mandou o mesmo Vieira ao Principe D. Pedro, Regente do Reino, sobre a Leij de exterminio dos Judeos pelo roubo do S. S. Sacramento na Igreija de Odivellas 611
Sobre a prohibição dos Cazamentos . . . . . 631 v.

Pôrto.

JOÃO GRAVE

PROJET POUR L'ORGANISATION INTÉGRALE ET TRADITIONALISTE D'UN ÉTAT(1)

«Le «nucléum» ainsi compris s'occupera de toutes les questions administratives intéressant *exclusivement* son petit domaine; enseignement, voirie, hygiène, assistance, etc. Toutefois, il n'aura pas de budget propre et devra se contenter des sommes mises à sa disposition par le premier degré de l'organisation administrative. Ainsi seront évitées toutes possibilités de gaspillage des deniers publics par des citoyens irresponsables. Dans des limites aussi étroites tous pourront être utiles—un concierge donnera un avis autorisé sur l'hygiène des maisons, un cantonnier sur la voirie—les meilleurs se formeront à l'administration de la chose publique et pourront rendre ensuite des service plus importants dans l'organisme administratif du premier degré, personnalité juridique ayant cette fois son budget, ses fonctionnaires, etc., et qui correspondra approximativement aux arrondissements, aux cantons ruraux, aux grandes villes, etc., etc.»

«Cet organisme administratif du premier degré, venant immédiatement après le nucléum aura à sa tête un gouverneur, nommé par le gouverneur général de l'organisme du second degré, désigné lui-même par le chef de l'État,

---

(1) Cont. do n. 1, vol. 89, pág. 96.

ce qui établira une certaine unité, unité nécessaire, dans l'administration générale du pays.

«Ici plus d'assemblée générale, mais un conseil comprenant, dans la proportion d'un sixième, les délégués des corporations légalement constituées; dans la même proportion des citoyens choisis par le gouverneur général; enfin, pour les deux tiers les délégués des nucléums, proportionnellement à la population et à raison d'au moins un par noyau.

«Par ce choix, les citoyens non élus auront, cette fois, épuisé leurs droits, au moins leurs droits *directs*, car leurs délégués continueront à intervenir das les élections ultérieures, ainsi que nous le verrons plus loin.

«Le suffrage universel restera donc à la base du système, mais les choix suprêmes seront confiées à des personnalités déjà triées elles-même dans la masse. On aura, en même temps supprimé cette agitation stérile qui tous les quatre, cinq ou six ans dresse les uns contre les autres des compatriotes qui, dans la crise internationale actuelle ont fort impérieusement besoin d'être unis. Pour éviter par ailleurs la constitution d'une classe de politiciens professionnels, les fonctions de ces délégués seront gratuites et il en ira de même inclusivement jusqu'à la Chambre des députés, le Sénat, le Conseil d'État, le Conseil privé du pouvoir coopérateur, inclusivement. Les diverses organisations corporatives ou administratives auront toutefois le droit de subventionner leurs représentants, si elles le jugent à propos.

«Le conseil du premier degré qui rapelle un peu nos conseils généraux avec toutefois, par l'intervention des groupements professionels, un mode de recrutement plus en rapport avec l'évolution des sociétés modernes, aura,

cela va sans dire, des commissions chargées de rapporter les diverses propositions de ses membres, ainsi que les budgets des diverses branches de l'administration. Il se réunira tous les mois et les décisions prises dans ces réunions pourront, mais *une seule fois*, lui être renvoyées avec raisons justificatives par cette sorte de préfet au petit pied que sera le gouverneur.

«Jusqu'ici M. da Costa Lôbo innove relativement peu. Il est plus original quand il réserve la discussion orale aux commissions, n'accordant au conseil que le droit de voter sans débats, ses membres ayant toutefois la possibilité de justifier *par écrit* leur décision.

«Cette passivité de l'élément décisif, qui rapelle un peu celle à quoi était réduite le «corps muet» de la Constitution impériale, choque un peu nos habitudes d'esprit. En fait, pourtant, l'expérience est là pour nos apprendre que la discussion n'est vraiment utile qu'entre personnes peu nombreuses et effectivement au courant de la question qu'elles étudient. Ce sera le cas des commissions prévues par M. da Costa Lôbo, puis que les membres en seront choisis d'après leur provenance, à l'exception des délégués des nucléums repartis par la voie du sort.

«Enfin, innovation non moins capitale: Les délibérations du conseil ainsi prises devront être soumises, dans les trois jours, à une commission de rédaction déléguée du pouvoir judiciaire. Cette commission vérifiera si ces décisions sont d'accord avec les lois générales du pays et, si oui, leur donnera une forme juridique.

«Nous voici maintenant parvenus au second degré de l'organisatian administrative, correspondant au département ou à la région. Nos retrouvons ici sensiblement les mêmes organismes que tout à l'heure et fonctionnant de semblable

façon. Le gouverneur général sera, rappelons-le, nommé par le chef de l'État, les délégués du nucléum seront remplacés par les delegués du Conseil du premier degré. Pour le reste tout sera identique, y compris le contrôle final exercé par la délégation du pouvoir judiciaire.

«Partis du plan administratif, envisagé dans son domaine le plus restreint, nous sommes arrivés maintenant d'échelons en échelons, au plan polttique, à cette autorité suprême que M. da Costa Lôbo décompose, non pas en trois, mais en quatre pouvoirs, savoir ceux que nous connaissons déjà: le Législatif, l'Exécutif, le Judiciaire, et un nouveau, le Coordenateur, chargé plus spécialement d'assurer l'équilibre, non plus cette fois entre les citoyens et l'Etat, mais entre les diverses forces de ce dernier, ce qui est proprement le but poursuivi par toutes les Constitutions libérales,—dans le plein sens du mot, et donc ennemies de quelque tyrannie que se soit, fut-elle même collective—le but, au moins théorique, de toutes les Constitutions démocratiques.

«Nous disons démocratiques et non républicaines, car M. da Costa Lôbo confie cette attribution nouvelle au chef de l'État lequel pourra aussi bien être un monarque héréditaire qu'un président de la République—élu tous les ans, avec faculté de renouvellement de son mandat, par les députés, émanations indirectes mais certaines du peuple souverain.

«Un an ou toute une vie, voilá bien des extrêmes, dira-t-on. Poussons jusqu'au fond l'analyse et nous verrons la raison d'être de cette apparente contradiction.

«Le chef de l'État aura, en effect, la nomination non seulement des gouverneurs généraux, mais aussi des ministres, conseillers d'État, des Sénateurs en partie, etc. etc.,

bref de tous les fonctionaires de quelque importance, y compris les membres de ce conseil privé qui l'assistera dans toutes les délibérations de conséquence. Seul le pouvoir judiciaire, complètement indépendant, nous le verrons bientôt, échappera à son emprise. Dans ces conditions pour éviter le rotativisme, cette plaie qu'ont connue trop longtemps les pays latins, il faut accorder au chef de l'État soit un mandat sans limite de durée, soit au contraire un mandat si court qu'on ne saurait envisager de bouleversement administratif lors de l'élection présidentielle, qu'en cas de véritable nécessité.

«Seul, aussi ce pouvoir, et ceci est particulièrement important, peut détruire *ab ovo* la tyrannie parlementaire.

«Cette tyrannie, M. da Costa Lobo l'évite aussi tant par la limitation des attributions du législatif que par la division de ce dernier. Il conserve bien une Chambre des députés et un Sénat mais, alors que, dans les Constitutions actuelles, les deux assemblées ne diffèrent guère que par leur mode d'élection, dans le système de M. da Costa Lobo, elles ont à la fois des fonctions et un recrutement différents.

«Aux députés élus tous les ans par les délégués des nucléums aux conseils du premier degré et donc représentants indirects du peuple souverain, il appartiendra de voter les lois, mais de le voter en silence, ce qui supprime les surenchères démagogiques ainsi que les effets de tribune chers aux Latins, mêlés de Celtes que nous sommes! Chers, qu'on nous pardonne cette mauvaise plaisanterie— chers dans tous les sens du mot! Comme dans les organisations administratives chacun gardera la faculté d'expliquer son vote par écrit, mais la discussion proprement

dite demeurera toujours ainsi que précédemment, réservée aux commissions.

«Ces lois ainsi votées, il reviendra au Sénat de les préparer avant qu'elles soient soumises à la Chambre puis de les modifier si les députés les repoussent. Ces derniers représentent, avons-nous dit, l'élément populaire, la nation à qui la décision appartient en définitive; le Sénat, lui, est, par contre un simple organe de la technicité. Aussi comprend-il pour un quart des citoyens choisis par le chef de l'État; pour un second quart, des personnes désignées par leur fonction; pour moitié enfin des délégués des corporations. Juristes, administrateurs, professionnels de tout ordre seront, il va de soi, et comme à la Chambre, répartis entre différentes commissions pour le travail préparatoire des rapports. Ces commissions seront présidées d'office par les ministres au département duquel elles ressortiront.

«Ces mêmes ministres seront d'ailleurs responsables de leurs actes devant la Chambre, mais dans des conditions un peu particulières évitant, autant que faire se peut, toute crise inutile, et que nous retrouverons plus loin. Ainsi s'établira, par une double attache, la liaison entre le législatif et l'exécutif.

«Donnant le vote des lois aux députés, leur préparation aux sénateurs, M. da Costa Lobo ne leur en donne ni à l'un ni à l'autre l'initiave. Ainsi pare-t-il définitivement à toute possibilité de tyrannie et revient-il d'un même mouvement, à la meilleure tradition démocratique.

«Il accorde, en effet, la faculté de proposer les lois exclusivement aux chefs des divers départements ministériels, chacun pour leur spécialité, aux conseils des diverses organisations administratives, enfin à tout groupe de

vingt citoyens non privés de leurs droits. Le Sénat aussitôt saisi devra toujours statuer dans les soixante jours et de même la Chambre ne pourra lever les séances qu'après épuisement de son ordre du jour, ainsi déterminé au moins indirectement par le Sénat.

«À ces deux organismes, M. da Costa Lobo en superpose un troisième, le Conseil d'État dont les membres seront nommés sans conditions de durée par le roi ou président de la République. Ce conseil pourra renvoyer une fois au Sénat pour une nouvelle délibération et avec raisons justificatives, toutes les lois, à l'exception de celles relatives au budget. En somme, émanation du pouvoir coordonnateur, il jouera à l'égard des assemblées suprêmes, le rôle joué vis-à-vis des conseils par les gouverneurs et gouverneurs géneraux qui, eux aussi, sont nommés indirectement ou directement par le chef de l'État.

«Complétant le parallélisme, une commission du pouvoir judiciaire vérifiera si les textes ainsi établis ne sont pas en contradiction avec la législation générale du pays et enfin leur donnera la forme définitive.

*
* *

«Nous avons déjà été amenés à signaler le mode de nomination des ministres et à indiquer de façon succincte quels rapports existaient entre les pouvoirs législatifs et exécutifs. Les membres de ces derniers, les ministres seront, répétons-le, nommés para le chef de l'État, sauf pour les ministres de la Guerra, de la Marine et de la Justice, qui seront d'office respectivement le plus ancien des officiers généraux de chacune des deux armées et le plus ancien membre du conseil supérieur de la Justice.

traiter sur le pied d'égalité le juge d'un arrondissement campagnard et le magistrat chargé en haut lieu de statuer sur les appels ou les pourvois en cassation. D'autre part, il est toujours mauvais de supprimer, avec le choix entre les bons et les médiocres, toute émulation. M. da Costa Lobo préconise pour sa part, une solution ingénieuse mais hardie, savoir la constitution du pouvoir judiciaire en un corps autonome, s'administrant lui-même, sans aucun contrôle, ni même droit de regards étrangers. Les nominations et changements y seront confiés à un conseil supérieur élu par les magistrats eux-mêmes et parmi eux. Le doyen de ce conseil sera d'office, répétons-le, ministre de la Justice.

L'expérience de notre ancien régime nous montre quel danger il peut y avoir à constituer ainsi, non pas seulement parallèlement, mais presque au-dessus des autres pouvoirs publics, un corps judiciaire. Sous prétexte de défendre les citoyens contre les abus de l'autorité centrale et parce qu'on leur avait donné le simple droit d'enregistrer les ordonnances royales, nos parlements ont trop souvent troublé gravement le pays dans leur seul et propre intérêt. On les trouve ainsi à l'origine de tous nos désordres, y compris la Révolution française.

«Ce souvenir pourtant ne doit pas nous arrêter. Connaissant bien le mal, on peut précisément d'autant mieux en chercher les remèdes. Et tout d'abord un concours très sérieux à l'entrée de la carrière, voire à chaque échelon nouveau, supprimerait avec tout danger de népotisme la possibilité que se constitue une caste fermée.

«Il y aurait lieu ensuite de prendre garde à ne pas laisser les magistrats discuter le fond des lois et des arrêtés dont ils seront chargés tant de polir la forme que de

«Sur la proposition d'au moins vingt députés, la Chambre pourra toujours discuter leurs actes, leur retirer sa confiance et même les renvoyer aux fins de condamnation devant le pouvoir judiciaire. Cette responsabilité toutefois sera strictement personnelle. On ne verra pas un excellent ministre des Finances renvoyé à ses chères études pour une faute commise par son collègue des Affaires étrangères, ce qui est à vrai dire une des stupidités les plus certaines d'un système où ces sortes de certitudes ne manquent point.

«Aussi bien, ces ministres ne seront-ils que des chefs d'administration, recrutés comme tels, des directeurs généraux et non point des hommes politiques. Quand change la majorité de la Chambre on ne change point pour autant nos directeurs.

*

* *

«Nous avons déjà vu le rôle capital joué par le pouvoir judiciaire dans la confection des lois, décrets e arrêtés. Il sera naturellement chargé aussi de rendre la justice, M. de La Palisse l'eût écrit pour nous.

«Dans l'une et l'autre hypothèse, il faut une indépendance non pas relative, mais absolue et ce n'est pas en France où l'on voit les plaideurs les plus tarés s'adresser de préférence aux avocats, anciens et futurs Gardes des sceaux, maîtres de l'avancement de la magistrature, ce n'est pas en France que l'on peut protester contre cette affirmation. D'aucuns préconisent pour parvenir à cette indépendance, le juge unique avec un traitement considérable établi *ne varietur*. A priori, il paraît assez difficile de

vérifier ce que nous pourrions appeler la constitutionnalité.

«C'est évidemment au pouvoir coordonateur, c'est-à-dire au chef de l'État assisté de son conseil, qu'il appartiendra de tenir la main à ce que soient ainsi respectées les attributions de chacun. C'est également à lui que reviendra le soin de veiller à la probité du ou des concours, bases morales de la nouvelle institution.

*

* *

«L'édifice est maintenant achevé et ceux-là même qui ne le trouveraient point beau, notamment ces politiciens dont M. da Costa Lobo supprime les prébendes, ne peuveut nier qu'il ne soit d'une architecture originale.

«Compliquée aussi, diront certains ! Très sincèrement nous ne le croyons pas et nous pensons même que si l'on donnait un résumé aussi succinct de notre actuelle organisation politico-administrative, celle-ci paraîtrait beaucoup moins simple.

«Quelques bons apôtres protesteront aussi que cette Constitution n'est pas assez démocratique. Nous connaissons le couplet et comment on en use dans les milieux parlementaires toutes les fois qu'il est question de supprimer un de ces nombreux abus, qui d'ailleurs reparaissent le lendemain de leur mort, tant ils sont inhérents au système; mais ici la réponse est vraiment trop facile.

«Une telle objection en effet, si spécieuse qu'elle soit en son fond, pourrait peut-être être prise en considération dans les pays où existe, soit l'initiative populaire, soit le plébiscite pour l'élection présidentielle. En France, nous

n'avons rien de tel, et en accordant aux simples citoyens le droit de proposer des lois, comme aussi en leur confiant une partie de la gestion directe du domaine national et communal, M. da Costa Lobo fait au peuple un crédit que lui refusent les plus hardis en parole de nos démagogues professionnels.

«Par ailleurs l'élection des députés au second degré n'empêche pas qu'ils n'émanent du suffrage universel.

«Quant à la diminution du pouvoir des députés, nous n'en saurions être ému. Il faut bien que ces messieurs comprennent que leur cause et leurs intérêts ne se confondent pas nécessairement, quoiqu'ils en disent, avec la cause et les intérêts du peuple.

«Si nous parvenons à oublier tout cela, à regarder les faits en face et de voir clair, après avoir dissipé la brume des idées préconçues, nous serons surpris au contraire du libéralisme de cette Constitution en même temps que de sa cohérence et de sa solidité, surtout des idées nouvelles qu'elle nous apporte dans une matière où l'on se traîne toujours dans les même ornières alors que presque tout pourtant y est à renouveler».

F. M. da Costa Lôbo
(Professeur de l'Université de Coimbra)

COIMBRA (1)

Coimbra!... Pela névoa, peregrina
Minha lembrança saüdosa...
Fontes d'água cantante e rumorosa,
Lágrimas com sorrisos de menina...

Oh! Païsagem gentil!... Rosa em botão...
Suavemente, num saüdoso jeito,
Embalo-te apertada ao coração,
Como uma filha que se traz ao peito...

Fontes de Inês chorando a mágua fina
Que em amorosas lágrimas insiste,
Flèbilmente a rezar entre a neblina:
—*Alma minha gentil que te partiste...*

---

(1) Vide nota da pág. 1 do vol. 87.

Arrazam-se-me os olhos de ternura...
Tricaninhas com voz de cotovias...
E a voz da F'licidade, muito pura:
—Olá, Senhor Doutor! Muito bons dias!...

E a Ronda da Saüdade em torvelinho...
Choupal... Mata do Rei... e os Olivais...
Oh! ceias no Julião e no Magrinho...
Oh! minha vida que não voltas mais...

AMÉRICO CORTÈS PINTO

MANUAL DE HERÁLDICA PORTUGUESA [1]

II

ARMAS

a)—Natureza

1)—*Assumidas*

2)—*Difamadas*

3)—*Falsas*

4)—*A inquirir*

5)—*Falantes*

I)—*Completas*

a')—*Puras*

b')—*Simbólicas*

II)—*Incompletas*

a')—*Só no timbre*

b')—*Só no escudo*

III)—*Mixtas*

O conjunto heráldico completo que tem o nome de *escudo de armas,* ou simplesmente *armas,* deve ser estudado sob três aspectos: atendendo à sua natureza; olhando à forma como é ordenado; e tendo em vista os elementos que o compõem.

---

[1] Cont. do n.º 1, vol. 89, pág. 52.

Observando as armas pela sua natureza, notam-se as seguintes classes:

1)—*Assumidas:* quando alguém sem direito de sucessão ou concessão, toma para seu uso determinadas armas;

2)—*Difamadas:* quando têm qualquer alteração na sua correcta ordenação, com o fim especial de marcar um feito que deslustra, mas que não chegou a desnobilitar;

3)—*Falsas:* quando organizadas contràriamente às determinações da lei heráldica;

4)—*Inquirentes:* quando propositadamente estão infringindo a lei heráldica, com o fim de obrigar quem as observe a *inquirir* a razão de tal irregularidade: se é por feito honroso que se quis perpetuar nas armas, se é por estas serem *falsas;*

5)—*Falantes:* são aquelas cujos símbolos foram adoptados para representar determinado apelido, não pelo simbolismo, mas porque a sua designação vulgar é igual ao apelido em questão.

A propriedade *falante* das armas não tem sempre a mesma fôrça. E essa desigualdade é que justifica a classificação em *completas* e *incompletas.*

I)—Na primeira categoria há a distinguir se as armas são apenas *falantes,* ou se acumulam, com essa função, a razão simbólica.

II)—As *incompletas,* são, como se compreende, *falantes só em parte.* Assim, têm essa particularidade *no campo do escudo,* ou no *timbre.*

III)—Há ainda uma outra categoria, que se pode incluir no segundo grupo, e a que chamarei *mixtas,* por apresentar peças falantes em mistura com outras que o não são. Geralmente, nesta variante, a parte falante é também simbólica.

b)—Ordenação

1)—*Simples*

2)—*Compostas*

I)—*De costado*

II)—*De aliança*

III)—«*Pendão genealógico*»

Numas armas, há, no primeiro exame, de julgar se nelas se representa um só apelido, ou mais.

1)—No primeiro caso, as armas são *simples*, e dizem-se *plenas*. Estas armas são as que competem ao chefe da linhagem.

2)—No segundo caso, são *compostas*.

I)—Nestas, há a atender à razão inicial que presidiu à sua ordenação: ou se pretende reünir as armas de dois, três, quatro ou mais avós, e nesse caso são de *costados*; ou se teve em vista, ùnicamente, juntar dois ou mais apelidos, que estavam ligados por matrimónio, como por exemplo, o enlaçar as armas paternas com as maternas.

II)—Neste caso são de *aliança*.

Podem conseguir-se armas de aliança, conjugando dois escudos, isto é, encostando o escudo das armas maternas, ao escudo paterno, pelo lado direito dêste. O elmo, ou coronel, é comum, pondo-se sôbre a união dos dois escudos, sendo o timbre o das armas paternas. Há ainda outra forma: a utilização do *sôbre-pôsto*, que é um outro escudo menor, com área igual a um cantão do escudo sôbre que assenta. No *sôbre-pôsto* vão as armas maternas. Êste pode, por vezes, ter ainda por sua vez, um escudo, que toma o nome de *sôbre-*

-pôsto de tudo, com a área proporcionada da mesma forma.

III)—Quando num escudo se combinam todos, ou a grande maioria, dos quartéis a que alguém tem direito, obtem-se um escudo de costado que tem o nome de *pendão genealógico*. No entanto, em Portugal, os documentos oficiais só se referem aos *esquartelados*, sendo, além disso, muito raro encontrar escudos de armas com mais de 16 quartéis. A impossibilidade legal de empregar o contra-contra-esquartelado, já, por si, traz uma certa limitação.

c)—Composição

1)—*Escudo*

I)—*Formato*

II)—*Proporções*

III)—*Traçado*

IV)—*Topografia*

V)—*Partições*

a')—*Ordem*

VI)—*Peças*

a')—*Categoria*

1')—*Primeira ordem*

a'')—*Desdobramentos*

2')—*Segunda ordem*

3')—*Terceira ordem*

b')—*Proporções*

VII)—*Figuras*

a')—*Natureza*

1')—*Naturais*

2')—*Artificiais*

3')—*Quiméricas*

VIII)—*Localização das peças móveis*
IX)—*Côres*
a')—*Esmaltes*
b')—*Metais*
X)—*Peles*
a')—*Arminhos*
b')—*Veiros*

2)—*Elmo*
I)—*Elmo*
a')—*Natureza*
b')—*Proporções*
c')—*Situação*
d')—*Posição*
e')—*Categoria*
f')—*Elementos componentes*

3)—*Coroa e coronéis*
I)—*Natureza*
II)—*Categoria*
III)—*Proporções*

4)—*Timbre*
I)—*Natureza*
II)—*Proporções*

5)—*Ornatos exteriores*
I)—*Tenentes*
II)—*Suportes*
III)—*Trofeus*
IV)—*Tarjas*
V)—*Insígnias cavaleirescas e honoríficas*
VI)—*Pavilhões*

6)—*Legendas*

I)—*Tenção*

II)—*Grito de guerra*

Vamos agora ver as partes componentes do escudo de armas, os seus elementos constitutivos.

1)—Primeiramente, é claro, surge o próprio *escudo*.

O escudo heráldico nasceu do escudo peça de armaria, que completava, com a espada e a lança, a armadura móvel do cavaleiro.

I)—Por isso, o *formato* daquele acompanhou sempre o formato dêste.

Inicialmente, bastante alto e terminado em ponta; é o escudo primitivo, *clássico* (fig. I). Breve passou a ser mais curto, e redondo inferiormente; é êste o considerado nacional, o escudo *português* (fig. II). Por último, veio o escudo *francês* (fig. V) — pois cada povo, no geral, tem um formato especial e particular de escudo — que é rectangular, com os cantos inferiores boleados, e terminado em ponta, no meio da base. Êste formato, embora o mais divulgado e seguido, por melhor se prestar à arrrumação das peças e figuras, não é aconselhável, visto têrmos outros com mais direitos.

O segundo formato indicado é o que devemos seguir sempre, visto ser aquêle que mais honrosas tradições tem no nosso país, além de que é caracteristicamente peninsular.

Fora êstes formatos, usados em Portugal, há ainda o *elipsoidal* ou *ovado* (fig. III) de origem italiana, actualmente em uso restrito ao clero, e a *lisonja* (fig. IV), própria e inventada para receber as armas femininas. Esta tem a característica única de ser sempre *partida,* ou

com as armas do marido, ou com prata lisa, quando se trate de uma senhora solteira.

II)—Os escudos não se traçam ao acaso, com quaisquer dimensões arbitrárias. Têm proporções *determinadas* (fig. VI) e previstas, que convém respeitar para o bom equilíbrio do desenho e de todo o conjunto.

A proporção a guardar, é que a *altura deve ter, a mais do que a largura, uma oitava parte daquela.* Ou, por outras palavras: a altura está para a largura, como sete está para oito.

III) -Para o seu *traçado,* a base é sempre um rectângulo, menos para o *ovado.*

Os processos são, conforme o formato, da maneira que passo a indicar:

Escudo primitivo: (fig. VII) Traça-se o rectângulo A B C D na medida desejada, mas dentro das proporções atraz indicadas. Dividem-se as linhas A C e B D em oito partes iguais que são, respectivamente E F G, etc. e E' F' G' etc. Dividem-se depois as secções F G e F' G' em duas partes iguais, respectivamente FH, HG e F'H' e H'G'. Fazendo centro alternadamente em H e H' traçam-se dois arcos de círculo, com o raio H G' ou H' G, pois são iguais as distâncias, obtendo-se assim o ponto O no cruzamento dos referidos arcos, que é a ponta do escudo. Êste será A B H' O H A.

Escudo nacional: (fig. VIII) temos o rectângulo A B C D. Em B D, marca-se um ponto F, á distância de D, de três oitavas partes de BD. Marca-se em A C, um ponto correspondente a F e que será E. Em G que ficará a igual distância de E e de F, faz-se centro, e com um raio G E, traça-se o arco E H F. E assim temos o escudo A B F O E A.

Escudo ovado: (fig. IX) Traça-se uma linha vertical, onde se marca a altura que se deseja dar ao escudo. Seja ela A B. Fazendo centro em A e com um raio igual à têrça parte de A B, traça-se o arco C D E; e, fazendo centro em B com o mesmo raio, o arco F G H. Fazendo centro em D e com o mesmo raio da têrça parte de A B, traça-se a circunferência A C I G K E, e de G a circunferência D I F B H K. Fazendo centro em K e com o raio CK trace-se o arco C F; depois, de I o arco E H. Temos, assim, a oval A E H B F C A.

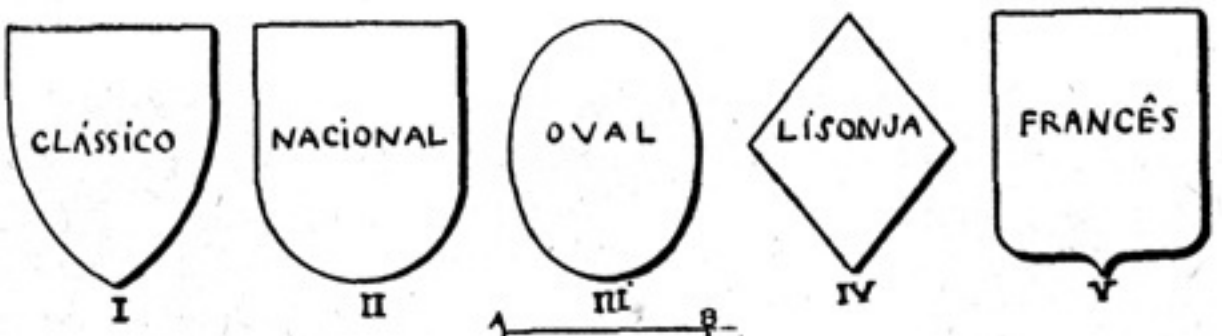
Lisonja: (fig. X) A lisonja é a figura geométrica do losango, com quatro lados iguais E H, H F, F G, e G E, apresentando dois ângulos agudos, G E H e H F G e dois obtusos E G F e E H F. A distância G H, tem a menos do que a distância E F, uma oitava parte desta.

A linha de periferia do escudo, o contôrno, é o que vulgarmente se chama *bordo do escudo*, que ao brasonar tantas vezes é citado.

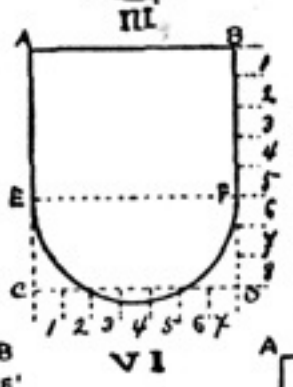
IV)—O campo do escudo tem a sua topografia própria, sem o conhecimento da qual é impossível compreender a orgânica do brasão.

Consta a sua planta de *nove pontos* ou lugares, que são (fig. XI):

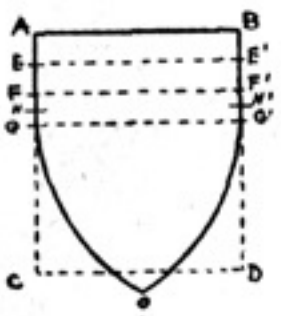
1—Ângulo direito do chefe
2—Meio do chefe, ou, simplesmente, chefe
3—Ângulo esquerdo do chefe
4—Flanco direito
5—Centro do escudo, ou ponto de honra
6—Flanco esquerdo
7—Ângulo direito da ponta ou do contra-chefe



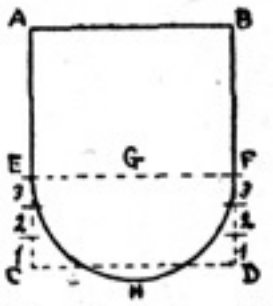
I II III IV V



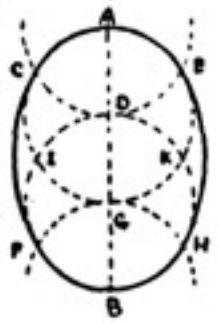
VI



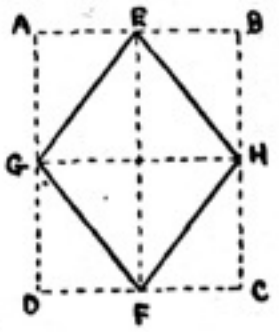
VII



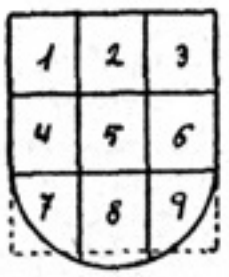
VIII



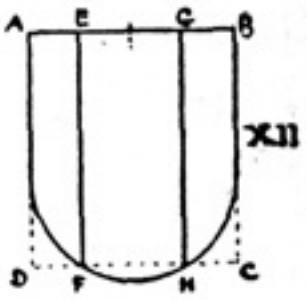
IX



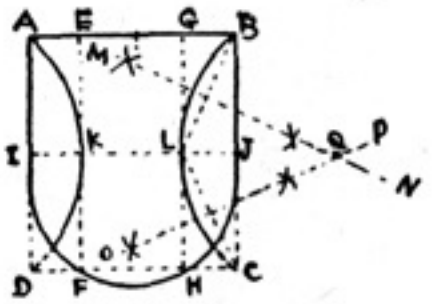
X



XI



XII



XIII



XIV

8—Pé do escudo, ponta ou contra-chefe
9--Anglo esquerdo da ponta ou do contra-chefe.

Além dêstes *pontos,* há ainda outra forma de localizar cêrtas peças, por meio dos *cantões,* que são os espaços vãos que resultam do esquartelamento do campo por uma cruz chã, isto é, formada por uma *pala* e por uma *faixa.*

Ao brasonar, trata-se com os *cantões* como com um esquartelado vulgar, podendo, no entanto, os cantões ter designação especial:

I—Cantão direito do chefe
II—Cantão esquerdo do chefe
III—Cantão direito da ponta ou do contra-chefe
IV—Cantão esquerdo da ponta ou do contra-chefe

Por vezes usa-se só um, geralmente o *cantão direito do chefe,* tendo sempre as dimensões já indicadas.

Vimos atrás que há no escudo dois *pontos* chamados *flancos,* e que, como o seu nome indica, ficam aos lados do *ponto de honra.*

Digamos agora como se delimitam êsses *pontos,* ou melhor, as *zonas* por êles provocadas, pois é assunto que merece também a nossa atenção.

Pode haver o *flanqueado* em *pala,* em *curva* e em *aspa.* O primeiro (fig. XII) obtém-se *partindo* o escudo com dois traços, a um quarto da sua largura total, e a contar dos seus bordos laterais. Êste flanqueado pode ser só de um lado do escudo, à *dextra* (direita) ou à *sinistra* (esquerda) tendo sempre a largura indicada. O segundo, consegue-se tomando os bordos laterais do escudo como cordas de duas circunferências, cujas calotes terão de altura a

quarta parte da largura do escudo; traçam-se estas, e as partes que caem sôbre o campo, tanto de um lado como do outro, marcam as zonas *flanqueadas*, que são, conseqüentemente, em curva. Isto é o *flanqueado em curva* (fig. XIII).

O terceiro flanqueado (fig. XIV) observa-se quando, num escudo *franchado*, o primeiro e o último quartel são ocupados pela mesma peça ou peças, e que, por conseqüência, não podem ser brasonados separadamente.

V)—O campo do escudo, para a utilização heráldica, tem freqüentes vezes de ser fraccionado. Como tudo, é isto regulamentado; e assim, as *partições* do escudo obtêm-se com «*quatro golpes de espada*», *partindo* (fig. XV), *cortando* (fig. XVI), *fendendo* (fig. XVII), ou *talhando* (fig. XVIII) o escudo, de um traço, respectivamente *vertical, horizontal,* em *diagonal da direita para a esquerda*, e em *diagonal da esquerda para a direita.*

Estes *traços* ou *golpes* são geralmente em *linha recta*, podendo também ser em *linha ondulada* (fig. XIX).

Embora raríssimo na heráldica portuguesa, encontra-se nela, ainda, o *cortado em arco* (fig. XX) que se obtem fazendo centro com um compasso na ponta do escudo, e levando-o a traçar um arco que passe pelo meio dos flancos.

Da combinação daqueles quatro *traços* ou *golpes*, obtêm-se as *sub-partições*, algumas delas muito usadas. Combinando o *partido* com o *cortado*, temos o esquartelado (fig. XXI); se o *fendido* com o *talhado*, consegue-se o *franchado* (fig. XXII).

Da fusão dos quatro traços, obtem-se o *gironado* (fig. XXIII), que tira o nome do *girão*, peça heráldica que adiante se verá o que seja.

Utilizando estes traços em duplicado, obtem-se uma outra sub-partição do escudo, muito importante pelo uso que tem: é o *terciado*, que pode ser em *pala* (fig. XXIV), *faixa* (fig. XXV), *banda* (fig. XXVI) ou *barra* (fig. XXVII), segundo os traços empregados.

O uso dos traços em duplicado, tanto dá uma sub-divisão do campo do escudo, como cria *peças* heráldicas de primeira grandeza, como depois se verá. Do nome dessas peças, que são a *pala*, a *faixa*, a *banda* e a *barra*, é que o *terciado* tira a denominação que o caracteriza.

Há ainda o *terciado em mantel* (fig. XXVIII) que é obtido por outra forma: o escudo é *partido* desde o *chefe* até ao centro, e, de aí em diante, subdivide-se em dois, que se afastam em curva e vão tocar o bordo inferior do escudo, à direita e à esquerda. O traçado (fig. XXIX) faz-se da forma seguinte: temos o escudo A B, que se parte, com a linha D C, até ao centro. Tira-se por C uma paralela à linha A B, paralela que tocará os bordos do escudo em E e F. Fazendo centro com o compasso, respectivamente em E e F, e com o raio E C ou C F, que são iguais, traçam-se os arcos C G e C H. E desta forma temos as linhas do terciado em mantel, que será determinado pelos pontos *D C G H.*

O número máximo de resultados que se tem usado da combinação e duplicação dos quatro *traços* ou *golpes* iniciais, é geralmente de trinta e duas soluções, embora seja raro encontrar um *pendão genealógico* desta natureza.

a')—As várias partições do escudo, que se obtêm como ficou dito, são destinadas a nelas se ordenarem as armas dos apelidos interessados.

Como se compreende, a ordem a seguir na leitura dos

apelidos apresentados nessas partições não se faz ao acaso e obedece a um critério estabelecido.

Assim, começa-se a leitura pela ordem porque se apresentaram os *pontos topográficos* do escudo. Haja as partições que houver, a ordem é sempre a mesma. Isto, tanto para aquêles que se conseguem com combinações de traços verticais e horizontais como para os obtidos por traços oblíquos. Quando no escudo há um *sôbre-pôsto*, lê-se em último lugar (fig. XXX); e se tiver mais que um apelido, a ordem a dar é a mesma, bem como se nêle se observar um *sôbre-pôsto-de-tudo*.

A ordem a seguir, na leitura, pode resumir-se nisto: parte-se da direita para a esquerda, horizontalmente, começando pela parte superior do escudo.

(Continua)

ARMANDO DE MATOS

A «DEDUCÇÃO CHRONOLOGICA E ANALYTICA» POR JOSÉ DE SEABRA DA SILVA

No vol. 85 dêste *Instituto* publicámos um artigo sôbre José de Seabra da Silva e nele dissémos que êste político havia defendido na *Deducção Chronologica e Analytica* os direitos e regalias da Coroa.

Alguém nos observou que havíamos caído em êrro, atribuindo a José de Seabra uma obra que fôra composta pelo Marquês do Pombal.

Nós, replicámos que tínhamos um excelente companheiro nesse êrro, e êle era o clássico e erudito Latino Coelho, que, na sua *Historia Politico-Militar de Portugal*, nas notas das páginas 33 e 47, atribuía a autoria da *Deducção* a José de Seabra da Silva (1).

O nosso interlocutor pasmou e retorquiu que Latino não podia pontificar sôbre um assunto que para a maioria dos bibliófilos e escritores havia passado em julgado.

Quando escrevemos aquêle artigo no *Instituto*, sabíamos muito bem que os bibliógrafos, a-pesar-de se dizer no frontispício da obra impressa, que ela era de José de Sea-

(1) A pág. 33:—«A pena de José de Seabra na *Deducção* esboçou em rasgos verdadeiros a Companhia de Jesus». A pág. 47:—«Deixou claríssimo testemunho da sua erudição e do seu zêlo cismontano na *Deducção*».

bra—, negavam essa autoria e atribuíam-na ao Marquês, fundados nas opiniões dos Mestres Inocencio Francisco da Silva e Brito Aranha.

Mas como nesse artigo nos havíamos referido a umas *Memorias* escritas por um contemporâneo de José de Seabra,—o Principal Mendonça—, homem íntimo do Marquês de Pombal, freqüentador assíduo da Côrte, observador inteligente e atento informador de factos, sempre ao corrente de tudo quanto se dizia e se fazia, e êle nada diz sôbre a autoria da *Deducção*, inclinámo-nos, em face do seu silêncio, para a opinião de que o verdadeiro autor era José de Seabra, e adoptámo-la.

Contudo, como o assunto nos parece interessante, vejamos o que se tem escrito sôbre êle.

Inocêncio Francisco da Silva, a pág. 130 do vol. 2.º do seu *Dicionario Bibliografico*, artigo subordinado ao título *Deducção Chronologica e Analytica* diz que Farinha (Bento José de Sousa) no *Sumario da Biblioteca Lusitana* pôs a *Deducção* sob o nome do Marquês de Pombal e que Barbosa Canaes, nos *Estudos Biograficos*, afirma muito peremptòriamente haver visto no cartório da Casa Baía um documento autógrafo em que José de Seabra declarava não ser o autor da *Deducção*.

Inocêncio volta, a pág. 121 do vol. 5.º do mesmo *Dicionario*, em um artigo sob o nome de *José de Seabra da Silva*, a dizer que se deve ver um folheto que, com o título de *Cartas que Luiz Antonio Verney e Antonio Pereira de Figueiredo escreveram aos padres da Congregação do Oratorio de Gôa*, editado por Joaquim Heliodoro da Cunha Rivara, nesta cidade, em 1858, e que a página 18 dêsse folheto muito há que aprender sôbre a autoria verdadeira da *Deducção*. Nesse mesmo artigo, Inocêncio manda-nos vêr

o *Suplemento final* do *Dicionario*, quando se falar em *Antonio Pereira de Figueiredo*, mas aqui, nada diz de novo nem de vélho sôbre o assunto.

Brito Aranha, a pág. 108 do tomo 9.º do *Dicionario Bibliografico* diz que o Marquês de Rezende no *Elogio de José de Seabra da Silva* assevera que ninguém (daquele tempo) acreditou que Seabra fôsse o autor da obra, a-pesar-de ela ter sido publicada sob o seu nome, o que só podia entender-se por uma imposição do Marquês; que êle Seabra lhe dissera que nessa obra *não havia uma única letra que fôsse sua*, que era fácil concluir a veracidade desta afirmativa, comparando *o estilo difuso da Deducção com o estilo elegante e fluente da Petição de recurso que lhe andava anexa e que era verdadeiramente dele Seabra* (1).

Brito Aranha transcreve ainda o que diz Fr. Manuel do Cenáculo em um *Diario manuscrito e autografo* que se guarda na Biblioteca Pública Eborense:—«*no dia 18 de Janeiro de 1768 me deu o Conde de Oeiras a 2.ª parte da sua Deducção Chronologica*».

Brito Aranha, apesar desta opinião que para muitos pode parecer categórica, volta a dizer no tomo 19 do *Dicionario* que *parece averiguado* que foi obra exclusiva do Marquês de Pombal.

João Lúcio de Azevedo na sua eminente obra *O Marquez de Pombal e a sua epoca* atribui a êste a *Deducção* por causa do estilo *e que só por êle podia ser redigida*. No entanto vai dizendo que devia ter tido colaboradores: José de Seabra, Cenáculo, o teólogo António Pereira e Luiz António Verney.

---

(1) ¿E para que havia de ter estilo? Uma obra didáctica não precisa disso. E o título está mesmo a significar o que ela era, um seguimento de factos.

A outros escritores taes como Manuel da Silva Gaio, na *Ribeira do Mondego*, Mario Brandão, no seu *Colégio das Artes* e Fernando Campos, na *Nação Portuguesa*, não repugna acreditar que o Marquês fôsse o autor ou o inventor, ou *porque se diz* ou *porque consta* ou porque *parece averiguado.*

O colector ou organizador do *Inventário dos Manuscritos (Secção 13), Collecção Pombalina da Biblioteca Nacional de Lisboa*, diz que sob os n.os 444 a 446 se acha um *manuscrito em 3 vol. in-fólio, de 470-830-143 fôlhas*, com êste título:

«Deducção chronologica, e analytica. *Parte primeira*, Na qual se manifestaõ pela successiva série de cada hum dos Reynados da Monarquia Portugueza, que decorrerão desde o Governo do Senhor Rey D. Joaõ III, até o presente, os horrorosos estragos que a Companhia denominada de Jesus fez em Portugal, etc., Dada à luz pelo Doutor José de Seabra da Silva. etc. em Lisboa, anno de 1767 na officina de Miguel Manescal da Costa. Por ordem de Sua Magestade. *Parte segunda*, Na qual se manifesta o que sucessivamente passou nas differentes epochas da Igreja sobre a censura, prohibição, e impressão dos livros, etc. Dada á luz pelo Doutor... Em Lisboa na officina de Miguel Manescal da Costa anno de 1767. **Petição de Recurso** apresentada em audiencia publica A' Magestade de El Rey Nosso Senhor pelo Doutor José de Seabra da Silva... sobre o ultimo, e critico estado desta monarquia depois que a *Sociedade* chamada de *Jesus* foi desnaturalizada, e proscripta dos dominios de França, e Hespanha. Em Lisboa na officina de Miguel Manescal da Costa. anno de 1767».

E comenta:

«Original do Marquez de Pombal, Sebastião José de Carvalho e Mello, com muitas anotações, emendas e trechos autografos. — Corre impressa sem o nome do Marquez. — Parte do presente ms. parece ser o mesmo que serviu ao trabalho tipografico».

Até aqui as opiniões alheias que pretendem atribuir ao Marquez de Pombal a autoria da *Deducção*.

Agora a nossa opinião que vai contra essa autoria e que se funda nas seguintes razões:

1.º—O facto de ter sido impressa e publicada a *Deducção* sob o nome de José de Seabra da Silva e o achar-se assim declarado no manuscrito da Colecção Pombalina,— colecção arranjada e coordenada pelo próprio Marquês—, alguma cousa significa. Poderão dizer os críticos que êste argumento não influi, porque a *Arte de Furtar* gira sob o nome do Padre António Vieira e essa autoria está contrariada pelos sábios estudos de José Pereira de Sampaio (Bruno), Dr. Possidónio Leite, e outros. Influi, dizemos nós, porque se a *Deducção* fôsse do Marquês, ou ela saía sob o seu nome, o que lhe daria mais fama e glória, porque, na verdade, ela é um trabalho de alta investigação histórica, ou saía anónima, como saíu *L'Administration du Marquis de Pombal* que, editada pelo *Chevalier Dezoteux*, enviado de França em Portugal, é tôda ela do próprio punho do Marquês, ou as *Lettres écrites de Portugal sur l'état ancien et actuel de ce royaume*, escritas também por êle.

2.º—Há dois depoïmentos de contemporâneos a favor da autoria de Seabra: um é o do Principal Mendonça que

nas suas *Memorias* (atraz mencionadas e das quais falámos miüdamente no nosso artigo publicado no vol. 85 do *Instituto* sôbre a política de José de Seabra), diz que *Seabra encarregado pelo Marquez de muitos e importantes negocios* defendeu na *Deducção Chronologica os direitos e regalias da Coroa;* o outro depoimento é o do Dr. Manuel Francisco da Silva e Veiga, desembargador dos Agravos da Relação do Rio de Janeiro, Intendente do Real Confisco e Conservador Geral da Índia, que no *Elogio de José de Seabra da Silva*, seu particular amigo, publicado em Lisboa, em 1772, 4 anos depois do aparecimento da *Deducção*, (màs na época em que Seabra foi ministro) e em que o seu autor, exaltando a sua figura intelectual, moral e política, chama à *Deducção — obra imortal sahida para assombro dos que agora vivem e para justa admiração da sabia posteridade*, e, depois de dizer que ela é *um Corpo de dircito diplomatico e publico que servirá eternamente a Portugal para formar suas justas decisões*, aclama-o o *Tacito portuguez, zeloso e sublime genio* (1).

3.º—A *Deducção*, sómente Seabra a podia ter coordenado e redigido, na sua qualidade de *Procurador da Corôa*, porque ela é uma obra em que se defendem os direitos e regalias da Coroa (2), e êle, mais do que ninguém, tinha essa obrigação e sabia pela fôrça dos seus argumentos e pela rabulice das suas deduções chegar ao «desideratum»

---

(1) Êle diz que Seabra foi «incansavel em manejar na Torre do Tombo, os manuscritos antigos, em parte extintos e apagados, em parte confusos e quási ininteligiveis e nesta monumental obra se acham os monumentos mais sagrados do poder verdadeiro que compete á independencia temporal dos Principes».

(2) A pág. 183 do vol. 1.º lêem-se estas palavras a respeito de Tomé Pinheiro da Veiga, que viveu em 1666: o *honrado e memoravel*

pombalino que era provar à Côrte de Roma e ao público português os males que a Companhia de Jesus havia feito em Portugal.

A *Deducção* só podia ter sido escrita por um homem culto, por um trabalhador infatigável, por um cuidadoso investigador.

Outro não podia ser senão Seabra, o único que merecia a confiança absoluta do Marquês, de quem era amigo, seu protegido, seu confidente, seu braço direito. E em recompensa de tal serviço foi Seabra nomeado guarda-mor da Tôrre do Tombo (1) e recebeu do espólio da Companhia extinta a Quinta do Canal, nos campos da Figueira da Foz (2).

Quasi tôda a *Deducção* é baseada sôbre documentos da Tôrre do Tombo, e só alguém com paciência e diligência poderia combinar as informações e coordená-las de modo a formar um corpo único. Só êle poderia fazer êsse trabalho, na sua qualidade de Procurador da Corôa, e não o Marquês, afadigado com os negócios do Estado, dirigindo uma secretaria por onde passava a maioria dêsses ne-

---

Procurador da Corôa. Se Seabra não tivesse escrito a *Deducção*, não se manifestaria aqui, como se manifesta, o respeito hierárquico por um homem que a-pesar-de morto a um sêculo de distância, inspirava veneração aos subseqüentes Procuradores da Corôa.

(1) A Carta Régia de 3 de Setembro de 1768 justifica essa nomeação com a *sabedoria com que manejava os documentos do mesmo Archivo (Memórias para a História do Real Arquivo da Tôrre do Tombo,* por João Pedro Ribeiro, Lisboa, 1819).

(2) Seabra tinha uma quinta em Vale de Bèsteiros, concelho de Viseu. O sequestro dos bens da Companhia deu para o fisco e para se enriquecerem tôdas as autoridades que nele intervieram. A Seabra coube aquela quinta, que devia ser, naquele tempo, pingue de rendimentos.

gócios, provendo em tudo quanto fôsse preciso para a segurança do Reino nas suas relações internas e externas, sempre em correspondência com as autoridades territoriais e com os Ministros acreditados nas Côrtes estranjeiras, por meio de cartas-ofícios que todos os dias postilhões extraordinários levavam e traziam (1).

Concluída a *Deducção* pelo seu redactor, foi copiada e sôbre essa cópia (que constitui hoje o manuscrito da Colecção Pombalina da Biblioteca Nacional de Lisboa) é que fôram feitas as alterações que o Marquês, obediente ao plano por êle ideado, quis introduzir, alterando e acrescentando o que lhe pareceu. Porque, na verdade, se notam três caligrafias distintas: a do Marquês, a de Seabra (que nós conhecemos muito bem dos papéis dos *Feitos Findos*) e a do copista.

E' difícil dizer se o que ficou, depois de tantas emendas e correcções, deu a *Deducção* tal como foi publicada. Quisémos cotejar o manuscrito com o impresso. Em certas passagens dava certo; noutras, era tal a confusão que desistimos.

E com a redacção inicial de Seabra, com a correcção do Marquês e talvez com a colaboração eventual daqueles que foram apontados por J. Lúcio de Azevedo, é que saiu a *Deducção Chronologica* cujo estilo difuso e rude contrasta enormemente com o da *Petição de recurso* que lhe anda anexa.

A favor da autoria pelo Marquês de Pombal, temos:

1.º—O que diz Farinha (Bento José de Sousa) no *Sumario da Biblioteca Lusitana* a pág. 319 do vol. 3.º da edição de 1786 (20 anos depois do aparecimento da *Deduc-*

(1) Nos *Feitos Findos,* na Colecção Pombalina, há uma conta corrente, de alguns anos seguidos, dêstes encargos.

ção) pondo esta obra sob o nome de Sebastião José de Carvalho e Melo. Inocêncio diz no seu *Dicionário*, a respeito de Farinha, que êle, como bibliófilo, é descuidado nas citações, abusivo em mencionar edições que nunca existiram, fantasista em datas, emfim, quási com os mesmos defeitos (e mais alguns) que Barbosa Machado possuia.

2.º—O que diz o Padre António Pereira de Figueiredo na Carta (3.ª) ao Padre Nicolau Francisco, da Congregação do Oratório de Gôa, datada de Lisboa aos 24 de Abril de 1771, inserta no tal folheto recomendado por Inocêncio Francisco da Silva, e de que existe um único exemplar, que desencantámos, na Biblioteca de Evora:

«Ainda a nossa Côrte trabalha com as mais em que o Papa extingua a Religião dos jesuitas, que tantos danos e inquietações causa ainda hoje na religião e no Estado. As suas Cazas de Portugal vão-se dando para habitação de Freiras e para Hospitaes e Recolhimentos. Vossa Reverendissima procure em Gôa quem lhe empreste a *Deducção Chronologica e Analytica* (a qual eu sei que o Senhor Marquez seu autor mandou para lá muitos exemplares) e por ela saberá o que fizeram em 200 anos os jesuitas em Portugal. Esta he a obra prima do sr. Marquez, a qual eu com tanto gosto como trabalho traduzi do portuguez em latim para que dela se pudéssem aproveitar todas as Nações.»

3.º O que diz o Bispo Fr. Manuel do Cenáculo no seu *Diario* manuscrito que se guarda na Biblioteca de Evora:

—«Em 2.ª feira no dia 31 de Agosto (1767) me deu o Conde de Oeyras a petição de recurso a que faz base a primeira parte da *Deducção Chronologica* do que passou neste Reino com os jesuitas, a qual primeira parte me tinha já dado o Conde de Oeyras no mez de Julho.

—A 18 de Janeiro (1768) me deu o Conde de Oeyras a 2.ª parte da *sua Deducção Chronologica*».

Podem ser considerados importantes êstes dois depoïmentos: o do Padre Figueiredo e o do Bispo Cenáculo, se nós os considerarmos à letra e não virmos que aquêle, inimigo declarado dos jesuítas (Vide a sua obra *Preces e votos da Nação Portuguesa ao Anjo da Guarda do Marquez de Pombal,* Lisboa, 1775, e *passim* nas suas obras) querendo lisonjear, empregou uma expressão que tanto pode significar que Pombal havia escrito a *Deducção*, como a havia imaginado, corrigido e acrescentado. *Autor* não é só a pessoa que escreve uma obra e que a publica. Pode também significar o inventor dela, o que lhe dá o plano, o colaborador cuja opinião prevalece sôbre a do principal redactor.

A *Deducção é a obra prima do Senhor Marquez.* Naquela ordem de ideas, sendo o trabalho ideado por êste, conduzido e acrescentado também por êle e tendo em vista o fim a que era destinado, poder-se-ia dizer que era a *obra prima* de quem o tinha inventado, superior a tôdas as outras que do mesmo cérebro haviam saído.

Além disso, bastava que o Marquês, com a sua autoridade absoluta determinasse que a *Deducção* era dêle, para que essa autoria fôsse defendida pelos seus amigos íntimos, ainda mesmo por Seabra que devia tudo a Pombal—posição, emprêgos, fama e consideração—mas salvaguardando os seus direitos de pesquizador e de principal redactor com a inscrição do seu nome no frontispício da obra impressa.

No *Diario* de Cenáculo é de notar a diferença na redacção das duas passagens:

—Em Julho de 1767, o Marquez deu-lhe a *primeira*

parte da Deducção. Em Janeiro de 1768, deu-lhe a *segunda parte da SUA Deducção*.

¿Se êste têrmo *sua* foi lembrança do Cenáculo, porque não o empregou êle no primeiro lançamento? Se foi o Marquês que se lembrou de empregar o têrmo *minha* para que Cenáculo tivesse a certeza da autoria, empregou-o, com certeza, no mesmo sentido com que diz D. Francisco Manuel de Melo, na *Carta de Guia de Casados*, a pág. 65 da edição de 1853:—Não cansa a minha Margarida de Valois, Rainha que foi de França e de Navarra. Chamo-lho *minha* pela grande afeição que tenho a seus escriptos—.

Mostrando a *Deducção* os males que os Jesuítas haviam feito em Portugal e sendo a sua expulsão um dos maiores actos da sua política, a coroa de tôda a sua fama de estadista, como Pombal queria e como êle pensava, obra que havia sonhado e arquitectado para justificar essa expulsão perante a opinião pública nacional e estranjeira, podia êle considerá-la a sua obra prima(1).

Theiner, no seu livro *História do Pontificado de Clemente 14*, aclama a *Deducção* como muito importante para se conhecer a história da Companhia de Jesus.

Ela é, na verdade, uma formidável diatribe contra a Companhia e naquele tempo devia ter feito grande impressão no espírito de todos os que ignorassem os motivos que lhe deram origem.

Escrita no propósito de dizer mal, amontoando factos

---

(1) Era tão sua, que êle a mandou fazer na 1.ª edição, em 4.º grande, à custa do Estado(?) e a mandou distribuír de graça por todos os conventos e congregações, acompanhando-se cada exemplar de uma Carta Régia, como se pode ver pelo da Biblioteca Nacional de Lisboa, oferecido ao Real Convento de S. Francisco, desta cidade.

sôbre factos, apontando suposições erradas e tirando conclusões ilógicas, a *Deducção* é uma obra que peca por falta de honestidade, é uma obra falsa, porque só tendeu a marcar os defeitos, sem notar as qualidades que levaram a Companhia de Jesus a ser uma das fôrças vivas da Nação, tornando-se notável pelo progresso das ciências, pelo desenvolvimento da moral e pelo triunfo do nome português nas partes desvairadas do Oriente(1).

José de Seabra engeitou a autoria da *Deducção*. Êle foi levado à sua redacção pela obediência que devia ao Marquês e pela gratidão que lhe tributava. E como êle não triunfou na vida, a ponto de ter sido expulso do Poder, desterrado e desgraçado por vontade do seu protector, devia ter pensado que havia feito uma obra má, de sentimentos bastardos. O remorso pesou-lhe na consciência e levou-o a declarar ao Marquês de Rezende, que na *Deducção não havia escrito uma só letra*(2).

E se fôssemos a acreditar nesse rebate de consciência,

---

(1) Sôbre êsse triunfo, são muito interessantes as *Selectæ indiarum epistolæ nunc primum editæ*. Florença, 1887; e a obra de Léon Pagés, *Lettres de Saint François Xavier. Pari*, 1855.

(2) O General Francisco Martins de Carvalho, no seu livro *Algumas horas na minha livraria*, diz que possuía um manuscrito intitulado *Apologia sôbre a sentença proferida contra o Duque de Aveiro e mais fidalgos*, etc. 4.º de 293 páginas, e nessa memória, escrita no reinado de D. Maria I, lia-se o seguinte: ...«passando em silencio por justos motivos, outros papeis, a *Deducção Chronologica e Analytica do Desembargador Seabra* ou como ele mesmo sem pejo me confessou, com grande desperdicio do seu credito, deu o seu nome a uma obra em que a calúnia e a malignidade chegavam ao grau mais alto da impudencia».

Ao redactor da *Apologia*, Seabra não negou a autoria e *sem pejo* se confessou.

duvidaríamos, como Inocêncio Francisco da Silva, que a *Petição de recurso* anexa à *Deducção,* a *Petição de recurso a Sua Magestade Fidelissima sobre a clandestina introdução do Breve apostolicum Pascendi* e o *Memorial sobre o cisma do Sigilismo* tenham saído da sua pena, porque são três obras que servem de base à *Deducção Chronologica e Analytica.*

João Jardim de Vilhena

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração do Instituto, os seguintes:

O Infante D. Henrique (1894)—Número comemorativo do 5.° centenário do Infante D. Henrique. Com a colaboração de J. M. Rodrigues, A. J. Teixeira, Sousa Viterbo, Brito Rebêlo, J. M. Teixeira de Carvalho..... 12$00

Fernão de Magalhães—Número comemorativo do 4.° centenário de Fernão de Magalhães. Com a colaboração de D. José Manoel de Noronha, Dr. Alves dos Santos, Dr. Oliveira Guimarãis, Dr. Costa Lobo, F. Brederode, Henrique Lopes de Mendonça, Ernesto de Vasconcelos, Dr. Fortunato de Almeida (1921)..... 10$00

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano sobre a Natureza das Cousas, vertidos no verso solto portuguez, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Catálogo dos objectos existentes no Museu de Archeologia do Instituto de Coimbra. A cargo da Direcção de Archeologia do mesmo Instituto (1873-1877) ..... 6$00

Idem—Suplemento 1.° (1877-1883) ..... 4$50

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Noticia sôbre uma serie de crâneos da Ilha de Timor existente no Museu da Universidade, pelo Dr. J. G. de Barros e Cunha. Coimbra, Imp. da Universidade, 1895..... 5$00

Memória histórica e critica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos de optica, pelo sócio Rodrigo Ribeiro de Sousa Pinto. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 3$00

Apontamentos biographicos sobre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 ..... 3$00

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação mensal do *Instituto de Coimbra*, sociedade científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O *Instituto* põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação, rosto e capa próprios serão de conta dos autores.

ASSINATURAS

Série de cinco números..... 25$00
Número avulso..... 10$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto*, Arco do Bispo, n.º 1—Coimbra—Portugal.

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

(PUBLICAÇÃO SUBSIDIADA PELA JUNTA DE EDUCAÇÃO NACIONAL)

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
ARCO DO BISPO, N.º 1—COIMBRA

VOLUME 89.º



NÚMERO 3

FIGUEIRA DA FOZ
TIPOGRAFIA POPULAR
1935

SÔCIO BENEMÉRITO

Marquês de Faria.

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Prof. Alberto Pessoa, da U. C.—Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B.—Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. G. I., *Vice-Presidente.*—Dr. António Baião, D. A. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C.—Prof. F. M. da Costa Lobo, da U. C., D. O. A., *Presidente.*—Prof. Elísio de Moura, da U. C.—Prof. Eugénio de Castro, da U. C.—Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T.—Prof. Fezas Vital, da U. C.—Prof. Francisco Corrêa, D. I. S. C.—Almirante C. V. Gago Coutinho.—Dr. Jaime Cortesão.—Prof. Joaquim de Carvalho, da U. C., *Secretário Geral.*—Prof. Mendes Corrêa, da U. P.—Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C.—Prof. Paulo Merêa, da U. L.—Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L.—Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C.—Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L.—Prof. Ricardo Jorge, da U. L.—Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A.—Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C.

SUMÁRIO

Boletim do Instituto 201
Novos subsidios para a biografia de Camões, por Pinto Loureiro 203
Alphonse Rodrigues de Guevara au Portugal, por Augusto da Silva Carvalho. 254
Augusto Mendes Simões de Castro—patriota, por Ayres de Sá . 263
Russie & Allemagne, por Vicomte de Guichen 265
¿Porque não se fabricam adubos azotados em Portugal?, por Manuel Gaspar de Barros 278

BOLETIM DO INSTITUTO

ASSEMBLEIA GERAL DE 25 DE OUTUBRO DE 1935

Aos 25 de Outubro de 1935 reüniu a Assembleia Geral do «Instituto de Coimbra» sob a presidência do Professor Francisco Miranda da Costa Lôbo.

O Presidente começou por apresentar a proposta da realização duma sessão do Instituto de Coimbra para comemorar as relações entre Portugal e a Inglaterra. Todos os sócios apoiaram esta proposta.

A seguir foi apresentada pelo sócio Dr. A. Madahil uma proposta do sócio Dr. Armando de Matos sôbre as insígnias do Instituto.

Para apreciar esta proposta foi nomeada a seguinte comissão: Conselheiro Luiz Osório, Dr. Pinto Loureiro e Dr. A. Madahil.

Pelo Presidente foi ainda proposto que se lance na acta um voto de congratulação pela acção desenvolvida pelo Dr. A. Madahil em favor do «Instituto», voto ao qual se associaram os sócios presentes.

Procedeu-se por último à eleição de sócios, que deu o seguinte resultado:

SÓCIOS HONORÁRIOS

Maréchal Henry Philippe Omer Pétain, de l'Académie Française

Albert Auguste Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française

Professeur Fernand Lemaitre, de l'Académie de Medicine

SÓCIOS CORRESPONDENTES ESTRANGEIROS

Comm. Augusto Nati, publicista

De nada mais se tratou nesta sessão, da qual eu, Gumersindo Sarmento da Costa Lôbo, secretário, lavrei a presente acta.

(*aa*) F. M. da Costa Lôbo

Gumersindo Sarmento da Costa Lôbo

NOVOS SUBSÍDIOS PARA A BIOGRAFIA DE CAMÕES(1)

VI—Paternidade de Camões—O cancelário

E agora se põem ainda dois problemas, mas de fácil solução ambos, o primeiro dos quais é o seguinte:

¿A qual Simão Vaz de Camões—visto haver dois—tem de atribuir-se a paternidade do poeta?

O texto do testamento de 1574 dá o testador como tendo sido casado duas vezes, nenhuma com Ana Vaz, que era ainda viva, como se sabe, naquele ano de 1574, quando o testador vivia com a sua segunda mulher D. Francisca Rebêla.

A hipótese da filiação ilegítima já chegou a ser posta, entre outros, pelo ilustre arqueólogo Aires de Campos(2). Mas não parece de aceitar, sendo para mais certo que à data do testamento ainda o poeta era vivo e se lhe não dedica nem palavra do seu texto, e que no alvará de 1585 se dá Ana Vaz como tendo sido mulher de Simão Vaz.

---

(1) Cont. do n.º 1, vol. 89, pág. 125.

(2) *Arquivo Coimbrão* (Boletim da Biblioteca Municipal), vol. I, Coimbra, 1924, p. 184.

Há, de resto, na conhecida biografia do brigão amoroso que foi Simão, filho de João Vaz, morador em Coimbra, que veio a findar os seus dias na batalha de Alcântara, em 1580, elementos para o considerar diferente do Simão, morador em Lisboa, que afiança o filho em 1550, que parte para a Índia e desaparece para sempre, como sumido por um alçapão de mágica.

Mas a hipótese da filiação ilegítima, depois de conhecida a escritura de 1508 e da publicação da escritura de 1515 (v. docs. VI e VII), recebe finalmente o seu golpe de misericórdia. Se João Vaz, filho, menor em 1508, era solteiro ainda em 1515, não é possível que seu filho Simão pudesse ser pai do Luiz Vaz de Camões que em 1550 se arregimentava na Casa da Índia com 25 anos, porque seria necessário que tivesse sido pai aos nove ou dez anos de idade. Nem mais será necessário acrescentar.

Tendo D. Bento, o cancelário, um irmão de nome Simão Vaz de Camões (como rezam as crónicas de D. Nicolau e de D. Timóteo) de cuja biografia se sabe muito pouco, e sendo êste também o nome do pai do épico, registado nos documentos, parece que não deverá tratar-se de outrem que não seja do filho de Antão Vaz.

Esta, a solução do primeiro problema.

Agora o segundo.

¿A qual D. Bento—se na verdade houve dois—deve atribuir-se a eleição de prior geral de Santa Cruz? ¿Ao *tio* ou ao *primo* do sublime vate?

Mas ambos os cronistas referidos dizem que foi o filho de António Vaz, ou seja, como agora podemos já acrescentar, o tio de Luiz de Camões.

É esta, de resto, a tradição bem seguida, a do *tio* D. Bento e não a do *primo* D. Bento, aquêle ascendendo às

mais altas e vistosas situações, aureolado até por uma lenda de santidade, e êste docemente mergulhado na mais tranqüila das obscuridades.

D. Fr. Timóteo dos Mártires foi um cronista conscienciosо, prior trienal do Mosteiro de S. Jorge, nascido para a vida conventual ainda no primeiro quartel do século XVII. Dispôs a seu bel prazer do opulento arquivo do cartório de Santa Cruz e conviveu seguramente com quem conhecera todos os Bentos que vêm de ser referidos e numa época em que o tempo não pudera ainda desvirtuar grandemente os factos, nem operar desgastes nos documentos.

Que à distância de hoje se confundam sucessos e personagens, pode explicar-se por um pouco de precipitação, ou deficiência documental e por muitas vezes se pedir à fantasia o que só deve laboriosamente haurir-se em demoradas, perseverantes investigações. À curta distância a que êle escreveu, só por inépcia ou má fé se explicaria uma tão grosseira deturpação da verdade, que chegaria a ser descaroável mentira.

E, parecendo-me que nem uma nem outra das hipóteses consente a reconhecida honorabilidade de D. Fr. Timóteo dos Mártires, rejeito-as a ambas por igual, até que novas provas concorram a convencer-me.

D. Nicolau de Santa Maria e D. Gabriel conheceram também o falecido de 1605, que dizem ser da família de Camões, omitindo qualquer informação (que não deixaria de produzir-se, se houvesse lugar a ela) sôbre as suas antigas situações de geral da congregação e cancelário da Universidade, bastantes só por si para encherem de legítimo orgulho o seu titular, a sua família e a sua ordem.

O geral da congregação, já no tempo de D. Bento

superintendia nos três mosteiros reformados de Santa Cruz, S. Vicente de Fora e Grijó, mas em poucos anos abrangeu mais de uma dúzia de mosteiros (1) possuindo as mais pingues terras e arrecadando avultadíssimos rendimentos. A riquíssima congregação de Santo Agostinho cultivou o ensino superior, cultivou a música em elevado grau, assombrou com a magnificência das suas festas, os seus filhos tinham na hierarquia eclesiástica a dignidade de cónegos e no plano nobiliárquico civil o título de *dom,* cabendo ao seu prior-mor, na escala de precedências, lugar entre os comendadores mores do reino (e acima dêles) e o abade de Alcobaça.

Sôbre o cancelário da Universidade, vale a pena dar a palavra a Francisco Carneiro de Figueiroa (2).

«E durou esta ocupação (diz êle, referindo a situação transitória em que se viveu desde a transferência para Coimbra da Universidade, em 1537) até que El-Rei por carta de 15 de Dezembro, e por outra de 29 do dito mês de 1540, fêz mercê ao prior geral de Santa Cruz, e a todos os seus sucessores do ofício de cancelário com poder para dar grau de licenciado e doutor em tôdas as faculdades, nas de leis, medicina e artes por sua real autoridade, e nas de teologia e cânones pela pontifícia, conforme a bula concedida à Universidade, ordenando que todos estes

---

(1) Moreira da Maia, Nandim, Refoios do Lima, S. Jorge de *apar* Coimbra, Folques, Salvador de Paderne, Santa Maria de Maia, Santo Estêvão de Vilela, S. Martinho de Caramos, Santa Maria de Oliveira, S. Simão da Junqueira, Santa Maria de Vila Boa, S. Miguel de Vilarinho, S. Miguel do Crasto.

(2) *Memórias da Universidade de Coimbra,* ms. inédito da Biblioteca Municipal de Coimbra, fl. 25.

graus se dessem em Santa Cruz, e que no mesmo convento se fizessem os exames privados, o que tudo se observou emquanto persistiram os colégios de Santa Cruz», etc.

VII—Sentença

Constituído o corpo de delito pela publicação do opúsculo que ao de leve venho criticando, e feito o relatório da causa, devia normalmente seguir-se o pronunciar da decisão. (Releve-se-me a visão judiciária desta contenda, produto manifesto de deformação profissional forense).

Passando-se os factos e produzindo-se as provas como vêm de relatar-se, com inteireza e sem paixão, poderia já dizer-se:

—que as conclusões do sr. dr. J. M. Rodrigues são improcedentes por carência de fundamento suficiente;

—que a fremente acusação feita a D. Nicolau de Santa Maria é (por grande acaso) destituída de base; e finalmente

—que, tendo-se-lhe afigurado que atingira o vértice da alta colina em que reluz e impera a verdade, nada mais fêz do que descer, desta se afastando mais que nunca.

E assim poderia já considerar soberanamente demonstrada a tese da necessidade de trazer à lume quanta documentação proveitosa se encontre amontoada nos arquivos —única que neste descosido trabalho pretendo sustentar.

Se a crónica manuscrita de D. Fr. Timóteo dos Mártires e tôda a documentação inédita que compulsei se tivesse dado a conhecer pela imprensa, um trabalhador infatigável, com as raras qualidades de penetração e de análise do ilustre camonista, não deixaria de estudar tudo meticulosamente e não haveria possìvelmente formulado conclusões que, por agora, se me antolham palmarmente erradas.

Mas para haver uma sentença, seria indispensável um juíz, que neste caso falta. Além de que, sendo os réus muitos, e sendo prodigiosa a multiplicidade dos deslises de cada um e imensa também a sua variedade, o trabalho do julgamento havia de tropeçar em dificuldades irremovíveis, fautoras de adiamentos e indecisões.

Para cúmulo, como se os réus fôssem ainda poucos, viria eu possìvelmente engrossar o seu número, para maior embaraço do julgador.

Ora, para a demonstração dos estragos que os inconcebíveis silêncios dos arquivos públicos podem ocasionar na boa qualidade da produção intelectual (história de arte, história política, história do trabalho, pouco importa) tomei o opúsculo do Sr. Dr. J. M. Rodrigues, autoridade de grande mérito, para quem as maiores homenagens não podem representar favor, e que na matéria sujeita superiormente, notàvelmente se especializou.

Se fôsse a ocupar-me de outros trabalhos publicados—e são tantos!—alguns revelando mesmo certo esfôrço de inteligente pesquisa e até louvável critério de ordenação, teria de alongar-me muito e muito mais, transcendendo os justos limites dum trabalho que pretende ser lido.

Não me move, ao redigir apressadamente estas pági-

nas, o mínimo intuito de desencadear discussões, o que bem se depreende da atitude de quem, longe de fazer recriminações pessoais e de produzir um julgamento no sentido estreito do vocábulo, se fica na argüição contra a gélida mudez dos arquivos públicos, causa primacial dum permanente tumultuar de dúvidas, quando não do desabar de formidáveis saraivadas de êrros.

E' bem claro que me não deixei arrastar por intuitos de defender D. Nicolau de Santa Maria, tantas vezes encontrado em flagrante pecado de mentira.

E a biografia do ínclito poeta também não avultara nunca, em grande ou pequena parte, no acervo das minhas preocupações (1).

Mas se não foi um desejo mórbido de provocar alvoroto nos arraiais camoneanos, nem a obediência a veemente paixão pelos estudos genealógicos do brilhante século de quinhentos que determinara o aparecimento dêste ligeiro trabalho, nem por isso deixou de resultar de uma causalidade forte que pôde levar de vencida tôdas as relutâncias e dissipar o justificado receio de penetrar num campo de surprêsas em que tão altos valores têm claudicado.

Tendo à minha guarda um manuscrito inédito, como a *Chronica* de D. Timóteo dos Mártires, e tendo possibilidades de com um pouco de sacrifício contribuir para o esclarecimento de problemas até agora plurimodamente tratados, afogando-se por vezes num mar de incertezas, não

---

(1) Um exame geral de consciência acusa sòmente um acto externo, bem palpável, de devoção camoneana: quando em 1928 fiz parte duma comissão de toponímia coimbrã, como relator propus e a Câmara Municipal aprovou que à rua n.º 8 dos novos arruamentos do Bairro da Cumiada se desse o nome de *Luiz de Camões.*

me consentiu o ânimo ficar calado e só esperei o momento azado de poder completar as minhas indagações e de trazer ao conhecimento de todos o que entendi não dever guardar só para mim.

Mas se pudesse ainda demorar-me um pouco... sacaria da montanha bibliográfica camoneana, por exemplo, a interessante monografia do sr. Mário Sá (1) e do famoso mapa genealógico que de perto a seguiu, com o seu *processo novo de notação e representação*, para emitir sôbre aquela e êste os merecidos juízos de valor.

E' bem claro que posso ser argüido de parcial, no exame e apreciação dêste trabalho em que o seu autor, primando pelo colorido e animação da linguagem, simultâneamente revela contactos demorados com documentação vasta e exibe apreciáveis dotes exegéticos. E isto porque o sr. Mário Sá defende a tese da dualidade beneditina, tio um dos Bentos e primo outro de Luiz de Camões, tão da minha simpatia, que contudo pode não querer dizer convicção.

Se pudesse demorar-me um pouco, mal terminados estes justos cumprimentos, ao ler o capítulo intitulado *O Ramo de Coimbra*(2), logo teria de romper com um rosário de argüições dêste teor:

a)—que o pai do poeta não teve nenhum *irmão* mais velho chamado João Vaz de Camões, que herdasse a casa vincular de Antão Vaz;

b)—O solar dêste ramo dos Vaz de Camões não po-

---

(1) *Camões no Maranhão*. Coimbra, Lvmen, 1922.

(2) Ob. cit., p. 69 e seg.

de encontrar-se em Lordemão, porque essa quinta *correu a argolinha* mais ou menos longa, já do nosso conhecimento, e que mais adiante se há-de desfiar mais extensamente, mas sem contacto algum com os descendentes de Antão Vaz, assim se classificando como trabalho de pura imaginação o achado do *berço nobiliárquico* de Luiz de Camões referido à mesma quinta;

c)—João Vaz, pai de Simão Vaz de Camões, *não foi casado com Catarina Pires* e em segundas núpcias com Branca Tavares porque, a ser assim, teria havido um casamento incestuoso; há deplorável confusão entre João Vaz, pai, que foi casado com Catarina Pires, deixando menor um filho de nome João Vaz, que por sua vez cazou com Branca Tavares e foi pai de Simão Vaz de Camões, de Isabel Tavares, etc.;

d)—Simão Vaz, almotacé, não casou *antes de 1508*, porque a êsse tempo ainda seu pai era menor, e em 1515 pode supor-se o mesmo pai ainda solteiro;

e)—Simão Vaz não morreu *em 1584*, mas em 1580;

f)—D. Bento cancelário não morreu *em 1542*, mas em 1547;

g)—João Vaz, filho, não foi bacharel, nem doutor, como o não foi igualmente João Vaz, pai, resultando a confusão das homonímias esmiüçadas no capítulo seguinte;

h—o almotacé não cultivou em Lisboa a amisade do príncipe D. João, pela fácil razão de nunca ali ter vivido, pois que êste príncipe é que passou temporadas em Coimbra, sendo de supôr que aí se te-

nha relacionado com os fidalgos da terra, entre os quais se contava Simão Vaz de Camões;

i)—o «*morgadio dos Vaz de Camões*», com Antão Vaz a ser «o mais importante morgado de Coimbra», assume proporções de desabalada fantasia;

j)—João Vaz, filho, não só não «residiria em Lisboa os últimos anos da sua vida, na intimidade da côrte», como raras vezes ali teria pôsto os pés desde a sua menoridade, após o falecimento do pai (1);

k)—Não me parece lícito alcunhar João Vaz, ou seja o pai ou o filho, ora de *corregedor de Coimbra*, ora de *corregedor da Beira*, porque nenhum dêles foi uma coisa nem outra (2).

Um sudário imenso de afirmações contraditadas pelos documentos, para cuja enumeração não chegariam tôdas as letras do alfabeto.

---

(1) Até agora conheço apenas uma ida sua a Lisboa, em 1531, a solicitar, em nome da vereação de Coimbra, o traslado dos privilégios dos cidadãos da capital.

(2) Até à carta régia de 12 de Março de 1533, que criou a correição de Coimbra, esta cidade e seu têrmo faziam parte da correição da Extremadura com sede em Tomar. O país encontrou-se de aí em diante e ainda no declinar do século XVI (Duarte Nunes de Lião, *Descripção do Reino de Portugal*) dividido em seis regiões ou *provincias* e estas em comarcas ou *correições,* sendo uma das *provincias* a da Beira, repartida pelas *correições* de Coimbra, Viseu, Lamego, Aveiro, Guarda e Castelo Branco.

Corregedor da Beira não foi, portanto, nem o pai nem o filho, porque não consta documentalmente que tal se tenha dado. *Corregedor de Coimbra* não o foi o pai, porque faleceu muito antes de tal lugar existir; e não o foi o filho porque se lêem nos documentos outros nomes que não o dêle, e porque nem habilitações científicas possuíu para tal função.

Para finalizar, só um passo ainda:

Não foi no oriente que Camões soube da morte de Isabel Tavares(1), não sendo portanto a ela que se dirigia o soneto

Alma minha gentil que te partiste.

A menina *dos olhos verdes* sobreviveu ao poeta. Fica já dito que Isabel Tavares reivindicou a quinta de Lordemão em demanda judicial contra Roque Pereira Tavares, que a houvera pelo casamento feito com D. Francisca Rebêla, viúva do almotacé.

Falecido êste em 14 de Agôsto de 1580, aberto o seu testamento em 30 de Março de 1581, fica à evidência que o seu casamento se fêz depois desta data e que a demanda movida por Isabel Tavares é muito posterior ao falecimento do poeta, que, como se sabe, ocorreu em Junho de 1580.

O momento certo da sua celebração pode todavia saber-se, porque o próprio Dr. Roque Pereira Tavares tomou a si o encargo de o declarar. Na contrariedade da acção contra êle movida pelo Colégio de S. Bernardo (v. doc. XVII) alega expressamente que, pela Páscoa daquele mesmo ano de 1579, fizera sete anos que se encontrava casado com D. Francisca Rebêla.

Mas há ainda mais. Em 26 de Abril de 1587 baptizou-se na Sé (2) o filho de uma escrava de Isabel Tavares e em 16 de Agôsto de 1589 morria-lhe um escravo.

---

(1) «Foi no oriente que soube Camões da prematura morte de Izabel; foi então que escreveu êste último adeus», etc. (ob. cit., p. 67).

(2) *Baptizados, casados, defuntos,* 1568 até 1587, n.º 1.º, fls. 135 v. códice do Arquivo da Universidade de Coimbra.

¿Tratar-se-á de mais uma homonímia promotora de novas confusões?

Os padrinhos do pequeno escravo foram os licenciados Nicolau Tridentino e Senhorinha Pereira. Sabido que Isabel Tavares era tia dos Pereiras (Roque e Paio) que instituíu seus herdeiros da quinta de Lordemão, parece-me de certo pêso, não só o categorizado apadrinhamento do pequeno escravo, mas a intervenção desta madrinha também *Pereira*, para dar quási a certeza de que esta Isabel Tavares é bem a decantada Belisa, *a menina dos olhos verdes*, viva, portanto, ainda em 1587.

VIII—Homonímias perturbadoras

Quiz o acaso que um conjunto de circunstâncias tornasse singularmente difícil o destrinçar da meada linhagística camoneana. Há nestes enredos biográficos um denso vespeiro de homónimos, surgindo de todos os quadrantes, que têm sido um permanente estôrvo ao apuramento da verdade.

E pelo sistema até agora seguido de considerar as pessoas só pelo nome, a confusão seria cada vez maior e o nevoeiro de dúvidas cada vez mais cerrado.

¿Que importa que num documento do primeiro terço do século XVI se fale de João Vaz, se com êsse nome viveram pelo menos seis, sensìvelmente da mesma condição social, movendo-se no mesmo estreito quadro da vida coimbrã, triangulado pela Câmara, pela Misericórdia e pela Universidade?

¿Que adianta que um escrito do meado do século XVI insira o nome de D. Bento, se com êste nome e nessa época, houve quatro frades crúzios?

Impõe-se portanto a adopção de um novo método de trabalho, se se deseja extrair todo o rendimento dos penosos esforços de investigação. À falta de melhor, adopte-se, como instrumento controlador, uma pauta de assinaturas fac-similadas que permitam, ao menos em relação aos documentos originais em que se encontrem, ter a segurança de que respeitam a determinado indivíduo e não a qualquer dos outros que usaram o mesmo nome, sobrepondo assim certezas a palpites e conjecturas.

A essas homonímias na genealogia camoneana e na das famílias a ela ligadas, por parentesco verdadeiro ou atribuído, largas referências se fizeram já neste estudo, e nada mais seria agora necessário que apontá-las para as arvorar em circunstâncias derimentes da responsabilidade de quantos têm cometido erros neste insidioso terreno. Mas algumas palavras lhes vou ainda consagrar.

E assim justifico a minha recusa a pronunciar uma sentença. Prefiro defender os que erraram... não vá precisar de ser eu mesmo defendido também.

A) João Vaz

A mais antiga das homonímias anda à roda do nome de João Vaz.

Conhecemos já nada menos de quatro—João Vaz, pai, João Vaz, filho, o licenciado João Vaz e o bacharel João Vaz—sem falar de outros, oficiais mecânicos, girando em órbitas mais modestas da vida coimbrã.

Mas há ainda outros. Façamos a sua enumeração.

O primeiro que surge—e que constitui inteira novidade—é João Vaz ou João Vasques, escudeiro, que exerceu

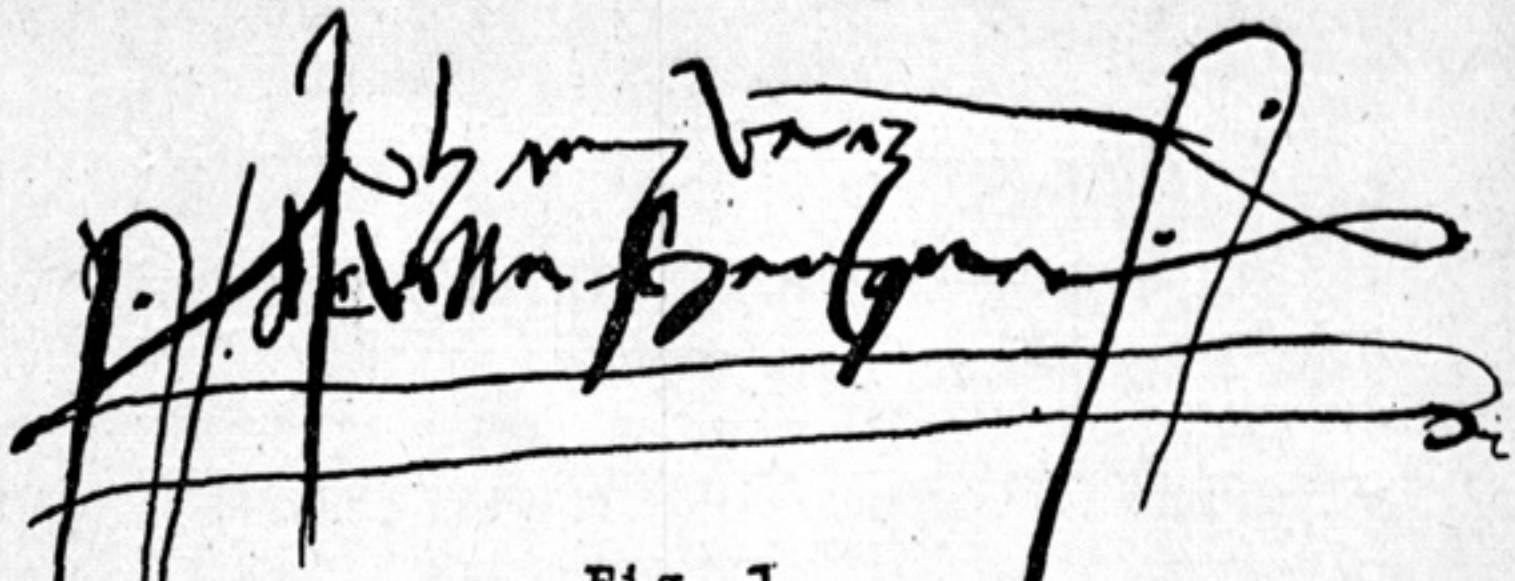


Fig. 1

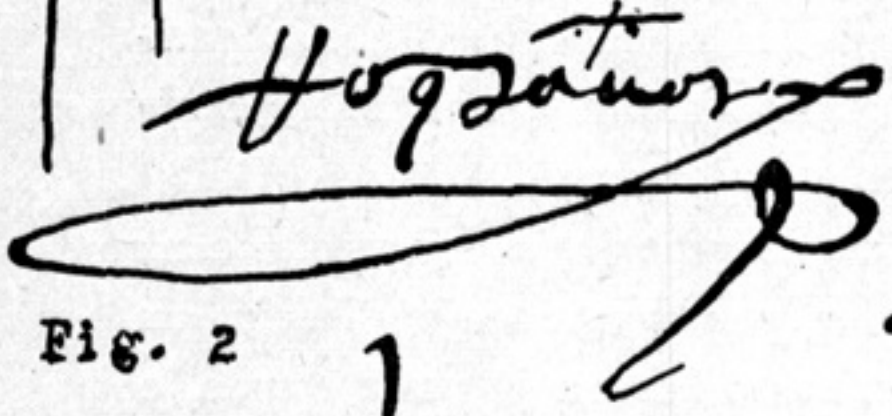


Fig. 2

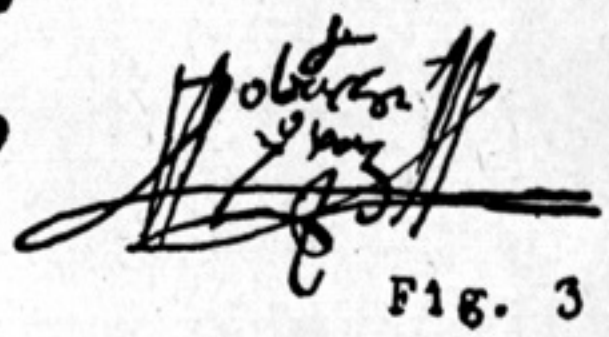


Fig. 3

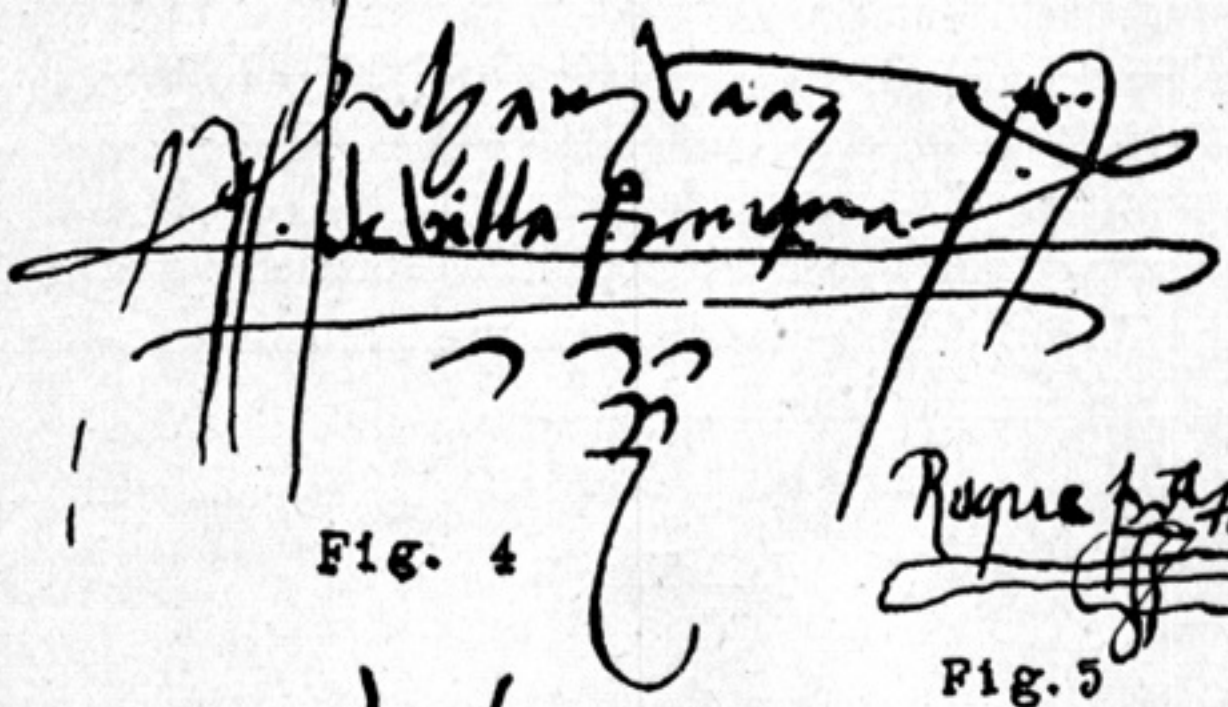


Fig. 4

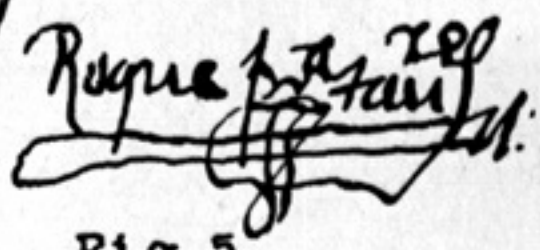


Fig. 5

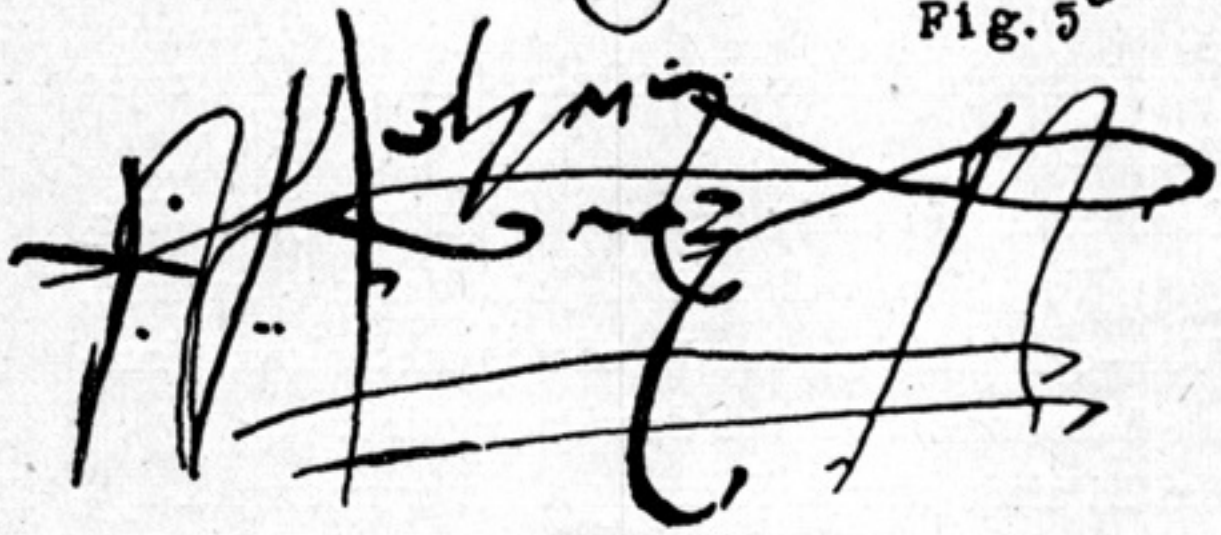


Fig. 6

1, 4 e 6, João Vaz, filho; 2, Roque Tavares; 3, Bacharel João Vaz; 5, Dr. Roque Pereira Tavares.

as funções de escrivão da Câmara de Coimbra durante vários anos compreendidos entre 1455 e 1469 e (doc. III) as de *ouvidor* do Conde de Penela em 1472.

É sabido que, sendo *Vasquez* um apelido patronímico nascido de Valasco, Velasco, Vaasco, igual a Vaz ou Vaaz, o seu uso era ainda freqüente no meado do século XV «e que tanto dominava nos nobres, como nos não nobres, tanto nos homens como nas mulheres» (1).

Ora encontram-se no Arquivo Municipal de Coimbra documentos de que consta ser *Joam uaasqz*, o escrivão da Câmara em 1455(2).

Conhecida a equivalência de Vaz e Vasques, temos assim neste escrivão da Câmara o mais antigo portador de um nome que tantas incertezas havia de fomentar mais tarde.

Mas se a doutrina filológica carecesse de amparo, ainda os documentos daquele Arquivo Municipal lho forneceriam eficazmente.

Assim num documento de 1466 (3) encontra-se mencionado o escrivão da câmara (fig. 11) como Jhã Vaaz, enquanto noutro documento de 1458(4) êle próprio subscreve com o seu punho (fig. 10) mencionando o seu nome com a forma *Joham uaasqz*, sendo essa também a forma uzada na assinatura, como se vê da reprodução (fig. 12) da por êle aposta em um documento de 1468 (5).

Êste João Vaz é o mesmo que em 1460 (v. doc. XV) to-

---

(1) Dr. José Leite de Vasconcelos, *Antroponimia Portuguesa*, Imprensa Nacional de Lisboa, MCMXXVIII, p. 113.

(2) Pergaminho LXXIV.

(3) Pergaminho LXIV.

(4) Pergaminho XCIV.

(5) Pergaminho LXXXVI.

ma a quinta de Lordemão do poder de João Preto, genro do cónego Gil Pires, e que passados anos, em 1468 (v. doc. II) dá de emprazamento uns matos da mesma quinta.

¿Quem era êste João Vaz? É a mesma escritura de 1468 que responde, dando-o como filho de Bento Anes, tesoureiro, em casa de quem a escritura se fêz.

A profissão de *tesoureiro*, sem outra qualquer indicação, deixa entender que era tesoureiro da Sé, lugar sempre exercido por um cónego, dos mais altamente considerados.

Não muito antes dêste período, em 1450, foi o lugar ocupado pelo cónego *Vasque Annes*, vigário geral do bispado; e já antes dêste (1429) pelo cónego João Gonçalves.

¿Que haverá de comum entre *Vasque Annes*, *Bento Annes* e João Vasque, como se lhe chama na escritura de 1468?

¿Que haverá ainda de comum entre estas três figuras e «*Vaasque añe de Camões,* bacharel em degdos vyg.º geerall», que julga casos vários do tribunal eclesiástico e assina (fig. 15) a carta de sentença(1) de 10 de Dezembro de 1455?

Fixe-se por agora o seguinte: em 1422 (era de 1460) a quinta de Lordemão, pertencente ao Mosteiro de S. Paulo de Almaziva, foi emprazada (v. doc. I) ao cónego Gil Pires; em 1443, a mesma quinta encontra-se em mãos de João Preto, genro dêste cónego; em 1460, êste João Preto cede os seus direitos a João Vaz e êste cede, em 1468, uma parte dos seus direitos a outras pessoas.

---

(1) *Docs. Avulsos do Cabido da Sé,* no Arquivo da Universidade de Coimbra.

O segundo que se nos depara é João Vaz de Vila Franca, ou sòmente João Vaz, escolar de direito, casado com Catarina Pires, que leio algures ter falecido em 1505, e que, à vista da escritura de 1508 (v. adiante doc. VI), se sabe que nessa data não era já dêste mundo, mas que o era ainda quando se lavrou o *instrumento* de 1502 (v. doc. V).

Cavaleiro e cidadão de Coimbra, possuiu de certeza as quintas de Vila Franca e Lordemão e outros bens, tendo, ao que se diz, deixado nada menos de três filhos, João, Antão e Pero, mas de certeza o primeiro e o terceiro.

No livro das *Vereações* de Coimbra, respeitante ao ano de 1491, lê-se na acta (v. doc. IV) como tendo estado presente *J.º Vaaz escolar em direito,* que assina, nesta como em outras actas, com a forma *Joham Vasqz* que se lê nas fig. 7 e 13 (1).

Encontramo-lo posteriormente a outorgar no contracto de renunciação e emprazamento de 1502 (v. doc. V), ainda escolar de direito, e voltamos a ouvir falar dêle na escritura de 1508 (v. doc. VI) em que Catarina Pires se apresenta como sua viúva, e lhe atribui ainda a qualidade de escolar de direito.

Como dono da quinta de Lordemão e como portador do nome *Joham Vasqz*, bem poderia já supor-se que entre o escrivão da Câmara e o escolar (bem distintos no tempo e nas assinaturas) haveria relações de pai para filho.

---

(1) É para notar que no texto da acta se lê nìtidamente *J.º Vaaz*, e na assinatura se lê *Vasqz*. Mas já outro tanto não sucede com o vereador da Câmara Álvaro Vaz, que assina *alu. vaz* e que na primeira fôlha do Livro das *Vereações* de 1491 vem mencionado como *Alu. vaasqz*.

Estas observações confirmam a equivalência de Vaz e Vasques, não já sòmente no meado, mas no fim do século XV.

Mas há uma passagem da certidão extraída da acção movida por Isabel Tavares contra o Dr. Roque Pereira Tavares (v. doc. XV) em que pode surpreender-se a confirmação. A peça transcrita nessa certidão diz respeito ao inventário de João Vaz, sem que se esclareça de qual João Vaz se trata, se do escrivão, do escolar, ou do filho dêste.

Nessa certidão fala-se de uma sentença da Casa do Cível sôbre a quinta de Lordemão, proferida em 1523. E diz-se que a sentença foi dada a favor do defunto. Ora o defunto de 1523 não podia ser o filho do escolar, até aqui tratado por João Vaz, filho, que só veio a falecer muitos anos depois, como adiante se verá, mas o próprio escolar, que até aqui tenho designado por João Vaz, pai.

E noutra passagem do mesmo documento lê-se ainda o seguinte: «uma carta de venda da dita quinta por que João Preto, genro de Gil Pires, vendeu a dita quinta a João Vaz, pai do defunto, feita a treze de Julho do ano de mil quatrocentos e sessenta e oito».

Parece, pois, não oferecer dúvidas que João Vaz, pai, foi filho de João Vaz, escrivão da Câmara.

Jorge de Cabêdo(1) contemporâneo de Luiz de Camões, falando-lhe do bisavô, chama-lhe «João Vaz de Camões, que foi corregedor em Coimbra e jaz em Santa Cruz» (2).

O terceiro de que teremos de ocupar-nos é João Vaz

---

(1) Cit. por Camilo Castelo Branço, *Noites de Insónia*, n.º 3.º, p. 18.

(2) Pode dizer-se que são tantas as inexactidões quantos os assertos. Nem êle se designava ou assinava, tal-qualmente o filho, João Vaz de Camões, mas sòmente João Vaz ou João Vaz de Vila Franca, nem foi corregedor de Coimbra porque era lugar que em sua vida nunca existiu, nem jazia em Santa Cruz, mas na Sé, na cova de que se fala no testamento do *almotacé à fôrça*, seu neto.

Fig. 7

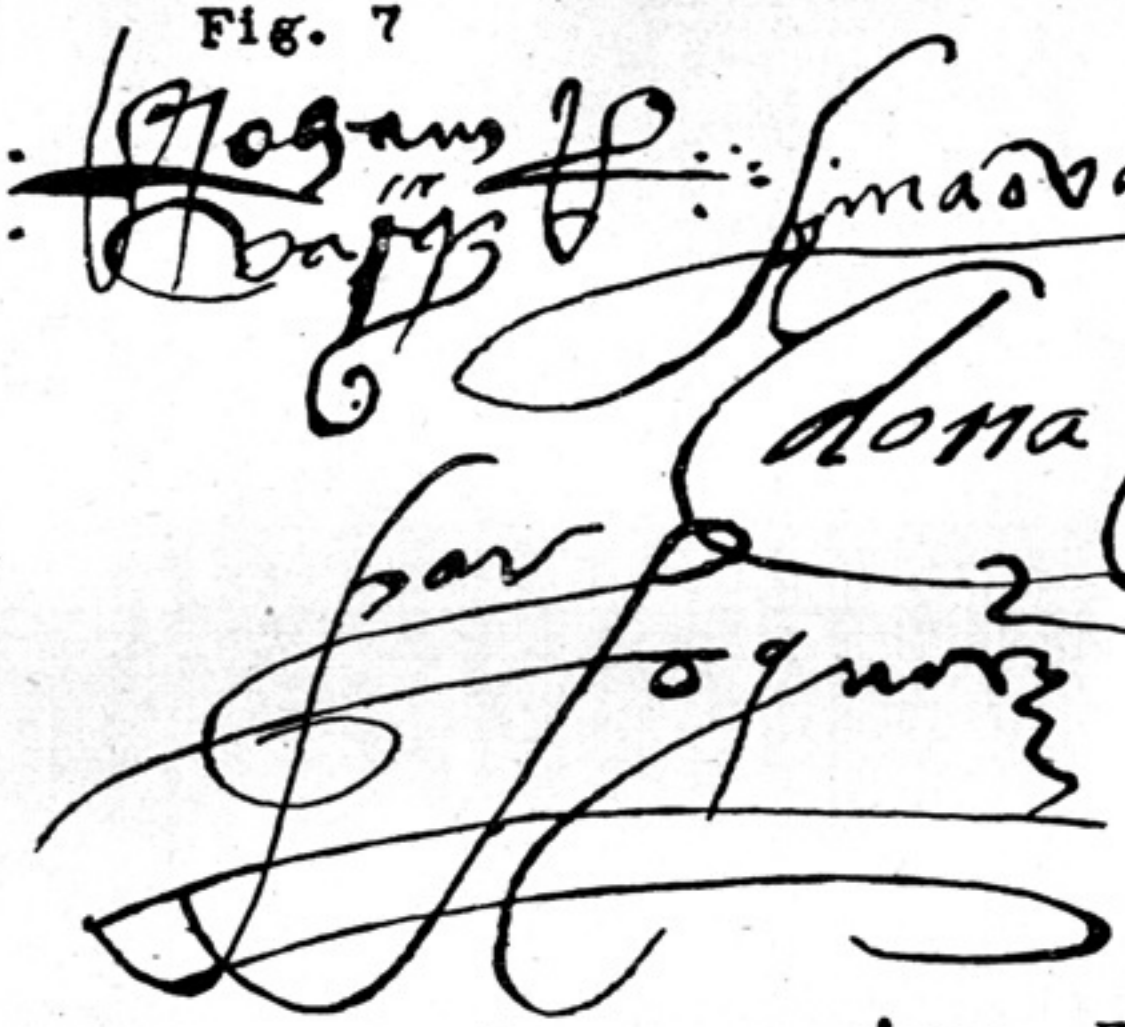


Fig. 8

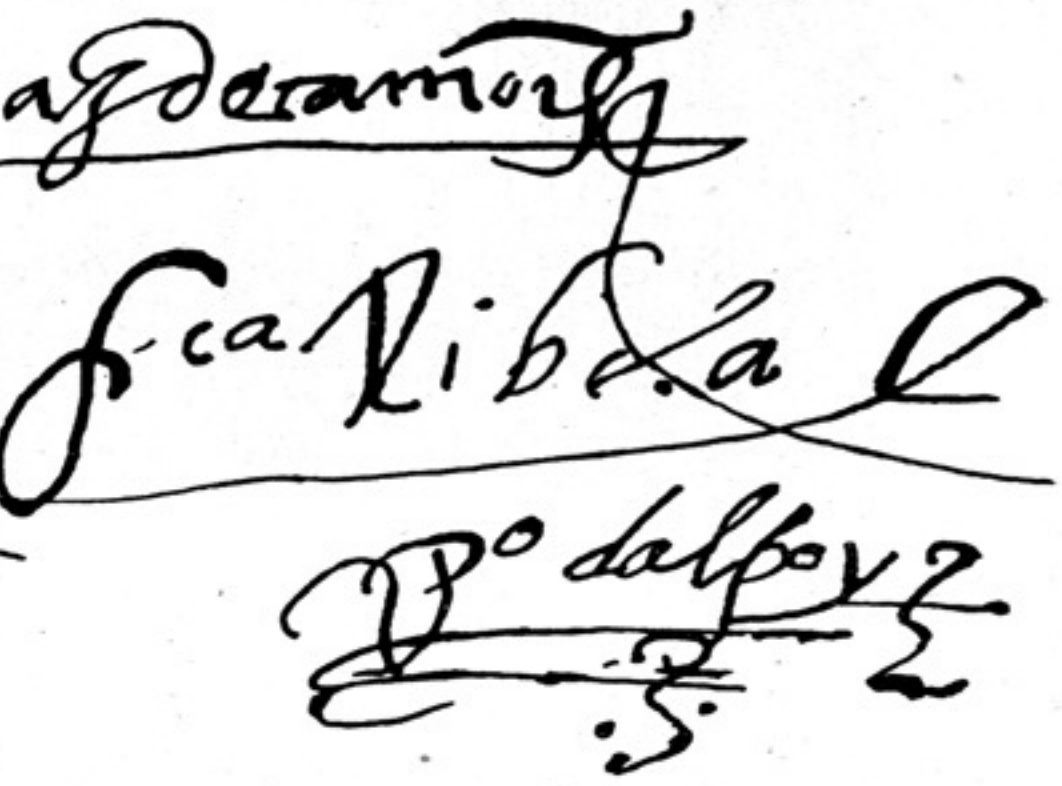
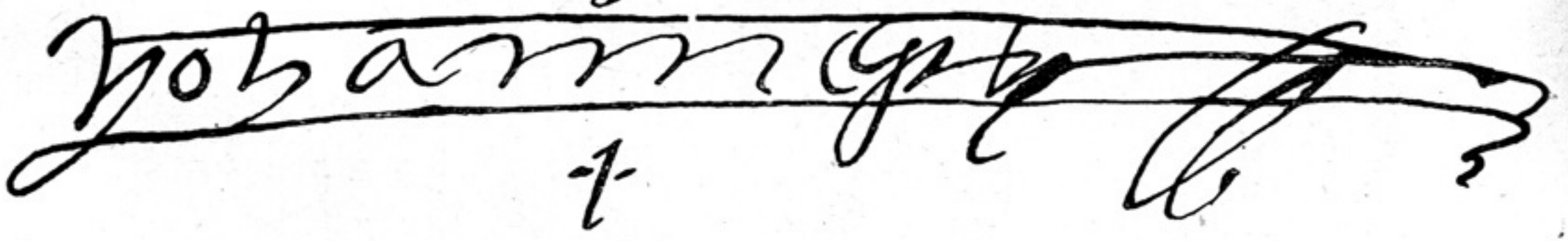


Fig. 9



7, João Vaz, pai; 8, Simão Vaz de Camões, D. Francisca Rebêla, Gas-par Fogaça e Dr. Pero de Alpoim; 9, Licenciado João Vaz.

de Vila Franca, ou sòmente João Vaz, filho do antecedente, tendo herdado possìvelmente quási todos os bens que o pai tinha em Coimbra, menor ainda e moço de câmara do bispo em 1508 (v. doc. VI), maior já, possìvelmente ainda solteiro, e escudeiro do bispo em 1515 (v. doc. VII), que aparece em convocações camarárias em 1526 e 1533, que possìvelmente exerceu funções de vereador em 1531 (pois que nesse ano vai a Lisboa como representante da vereação coimbrã obter cópias dos documentos de que constavam os privilégios da cidade) (1), que outorga numa escritura em 1528, que intervem como fiador num auto defiança lavrado na Câmara em 1535, e que em 1546 parece já falecido (2), tendo tido, como se sabe, do seu casamento com Branca Tavares, nada menos de cinco filhos: Simão, Isabel, Bento, Estêvão e Henrique.

Foi no tempo dêste João Vaz que se deu a sentença de 1523 sôbre a quinta de Lordemão e foi em favor dêle que seu irmão Pero Vaz fêz a escritura de 1530, já atraz citada. Não tendo apurado as datas do falecimento dêste João Vaz e de sua mulher, parece que em 1546 já êle era

---

(1) Nos acórdãos de 3 de Abril de 1526 (*Vercações*, vol. V, fls. 9) e 4 de Maio de 1533 (*Vereações*, vol. VI, fls. 7) tomou parte entre os cidadãos e gente honrada que costumava andar na governança da terra, assinando no primeiro caso com o nome de Joham Vaaz e no segundo com o de *Joham Vaaz de Villa Franqua*, como se vê das figs. 1, 4 e 6.

(2) Num contracto de 5 de Maio de 1546, que fez o Doutor António Vaz com os capelãis da Sé, sôbre as casas em que morava e que herdara de seu pai, o licenciado João Vaz, na rua de Sub-ripas, ao confrontar-se o prédio diz-se:..... «e da banda de cima parte o quintal das ditas casas com quintal do dito cabido da Sé que ora sam dos herdeiros de Joan Vaz de Villa Franca»..... (*Livro de Emprazamentos*. Ms. do Arquivo da Universidade de Coimbra, vol. 2.°, fls. 25 v.).

falecido e que a mulher, se lhe sobreviveu, não foi muito além, já que em 1552 (V. doc. X) Isabel Tavares doa a seu irmão Simão Vaz todos os bens herdados do pai e da mãi. Mas já na escritura de 1550 (doc. IX) se referiu expressamente o falecimento do pai.

Dos outros dois filhos, Henrique de Freitas e Estêvão Vaz de Camões, já desaparecidos à data da partilha, um morreu na Índia e outro na Itália, na guerra do Imperador, como se lê naquela escritura de 1557 (doc. XI).

Como se isto fôsse pouco, pavoneava-se na mesma época em Coimbra, com sua imponente assinatura em latim, outro João Vaz, licenciado não se sabe em que faculdade nem por que Universidade, pois a de Coimbra só para aqui veio transferida em 1537, e êle era já vereador (e licenciado) em 1514 e 1516, como voltou a sê-lo novamente em 1520.

Êste licenciado João Vaz, não pode confundir-se de modo algum com os antecedentes, porque a sua assinatura não consente confusões com a de qualquer outra pessoa (1).

Foi dono do famoso prédio renascença da rua de Sub-Ripas a que durante muito tempo infundadamente andou ligado o episódio sangrento do assassinato de D. Maria Te-

---

(1) A assinatura fac-similada (fig. 9) encontra-se no auto de apresentação do foral de Cernache, auto lavrado em 1515 (Ms. da Biblioteca Municipal de Coimbra, *Pergaminho CIX*). A difícil leitura do apelido Vaz poderia ainda induzir em dúvidas. Mas o livro das vereações de 1515 está cheio de assinaturas, e das actas consta bem legìvelmente o nome do licenciado João Vaz, que algum tempo exerceu, na falta de juiz de fora, as funções dêste. Parece que, segundo a melhor leitura, deve ler-se o nome como *Johannes Vz.*

les, prédio em que fez obras (1) e que transmitiu a seu filho Dr. António Vaz, lente da Universidade, um dos argüentes no acto de licenciatura de D. António, prior do Crato, que teve lugar na Casa do Conselho do Mosteiro de Santa Cruz, em 25 de Maio de 1551. O licenciado João Vaz foi casado com Dominga Pires, teve como descendentes não só o Dr. António Vaz, mas Simão Vaz e *Ana Vaz* (2) e era já falecido em 1546, como se viu.

Há ainda um quinto João Vaz, bacharel não se sabe

---

(1) Que as obras foram feitas pelo licenciado João Vaz, dizem-no expressa e claramente, entre outros, os documentos publicados em *O Conimbricense* n.° 2.527, de 14 de Outubro de 1871, um dos quais é um requerimento dirigido à Câmara em 26 de Julho de 1514, pedindo autorização para fazer um arco sôbre a rua, documentos reproduzidos por Manuel da Silva Gaio em *O Instituto* vol. 88.°, pág. 389.

Num contracto de emprazamento de 1553, (*Livro de Emprazamentos*, Ms. do Arquivo da Univ. de Coimbra, 2.°, fls. 27 v.) em que Dr. António Vaz se diz filho e herdeiro do licenciado João Vaz, fala-se nas casas da rua de «sôbre a Ribas», que foram de seus pais, casa sobradada, quintal, loja e mais duas casas térreas que a ela pertencem».

(2) Há grande confusão, segundo suponho, à roda desta Ana Vaz, que aparece confundida com *Joana Vaz*, a célebre escritora, que foi do cenáculo da Infanta D. Maria.

Barbosa Machado dá Joana Vaz como filha do licenciado João Vaz e irmã do cónego António Vaz Mas como aquêle não teve, se bem me parece, senão uma filha de nome *Ana*, assim se chegou, como ensina D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos (*A Infanta D. Maria*, p. 103, n. 2), a considerar os dois nomes de Ana e Joana como sendo da mesma pessoa. Mas tenho razões para dizer que os arquivos virão ainda a exprimir-se sôbre o caso em diferente sentido.

em que faculdade nem por que Universidade que, seguramente para se distinguir dos seus homónimos, assina sempre *o bacharel J.º Vaz* (1).

Êste João Vaz, bacharel, exerceu as funções de procurador geral da Câmara no ano de 1533 e nada mais sei a seu respeito.

Há um João Vaz, cónego da Sé, que assina uma representação dirigida pelo cabido ao juiz de fora em 1515 (2).

Parece-me haver também outro licenciado João Vaz cuja mulher—Bertoleza Cabral—serve de madrinha de baptismo na Sé, em 8 de Dezembro de 1551, e 12 de Ou-

---

(1) A assinatura reproduzida (fig. 3) consta do acórdão da Câmara de Coimbra de 18 de Junho de 1533 (*Vereações*, ms. da Biblioteca Municipal de Coimbra, vol. VI, fls. 9 v.).

(2) *Docs. Avulsos* do Arquivo da Universidade de Coimbra. O deão e restantes cónegos da Sé dirigiram-se ao licenciado João Vaz, vereador fazendo as vezes de juiz, protestando com energia contra o que em linguagem de hoje chamariamos a imposição de sêlos nos celeiros da mesma Sé, pondo-lhe fechaduras novas bem seguras e lançando pregão de que ninguem devia desviar dali coisa alguma e de que tudo que houvesse de entregar-se êle juiz indicaria como devia fazer-se. No protesto ameaçava-se formalmente o juiz com pena de excomunhão e com o pedido de indemnização de dois mil cruzados de oiro.

O licenciado João Vaz aceitou com calma a representação recheada de ameaças, prometendo responder por escrito, como de facto respondeu, esclarecendo que quanto fizera constava de um alvará e regimento régios enviados a Gonçalo Cardoso, recebedor das terças, e que êle se limitara a ordenar o que êste Cardoso lhe requerera com fundamento naqueles diplomas, destinados a garantir ao rei o pagamento do que lhe era devido. O segrêdo e a rapidez com que a diligência se fizera, bem demonstraram, como aliás se declara no documento, que só assim ela seria eficaz.

tubro de 1552, muito depois, portanto, do falecimento do licenciado João Vaz, da casa de Sub-Ripas.(1)

Encontrei no Arquivo Municipal assinaturas de *L.do Vaz*, mas não pude identificá-las até poder dizer que seja dêste pouco conhecido João Vaz.

Mas houve ainda, além dêstes João Vaz, um outro João Vaz procurador dos misteres em 1491, também um dos misteres da mesa no ano de 1520, ou seja um dos dois representantes que a *Casa dos Vinte e Quatro* tinha permanentemente na Câmara para assistirem às sessões e tomarem parte em tudo que respeitasse ao govêrno económico da cidade. Mas a êste João Vaz e a outros existentes, um casado com Francisca Rodrigues e outro com Maria Luiz, não valerá a pena fazer referência demorada porque, como *oficiais mecânicos* e pessoas de humilde condição que eram, não ocasionam confusões de maior, como aquêles quatro.

---

(1) O meu saüdoso amigo e ilustre escritor Dr. Manuel da Silva Gaio (in *O Instituto*, vol. 86.° pág. 389) dá o licenciado João Vaz, da casa de Sub-Ripas, como casado com Bertoleza Cabral. Mas eu suponho tal informação errada. Primeiramente, porque em 15 de Março de 1523, no baptizado de um filho de Nuno de Parada, que foi escrivão da Câmara, figura como madrinha *Dominga Pires, mulher do licenciado João Vaz*. Segundamente, porque intervindo Bertoleza Cabral em dois baptizados em 1551 e 1552, quando o licenciado de Sub-Ripas era já falecido pelo menos desde 1546, não é de crer que nos respectivos assentos fôsse mencionada como mulher do licenciado João Vaz, devendo antes, segundo o costume, designar-se de *dona viúva* do licenciado João Vaz, se de facto não fôsse mulher de outro João Vaz, ainda vivo.

Por isso me inclino mais fàcilmente a aceitar a existência de um segundo licenciado, que das segundas núpcias do licenciado de Sub-Ripas.

B) Simão Vaz de Camões

A mais importante de tôdas as homonímias, e que mais enredou genealogistas e biógrafos, foi a existente entre o pai e o primo do poeta.

Aires de Campos (1) pôs pela primeira vez, senão a tese da dualidade, ao menos a dúvida documentada sôbre o haver, com o nome de Simão Vaz de Camões, não um, mas dois homens.

Li já algures que o primeiro escritor a estabelecer esta distinção dos dois homónimos fôra Camilo Castelo Branco num artigo inserto no *Dicionário de educação* de Campagne. Mas é o próprio Camilo, reproduzindo o mesmo artigo nas *Noites de Insónia*, citando e transcrevendo Aires de Campos, que implìcitamente afirma que foi êste ilustre arqueólogo e não êle quem levantou a questão.

Com sorte vária se foi o caso agitando. E, à fôrça de se fazer luz sôbre a biografia de um dêles, se chegou à impossibilidade de a conciliar com actos conhecidos e documentados da vida do outro. A distinção era nítida.

Simão Vaz de Camões—pai do épico—era filho de Antão Vaz, e casado com D. Ana de Sá Macedo, de Santarém.

Como João Vaz pai, falecido em data não posterior a

---

(1) *Índices e sumários* dos livros e documentos mais antigos e importantes do Arquivo Municipal de Coimbra, p. 7, onde escreveu: «Assim êles vão prestar (os documentos que publicou) auxílio valioso, e não grande embaraço a todos os críticos ilustres que, talvez fascinados por meras semelhanças de nomes e apelidos, não têm hesitado em atribuir ao turbulento cidadão conimbricense Simão Vaz de Camões, muito vivo e são em 1576, a honrosa paternidade legítima do autor dos *Lusiadas*».

1508 (doc. VI), fôra, possivelmente já casado, freqüentar em Lisboa o curso de direito, que não chegou a concluir, quási certo será que nessa deslocação se tenha feito acompanhar da família, ainda que na escritura de 1502 (v. doc. V) se lhe atribuam simultâneamente as qualidades de escolar de direito e morador em Coimbra.

Do filho João Vaz e da viuva Catarina Pires, sabemos que em 1505 estavam em Coimbra, onde tinham residência, ela seguramente na sua casa da Rua do Deão, e o filho no Paço do Bispo, onde foi assinada a escritura de 1515 (doc. VII); e do filho Pero Vaz, mais novo que seu irmão João, sabemos que em 1530 resjdia no Algarve, ao serviço do Conde de Monsanto, como seu escudeiro.

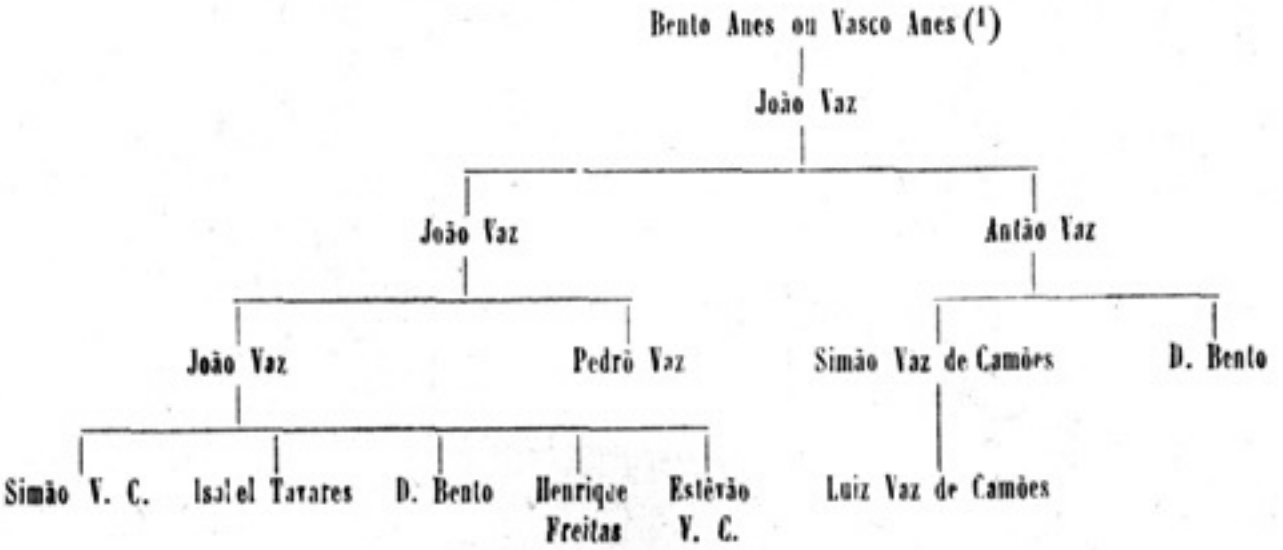
De Antão Vaz pouco ou nada se sabe, mas diz-se ter estado na Índia com Afonso de Albuquerque. Seguramente mais velho que João e Pedro, viveria já sôbre si à data do falecimento do pai, ou teria mesmo partido nalguma expedição ultramarina, pois não se encontrou até agora em Coimbra, que eu conheça, qualquer resquício de documento que lhe diga respeito.

Êste Antão Vaz teria casado com D. Guiomar Vaz da Gama, como ficou já dito, e dêsse casamento teriam nascido os dois filhos Simão e Bento. E digo que Antão Vaz devia ser mais velho porque isso mesmo se deduz da circunstância de Luiz de Camões ser pouco mais ou menos da idade de Belisa, prima direita do pai do poeta, pertencendo assim a uma geração anterior à dêste.

Ao falar de Antão Vaz, como filho de João Vaz, escolar de direito, nada mais faço que cingir-me à tradição, já que nada encontrei que me autorise a considerá-lo tal, nem que me leve a excluí-lo. Mas se Antão Vaz é filho de João Vaz, êste João Vaz será o escrivão e não o escolar. O que

da vida e família dêste conheço quási me autoriza a asseverar que não teve filho algum com o nome de Antão. E o confronto de datas não pode deixar de favorecer tal suposição.

Melhor se poderá assim destrinçar o enrêdo familiar camoneano, supondo Antão Vaz filho de João Vaz, avô, porque assim se obteria esta árvore genealógica do ramo coimbrão:



Luiz de Camões continuaria primo da Belisa, embora em grau mais afastado, pertencendo com ela à mesma época e à mesma geração.

De Simão Vaz de Camões, progenitor do poeta, julgo não haver qualquer escrito autógrafo. Mas as notícias fornecidas por Pedro de Mariz, filho do livreiro de Coimbra António de Mariz, que viveu na segunda metade do século XVI, custa a crer que não sejam exactas, de tal maneira bem êle devia conhecer, numa terra tão pequena, a

(1) Parece que o nome Bento Anes resulta de êrro de cópia (v. nota ao doc. III) cometido na escritura de 1468, devendo antes entender-se como Vasco Anes; e que êste e Vasque Anes de Camões serão a mesma pessoa.

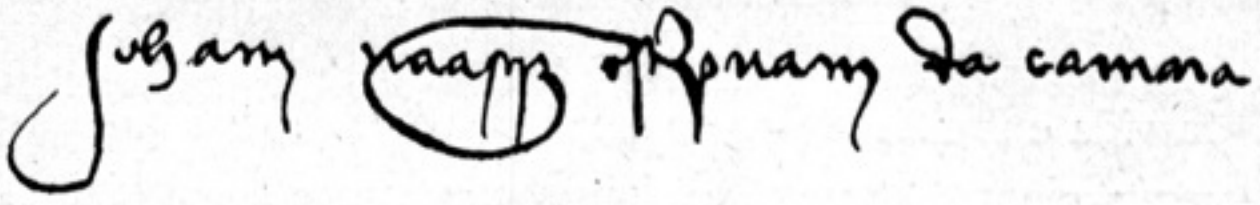


Fig. 10

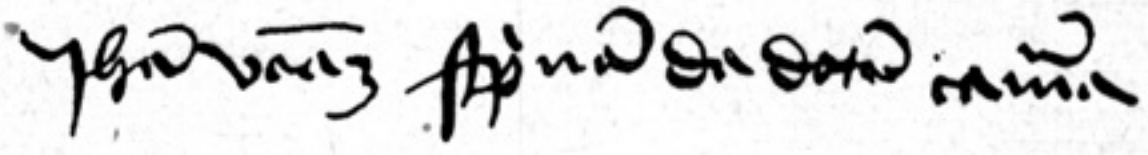


Fig. 11

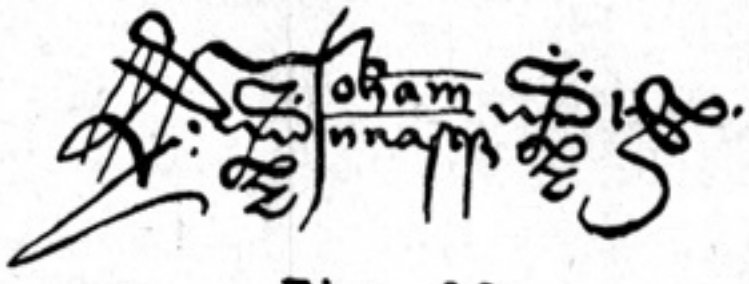


Fig. 12

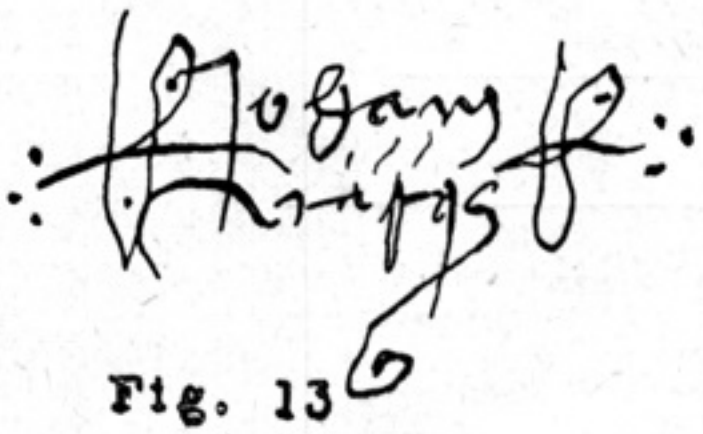


Fig. 13

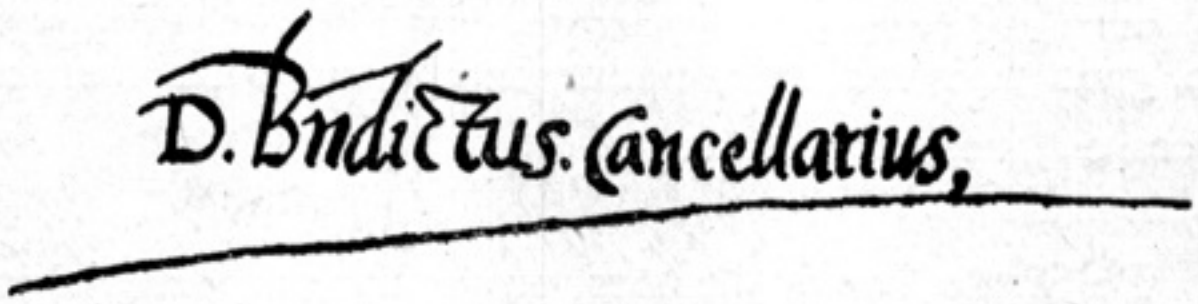


Fig. 14

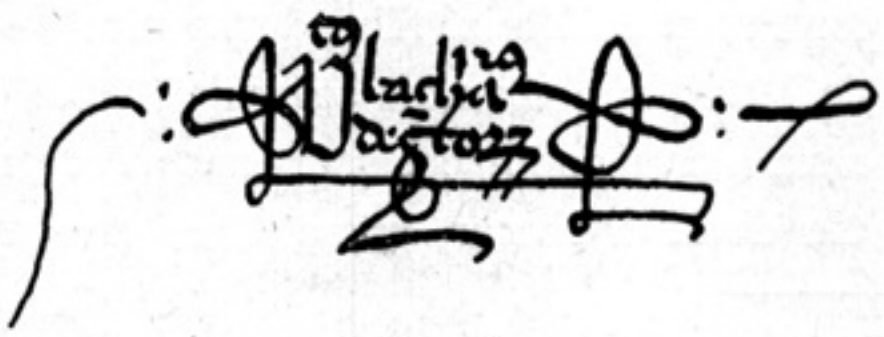


Fig. 15

10, 11 e 12, João Vaz, avô; 13, João Vaz, pai; 14, D. Bento de Camões; 15, Vasco Anes de Camões.

família dum tão grande poeta, e dada a circunstância de viver ainda D. Bento de Camões, primo do épico, que, como se sabe, só veio a falecer em 1605.

Falemos agora do outro Simão Vaz de Camões, que já atrás cognominei de *almotacé à fôrça.*

Por duas vezes sorteado para almotacé, escamugiu-se sempre pela porta do privilégio, numa repugnância invencível pelo cumprimento de tal obrigação; teve um conflito grave com outro almotacé; foi condenado ao degrêdo por ter violado a clausura do Mosteiro de Santana; andou fugido; era *useiro e vezeiro*, como rezam os documentos, em conflitos de natureza vária; e veio a terminar os seus dias na batalha de Alcântara, de 14 de Agôsto de 1580, ou por virtude de ferimentos nela recebidos.

A sua biografia, pela documentação produzida, pode fazer-se já com grandes probabilidades de aproximação da verdade, e até, em certos aspectos, com demasia de minúcias.

Casado duas vezes, a segunda delas em 1562(1) sabem-se os nomes das mulheres, porque constam não só do tes-

---

(1) Camilo Castelo Branco (*Noites de Insônia* n.º 3, p. 21) investindo contra Teófilo Braga, com aquela impetuosidade que caracterizou sempre a sua *maneira*, ataca-o rudemente por êle ter escrito que Simão Vaz de Camões, o almotacé, casara em 1562 com Francisca Rebêla.

Mas Teófilo tinha razão. O que escrevera estava certo, e não se adivinhava. Errado andava Camilo ao proclamar triunfante que o libertino Simão Vaz casara com uma criada; e que quem casou com Francisca Rebêla, filha do Morgado das Caldas, foi Simão de Vasconcelos, levando D. Carolina Michaelis de Vasconcelos (Storck, ob. adiante citada, p. 178, n.) a incorrer nos mesmos êrros.

tamento, mas dos dois instrumentos que adeante se transcrevem (docs. XII e XIII) e da segunda, bem como do marido, torna-se mesmo possível reproduzir assinaturas fac-similadas (fig. 8). Sabe-se que a viúva casara em segundas núpcias com o Dr. Roque Pereira Tavares(1) e que contra êste correram demandas, uma do Colégio de S. Bernardo com fundamento na falta de pagamento dos dízimos da quinta de Lordemão, e outra de Isabel Tavares, *dona viúva*, para o forçar a abrir mão da mesma quinta, que afinal se incorporou no património da autora, *a menina dos olhos verdes.*

Mostra a reprodução das assinaturas da procuração e da escritura de arrendamento, respectivamente de 19 e 21 de Dezembro de 1575 (docs. XII e XIII) ambos êsses contractos celebrados «nas pousadas» de Simão Vaz de Camões, que tomaram parte nos mesmos contractos, como testemunhas, Pero de Alpoim e Gaspar Fogaça.

Embora do seu texto não conste a rua, depreende-se da leitura do testamento que vivia na rua das Fangas, hoje rua Fernandes Tomaz. E, se dúvidas houvesse, viria ajudar a resolvê-las o assento de baptismo lavrado em 21 de Abril de 1578, na freguesia de S. João de Santa Cruz(2).

Testemunhas que assim se prestam a ir por duas vezes, em dias próximos, a casa dos outorgantes, e pessoas,

---

(1) E não com Domingos Roque Pereira como dizia Camilo (*Noites de Insónia*, cit. n.° 3, p. 20).

E foram mais duradoiras as segundas que as primeiras núpcias, porque só veio a falecer em 27 de Dezembro de 1609, sendo sepultada no Colégio da Graça e tendo deixado testamento.

(2) Nesse assento figuram como padrinhos, «Dom Pero de Távora, estudante, e Dona Francisca, mulher de Simão Vaz Camões, da freguesia de S. Cristóvão».

para mais, de elevada situação social, eram certamente da confiança e amizade de Simão Vaz de Camões, e não testemunhas de acaso(1). E sendo êste Pero Alpoim, o Dr. Pero Alpoim, lente de código, partidário ardente de D. António, que teve como prémio do seu patriotismo o ser degolado pelos castelhanos em 1581, com desrespeito flagrante pelos seus privilégios de cidadão de Coimbra, e sendo Gaspar Fogaça um dos procuradores de Coimbra que em matéria de sucessão levaram mandato imperativo(2), já agora se poderá resolver a dúvida do Sr. Dr. J. M. Rodrigues quanto ao partido seguido por Simão Vaz de Camões em 1580.

Que morreu na batalha ou em conseqüência de ferimentos nela recebidos, consta do auto de abertura do seu testamento. Sôbre a sua feição partidária escreveu Teixeira de Carvalho:

«E Simão Vaz, o *trinca-fortes*, o indisciplinado vereador da Câmara de Coimbra, que anda em livros como a sombra má do poeta, morreu gloriosamente, de armas na mão, combatendo pela terra da pátria sua amada...»(3).

---

(1) Gaspar Fogaça foi o procurador eleito para representar Coimbra nas côrtes de Almeirim em 1580, a êle se referindo a carta do Cardeal Rei, de 5 de Janeiro. Foi secretário da Misericórdia em 1549 e vereador da Câmara de Coimbra em 1578.

Pero de Alpoim, êsse pertencia a uma dinastia fidalga, marcando alta posição na sociedade quinhentista coimbrã, com capela na Igreja de S. Tiago, dinastia sôbre que se tem já escrito algumas informações erróneas que estão pedindo rectificação.

(2) Não deixarei perder o ensejo que agora se me oferece de revelar a atitude extremamente honrosa para Coimbra, assumida na sessão da Câmara de 19 de Novembro de 1579 (v. adiante doc. XIV).

(3) É desconhecida a razão por que Teixeira de Carvalho aplica

O Sr. Dr. J. M. Rodrigues limita-se a dizer que não tem razões para duvidar de que êle se tenha batido pela sua pátria, o que equivale a dizer que também as não tem para afirmar.

¿Que razões teria Teixeira de Carvalho?

Mistério. Se tivesse as mesmas que tinha para atribuir a Simão Vaz a qualidade de vereador da Câmara, arrisco a afirmação de que seriam dê pequeno pêso.

Eu tenho a da sua intimidade com os Alpoins e com Gaspar Fogaça, porque tanto êste como os Alpoins foram decididos, ferventes partidários de D. António, reconhecido como rei em Coimbra(1).

O caracter de Simão Vaz de Camões—valente e destemido, mas cheio de anfractuosidades—não me inspiraria uma fé cega no seu patriotismo sem quaisquer razões—mesmo fracas—que a isso me determinassem.

Mas a intimidade e vizinhança dos Alpoins e a amiza-

---

ao fidalgo de Coimbra a alcunha de *trinca-fortes*, geralmente atribuída ao poeta (*Livraria do Mosteiro de Santa Cruz*, ob. cit., p. 43).

Parece que tinha documentos que a isso o autorizavam, segundo confidenciou um dia ao Sr. Jordão de Freitas (*Diário de Noticias* de 3 de Março de 1933). Certo é porém que os não publicou, nem deixou nada escrito a tal respeito.

(1) Na vereação de 14 de Junho de 1580, tendo comparecido Pedro Guedes como *Capitão geral* a organizar a defeza, em nome dos governadores do reino, sendo pelos fidalgos, cavaleiros, cidadãos e misteres dos Vinte e Quatro, eleitos quatro capitãis de ordenança, coube a eleição para duas delas a Francisco Alpoim, irmão do Dr. Pero de Alpoim, e a Gaspar Fogaça.

E tendo-se aquêle Pedro Guedes tornado suspeito, e vindo ocupar o seu pôsto D. Jorge de Menezes, fêz-se (6 de Julho de 1580) nova eleição que voltou a recair em Francisco de Alpoim.

de de Gaspar Fogaça, afiguram-se-me uma indicação quási segura(1).

Mas falei desta homonímia de nome completo e não me ocupei com outras relativamente ao nome *Simão Vaz.*

Se fôsse a falar, teria de trazer para aqui Simão Vaz, alfaiate, Simão Vaz, capelão da Sé, Simão Vaz, correeiro, Simão Vaz, filho do licenciado João Vaz, e não sei se outros ainda.

C) D. Bento

Seguem-se as homonímias dos crúzios, quási tão numerosas com as dos Vaz, e mais importantes que elas. A reprodução da assinatura do prior cancelário permitirá identificá-lo quando surjam assinaturas de segura atribuïção a qualquer dos outros frades(2). Não me foi possível

---

(1) O Sr. Dr. Eugénio de Castro sublinha a notícia da morte de Simão Vaz de Camões no combate de Alcântara com a bem conhecida sentença latina: «talis vita, finis ita».

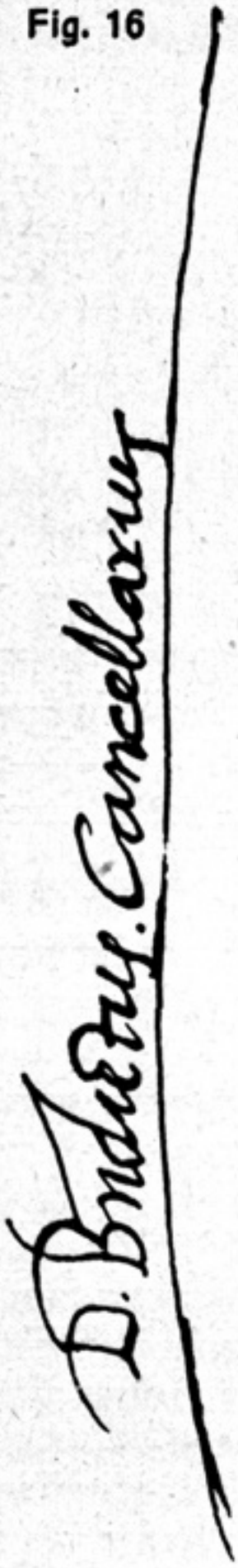
Não alcanço se o ilustre poeta quere referir-se à valentia do almotacé, tão repetidamente manifestada, e ao seu feitio brigão que tão funesto lhe foi. Nesse caso, o comentário seria justo.

Mas se pretendesse atingir a atitude partidária por êle assumida, poderia então entrever-se uma censura de todo injustificável. Se Simão Vaz se levantou com armas na mão contra o estranjeiro usurpador, gloriosamente resgatou as suas culpas passadas, dando o mais nobre e honroso remate à sua vida de turbulências.

(2) A assinatura fac-similada da figura 16, encontra-se no *Livro I de autos e provas de curso de 1537-1550*, 3.º caderno, fls. 81, do Arquivo da Universidade de Coimbra e foi há muito publicada pelo Sr. Dr. António Garcia Ribeiro de Vasconcelos (*Real Capella da Universidade*, p. 184); a da fig. 14, na Biblioteca Nacional de Lisboa e conservou-se até agora inédita.

conhecer a existência de qualquer assinatura de D. Bento de Abrantes, visto que a documentação do Mosteiro de Grijó respeitante ao período em que êle foi prior-mor, é tôda constituída por cópias. Se algum dia fôr possível obtê-la, ter-se-á a certeza, pelo simples confronto de assinaturas, se sim ou não existiu D. Bento de Camões, cancelário da Universidade, tio do poeta, ou se o cancelário foi D. Bento de Abrantes.

Fig. 16



D) Isabel Tavares e outros

Mas não é ainda tudo. A própria Isabel Tavares, vivendo na freguesia da Sé, onde há registo de baptismo de filhos de escravas suas, e o registo de óbito de uma, tinha também uma homónima na freguesia de S. João de Santa Cruz (1).

E para que a confusão seja maior ainda, até o Dr. Roque Pereira Tavares (fig. 5) que também usava os nomes de Roque Tavares e Roque Pereira, e que era mais comummente designado por êste último nome, sobrinho e segundo marido de D. Francisca Rebêla, aparece amiúde confundido não só com Roque Tavares, que também assinava Roque Tavares do Amaral (2) mas com o licenciado Roque Ferreira Pe-

(1) *Casamentos de 1558-1775 da freguesia de Santa Cruz*, códice do Arquivo da Universidade de Coimbra, fl. 17.

(2) Êste Roque Tavares ou Roque Tavares do Amaral foi verea-

reira, também conhecido pelo nome de Roque Pereira, sobrinho e herdeiro da famosa Belisa, que teve artes de estabelecer entre estes dois quási homónimos um traço que não pode chamar-se de *união*, tirando a quinta de Lordemão àquêle para a legar em testamento a êste. A-par de tudo isto, houve ainda outro Roque Tavares, falecido em 18 de Abril de 1584, e que não era o vereador, já que êste ainda em 1599 voltou a sê-lo, nem o marido de D. Francisca Rebela, porque ainda bastantes anos depois requeria ao cabido o que consta dos documentos publicados e, em 1615, o traslado da escritura de 1552 (doc. X).

Sem homonímias, nem mesmo escapou o modestíssimo, calado, inconfundível marido da *menina dos olhos verdes*, tão maltratado pelo poeta, e tão afundado na própria insignificância (1).

«A mágoa choro, só choro os danos
De ver por quem, Senhora, me trocastes
Mas em tal caso, vós só me vingastes
da vossa ingratidão, vossos enganos.»

Mas, ao ter de ocupar-me das homonímias de Isabel Tavares, assaltou-me o desejo de reler o que àcêrca dela se tem publicado, tendo deferido a primasia das leituras aos escritos do Sr. Dr. José Maria Rodrigues.

---

dor em 1594 e 1599 sendo a assinatura fac-similada (fig. 2) a da vereação de 5 de Abril de 1599 (*Vereações*, ms. da Bibliot. Mun. de Coimbra, vol. 37.° fl. 50 v.).

(1) No livro de notas do tabelião António Martins, de 1575-1576, lá aparece em 17 de Setembro de 1575 Álvaro Pinto, estudante, como testemunha. E o mesmo nome usava também em 1579 o escrivão do cartório do Colégio de Jesus.

Num artigo (1) posterior ao opúsculo determinante dêste trabalho, o ilustre professor escrevera o seguinte:

> «Mas quando o Poeta, depois de sair da cadeia, onde esteve preso quási um ano por causa de uma agressão grave, e, pouco antes de partir para a Índia, foi a Coimbra, fêz as pazes, se é que já não estavam feitas com aquela em cuja companhia tinha convivido na sua primeira juventude e a quem começara a dedicar uma afeição amorosa que em breve se desvanecera.
>
> São prova dessa conciliação os sonetos 17 a 20 da «*Lírica*».

Lançando mão dêsses quatro sonetos(2), e tendo-me esforçado por interpretá-los, no melhor propósito de encontrar nêles o retrato da menina dos olhos verdes, sôbre êles colhi as impressões que a seguir resumo.

O soneto 18.º em primeiro lugar:

> «Doces e claras águas do Mondego,
> Doce repouso da minha lembrança,
> Onde a comprida e pérfida esperança,
> Longo tempo após si me trouxe cego:
>
> De vós me aparto, sim; porém não nego
> Que inda a longa memória, que me alcança,
> Me não deixa de vós fazér mudança,
> Mas quanto mais me alongo, mais me achego.

---

(1) In *O Instituto*, vol. 88.º, p. 25.

(2) *Lírica de Camões*, ed. crítica pelo Dr. José Maria Rodrigues e Afonso Lopes Vieira. Coimbra, Imp. da Universidade, 1923, p. 118.

É um despedir enternecido e saüdoso das águas do Mondego, das quais o poeta não pode esquecer-se por mais que delas se afaste, aparecendo, como diluída entre magoados queixumes, uma vaguíssima referência a uma *pérfida esperança* que se malogrou, e que se não sabe em que tivesse consistido.

Agora o 19.º:

> Conversação doméstica afeiçoa,
> Ora em forma de limpa e sã vontade,
> Ora de uma amorosa piedade
> Sem olhar qualidade de pessoa.
>
> Se depois, porventura, vos magoa
> Com desamor e pouca lealdade,
> Logo vos faz mentira da verdade
> O brando amor, que tudo, emfim, perdoa.

Afigura-se-me produto estreme do devanear amoroso, abstracto e vago, porventura impessoal, só compreensível quando muito do ente a quem acaso essa composição fôsse dedicada, de tal maneira se esquiva o seu texto a informes que permitam encabeçá-lo em alguém.

O 20.º descreve o cruciante desgôsto de uma despedida, sem que possa descortinar-se de quem:

> Já chegado era o fim de despedir-me:
> Já mil impedimentos se acabaram
> Quando rios de amor se atravessaram
> A me impedir o passo de partir-me.

Finalmente o soneto 17.º:

Gentil Senhora, se a fortuna imiga,
Que contra mim com todo o Céu conspira,
Os olhos meus de ver os vossos tira,
Por que em mais graves casos me persiga,

Comigo levo esta alma, que se obriga,
Na mor pressa de mar, de fogo e de ira,
A dar-vos a memória, que suspira
Só por fazer convosco eterna liga.

Nesta alma, onde a Fortuna pode pouco,
Tão viva vos terei, que frio e fome
Vos não possam tirar, nem mais perigos.

Antes, com som de voz trémulo e rouco
Por vós chamando, só com vosso nome
Farei fugir o vento e os inimigos.

O Sr. Dr. José Maria Rodrigues dá estes sonetos como escritos depois da saída do poeta da prisão e dirigidos à *menina dos olhos verdes*. Em relação aos 18.º, 19.º e 20.º, nada há nêles, parece-me, que autorize a atribuir-se-lhes uma intenção determinada. Mas se a tinham, pelo seu tom elevado, e um tanto nebuloso, fazem crer que teriam sido dirigidos a pessoa dada a altos exercícios culturais, pois que de contrário os não compreenderia.

Isabel Tavares, filha de boa gente mas de viver modesto, não recebeu uma educação modelar, *pois nem sequer sabia escrever*, como se vê do final da escritura de 1550 (doc. IX). Poderia ao primeiro impulso objectar-se que no tempo em que viveu seria corrente o analfabetismo mesmo

entre senhoras bem nascidas. Mas não vale a pena discutir agora êsse tema, já que para provar o contrário se pode lançar mão da avó Catarina Pires que parece ter assinado a escritura de 1508 (doc. VI), e juntar-lhe ainda a cunhada D. Francisca Rebêla, cuja assinatura agora se apresenta fac-similada (fig. 8).

¿Desleixos da família? ¿Incapacidade congénita? ¿As duas coisas simultâneamente?

Daqui tiro, contudo, argumento contra a atribuïção dos sonetos 18 a 20 a quem não só os não saberia ler, como os não poderia entender, ainda que alguém lhos lêsse. O que Camões tivesse de comunicar a sua prima, teria necessàriamente de ser mais acessível, no pensamento como na forma, porque seria irrisório que alguém se dirigisse a uma pessoa inculta no tom em que se encontram elaboradas as três composições em causa.

—¿E o soneto 17.º?

—Êsse sim, é mais expressivo, e talvez pudesse ser compreendido até por pessoa razamente iletrada.

Nêle se dirige o poeta a uma gentil senhora, para dizer-lhe: se a fortuna, que contra mim conspira, para mais duramente me perseguir, impede que os meus olhos contemplem os vossos, comigo levo a alma que se obriga através de tudo a declarar-vos

.....«que suspira
Só por fazer convosco eterna liga».

O poeta saíra da prisão em princípios de Março de 1553, já que a carta de perdão é de 7 dêsses mês e ano(1); e Isabel Tavares contraíra casamento entre 1550 e 1552, já

(1) Visconde de Juromenha, *Obras Completas,* ob. cit. vol I, p. 166.

que àquela data era ainda solteira, vivendo em casa da tia Filipa Tavares (doc. IX), e em 19 de Julho de 1552 era já casada, outorgando com o marido (doc. X) numa escritura de doação.

Se Camões escreveu, como afirma o ilustre professor, depois de ter saído da prisão, ou desconhecia o casamento da prima, ou o soneto não visa Isabel Tavares, ou o poeta se dirige a uma senhora casada, de sua família, em têrmos inqualificáveis.

O casamento não podia ignorá-lo, dada a distância que vai da sua celebração à saída da cadeia, tanto mais que depois da transferência, em 1537, da Universidade para Coimbra, se estabelecera um sistema regular de recovagem entre Coimbra e Lisboa que tornaria inadmissível a hipótese do desconhecimento, por parte do poeta, do enlace com Álvaro Pinto, mesmo que o Sr. Dr. José Maria Rodrigues não afirmasse que Camões viera a Coimbra nessa altura.

O ilustre camonista poderia ainda justificar-se com alegar desconhecimento daquela escritura de 1552, já que, inédita como me parece que esteve até agora, nada mais natural que não ter notícia da sua existência. Mas há um documento que o Sr. Dr. José Maria Rodrigues conhecia, a escritura de 3 de Agôsto de 1552(1), e que invalida essa defesa, pois que nela diz Simão Vaz de Camões expressamente.

> «que êle casara ora a dita sua irmã» (Isabel Tavares), etc.

O simples confronto das datas, desta escritura e da

(1) In *O Instituto*, vol. 3.º, pág. 170.

saída da prisão, devia obstar a que se fizessem afirmações não só comprometedoras do carácter de Luiz de Camões, mas geradoras dum ambiente de desconfiança a envolver a produção mental de personalidades em quem é sempre de presumir a maior circunspecção e a maior segurança.

Porque, não ficando só pelo que se extractou, o poeta vai ainda mais longe, rematando: ter-vos-ei tão presente na alma que nem frio, nem fome, nem outros perigos, dela vos afastarão; antes, invocando o vosso nome, com êle só, afugentarei o vento e o inimigo.

¿Galanteios demasiado fortes para serem ditos a uma prima, casada ainda de fresco?

¿Ou razões demasiado fracas para afirmações de tamanha responsabilidade?

Longe de mim—que nem amador posso inculcar-me em estudos camoneanos—o pensamento de engolfar-me em disquisições para que de todo me falecem qualidades e até vagar. Se a atribuïção dos sonetos se não ligasse intimamente a dados biográficos expostos e documentados ao longo desta jornada que empreendi, evitaria prudentemente considerar qualquer tema alheio a êsse domínio, como quem receia aproximar-se de fogueira onde quási tudo que se lhe aproxima se transforma em vã e efémera fumarada.

Mas já que as circunstâncias quiseram que me aproximasse, bem próximo quero também declarar-me da concepção sèrgiana da índole amorosa de Camões e da tese que dela soberbamente se desprende e que nela sòlidamente se fundamenta(1).

(1) António Sérgio, *Ensaios*. Lisboa, «Seara Nova», 1924, t. IV, p. 19-88.

O poeta aparece apaixonado por várias mulheres «se bem que amasse em todos os casos, ensina António Sérgio, o mesmo *ideal psicológico* de Dama, o mesmo tipo de *expressão moral*, sob a máxima variedade, nos aspectos *sensíveis* correspondentes». E através dessa pluralidade, «êle descreve sempre o mesmo ser *moral psicológico*».

Em varias flamas vàriamente ardia.

«Para Camões, dilucida ainda superiormente, a verdadeira Beatriz nunca é corpórea; está no pensamento como idea. *O verdadeiro amor é o amor do amor*; amamos o amor, gostamos de amar, e através dos objectos em que reverbera o amor é necessário que se mantenha como amor do amor».

. . . . . .

«Desde que o verdadeiro amor é uma idea, a busca da sua imagem é um «desvaneio». A autêntica Senhora é a que está na alma—não simplesmente reflectida nela, mas verdadeiramente *criada* por ela, e consubstancial com ela (não é a Senhora que se reflecte na Alma, mas o Amor que se reflecte na Dama). O verdadeiro objecto amado é uma pura criação do nosso amor, que só em nossa alma se poderá ver»; . . . . . .

Será difícil asseverar que determinada composição literária, dado que ela mesma seja omissa em alusões pessoais, respeite a uma ou outra das várias belezas que impressionaram o coração inflamável do poeta, que em permanência se debatia com aspirações amorosas diluídas em vaguidão e espiritualidade, e que só puderam encontrar a sua expressão no canto poético.

Sem perder inteiramente o pé do terreno biográfico a que deliberadamente desejo colar-me, ouso tìmidamente lembrar, em refôrço da tese sèrgiana do amor espiritual,

impessoal, de Camões, que na *Écloga IV*, em que figuram como interlocutores Almeno e Belisa, a cena se localiza por esta forma:

> Quando a linda pastora que compete
> Co'o monte em aspereza,
> Co'o prado em gentileza,
> Por quem o pastor triste endoudecia,
> Por a praia do Tejo discorria
> A lavar a beatilha e o trançado;
> . . . . . .
> Se a vista não me engana a fantasia,
> Como já me enganou mil vezes, quando
> Minha ventura enganos me sofria,
> Parece-me que vejo estar lavando
> Uma ninfa algum véu no claro Tejo,
> Que se me está Belisa figurando.

Nem a mais leve referência ao Mondego ou ao cenário coimbrão em que sempre, exclusivamente, se moveu Isabel Tavares, que nunca habitou na margem do Tejo, e que, segundo creio, nem mesmo fugidiamente teve ensejo de o contemplar.

Devaneio poético, fantasia desbordante, imaginação à sôlta, sem que possa acudir em guisa de explicação qualquer conveniência ou necessidade de disfarce, e mais nada.

¿Como entender afinal o soneto 17 da *Lírica*?

Para mim, nem desconhecimento do matrimónio da prima, nem indigna provocação ao adultério se podem entrever na deliciosa composição.

O soneto não se referiria seguramente a Isabel Tavares. Não se referiria talvez concretamente a pessoa alguma.

X—Conclusão Final

Chegado a esta altura, posso bem proclamar—sem fingidas generosidades pelos culpados—que só é para admirar não se ter feito maior confusão ainda.

Há quási meio século (1890) que Wilhelm Storck pronunciou esta escaldante sentença(1):

«Na vida de Camões há poucos factos documentados. Foi com tradições e conjecturas que os estudiosos tentaram preencher as lacunas e ainda hoje procedem do mesmo modo».

Vamos já longe disto, mas sòmente no tempo, que não nos métodos de reconstituïção do passado, carentes de radical reforma.

O brasão eterno do génio bem dispensa a fementida condecoração de pergaminhos forjados.

O ínclito poeta, no fastígio a que por mérito próprio ascendeu, em nada se elevaria com a verificação de que seu bisavô tivesse sido corregedor, como nada perderia com a certeza de que as cinzas dêste jaziam, mais de meio século decorrido sôbre o falecimento, numa humilde sepultura na Sé, coberta por uma campa ou pedra sepulcral(2).

É bem ilucidativa a lenda do túmulo, como demonstração do que de fantasia e exagêro haja em tudo o concernente à ascendência de Camões. Os escritores repe-

---

(1) *Vida e obra de Luiz de Camões*, traduzida e anotada por Carolina Michaelis de Vasconcelos, Lisboa, 1897, p. 7.

(2)...«e para esta capela se trará a campa que está na Sé, na cova de João Vaz de Vila Franca, meu avô, e a porão na dita capela e na cova em que me deitarem se porá uma campa grande com um letereiro», etc. (*Testamento de Simão Vaz de Camões*, ob. cit., p. 13).

tem-se ou copiam-se afanosamente na mirabolante descrição do famoso mausoléu de João Vaz, bisavô do épico. «Ainda em vida, escrêve Storck(1), mandou construir uma capelinha funerária, anexa à Sé (Velha) de Coimbra, e dentro um túmulo sumptuoso, levantado de mármore, todo lavrado de figuras de meio relêvo, e nos cantos duas maiores, com escudos das suas armas nas mãos, e em cima do túmulo a figura inteira do mesmo João Vaz, armado ao modo antigo, com uma espada na mão, e aos pés um rafeiro deitado. Em princípios do século XVII o monumento ainda existia, mas danificado e quási tapado».

Mas a verdade, na sabedoria popular, como o azeite sobre-nadando a água, acaba por trepar à flôr dos acontecimentos. O velho texto de um testamento que se encontra e se publica não vem simplesmente comprometer a segurança da capelinha e a sumptuosidade do túmulo, porque vem demolir tôda uma construção feita de ridículas sandices, alagando de poeira e caliças a longa e intérmina procissão de mistificadores, que tudo falseiam e desvirtuam.

Os amadores de exageros nobiliárquicos hão-de consternar-se quando verificarem como, sem constrangimento, pode alguem apear de bisavó do poeta a ilustre «*Inês Gomes da Silva, filha bastarda de Jorge da Silva, o qual era filho de Gonçalo Gomes da Silva e neto de Diogo Gomes da Silva, alferes-mor de el-rei D. João I, e senhor de muitas terras*» (2) para a substituir pela modesta Catarina Pires (3)

---

(1) Ob. cit., p. 97. Esta descrição que vem de Severim de Faria, lê-se também no Visconde de Juromenha (*Obras de Luiz de Camões*, Lisboa, Imp. Nac., 1860, vol. 1, p. 488) e noutros autores.

(2) Brito Aranha, *Dicionário Bibliográfico Português*, t. XIV, p. 16, copiando Severim de Faria.

(3) Embora pudesse depreender-se do texto transcrito na nota de

ou por qualquer outra figura imersa na obscuridade. Mas eu penso que tal substituïção em nada pode diminuir a imorredoira glória de Camões, muito acima das fatuidades terrenas!

Não me apraz esmiüçar desdoiros na geração de ninguém e, por maioria de razão, na de quem tanto lustre outorga ao país que lhe foi berço, do realizador dessa obra maravilhosa—os *Lusíadas*—no dizer de Ramalho Ortigão, «*o mais vasto poema concebido pelo génio no homem*», em que «*todos os elementos tão complexos dessa coesão que se chama a nacionalidade de um povo estão expressos e afirmados indelèvelmente*». Mas não iria bem a um trabalho sério contemporizar com delíquios de exultação pela amplificada nobreza de nascimento do épico, porque nada poderia absolver quem por cerimoniosa transigência ou incrível fraqueza deixasse de formar barragem alta contra o alastrar da onda insana de bolorentos orgulhos, alimentados de premeditadas necedades, já que nada autorizaria uma quebra de fidelidade na lição e entendimento das peças divulgadas.

Devo confessar que, depois de repassar pela vista muito do que se tem escrito sôbre o ramo coimbrão da família de Camões, da penúria documental respeitante a dois elos da cadeia conduzindo de João Vaz a Luiz de Camões (Antão Vaz e Simão Vaz de Camões) me fica uma angustiosa impressão.

---

p. 118, que Catarina Pires era filha do cónego Gil Pires, uma leitura atenta do traslado da acção movida por Isabel Tavares contra Dr. Roque Pereira Tavares (v. adiante doc. XV) se não dá a certeza do contrário, estabelece uma dúvida bem fundamentada.

Uma melhor ponderação de factos e de datas leva-me a supôr que não.

Condizem autores contemporâneos do poeta e que escreveram pouco depois do seu falecimento, que seu avô Antão Vaz passou a vida em Coimbra, e que decorrera também aqui importante parte da vida de seu pai, Simão Vaz de Camões.

Se não há razões seguras para os contraditar, é contudo inexplicável que, decorrendo tudo num período em que a documentação é já abundante, ninguém haja até agora descoberto o mínimo traço, não só da sua passagem pela cidade do Mondego, mas da sua ligação familiar com os Vaz de Vila Franca.

Isso me leva à suposição de ser inventado tudo quanto se tem escrito, pelo menos relativamente à sua residência em Coimbra. Não ousaria afirmá-lo categòricamente; mas não hesito em emitir a dúvida.

A não se inserir o ramo Antão Vaz em João Vaz, escrivão da câmara, que agora pela primeira vez, segundo creio, é introduzido na família Vaz de Vila Franca, mais fàcilmente tombaria eu em cepticismo quanto à ligação de Luiz de Camões com esta família, do que me adaptaria à aceitação de João Vaz, escolar de direito, como pai de Antão Vaz.

Mas, admitida em princípio a interferência da imaginação e da má fé na elaboração da genealogia camoneana, onde acabará a verdade e começará a mentira?

Até onde terá de rever-se e rectificar-se o que há muito pretende impôr-se como exacto e definitivo?

O mal nasce não poucas vezes de se lançarem dogmàticamente afirmações infundadas e de os que as propalam se terem como vinculados à obrigação de as defender, quando se não arrogam até o direito de as impor despòticamente. Equivale a dizer que, uma vez criada certa

corrente, todo o documento que surja têm de subalternizar-se ao dogma, e de interpretar-se portanto através um prisma deformador.

O que se pretende não é já a verdade *verdadeira*, mas, num pragmatismo de nova espécie, a verdade preconcebida, que se ajuste como uma luva à verdade predominante, entretecida de enganos e falsidades.

Porque um exame meticuloso e imparcial — ninguém ousará negá-lo — denuncia mal dissimulados propósitos de engrandecer o poeta, atribuindo-lhe uma nobreza de origem que folgadamente transcende a modéstia da sua criação e do seu viver.

Os Vaz de Vila de Franca parece não terem tido o apelido *Camões* em grande conta, quási o tendo deixado em esquècimento. Quem lhe avolumou a importância foram os biógrafos e linhagistas. Nem João Vaz, avô, nem João Vaz, pai, nem João Vaz, filho, nem Pero Vaz, nem Henrique Freitas, nem Isabel Tavares, consta que algum dia o tivessem usado. De resto, tal apelido encontrava-se também entre a gente do povo (1).

Num folheto de que até aqui não fiz menção, e que nem sequer tencionava registar (2), encadeia-se o ramo

---

(1) Não seria grande dificuldade dar aqui notícia de alguns dêsses obscuros Camões que nos depara a onomástica quinhentista Coimbrã. Mas não resisto à tentação de deixar aqui registo da presença perante um tabelião de Coimbra, do outorgante Luiz de Camões, assinando de cruz uma procuração em 10 de Março de 1574 (*Notas,* no Arquivo da Universidade). Não se trata do poeta, evidentemente, mas de um alfaiate de Pé de Cão, subúrbios da Atenas lusitana.

(2) Manuel Rosado Marques de Camões e Vasconcelos, *Os meus Vaz de Camões.* Oliveira do Hospital, 1932.

coimbrão dos Camões, mais ou menos nestes encomiásticos e inconcebíveis termos:

João Vaz de Camões, achou-se em tôdas as expedições do seu tempo à Africa e na batalha de Toro, com D. Afonso V, de quem era amigo e vassalo, foi corregedor da comarca da Beira, casou com D. Inês Gomes da Silva, nascendo dêsse casamento António ou *Antão Vaz de Camões,* D. Caitana Camões e Vasco Anes de Camões;

Antão Vaz de Camões, «fidalgo nos livros de El-Rey e Capitão Mór d'armada como seu bisavô», viveu em Coimbra e Lisboa, foi à Índia com D. Afonso de Albuquerque, e casou com D. Guiomar da Gama, da mesma geração de Vasco da Gama, provindo dêsse casamento *João Vaz de Camões* e Rodrigo Álvares de Camões, comandante de um navio que foi à Índia;

João Vaz de Camões, «senhor de importantes morgados junto a Coimbra, freqüentou direito», casou duas vezes, a primeira com Catarina Pires, «de quem teve um irrequieto morgado, de nome Simão Vaz de Camões», e a segunda com Branca Tavares, de quem teve Isabel Tavares, D. Bento de Camões, Simão Vaz de Camões (pai do épico) e Pero Vaz de Camões.

É inacreditável que tudo isto tenha sido escrito (e quero supor que na melhor boa fé) por quem se intitula representante da família Camões, e que por isso mesmo poderia presumir-se abroquelado com os mais genuinos elementos de informação!

A ser tudo isto exacto, os dois Simão Vaz de Camões teriam sido irmãos e não primos; Isabel Tavares teria sido tia e não prima do poeta; não tendo existido João Vaz, filho, a paternidade da sua progénie atribuída a João Vaz, pai, dá como feito um casamento de sôgro e nora (João

Vaz, pai, e Branca Tavares); ou devendo antes entender-se que não existira João Vaz, pai, teríamos João Vaz, filho, casado com a própria mãi (Catarina Pires).

Nem sequer se fugia à hilariante comicidade da paixão do poeta, que deixaria de ter por alvo uma prima gentil, para incidir numa tia, por ventura já matrona!

O reconhecimento dêstes factos faz-me reeditar uma vez mais o velho tema da urgência de surpreender e captar, como meio único de chegar à verdade, a viva realidade que se esconde no bojo mortiço dos arquivos.

Não sendo poucas nem desvaliosas as interessantes peças agora dadas à estampa, devo patentear sinceramente a convicção em que estou quanto a deverem ainda encontrar-se muitas mais, se forem bem pesquizadas as boas fontes.

Ocupações absorventes e imperiosas obstam inelutàvelmente a que prossiga, por agora, nesta tarefa perscrutadora do passado, tão grata ao meu espírito. Que alguém no entretanto a retome, e só terei que aplaudir quem o fizer, e que felicitar-me, se puder entrever como determinante dessa atitude algum pequeno estímulo nascido dêste meu esfôrço de indagação.

A longa massa documental do *Cartório do Colégio de S. Bernardo*, permite fazer a *biografia* da quinta de Lordemão desde que foi doada pela raínha D. Tereza, no século XII, até aos nossos dias. E porque essa quinta se manteve na posse da família Vaz desde a escritura de 1460 até à morte de Isabel Tavares no último quartel do século XVI, foi possível fazer dela a coluna vertebral dêste arrasoado, porque nela se inserem, aqui e além, dados de família difíceis de rebuscar fóra do direito de propriedade, já que o registo paroquial não alcança o século XV, em

que tinha e tem de procurar-se a chave dos enigmas agora solucionados e dos ainda insolúveis.

O Arquivo Municipal, pouco mais poderá dar, porque dêle procurei extrair tudo o que nele se poderia encontrar, por ser o que mais ao meu alcance se encontrava.

Mas a vasta documentação avulsa e em grossos volumes, que peja os armários do Arquivo da Universidade, terá ainda muito que dar. Centenas de volumes e centenas de massos, respeitantes à Sé e respeitantes aos bens da Companhia de Jesus, examinados com gôsto e vagar, não deixarão de trazer farta contribuïção de informes para um estudo sério e bem fundamentado.

Publiquem-se todos os documentos existentes, dado que os até agora reproduzidos estarão longe de estancar as reservas documentais incubadas.

Realizado êsse benemérito intento, será então possível escrever a verdadeira biografia do poeta Luiz de Camões.

(Continua)

J. Pinto Loureiro
Director da Biblioteca Municipal
de Coimbra

ALPHONSE RODRIGUES DE GUEVARA AU PORTUGAL

(COMMUNICATION AU X.ÈME CONGRÈS DE HISTOIRE DE LA MÉDECINE TENU À MADRID EN SEPTEMBRE 1935)

Alphonse Rodrigues de Guevara naquit à Grenade et, après avoir pris le grade de licencié en médecine le 28 Avril 1552 à l'Université de Siguensa, traversant la France, il s'est rendu en Italie où il étudia pendant deux ans. Retournant en Espagne, où, par l'intercession du prince Maximilien et après l'avis favorable des universités de Salamanque et d'Alcalá, on se determina à créer le premier cours d'anatomie, il a été nommé pour l'enseigner dans l'Université de Valladolid. Ses leçons, suivies par plusieurs médecins et chirurgiens, comme Daza Chacon, Bernardino Montaña de Monserrate et d'autres, étaient illustrées par des dissections faites dans les animaux et les cadavres.

Invité par le Roi de Portugal D. João III à enseigner l'anatomie à l'Université de Coimbra, il refusa et il continua à Valladolid, jusqu'en 1556, année dans laquelle il accepta une nouvelle invitation royale; il a été alors nommé le 8 Juin(1) pour lire la médecine et l'anatomie avec des appointements de soixante dix mille *reais*. Il a pris possession de sa charge le 22, mais il s'absenta tout de suite

(1) Le décret royal a été signé le 26 Septembre 1557.

et quoiqu'il ait commencé ses leçons seulement en Décembre, il reçut ses appointements depuis le mois d'Octobre.

Martins de Carvalho a écrit que, pendant ces deux mois, il a été à Lisbonne où il a organisé le cours d'anotomie et de chirurgie à l'Hôpital de Todos-os-Santos, qui était alors un des plus grands hôpitaux de l'Europe. Le même auteur est d'opinion que Guevara à cette même ocasion a fait à Lisbonne une lecture d'anatomie pratique en présence du roi et de la reine D. Catherine.

Au printemps suivant Guevara se declara malade, probablement pour pouvoir s'absenter et venir à Lisbonne.

Le 26 Avril le conseil de l'Université le chargea de faire un cours de chirurgie, mais le mois de Mai il se declara une autrefois malade et c'est seulement en Octobre qu'il commença ses leçons. Le 30 de ce mois il presenta le diplôme de son grade à Siguensa, qui a été accepté comme s'il l'avait obtenu à Coimbra.

Le 14 Novembre il prit le grade de docteur, présidant l'acte le célèbre professeur Thomas Rodrigues da Veiga.

Pendant les mois de Juin et de Juillet de 1558 il a donné des leçons d'anatomie avec des dissections, mais le 16 de ce mois il s'absenta pour Castille, ne retournant qu'en Septembre.

Aux premiers jours d'Octobre il disparut de Coimbra ne disant pas où il se dirigeait, et les étudiants s'ameutèrent par crainte que leur maitre abandonnat leurs cours en raison de l'insuffisance de ses appointements. Le 25 le fugitif retourna et reprit les leçons de chirurgie; et depuis lors il recevait cent mille *reais*, plus qu'aucun autre professeur.

En Juillet il sortit pour Castille et retourna seulement en Septembre.

Dans le mois de Janvier 1559 il a fait des demonstrations pratiques d'anatomie, mais en Juin il était à la cour et ne revint que dans les derniers jours d'Octobre. En Fevrier et Mars de 1560 il a été à Lisbonne, où il avait été appelé pour soigner Louis Gonçalves da Câmara, écrivain, inspecteur des finances et membre du conseil du roi. Dans le mois d'Avril il était à la station thermale de Caldas da Rainha.

Il a deux conclusions à établir de tout ce qui précède: il a prété de mauvais services comme professeur, sourtout par son irregulière assistance, parce que pendant la durèe des cours il était presque toujours absent. L'autre conclusion est qu'il jouissait de la plus effective protection du Roi D. João III, de la reine D. Catherine et, après, du Roi D. Sebastien et du Cardinal Roi D. Henri.

Pendant son séjour à Coimbra il publia *Alphonsi Rod. de Guevara Granatensis. In Academia Conimbricensi rei medicæ professoris. & Inclytæ Reginæ medici physici, in pluribus ex ijs quibus Galenus impugnatur ab Andrea Vesalio Bruxelẽsi in constructione & vsu partium corporis humani defensio: Et nonnulorum quæ in anatome deficere videbantur supplementum*—Coimbra, 1559. 20×15 de XIV--298-VIII págs. L'index a été fait par le licencié Jacob de Ribeira.

La dédicace à la reine D. Catherine est datée des Calendes d'Avril 1559.

Dans ce livre Guevara se proposait defendre Galien des accusations de Vesale, mais ce qu'il fait c'est corriger les erreurs des deux auteurs selon ce qu'il avait observé dans les autopsies.

Dans la préface, très interessante pour la biographie de l'auteur, il déclare qu'il avait commencé à écrire des commentaires sur le livre *De usu partium* de Galien.

La protection royale continua s'exerçant en sa faveur, puisqu'il a été nommé le 21 Octobre 1561 avec des appointements de vingt mille *reais* pour substituer Duarte Lopes, professeur d'anatomie de l'Hôpital de Todos-os-Santos, qui etait allé à la Mina (Afrique Occidentale) et dans la même date il a été choisi pour la charge de médecin du même établissement avec les appointements de douze mille reaes et le logement. Il est probable qu'il fit de même ici qu'à Coimbra: prendre possession des charges et ne pas faire de service, parce qu'on ne trouve aucune notice des leçons et de l'exercice dans les infirmeries, qu'il aurait fait. Les doyens de la Faculté de Médecine de l'Université de Coimbra avaient comme supreme ambition être nommés physicien major ou chirurgien major du royaume, charges très honorables et avec de gros revenus et qui etaient très faciles à remplir puisqu'ils n'avaient qu'à signer les chartes de médecine et de chirurgie et de temps en temps à faire des voyages par tout le pays pour imposer des amendes aux cliniciens qui n'avaient pas leurs diplômes en règle. Guevara n'a pas reçu ces prebendes, non seulement parce que ces places etaient occupées, quand il se fixa à la cour, mais parce que la tradition était de les reserver pour les médecins portugais. Mais il a été nommé physicien du roi recevant deux mille boisseaux d'orge.

En 1569 et 1570 il y a eu une pestilence, qui a été connue par *peste grande*. Le roi s'enfuit successivement pour Cintra, Coimbra, Obidos et Alenquer. Guevara n'est pas cité parmi les médecins qui ont été convoqués avec les docteurs espagnols Alvares et Salcedo, appelés de Se-

ville, pour ordonner les mesures nécessaires à combattre le fléau. Donc il faut conclure que Guevara accompagna le roi dans ses deplacements.

De 1570 à 1575 son nom est cité comme parrain de baptême des fils de deux confrères Maître Antoine et le licencié Manuel Mendes et dans ces actes on dit qu'il habitait à l'Hôpital.

Seulement les médecins et les chirurgiens qui étaient familiers de l'Inquisition de Lisbonne pouvaient soigner les detenus dans ses prisons et temoigner comme experts dans son tribunal, mais Guevara est allé traiter un confrère qui y était détenu et il a été entendu comme expert à propos d'un autre prisionnier. Ces exceptions, que nous croyons uniques, sont vraiment remarquables, malgré le fait qu'il ait été le médecin du cardinal D. Henri, qui avant d'être roi, a été Inquisiteur Major, parce que les autres médecins de celui-ci n'ont pas joui de ces prérogatives.

Dans le voyage que le Roi D. Sebastien a fait en Algarve, en 1576, on lui a montré un fou qui ne voulait pas prendre d'aliments et qui répétait tous les mouvements qu'on faisait devant lui. Guevara, qui faisait partie de la suite royale, se coucha à plat ventre et commença à manger des aliments qu'on avait placés par terre; le fou l'imita de suite.

Guevara accompagna le Roi D. Sebastien au monastère de Guadeloupe, où il resta depuis le 22 Décembre 1576 jusqu'au premier Janvier 1577, pour conférer avec son oncle, le Roi Philippe II de Castille sur son projet d'expedition en Afrique.

La Reine D. Catherine, par son testament du 7 Mars 1578, laissa à Guevara la pension annuelle de vingt mille *reais*.

Quelques mois après le roi partait pour le Maroc et il y était accompagné par son médecin. Cette entreprise termina par la défaite d'Alcacer Kibir le 4 Avril 1578, où le roi D. Sebastien trouva la mort et Guevara resta captif des maures. L'ambassadeur d'Espagne, D. João da Silva, qui dans le combat avait été gravement blessé, restat prisonnier à Larache, mais par l'intervention du roi Philippe fut délivré, ainsi que Guevara qui le soignait. Ils retournerent au mois de Septembre, débarquant à Gibraltar, d'où ils passèrent à Sevilha et Guevara partit le 10 Janvier pour Lisbonne.

Le roi D. Sebastien, qui était très pieux et très chaste, s'opposant opiniâtrement au mariage, pâtit, depuis l'âge d'onze ans jusqu'à sa mort, d'une maladie, qui avait des exacerbations quelquefois attribuées à la fatigue occasionnée par les longues parties de chasse. Elle était nommée *corrimento* (écoulement) ou *gonorréa* (gonorrhée), désignations donnés dans les traités de médecine et dans la langage vulgaire à deux affections tout à fait différentes, la blennorrhagie urétrale et les pertes séminales. D'abord on avait fait le diagnostique de *fluxus seminis,* mais après, les opinions des médecins se divisèrent.

Pendant les exacerbations le roi se montrait triste et il se plaignait d'un affaiblissement et de grand refroidissement des membres inférieurs.

Ni les médecins de la cour, ni le médecin espagnol très renommé, Almazan, envoyé par la mère de D. Sebastião, D. Joana, fille de Charles V, réussirent à améliorer l'état du roi. Quelques médecins étaient d'avis qu'il fallait le marier de bonne heure «pour dériver certaine fluxion du cerveau qui lui descendait sur le ventre» et lui rendait impossible le mariage et la procréation d'enfants.

À la cour on tachait de conserver secrète cette maladie, qu'on considérait honteuse et incurable, ce qui explique le complet silence qu'on a fait à ce propos dans les chroniques et les mémoires contemporains.

Le représentant d'Espagne à Lisbonne, D. Luiz de Borja écrivit à Filipe II que Guevara lui avait dit confidentiellement qu'il doutait beaucoup que D. Sebastião puisse guérir et encore plus avoir des enfants, s'il guérissait.

Cette précieuse information intéressait au plus haut degré la cour espagnole, parce qu'elle était la garantie de que, faute de descendance royale au Portugal, la couronne de ce royaume tomberait dans les mains des rois d'Espagne.

Peu de temps après son retour à Lisbonne debuta la nouvelle irruption pestilencielle, qui ravagea la ville jusqu'à l'année suivante. Guevara doit être resté à Lisbonne parce que en 1584 Philippe I du Portugal lui institua une pension de trois cents *cruzados* pour les services rendus pendant l'épidémie.

La mort du Roi D. Sebastien a mis la couronne dans les mains débiles du cardinal D. Henri, et Guevara apparait de nouveau près du roi comme son médecin favori, quoique la cour disposa de cliniciens renommés et surtout du célèbre professeur Thomas Rodrigues da Veiga, connu par le Grand Thomas.

La préférence que D. Henri donnait à Philippe II de Castille est bien connue, parmi ceux qui se proposaient de succeder dans le trône du Portugal, ce qui s'accordait tout à fait avec les intentions et la mission attribuées à Guevara. Les lettres par lesquelles il informait la cour d'Espagne de la marche de la maladie qui devait emporter

D. Henri, que le professeur Queiroz Veloso a trouvé dans l'Archive de Simancas, ne laissent aucun doute a ce propos.

Sousa Viterbo supposait que Guevara est mort en 1587. Il laissa en Portugal deux fils, Louis et Alphonse. L'ainé avait participé dans les deux expéditions que D. Sebastien a fait au Maroc et dans la seconde il a été blessé et il est resté captif en Alcacer-Kibir. Comme son père il a du être bientôt racheté et retourné à Lisbonne, il a été écrivain de la maison de Ceuta depuis 1585 et, plus tard, il a été nommé écrivain des magasins de la douane et il a reçu une pension viagère. Il n'a pas laissé de fils.

Alphonse succéda à son frère dans la maison de Ceuta ayant été officiel major des papiers, écrivain extravagant et après secrétaire de l'état de l'Inde.

Il épousa D. Maria de Gusmão et il a eu trois filles, Margarida, Joana, Maria Joana, et un fils, Diogo.

Au XVII[ème] siècle on trouve des references à plusieurs personnes avec le même nom, Gonçalo de Guevara, Aleíxo de Guevara, João de Guevara, Miguel de Guevara, D. Luíza Hadrom de Guevara, mais par la plupart ils ne sont pas de la même famille.

Le bibliophile Palau cite l'information d'Almirante attribuant à Guevara le livre *Fondation y antiguedad de España y conservation de la nobleza de Cantabria*—Milano par Pablo Gothardo, 1586; in 4.°. Almirante dit qu'il y a un exemplaire de ce livre très rare dans la bibliothèque Nationale de Madrid.

On a dit(1) que Guevara était l'auteur d'un livre *De*

---

(1) Nicolau Antonio, Vanderlinden, Douglas, Portal, Sá Mattos, J. Soares de Brito *(Theatrum,* etc.), *Compêndio histórico da Universi-*

re anatomica, publié à Coimbra en 1592, mais on ne connait aucun exemplaire de ce traité et il y a de bonnes raisons pour refuser crédit à ces références.

AUGUSTO DA SILVA CARVALHO

BIBLIOGRAPHIE

M. Lemos, *História da Medicina Portuguesa* et *Estudos de História da Medicina Peninsular*. Sousa Viterbo, *Médicos da familia real portuguesa* et *Noticia sôbre alguns médicos portugueses*; Série II e IV. Teixeira de Carvalho, *Universidade de Coimbra no século XVI*. Prof. Queiroz Veloso, *História de Portugal* (dirigida por Damião Peres). Vol. IV.

---

dade de Coimbra, Biographie Médicale et Camilo Castelo Branco. Il faut noter que presque tous ces bibliographes ignoraient l'existence du livre que Guevara publia em 1559.

AUGUSTO MENDES SIMÕES DE CASTRO —PATRIOTA (1)

Tendo recebido, dos meus maiores, a tradição (2), garante da nossa nacionalidade, que portugueses haviam deixado desrespeitar, em 26 de Fevereiro de 1885, no «Acte général du Congo de Berlin», e, mais uma vez, se ia atacar na convenção secreta, entre a Inglaterra e a Alemanha, assinada em Londres, em 30 de Agôsto de 1898, na qual, as duas nações, previam a partilha, entre elas, de colónias portuguesas, das quais, alguma parte, já fôra visada no *ultimatum* que o Marquês de Salisbury enviou, em 1890, ao Gabinete de Lisboa, eu chamei a atenção dos meus compatriotas para a prioridade portuguesa dos nossos descobrimentos marítimos, atacada por *sir* Richard Henry Major (3), publicando, eu, em 1899, o primeiro volume de *Frei Gonçalo Velho,* e, em 1900, o segundo volume da mesma obra, que teve a honra de merecer o ataque dos alemães, Prof. Dr. Sophus Ruge (4), e dos belgas, Dr. Jules

---

(1) Vide nota da pág. 1 do vol. 87

(2) Sá da Bandeira, *Factos e considerações relativas aos direitos de Portugal sôbre os territórios de Molembo, Cabinda e Ambriz*, (Lisboa, 1855).

(3) Richard Henry Major, *The life of Prince Henry of Portugal surnamed The Navigator*, (London, 1868).

(4) Sophus Ruge, *Valentin Ferdinand's Beschreibung* «Jahresbericht des Vereins für Erdkunde zu Dresden. 1901».

Mees (5), àcêrca dos quais e dos portugueses, ao seu serviço, publiquei dois trabalhos (6), de onde inutilisei o fogo das baterias, que, contra mim, e, conseqüentemente, contra a minha pátria, se tinham formado.

Já, nos meus *Comentários* (7), a *Frei Gonçalo Velho,* e na minha carta-prólogo, nos *Estudos de Cartografia Antiga,* (Lisboa, 1919), do visconde de Santarém, eu fizera recuar as pretensões dos estranjeiros e seus mandatários portugueses, aos quais tanto incomodára *Frei Gonçalo Velho.*

No meu trabalho, *Frei Gonçalo Velho,* eu tive colaboradores, ali citados, que foram outros tais patriotas e que deixaram o seu nome ligado a obras de altíssimo valor.

Entre estes, tive a honra de contar o Dr. Augusto Mendes Simões de Castro, que, nêle, entrou com a quota parte do seu alto valor intelectual, ali assinalada; a qual, lhe daria direito ao titulo de patriota, se, por outros muitos trabalhos, não o tivesse, também, alcançado.

Lisboa, 30 de Outubro de 1933.

AYRES DE SÁ

---

(5) Université de Gand.—Recueil de travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres.—27me fascicule.—*Histoire de la découverte des îles Açores et de l'origine de leur dénomination d'îles flamandes,* par Jules Mees, Docteur en Philosophie et Lettres, Membre correspondant de la Société de Géographie de Lisbonne, (Gand, 1901).

(6) Ayres de Sá, *Dois livros contra o vôo das águias (Anais das Bibliotecas e Arquivos,* vol. VII, (Lisboa, 1927), e Ayres de Sá, *Um dogma anti-geográfico—Cartólogos furta-côres (Anais das Bibliotecas e Arquivos,* vol. VIII, (Lisboa, 1928).

(7) Ayres de Sá, *Frei Gonçalo Velho (Comentários).* (New-York, Paris, 1914).

RUSSIE & ALLEMAGNE

ÉTUDE HISTORIQUE

Pendant le 18è et le 19è siècles, les relations Russo-allemandes ont été d'une remarquable intimité, à part quelques courts intervalles. La solidarité du principe monarchiste, l'alliance des trônes contre Napoléon, l'hostilité contre la révolution menaçante dans certains pays et aussi contre les bouleversements dont la France fut l'incessant théâtre, avivèrent les relations entre Saint-Pétersbourg et Berlin. La lutte commune contre Napoléon les fortifia et leur imprima un caractère presque indestructible. Presque jusqu'au lendemain de la guerre mondiale, on a rendu la France responsable de l'impérialisme napoléonien; les accusations d'impérialisme que l'on formule contre elle maintenant n'ont plus leur raison d'être. Dans toutes les occasions, depuis la déplorable guerre de 1870, elle a fait preuve d'une modération et d'une sagesse que ses ennemis eux-mêmes ont reconnues.

Pour donner une idée de ce qu'était déjà au milieu du dernier siècle l'intensité des relations russo-allemandes au point de vue commercial, on peut se reporter à une dépêche du Ministre français à Berlin, en date du 30 juin 1885. Le département des Affaires Etrangères de Prusse fit alors

préparer un memoire sur le transit commercial entre la Prusse et la Russie.

«L'exportation russe, y lit-on, consiste principalement en produits bruts ou à demi travaillés de la terre, des forêts et des mines, en blés, graines oléagineuses, lin, chanvre, suif, bois, cuivre, en articles qui sont transportés par eau. Cette nécessité qui est fondée sur la nature des choses, a fait regarder de tous temps les ports prussiens de la Baltique comme la route ouverte à une partie importante des exportations de l'Empire Russe».

Après avoir signalé les principales voies des exportations russes en Prusse: le Niemen, le canal Oginsky, la Vistule, la Wartha, le mémoire ajoute: «Quelle a été sur ce commerce, l'influence de la guerre: en 1581, deux ans avant le conflit, le transit des grains était plus considérable et celui des bois aussi important qu'en 1854; le transit des grains s'élève en 1854 à un chiffre plus fort que pendant les trois années précédentes, mais qui est cependant inférieur à celui obtenu pendant les années antérieures et qui s'est élevé, en 1844, à 635.616 quintaux. Le transit du cuivre a augmenté, il est vrai, mais il est d'une importance secondaire. Il n'y a que deux articles sur lesquels il y a eu une augmentation: le lin, le chanvre et le suif...

«Les lins russes sont frappés d'un droit de 5 «gros», les suifs russes d'un droit de 3 «gros» et demi par quintal. L'augmentation de ces deux articles em 1854 n'a donc même pas produit 250:000 thalers. La Prusse ne perçoit guère que la moitié de ce revenu, l'autre moitié rentre dans les caisses des autres États du *Zollverein*».

«Le profit du gouvernement prussien se réduit donc au faible chiffre de 125.000 thalers» (1).

(1) Aff. Etr. fs. Prusse, 1855.

À la fin de la guerre de Crimée, où l'attitude de la Prusse fut toute favorable à la Russie, le roi Frédéric Guillaume écrivait au tsar (1): «Je pense qu'il est impossible que les décorations de l'Aigle Noir portées par feu l'Empereur puissent être en d'autres mains que les vôtres. J'y ai fait graver le nom chéri et vénéré du meilleur ami que j'aie eu sur la terre. Les dites décorations, savoir le Collier et l'Étoile arriveront en même temps ou bientôt après cette lettre. Je vous prie, cher et bon Sache, de vouloir bien porter quelquefois, si l'occasion s'en présentait, l'un et l'autre de ces objects que je regarde comme sacrés par leur inscription et qui, après vous, ne seront portés que par nos rois ou les Empereurs de toutes les Russies».

La neutralité de la Prusse pendant les années 1854 à 1856, préparait les victoires prussiennes de 1866 et de 1870. Il aurait suffi alors du moindre geste prussien pour arrêter la Russie, comme il eût suffi du moindre geste français en 1866 pour sauver l'Autriche. Mais ces gestes ne furent point faits. Pourtant, dans un entretien officiel que Lefebvre de Behaine, agent français à Berlin, eut, à la fin de juillet 1866, avec le Baron de Mohrenheim, Conseiller de la Légation de Russie, ce dernier s'était livré à de sombres pressentiments, relativement aux ambitions prussiennes: «Pourquoi l'entente ne renaîtrait-elle pas entre la France et la Russie, disait-il (2); aucun intérêt réel ne nous divise. Quittez le Mexique pour faire plaisir à nos amis des États-Unis, *ne nous demandez pas un seul mot sur la*

---

(1) Dr. Friese—Docts allemands.

(2) Aff. Etr: fs. Autriche, 1866.

Pologne.... Vous êtes en ce moment seuls devant *une Prusse qui sera, sous peu, menaçante.* Que disait récemment Bismarck à notre attaché militaire, le général Kutüsoff; qu'il était heureux de saluer en lui un nom, symbole d'un programme qui pouvait bientôt se réaliser».

Mais ces conversations n'eurent pas de suite. Napoléon III était hanté par l'idée de la grandeur de la Prusse et de ses accroissements de territoire. Il déclara à Goltz, Ministre Prussien à Paris: «Dans une guerre entre la Prusse et l'Autriche, je garderai une absolue neutralité. Mais je n'ai pas besoin de vous dire de quel côté sont mes sympathies. Je souhaite vivement la réunion des duchés à la Prusse, car elle répond aux tendances de notre époque. Même si la lutte devait prendre des proportions plus larges, je suis persuadé que je m'entendrais facilement avec la Prusse par suite de la grande concordance de nos intérêts. Cette concordance n'existe pas entre la France et l'Autriche» (1).

La victoire de 1866 devait fatalement amener celle de 1870 et à la veille de ces mémorables évènements, la Prusse et la Russie resserraient leur entente, presque séculaire peut-on dire, et évoquant une fois de plus les souvenirs napoléoniens, le roi de Prusse répondait au Tsar, qui venait de lui envoyer l'ordre de St. Georges: «Je vois dans ces expressions une preuve nouvelle de votre souvenir de la grande époque où nos armées réunies combattaient pour la même cause sacrée» (2).

La Russie était déjà, à ce moment, *profondément affai-*

---

(1) Cité par Hopf—Docts allemands.

(2) Archives de Berlin.

blie. Tous les témoignages étrangers contemporains le signalent. Elle subissait surtout les conséquences d'une pression administrative presque unique, de la corruption des fonctionnaires, du manque de loyauté qui était un héritage du Mongolisme et du Tartarisme. Gogol, l'illustre écrivain Russe, mit merveilleusement en lumière cette situation dans les *Ames mortes.* Il montra tout ce qu'il y avait de mystérieux dans la Russie, dans cette immensité qui récelait tant de forces et où les caractères étaient pourtant restés si apathiques, en partie à cause de la férule administrative. Gogol écrivait cette page admirable: «O Russie, o mon bien-aimé pays, ne te sens-tu pas emportée vers l'inconnu comme l'impétueuse troïka, que rien ne saurait atteindre. Sous toi, la route fume, les ponts gémissent, tonnent, tout est dépassé, distancé, débordé».

L'observateur s'arrête, «frappé de cette divine merveille!... Elle fuit, la troïka, elle vole toute fulgurante de l'esprit de Dieu... O Russie, Russie, où cours-tu? Réponds--moi... Elle ne répond pas. La clochette tinte d'un son surnaturel, l'air scindé, brisé, gronde, tournoie, s'échappe en amples courants; tout ce qui est sur la terre est traversé au vol... et l'on voit se retirer de biais, se ranger à l'écart et te livrer passage, peuples, royaumes et empires» (1).

Le 20 octobre 1853, l'agent français en Russie écrivait: «L'avenir de ce peuple de 60 millions d'âmes, énergique, intelligent, ignorant, léger, fataliste, superstitieux, sans principes moraux, est effrayant pour lui-même et pour l'Europe».

Quelle lumineuse prophétie!

Au lendemain de la guerre de 1870, un prince prus-

---

(1) Traduction Charrière—Hachette & Cie, éditeurs.

sien, qui venait de passer quelques semaines en Russie, mandait à un ami: «Je suis frappé de la corruption générale et de la décadence des mœurs, de l'incertitude de l'avenir. *Ls mécontentement général est très grand.* Il a parfois des débordements, puis la rude main de l'administration le comprime. Mais que sera demain!» (1).

Ces lignes furent écrites 47 ans avant la Révolution: depuis lors jusqu'en 1914, les rapports russo-allemands restèrent très cordiaux, même après la rupture de la Triple alliance de 1873, et des divers traités de réassurance dont le dernier, conclu en 1887, devait se trouver caduc peu après, par suite du rapprochement franco-russe. Les souverains de Prusse et de Russie se rencontraient fréquemment surtout à partir de la fin du dernier siècle à l'instigation de Guillaume II, dont les insinuations et la pression qu'il cherchait à exercer sur Nicolas II, n'étaient pas très goûtées de ce dernier. Mais la question monarchique et la lutte contre la révolution rapprochaient tout de même les deux Empereurs.

De plus, la Cour Russe resta très germanophile par suite d'alliances de famille ou de la solidarité du principe monarchique.

Que de fois, au cours du séjour que nos fîmes en Russie, de 1902 à 1904, n'avons-nous pas entendu les plus hautes personnalités considérer l'alliance franco-russe comme un mariage de raison et l'ancienne entente russo allemande comme un mariage d'inclination. Un jour, au cours de l'année 1903, à la veille de la guerre Russo-japonaise, un prince russe nous disait: «L'esprit démocratique en France, la différence de nos institutions, nous font toujours

---

(1) Archives privées prussiennes.

très peur. Evidemment, il faut contenir l'Allemagne! Elle devient très puissante! Mais enfin! C'est une monarchie! Pour nous, c'est beaucoup». Ce mariage de raison que fut l'alliance franco-russe subsista pourtant jusqu'à la guerre mondiale, par suite de la formidable extension que prenait chaque jour davantage l'Allemagne et de la crainte qu'elle inspirait à tous. L'Empereur d'Allemagne lui-même, dans sa correspondance avec le tsar, lui dit pourtant des vérités fort dures. En pleine guerre Russo-japonaise qui devait démontrer la faiblesse et la désorganisation russes et qui mit en lumière les nombreux mouvements révolutionnaires dont la Russie fut le théâtre, Guillaume II écrivait au Tsar, en lui envoyant une lettre de Bismarck à Schleinitz, en date du 30 novembre 1860: «Les passages de la lettre de Bismarck t'intéresseront, car ils montrent que l'histoire se répète et que les temps furent analogues à ceux d'aujourd'hui» (1).

Les temps étaient en effet les mêmes, car la Révolution grondait, comme elle se préparait déjà en 1860.

A la veille même de la guerre mondiale, le 10 septembre 1913, nous eûmes à Berlin, où nous avions été nous livrer à une consultation d'archives, un long entretien avec le Dr. Bailleu, décédé depuis lors, et qui remplissait à cette époque les fonctions de Directeur Général des archives de Prusse. Il nous annonça presque la guerre. Il nous dit que l'Allemagne n'avait pas une situation suffisante encore pour un pays de 70 millions d'habitants. C'était là, hélas! le grand thème. Et depuis lors, il est apparu comme certain que cet écart de population entre la France et l'Allemagne fut l'une des raisons majeures du conflit. Puis,

(1) Cité par Goetz. Documents allemands.

passant à la Russie, Bailleu ajouta: «Nous ne la redoutons pas. Elle est presque décomposée. «*La revolution gronde*». Paroles prophétiques.

La catastrophe survint. Les témoignages les plus probants établissent que plus de *40:000 voyageurs de commerce allemands parcouraient alors la Russie* en tous sens. Le commerce russo-allemand avait d'ailleurs acquis, à la veille de la guerre, une formidable intensité. Le véritable débouché des denrées alimentaires russes était alors l'Allemagne, qui en importait pour près de trois milliards et demi de marks, en y comprenant le bétail vivant. Le problème agricole allemand se posait à l'état aigü. Il fut, comme on sait, l'un des facteurs capitaux qui décidèrent du sort de la guerre contre l'Allemagne et il reste aujourd'hui l'un des éléments primordiaux de la situation allemande, la grande propriété n'ayant pas été partagée et le parti aristocratique, qui la détient, continuant à avoir une situation privilégiée.

Un grand nombre de ces commis voyageurs allemands ne purent quitter la Russie au début des hostilités, par suite des distances et des difficultés de communication et renseignèrent leur gouvernement.

La grande majorité des deux millions d'Allemands qui habitaient antérieurement la Russie, où beaucoup d'entre eux se fixèrent à la fin du 18è siècle, ne put pas partir non plus. Devant la longueur du conflit, l'Allemagne introduisit finalement en Russie Lénine et Trotzky qui hâtèrent la révolution menaçante!

Au lendemain de la paix, les relations les plus intimes reprennent entre les Soviets et l'Allemagne. L'un de leurs plus grands animateurs fut le comte de Brockdorff-Ranzau. L'Allemagne l'envoya en Russie parce qu'elle le savait

extrêmement favorable à un rapprochement russo-allemand. En effet, tout ses efforts devaient tendre à ce but, puisque *la Russie envisageait aussi comme capitale la reprise des relations séculaires.* En présentant ses lettres de créance, Brockdorff prononça ces paroles mémorables: «Dans la croyance invincible à l'avenir des peuples russe et allemand, sans lesquels le monde ne pourrait pas prosperer, livrons-nous à ce travail paisible que personne né troublera» (1). Kalinin, Président du Comité Central exécutif, avait répondu: «La voie des relations amicales et économiques russo-allemandes est toute tracée. Cette voie est inébranlable, nonobstant toutes les influences extérieures».

Depuis lors, les relations entre les deux pays se poursuivirent très cordiales, bien qu'au cours des années 1930-31 et 32, une active propagande Bolchéviste eut existé en Allemagne. Un de nos meilleurs informateurs nous déclarait alors: «Cette propagande est formidable. Elle tend à s'exercer surtout sur les jeunes, désemparés, désaxés, découragés, et sur les classes moyennes si appauvries». Le 13 juillet 1931, nous écrivions nous-mêmes dans un grand journal parisien: «On nous mande d'Allemagne que les suicides se sont fort accrus, que des drames se passent dans les ménages moyens, acculés à la misère... Pour la première fois, on avoue que des troubles pourraient se produire et que la propagande bolchéviste est telle que des craintes sont permises sur ses répercussions possibles, malgré les centaines d'agents secrets auxquels est confiée jour et nuit la surveillance des milieux bolchévistes et des cellules clandestines».

Puis l'effort bolchéviste prit des proportions telles que

---

(1) Europaïsche Gespräche (1929).

la presse suisse presque toute entière le signalait et qu'on pouvait s'attendre aux plus graves évènements. L'arrivée d'Hitler vers lequel les masses et surtout les jeunes gens se sont précipités, a été la conséquence des craintes suscitées par cette situation si grave. Il est apparu comme un sauveur. Mais néanmoins, malgré d'innombrables arrestations, malgré le régime de la terreur, il y a encore en Allemagne un travail communiste qui faisait avouer à la Pravda: «*Ni la terreur fasciste, ni les manœuvres traitresses des chefs et des social-démocrates ne seront en mesure d'arrêter la vague révolutionnaire qui monte*».

Il est certain que, par suite de la lutte contre le communisme, les relations russo-allemandes se sont refroidies et qu'actuellement l'Allemagne pourrait difficilement compter sur la Russie en cas de guerre. D'ailleurs, celle-ci ne devrait-elle pas s'occuper d'abord de sa situation intérieure?

Les relations économiques russo-allemandes se sont aussi fort ralenties. La revue «*Ostwirtschaf*», organe de la commission des Affaires russes de la fédération des industriels d'Allemagne, constatait, il y a 2 ans, que le bilan du commerce de l'Allemagne avec la Russie devenait de plus en plus déficitaire pour l'Allemagne, par suite de la forte diminution des commandes russes en Allemagne.

Un article du plus haut intérêt paru dans la «*Nouvelle Gazette de Zürich*», le plus grand organe de la Suisse allemande, apporta sur ces questions un aperçu lumineux; «tandis que l'exportation allemande, dans son ensemble, tombait, de 1929 à 1932, de 13 milliards à 5 milliards de marks, l'exportation allemande en Russie s'élevait de 353 à 626 millions. Ce développement de l'exportation allemande en Russie jusqu'au début de l'année 1933 ne fut

possible que grâce à la politique de crédits de la «*Reichsbank*» qui finançait directement un tiers des affaires et indirectement une autre fraction importante, de telle sorte que l'économie allemande a pu accorder des crédits russes pour une valeur de près de 1.200 millions de marks c'est-à-dire presque autant que tous les autres pays réunis... Lorsque, pour la première fois, à l'automne de 1932, on constata un recul des commandes allemandes, on n'y attacha d'abord pas une très grande importance. Mais à la fin de 1932, la Russie dut recourir à une restriction des importations, parce que la passivité de la balance commerciale prit des proportions menaçantes... Le cercles russes les plus autorisés montrent maintenant à l'égard de l'économie allemande une certaine méfiance. Ils la motivent en disant que l'Allemagne achète trop peu de marchandises russes... Mais cette argumentation ne paraît pas très fondée. Dans les 5 premiers mois de 1933, l'Allemagne fut pourtant le plus fort importateur de produits russes. Aussi on espère en Allemagne que la politique de réserve russe cessera bientôt, car sinon la Russie s'exposerait à perdre le marché allemand. Mais les pourparlers commerciaux russo-allemands ne progressent pas, ce qui tient surtout aux grandes divergences politiques qui existent entre les deux pays. C'est seulement si on arrive à les surmonter que ce commerce reprendra son ancienne signification. D'ici là, la Pologne et la France bénéficieront de ces divergences». En attendant, d'après l'*Ostwirtschaft,* la valeur des commandes russes en Allemagne était tombée de 400 millions de marks en 1932 à 100 millions dans les premiers neuf mois de 1933.

Pendant les sept premiers mois de 1934, la Russie a restreint de 18 millions de roubles environ ses importa-

tions en Allemagne tandis que l'exportation allemande en Russie diminuait de 41 millions de roubles (1). Pendant cette période la balance commerciale Russo-allemande s'est traduite par un excédent de 22 millions de roubles en faveur de la Russie, contre un déficit de 58 millions en 1933.

A la suite de longues négociations que ne facilitaient pas les relations politiques entre les deux pays, un accord germano-russe a été signé le 9 avril dernier, aux termes duquel l'Allemagne accorde à la Russie un crédit de 200 millions de marks, comme contre-partie de commandes russes en Allemagne, en plus des commandes normales qui s'étaient fortement ralenties, comme nous l'avons vu.

L'Allemagne s'engage en outre à importer en 1935 pour plus de 150 millions de marks de produits russes.

Depuis lors, les relations Russo-allemandes se sont encore tendues mais, il ne faut jamais perdre de vue qu'il existe une tradition séculaire de bon voisinage entre la Russie et l'Allemagne, et qu'on peut toujours craindre entre elles deux une collusion. L'alliance franco-Russe doit donc être accueillie avec réserve et dosée au microscope. Certes, nous aurions avantage à séparer politiquement Moscou de Berlin, mais Moscou fait-il preuve de bonne foi absolue? En outre que vaut l'armée russe? Personne ne le sait, mais ce qu'on n'ignore pas, c'est que les transports russes sont déplorables et que les troupes russes devraient d'abord, en cas de guerre, réprimer des troubles intérieurs graves.

Il nous faut donc une prudence extrême et n'oublions pas que la Russie et la Prusse ont toutes deux des affinités

---

(1) Nouvelle Gazette de Zürich.

tartares et que les plus anciens écrivains les ont représentées comme fort suspectes.

En outre, tous ces accords européens avec Moscou fortifient et consolident un pays qui ne rêve que la révolution sociale. C'est une arme terrible que l'Europe tourne contre elle!

Paris, 1er Octobre 1935.

VICOMTE DE GUICHEN
Membre Correspondant de l'Institut de Coïmbre

¿PORQUE NÃO SE FABRICAM ADUBOS AZOTADOS EM PORTUGAL?(1)

Vê-se, pois, que quanto maior é a pressão menos custa alcançá-la. Claude indica até as dimensões relativas dos êmbolos dum hiper-compressor de 900 atm. e verifica-se que um hiper-compressor de 900 atm. não difere dum compressor de 300 senão pela adição dum órgão minúsculo.

Parece que a maior dificuldade encontrada pelo inventor das hiper-pressões foi ainda a de tornar eficazmente estanques as juntas, o que foi resolvido pelo emprêgo do couro embutido depois de ter prèviamente constatado que o estanque duma junta depende mais das dimensões desta do que da pressão que suporta. Ora o hiper-compressor é essencialmente reduzido e a prática demonstrou que às juntas de couro embutido trabalham tanto melhor quanto a pressão é mais elevada.

Continuando a seguir a evolução das verificações práticas dêste inventor, vejamos agora as vantagens das hiper-pressões.

Uma coisa mostrou logo o emprêgo das pressões da ordem de mil atmosferas: que a reacção se não realizava sem o auxílio do catalisador e que a zona de temperaturas óptimas oscilava entre 500° e 600° como para Haber. Em

---

(1) Cont. do n.° 1, vol. 89, pág. 27.

compensação a percentagem de amoníaco formado passava 6% para 25% e arrastava consigo enormes vantagens.

Teòricamente o trabalho da compressão cresce apenas segundo o logaritmo da pressão de forma que se custa 2,3 a 200 atm., a 1.000 custará 3. Todavia, na prática, é necessário ter em consideração a diminuïção da compressibilidade e o maior volume a comprimir; por esta razão o aumento de energia da compressão é, no processo Claude,50 % mais elevada do que no processo Haber.

Mas a hiper-pressão não causa só o aumento da percentagem de NH^3 formado. A velocidade da reacção aumenta extraordináriamente permitindo que, com pequenos volumes dos componentes, se forme uma forte dose de amoníaco a cada passagem sôbre o catalisador.

Claude indica que «para débitos de 100 m^3 da mistura azote-hidrogénio por litro de espaço catalisador e por hora, se obteem mais de 5 kg. de NH^3 por quilograma de catalisador e por hora». Resultado dez vezes maior do que o de Haber, o que permite diminuir bastante as instalações correspondentes. E não é só a diminuïção das instalações e da mão-d'obra: é também a simplificação delas—menos lavadores, menos purificadores, menos compressores, menos regeneradores de calor. Tudo isto facilita a económica instalação dum *pequeno grupo* de fabrico, emquanto que uma instalação tipo Haber, para igual produção diária, seria forçosamente de preço de custo elevado e incomportável com as condições do mercado dos adubos azotados.

Finalmente, à pressão de 1.000 atmosferas os 25% de NH^3 formado, correspondem a uma pressão própria do amoníaco de 250 atm., emquanto que em Opau os 6% de amoníaco formado sob 200 atm. possuem apenas uma pressão própria de 12 atm., porque esta pressão própria

cresce apenas com o quadrado da pressão. Na verdade a tensão máxima do amoníaco à temperatura ordinária é apenas de 7 atm., isto é, a tensão à qual é possível separar a mistura do seu amoníaco pelo arrefecimento. Ora, se estas 7 atm. são importantes em relação às 12 de Haber e forçam êste a dissolver, em complicados aparelhos, o amoníaco na água, para depois o destilar, estas mesmas 7 atm. são sem importância em relação às 250 atm. de Georges Claude. De forma que basta fazer passar os gases com 25% de NH^3 à saída dos catalisadores, numa serpentina mergulhada em água à temperatura normal para conseguir liquifazer teòricamente $\frac{250-7}{250}$ do amoníaco formado. Mas há mais. Haber precisa de calor para destilar da solução aquosa os 6% de amoníaco dissolvido emquanto que Claude não gasta êste calor e recupera ainda, ao evaporar o amoníaco líquido, 350.000 frigorias por tonelada, o que corresponde a uma recuperação de 28% de energia. Mais 12% desta são recuperados na catalise porque a 1.000 atm. 40% dos gases da mistura entram na reacção em lugar dos 11% da reacção da Badische. E, quando esta necessita de trabalhar em circuito fechado, e recomprimir, Claude pode trabalhar em circuito aberto, não necessitar de bomba de circulação e apenas faz passar os gases da mistura sôbre 3 ou 4 catalisadores sucessivos.

As vantagens das híper-pressões estendem-se ainda à purificação dos gases da mistura.

Vimos, ao estudar o processo Haber, como era complicada a purificação dos gases provenientes dos gasogénios para lhes retirar o CO^2 e sobretudo o óxido de carbono, que são os envenenadores do catalisador. Porém, à forte pressão de 1.000 atm., os gases, mesmo que possuam 4% de óxido de carbono, são quási completamente

libertos dêste gaz pela passagem a 300-400° através dum tubo contendo ferro reduzido. O oxigénio transforma-se em água, o óxido de carbono em metana e em água. A duração do catalisador vai até 200 horas.

O problema do calor produzido pela reacção de 40% dos gases postos em presença foi pôr ao processo Claude dificuldades que se puderam transformar em verdadeira vantagem. Na verdade, vimos que no processo Haber, para manter a reacção à temperatura desejada de 500--600°, dos 11% de gases postos em contacto, era necessário aquecer os gases prèviamente e utilizar largamente em tôda a instalação os regeneradores de calor, emquanto que, no processo Claude, os tubos catalíticos de 10 cm. de diâmetro e de 2 m. de comprido, libertam por hora 60.000 calorias. Êste calor é não só suficiente, mas até excessivo. O problema para Claude pôs-se, portanto, de maneira que o que era necessário era não aquecer mas sim arrefecer. E a dificuldade residia em que êste arrefecimento se tinha de fazer gradualmente ao longo do tubo catalítico. Duma forma extremamente simples Claude revestiu a massa catalisante duma parede semi-isoladora, constituída por amianto e de espessura decrescente de baixo para cima, de forma que os gases frios podem banhar esta parede e ir aquecendo-se gradualmente retirando à reacção apenas o calor em excesso. É difícil de calcular esta proporcionalidade, mas êste processo é, depois da montagem, de êxito assegurado.

Prosseguindo na sua via de simplificação, Claude propôs para o problema do hidrogénio uma nova modalidade: o aproveitamento dos gases dos fornos de coque.

Era lógica esta idea.

A Badische fôra buscar o hidrogénio ao gás de água

pela catálise do CO, mas uma instalação privativa dessas não é econòmicamente possível para unidades inferiores a 100 toneladas diárias de amoníaco. Tudo em Opau fôra concebido em grande e tinha de o ser. Pelo contrário, Claude reduziu tudo pelo aumento da pressão. Ora uma pequena instalação faz-se em qualquer parte, e, como o preço de custo do hidrogénio é fundamental e decisivo, era natural ir instalar as fábricas de síntese do amoníaco onde houvesse hidrogénio barato. Era o que sucedia com os gases dos fornos de coque, que contêm cerca de 50% de hidrogénio, misturado com azote, óxido de carbono, metana, etana, butana, etilena, anídrido carbónico, hidrogénio sulfurado, etc.

A idea base de Cláude foi a da liquefacção dêstes gases, visto que o hidrogénio, sendo o mais difícil de liquefazer, deveria ficar no fim no estado puro.

Já em 1903 Georges Claude tinha estudado teòricamente o problema da extracção do hidrogénio do gás de água por um método ùnicamente mecânico baseado nas diferenças de temperatura de liquefacção dos respectivos gases.

O gás de água é, como se sabe, uma mistura de hidrogénio e de óxido de carbono. A 205-210° abaixo de zero, o óxido de carbono liquefaz-se emquanto o hidrogénio continua no estado gasoso.

Comprime-se o gás de água, a 20-25 atm., arrefece-se e envia-se à parte inferior dum feixe tubular imergido num banho de óxido de carbono líquido a —190°. Sob esta pressão, e a esta temperatura, o óxido de carbono do gás de água liquefaz-se e vai substituir o do banho exterior à medida que o dêste se vai evaporando. Os gases residuários da mistura sobem pelo feixe tubular, onde a tempera-

tura é ainda mais baixa, porque em volta existe hidrogénio perto do seu ponto de liquefacção. Desta maneira os restos de CO que pudessem ter escapado acabam por se liquefazer, assim como os outros gases. Na parte superior sai pois o hidrogénio puro, que, expandindo-se num motor, é arrefecido ainda mais por meio desta expansão seguida de trabalho.

A única dificuldade, que embaraçou a execução prática desta solução teórica, foi a lubrificação do motor a esta baixa temperatura. A solução magistral consistiu no emprêgo do azote líquido, que mostrou ser um excelente lubrificante a estas baixas temperaturas.

Mais tarde êste processo foi aplicado nas minas de Bethune aos gases dos fornos de coque sob a base de que uma fábrica de 300 toneladas de coque por dia produz 30.000 ^{m3} de hidrogénio. Várias patentes têm sido registadas pela «Société l'Air Liquide» e as mais recentes traduzem numerosas modificações sôbre o primitivo sistema de 1903 para o gás de água. Entre essas modificações destaca-se a do aumento de temperatura inicial do hidrogénio destinado à expansão, emquanto é notàvelmente abaixada a temperatura dos gases que entram no feixe tubular.

A despesa total de energia para a obtenção de 1 Kg. de NH^3 é, por êste processo, de 2,9 C. V., emquanto o processo Haber apenas gasta 2,2 C. V. Mas é preciso não esquecer nunca que o capital exigido para uma instalação Haber é muitíssimo maior, e tão grande é a diferença que até hoje as instalações Haber, à excepção da fábrica do Estado, de Toulouse, não se têm espalhado.

Na fábrica de Bethune os gases são colhidos à saída dos aparelhos de extracção de benzol, são comprimidos a 25 atmosferas e passam a seguir em duas colunas, na

primeira das quais acabam por perder os últimos traços de benzol, em conseqüência do óleo pesado que atravessam e na segunda descarbonam-se sob a acção duma corrente de cal. Estes tubos têm dois metros de altura e $0,^{m}20$ de diâmetro. Desta segunda coluna passam a um separador, onde abandonam a água e outras substâncias condensáveis. A etilena, por ser mais importante, é separada à parte.

Esta separação tem grande importância porque os gases residuários, sem o hidrogénio, melhoram o seu poder calorífico, que passa para 6.000 calorias, e são utilizados para outros fins de aquecimento com grande vantagem; a etilena separada permite fabricar 150 Kg. a 200 Kg. de alcool etílico por tonelada de amoníaco; e finalmente a compressão inicial dos gases permite a recuperação quási integral do benzol.

Em Bethune a princípio tratavam-se 850^{m3} por hora de gás contendo 49% de hidrogénio, obtinham-se assim 425^{m3} por hora de gás contendo 90% de hidrogénio, 1,6% de óxido de carbono e 8,4% de azote.

O lavador de CO^2 e H^2 é um tubo cilíndrico de 5^{m} de altura e $0,^{m}30$ de diâmetro.

Por êste processo, a energia total gasta para o fabrico do hidrogénio e do amoníaco, é de 2,5 Kw-h por Kg. de amoníaco.

Das 30 gr. de benzol que contém o metro cúbico de gás, 15 são obtidas líquidas quando da compressão e as restantes 15 na coluna a óleo pesado. A etilena, que é separada sob a forma duma mistura gasosa com 60% de C^2H^4, é transformada em alcool pelo processo Loisy. A quantidade de alcool obtido é de cêrca de 15% da quantidade de NH^3 fabricado.

O processo Loisy tem por fim a fixação da etilena contida nos gases industriais, pelo tratamento pelo ácido sulfúrico a 100% de H^2SO^4. Êste ácido sulfúrico é preparado pela adição ao ácido a 66° B.^{é} do comércio, de corpos ricos em SO^3 ou pela absorção da água do ácido do comércio. A temperatura que melhor convém à reacção para o máximo rendimento em alcool está situada entre 55 a 60°. O gás e o ácido circulam em sentidos contrários. A etilena dos gases industriais é primeiro purificada e deshidratada e os carbonetos acetilénicos e etilénicos superiores são fixados. Neste processo o ácido sulfúrico saturado de etilena pode ser empregado para a deshidratação do gás que entra e para a fixação dos carbonetos superiores. Neste caso, o ácido, à saída dos aparelhos de deshidratação, é enviado, depois de diluído convenientemente, ao aparelho de destilação, que permite extrair os alcoóis correspondentes. Estes alcoóis são em seguida rectificados e separa-se o alcool etílico. Se se emprega um ácido sulfúrico distinto para a deshidratação, obtém-se um ácido sulfúrico saturado de etilena que, depois da diluïção e da destilação, dá um alcool muito puro. O ácido diluído é reconcentrado por meio dos gases que saem dos aparelhos.

A primeira instalação industrial Claude foi montada em Montereau.

Vimos como era obtido o hidrogénio.

O azote foi a princípio preparado por destilação do ar líquido.

Mas êste processo, que era caro, foi em breve substituído por outro que consiste em juntar ao hidrogénio uma quantidade de ar tal, que todo o oxigénio desaparece, por combinação, com o hidrogénio. A água condensa-se e extrai-se.

Estes gases são em seguida purificados pela catálise do CO segundo a reacção catalítica de Sabatier.

$$CO + 3H^2 \rightarrow CH^4 + H^2O$$

Esta metana que se produz não prejudica a catálise do amoníaco.

Segundo Sabatier, a hidrogenação directa do óxido de carbono em presença do níquel começa cêrca dos 180° e realiza-se ràpidamente em tôrno dos 240°. As proporções teóricas óptimas e que exigem 3 volumes de hidrogénio para 1 de óxido de carbono, correspondem a bons resultados práticos, visto que a reacção é total, sendo o volume gasoso reduzido a um têrço sob a forma de metana.

Há, pois, tôda a vantagem em evitar que o óxido de carbono esteja em excesso. Também se deve evitar que a temperatura da reacção ultrapasse 250°, porque, acima desta temperatura, o níquel dividido decompõe o óxido de carbono em carvão e anídrido carbónico segundo a reacção:

$$2CO \rightarrow C + CO^2$$

E, como esta reacção secundária cresce ràpidamente com a temperatura, a proporção de CO^2 tende a aumentar também, embora seja parcialmente hidrogenado.

A 380°, a percentagem em volume de CO^2 ultrapassa 10% e, acima dêste limite de temperatura, a hidrogenação passa a ser fraquíssima.

O aparelho é formado por um tubo cilíndrico munido de dois recuperadores de calor. Na parte superior o aparelho possui um tampão de paládio aquecido exteriormente a 300° para absorver o oxigénio.

A instalação de Montereau era de 5 toneladas diárias e a de Bethune de 2.

A síntese fazia-se nestas fábricas da seguinte maneira:

Vimos como se fabricava o hidrogénio, que é armazenado em gasómetros e donde sai com a composição aproximada seguinte:

H^2	93
N^2	5
CO	2

Dos gasómetros é aspirado ao mesmo tempo que o ar pelos híper-compressores através dum tubo aquecido e contendo paládio que combina o hidrogénio e o oxigénio segundo a reacção:

$$2H^2 + O^2 \rightarrow 2H^2O$$

Depois, através dum purificador de água. Uma vez híper-comprimidos, são enviados a um tubo purificador onde perdem os últimos traços de óleo e dali seguem ao catalisador de CO.

Novamente vão os gases a um condensador de água e finalmente entram nos tubos pròpriamente ditos da síntese do amoníaco colocados em série e em paralelo.

O aparelho catalítico é formado por tubos da liga A. T. G. ou da liga B. T. G. resistentes à pressão, contendo 14 litros de catalisador, de $1,^m50$ de comprido e $0,^m25$ de diâmetro exteriores. Os gases frios entram por uma extremidade e passam em redor da massa catalisante envolvida por um tubo fino de aço e por um calorífugo. A condutibilidade dêste tubo é tal que, para cada elemen-

to do tubo, o calor produzido pela reacção é absorvido pelo gás não catalisado. Êste dispositivo permite obter uma temperatura uniforme no catalisador que é necessária à boa conservação da actividade catalítica.

Certos tubos mais curtos possuem numa das extremidades um cone de argila refractária. O calorífugo empregado consiste em fios de amianto. A substituïção do catalisador faz-se duma maneira extremamente simples como sucede com os obuzes nos canhões. O espaço catalítico é de 14 litros e a duração dos tubos ultrapassa 6.000 horas.

Um dos graves problemas que Claude teve de resolver nos seus tubos de catálise foi o ataque do hidrogénio a quente e sob pressão contra as paredes de aço dos tubos, o que provocava uma descarbonação e fazia rebentar os tubos. Depois de estudos minuciosos e delicados, as «Acieries d'Imply» forneceram duas ligas absolutamente refractárias ao ataque e que são da seguinte composição:

B. T. G.: Ni 60,4—Cr 8,7—Tu 2,52—Fe 25,73—C 0,44 —Mn 1,8

A. T. G.: ferro—níquel—cromo—tungsténio

Em Bethune existem 4 catalisadores em série—paralelo—aberta e onde 80% dos gases se combinam.

Depois da síntese os gases passam numa serpentina de 2,^{m}50 de altura arrefecida por corrente de água.

Tratando-se 850$^{m^3}$ de gás dos fornos de coque contendo 425$^{m^3}$ de hidrogénio a 90%, a produção de amoníaco líquido é de 150 Kg., o que corresponde a um rendimento de 25-30%.

Portanto, para produzir 5 toneladas de amoníaco, ou

sejam 20 toneladas de sulfato de amónio, é preciso destilar 100 toneladas de carvão, que dão 70 toneladas de coque.

Na fábrica de Bethune as despesas de instalação custaram 500.000 francos franceses ouro por tonelada de amoníaco e por dia, ou seja 2.500.000 fr. para as 5 toneladas.

As despesas da fábrica de Bethune discriminam-se da seguinte maneira:

I—Mão-d'obra

288 horas a 0,70 + 25 % para o pessoal superior		252 fr.

II—Matérias primas

a) Gás 20.400^{ms} a 0,02 fr.	408	
b) Fornecimentos, óleo, NaOH, catalisador	44	452

III—Energia a 0,05 fr. o kw-h

1.º—Mistura gasosa:

a) Compressão a 25 kg. para a distilação	2.300	
b) » de água de lavagem . .	900	
c) » de óleo de desbenzolagem	70	
	3.270	

2.º—Síntese

a) Compressão	3.900		
b) Aquecimento	80		
	7.250	kw-h	362,50
A transportar.			1.066,50

Transporte		1.066,50
IV—Conservação		
6% sôbre 2.500.000 fr. + 25%. . . .		522
V—Despesas Gerais		
Diversos, 10% a mais	158,80	
Substâncias acidentais (15%)	6,60	165,40
VI—Amortização		
5% sôbre os edifícios	116,60	
10% sôbre os aparelhos	466,40	583
VII—Juro		
5% sôbre 2.500.000		349,80
		2.686,70

Sendo 5 toneladas por 2.686,70, fr. uma tonelada de amoníaco custará 537,30 fr.

A fábrica de Bethune, construída a princípio para 2 toneladas apenas, tem sido sucessivamente aumentada. Em 1927 estava já a produzir 20 toneladas diárias e, nessa data, previa-se já o seu aumento para 60 toneladas. Evidentemente o preço de custo da tonelada foi sucessivamente baixando, o que se impunha como necessário perante a concorrência formidável que em 1930 se estabeleceu sôbre todos os mercados de produtos azotados.

CAPÍTULO IV

A SÍNTESE DO AMONÍACO PELO PROCESSO CASALE

O processo Casale desenvolveu-se, como os outros, durante a guerra e perante a necessidade crescente do ácido nítrico para os explosivos.

O Dr. Luigi Casale iniciou as suas experiências em Terni e mais tarde formou-se a «Società Italiana Ammoniaca Sintetica» ou «Ammonia Casale Cy» para explorar as suas patentes.

Em Itália esta sociedade possui as fábricas de Terni e de Nera Montoro a que adiante se fará referência.

A fábrica de ensaio montada inicialmente em Terni utilizava o hidrogénio electrolítico e o azote provinha da destilação do ar líquido. Uma vez os gases misturados na proporção conveniente, eram comprimidos a 30 atm. para passarem em seguida através dum tubo catalisador contendo ferro e cobre em aparas à temperatura de 500° e novamente através de outro catalisador contendo amianto platinado. Estas passagens através dos catalisadores transformavam o oxigénio em água.

Os gases eram então comprimidos a 150 atm. e cuidadosamente secos por arrefecimento e por passagens sucessivas sôbre CaO e NaOH.

Chegados a esta fase, os gases estavam aptos a entra-

rem no tubo catalítico pròpriamente dito destinado à síntese do amoníaco. Este continha amideto de sódio e de ferro em grânulos milimétricos.

O rendimento era de 5 quilos de NH^3 por litro de catalisador e por hora.

A condensação do amoníaco era feita por duas vezes.

Na primeira, por um arrefecimento por corrente de água até 45°, condensavam-se 90% do amoníaco sob a forma líquida; na segunda, o resto era extraído por lavagem e o amoníaco separado da água por precipitação obtida por expansão brusca a 130-150 atm.

Êste processo não deu os resultados desejados, mas serviu de experiência ao professor Casale, que nêle introduziu as modificações necessárias que conduziram ao processo actual e que tão bem se tem espalhado pelo mundo inteiro, podendo mesmo dizer-se que é de todos o mais generalizado.

Na actual instalação de Terni o hidrogénio é obtido a partir da água por electrolise.

A preparação do hidrogénio pela via electrolítica oferece, na realidade, grandes vantagens que até certo ponto compensam a sua diferença de preço. Primeiro, as despezas de instalação são menores; segundo, a mão de obra é insignificante, visto que as células electrolíticas trabalham com a maior regularidade durante horas e horas sem a mais simples intervenção do homem; terceiro, a complicação que resulta de todo o fabrico e purificação do hidrogénio proveniente do gás de água não existe; finalmente, o hidrogénio apresenta-se tão puro que a síntese se torna mais fácil e maior a duração da substância catalisante.

O grande inconveniente é o preço da energia. É claro que tôdas as vantagens enumeradas se podem cifrar

num valor que se pode deduzir do preço do Kw-h. sem alterar o problema, todavia a margem é pequena e, como veremos no capítulo relativo ao hidrogénio, é necessário baratear o preço da energia hidráulica para a poder utilizar no fabrico de azotados.

O azote, em lugar de vir da destilação do ar líquido, é obtido directamente do ar num aparelho queimador de chama regulável, onde o oxigénio do ar se combina com o hidrogénio libertando o azote. Basta, pois, regular a admissão do ar, de maneira a obter a mistura dos gases na proporção de um de azote para três de hidrogénio. A água é evacuada na parte inferior do aparelho emquanto que a mistura dos gases passa por um sistema de tubos permutadores de calor, onde arrefece. Dêste aparelho os gases passam para um gasómetro onde são armazenados. É daqui que são aspirados por um compressor que os comprime a 500 atm.

Do compressor os gases passam num secador de CaO e NaOH e são conduzidos ao tubo catalítico, que trabalha em circuito fechado, por meio duma bomba de circulação que os faz passar prèviamente por recuperadores de calor.

O tubo catalítico é de grossas paredes, em ferro ou níquel e fechado nas extremidades por dois tampões. Por dentro, revestindo as paredes do tubo, existe um permutador de calor ao qual se segue um segundo tubo de ferro concêntrico com o primeiro. A êste tubo segue-se, no sentido do centro, outro também de ferro e é entre os dois que é colocada a substância catalisante. Na parte mais interior, dentro do último cilindro de ferro, é colocada uma espiral de ferro destinada ao aquecimento do tubo catalítico. Num dos tampões estão colocados os tubos de entrada

e saída dos gases e no outro o fio eléctrico de aquecimento (fig. 1).

O espaço compreendido entre a parede exterior e a parede do segundo tubo, que contém a substância catalisante, é subdividido por um ou mais tubos concêntricos, ondulados, por forma a constituir um permutador de calor.

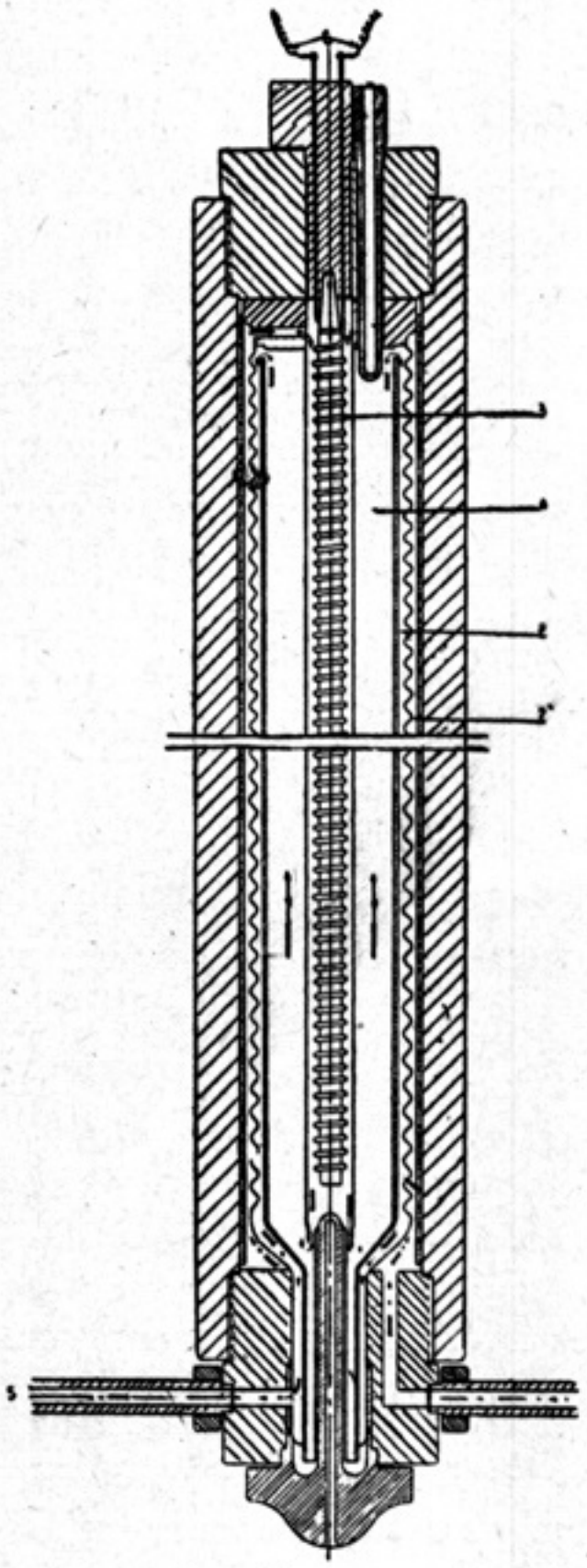


Fig. 1
TUBO CATALÍTICO CASALE

A marcha dos gases é a seguinte:

Primeiro percorrem o espaço mais exterior do permutador; em seguida passam à parte central onde está a espiral; depois entram na zona catalisante e finalmente percorrem o espaço do permutador, encostado à zona catalisante. Desta maneira os gases que entram aquecem-se à custa dos que saem em contra-corrente. Êste calor recuperado é de resto suficiente para a obtenção da temperatura de reacção, que assim se diz ser uma auto-reacção.

A resistência eléctrica do tubo central só serve permanentemente nas instalações pequenas de 5 T. de NH^3

por dia. Nas maiores êste aquecimento suplementar é só usado para deflagrar a reacção no seu início.

Êste sistema de marcha dos gases é muito importante porque impede as paredes exteriores de aquecerem muito e por conseqüência evita que o hidrogénio as ataque, como sucede no processo Claude. Em geral a temperatura, na parte mais exterior, não ultrapassa 200°.

O tubo catalítico Casale é, pois, caracterizado: pelo facto de temperatura do tubo de aço exterior ser inferior à temperatura à qual o aço é atacado pelo hidrogénio sob pressão; pela facilidade de renovação da massa catalisante, visto que o tubo contendo o catalisador é independente do tubo que contém os gases sob pressão e da resistência de aquecimento, o que permite também substituir esta com simplicidade.

Como a percentagem do amoníaco produzido é bastante acentuada nos gases que saem do catalisador, basta liquefazer estes num aparelho de liquefacção e condensação de amoníaco por circulação de água.

É nesta fase da circulação dos gases, entre o tubo catalítico e o condensador, que reside a principal característica do processo Casale. O amoníaco que sai do catalisador não é todo liquefeito, o que vai permitir regular a temperatura da reacção catalítica.

Como sabemos, a formação do amoníaco é exotérmica e vimos no segundo capítulo que o calor de formação de cada molécula aumenta com a temperatura. Se considerarmos, no intervalo de temperaturas industriais que nos interessam, êste aumento constante, poderemos escrever que à temperatura T e à pressão P a quantidade de calor desenvolvido será:

$$Q_T = (C_{NH3})\ T.\ q.\ P$$

Á pressão constante, quando a temperatura aumenta, a concentração de amoníaco deminui, como vimos também a propósito dos trabalhos iniciais de Haber, e conseqüentemente o valor de Q_T baixa, arrastando consigo a descida da temperatura. A forma prática de conseguir êste mecanismo consiste em introduzir, no tubo catalítico, com a mistura azote-hidrogénio, uma pequena quantidade *a* de amoníaco. A equação anterior escreve-se então:

$$Q'_T = (C_{NH3} - a)\ T.\ q.\ P$$

donde se tira

$$\frac{Q_T - Q'_T}{Q_T} = \frac{a}{C_{NH3}}$$

Quere isto dizer que o abaixamento da temperatura é tanto maior quanto maior fôr a relação

$$a : C_{NH3}.$$

(Continua)

MANUEL GASPAR DE BARROS

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração do Instituto, os seguintes:

O Infante D. Henrique (1894)—Número comemorativo do 5.º centenário do Infante D. Henrique. Com a colaboração de J. M. Rodrigues, A. J. Teixeira, Sousa Viterbo, Brito Rebêlo, J. M. Teixeira de Carvalho..... 12$00

Fernão de Magalhães—Número comemorativo do 4.º centenário de Fernão de Magalhães. Com a colaboração de D. José Manoel de Noronha, Dr. Alves dos Santos, Dr. Oliveira Guimarãis, Dr. Costa Lobo, F. Brederode, Henrique Lopes de Mendonça, Ernesto de Vasconcelos, Dr. Fortunato de Almeida (1921)..... 10$00

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano sobre a Natureza das Cousas, vertidos no verso solto portuguez, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Catálogo dos objectos existentes no Museu de Archeologia do Instituto de Coimbra. A cargo da Direcção de Archeologia do mesmo Instituto (1873-1877) ..... 6$00
Idem—Suplemento 1.º (1877-1883) ..... 4$50

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Noticia sôbre uma série de crâneos da Ilha de Timor existente no Museu da Universidade, pelo Dr. J. G. de Barros e Cunha. Coimbra, Imp. da Universidade, 1895..... 5$00

Memória histórica e critica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos de optica, pelo sócio Rodrigo Ribeiro de Sousa Pinto. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 3$00

Apontamentos biographicos sobre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 ..... 3$00

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação mensal do *Instituto de Coimbra*, sociedade científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O *Instituto* põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação, rosto e capa próprios serão de conta dos autores.

ASSINATURAS

Série de cinco números.....	25$00
Número avulso.....	10$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto*, Arco do Bispo, n.º 1—Coimbra—Portugal.

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

(PUBLICAÇÃO SUBSIDIADA PELA JUNTA DE EDUCAÇÃO NACIONAL)

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
ARCO DO BISPO, N.º 1—COIMBRA

VOLUME 89.º



NÚMERO 4

FIGUEIRA DA FOZ
TIPOGRAFIA POPULAR
1935

SÓCIO BENEMÉRITO

Marquês de Faria.

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Prof. Alberto Pessoa, da U. C.—Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B.—Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. G. I., *Vice-Presidente*.—Dr. António Baião, D. A. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C.—Prof. F. M. da Costa Lobo, da U. C., D. O. A., *Presidente*.—Prof. Elísio de Moura, da U. C.—Prof. Eugénio de Castro, da U. C.—Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T.—Prof. Fezas Vital, da U. C.—Prof. Francisco Corrêa, D. I. S. C.—Almirante C. V. Gago Coutinho.—Dr. Jaime Cortesão.--Prof. Joaquim de Carvalho, da U. C., *Secretário Geral*.—Prof. Mendes Corrêa, da U. P.—Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C.—Prof. Paulo Merêa, da U. L.—Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L.—Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C.—Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L.—Prof. Ricardo Jorge, da U. L.—Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A.—Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C.

SUMÁRIO

Novos subsídios para a biografia de Camões, por Pinto Loureiro 297
Coimbra na «Eufrosina», por Agostinho de Campos 317
Manual de Heráldica Portuguesa, por Armando de Mattos . . . 330
Considerações sôbre alguns métodos potenciométricos de análise, por Ruy Couceiro da Costa 342
Os oficiais mecânicos de Coimbra na procissão do Corpo de Deus, por Luíz Chaves 350
Do Mestre..., por Umberto Araújo. 372
¿Porque não se fabricam adubos azotados em Portugal?, por Manuel Gaspar de Barros. 374

NOVOS SUBSÍDIOS PARA A BIOGRAFIA DE CAMÕES (1)

Para melhor se ajuïzar do estado de fortuna dos Vaz de Vila Franca, e com o fim de promover mais ampla compreensão dos textos a publicar, da parte dos não inteiramente familiarizados com o direito de propriedade, precedê-los-ei de uma breve explicação sôbre o regimen dos emprazamentos.

Como é sabido, os aforamentos ou emprazamentos de prédios rústicos ou urbanos podiam fazer-se *perpétuos*, também denominados *em fateusim*, ou *de vidas*, também chamados *de nomeação*.

Os perpétuos tinham sensìvelmente as caracterìsticas que até ao Dec. de 23 de Maio de 1911 manteve o contrato de enfiteuse, com a sua perpetuïdade bem assegurada. (De então para cá, pôsto que o contrato continue a ter a natureza de perpétuo—Cód. Civil, art. 1654—é já possível a remissão do fôro em certas condições).

Os prazos *de vidas*, postos de lado pelo Código Civil, promulgado em 1867, e convertidos em fateusins hereditários puros (arts. 1696 e seg.), eram contratos cujo tempo de vigência alcançava sòmente a duração de algumas vidas, ordinàriamente três, sendo a primeira a do enfiteuta contratante, a segunda a de pessoa que logo no

(1) Cont. do n.° 3, vol. 89, pág. 253.

contrato ou posteriormente se indicava, e a terceira geralmente pessoa que a segunda viesse a nomear mais tarde.

Nestes prazos *de vida* havia os de *livre nomeação* e os de *pacto e providência*. Nos primeiros, o enfiteuta nomeava para as vidas seguintes quem muito bem lhe aprouvesse; nos segundos a nomeação era restrita, limitando-se a certa qualidade de pessoas.

Esgotadas as vidas estipuladas contratualmente, o domínio útil reingressava no património do senhorio directo que assim adquiria sôbre o prédio foreiro todos os direitos inerentes à propriedade plena.

Era contudo freqüentíssimo que, antes de esgotada a última vida, o enfiteuta abordasse o senhorio directo para renunciar a ela, com a condição de êste renovar o emprazamento por outras tantas vidas como as constantes do contrato, pelo mesmo ou por maior fôro, e com ou sem compromisso de realização de certas benfeitorias no prédio emprazado.

Os emprazamentos *perpétuos* distanciavam-se profundamente dos *de nomeação*, que representavam uma forma de propriedade excessivamente precária:

a)—porque os perpétuos eram de duração ilimitada, e os de nomeação de vigência temporária;

b)—porque nos primeiros a pensão ficaria inalterà-velmente a mesma, emquanto nos segundos era susceptível de elevar-se a cada renovação, pelo menos até que as leis pombalinas de 4 de Julho de 1768 e 12 de Maio de 1769 proïbiram os aumentos de fôro e às corporações de *mão morta* a consolidação do domínio directo com o útil; e

c)—porque naqueles o enfiteuta poderia sub-empra

zar, trocar e onerar o prédio, enquanto nestes tinha sòmente a fruïção, com direitos comparáveis aos dos modernos arrendatários.

Desde muito cedo que as igrejas, ordens militares e monásticas e outras corporações recorreram ao aforamento como forma prática de exploração da propriedade, encontrando-se no tombo da Sé e dos Mosteiros e Colégios de Coimbra uma profusão imensa de contratos, por si bastantes para fornecer os mais ricos elementos a quem se propusesse escrever a história do direito enfitêutico em Portugal.

DOCUMENTOS(1)

I

Instrumento de emprazamento da quinta de Lordemão pelo Mosteiro de S. Paulo de Frades ao Cónego Gil Pires, em 27 de Março do anno de 1422 (2)

LORDOMÃO

Saibam quantos este estrom^to^ dado em publica forma por mandado e authoridade de iustica com o theor de hum titolo de aforam^to^ passado a instancia do doutor frei Theodoro de Carualho dom abb*ad*e Reitor

---

(1) Nas transcrições insertas no texto, com intuito de tornar a leitura menos fatigante, adoptou-se quási sempre a ortografia moderna, desdobrando abreviaturas e corrigindo por vezes a pontuação. Mas nas cópias que seguem adoptei a leitura diplomática, no que fui muito coadjuvado pelo primeiro empregado da Biblioteca Municipal de Coimbra, sr. José Branquinho de Carvalho.

(2) Êste documento do ano de 1422 (era de 1460) é o mais antigo da série agora reproduzida e respeitante à quinta de Lordemão. Mas existem outros muito anteriores no tempo, e que desaproveitei por nada poderem trazer ao esclarecimento dos pontos em debate.

Também o mais moderno dos publicados—instrumento da venda feita em 2 de Março de 1627 pela viúva de Paio Correia Pereira e por Paulo Ferreira Pereira, sobrinho de Isabel Tavares—também êsse poderia ser seguido de outros, mas que nada trariam de novo sôbre o ramo coimbrão da família de Luiz de Camões.

do most° de S. Bernardo desta cidade de coimbra uirem e o conhecim^to^ delle pertencer q̃ de uerbo ad uerbum he o seguinte=Saibam quantos este strom^to^ de aforam^to^ uirem como aos vinte e sete dias do mes de Março era de mil e quatrocentos e secenta annos no most° de S. Paulo dalmaciua termo da cidade de Coimbra no Claustro delle donde se costuma a fazer os contratos sendo ahi dom fernando abb*ad*e do dito mosteiro monges e conuento delle iuntos chamados por som de campa tangida como he de seu costume pera esto q̃ se adiante segue em prensenca de mim Martim de pinho tabaliam del rei na dita cidade e seus termos testemunhas adiante escritas logo ahi pareceo Lourenço anes escriuam das cisas da dita cidade morador en ella p*ro*curador de ines martins molher q̃ foi de goncalo pires tabaliam q̃ foi na dita cidade outrosi morador em ella mesma e de Jnes Dias molher do dito lourenco anes per huã p*ro*curaçam q̃ lhe eu a sobredito fizera presente (*sic*) mim dito tabaliam e testemunhas em q̃ lhe deram poder consentiménto q̃ per ellas em seus nomes delle mesmo el podesse encampar demittir renunciar em as maõs do dito dom abb*ad*e e seu conuento todo o direito aucaõ posse q̃ auiam tinham em hum casal lugar de lordomão q̃ ao dito most° pertencia pertence como senhorio q̃ del era. E com todas suas pertencas e podesse com ho dito dom abb*ad*e este Concerto fazer sobre ello qualquer auenca e obrigacam q̃ por sua prol entendesse auendo ellas por firme todo o q̃ polo dito Lourenco anes fosse feito no q̃ dito he sob obrigacam de seus bens q̃ pera ello obrigaram. As quais p*ro*curacoens foram feitas o dia dontem na Se, ha outra ante as moradas do dito Lourence anes presentes testemunhas aluaro anes escriuaõ dos uinhos e pero afonso homem da cisa pero bilgaies (?) V.^ce^ anes tabaliaens q̃ a ello estiueram presentes o dito Lourenco anes em seu nome del mesmo em nome das sobreditas sua molher Ines martins logo renuntiou emcampou em as maõs do dito dom abb*ad*e monges & convento do dito most° todo o Direito auçam posse usofruito dominio todo outro direito q̃ todos auiam tinham no dito casal e pertencas do dito lugar de lordomam em qualquer guisa direito q̃ o el ouuesse q̃ fisessem del todo aquello q̃ lhes p*ro*uuesse outrosi pareceo Simam aluares moleiro de Coselhas e por outra p*ro*curacam semelhauel q̃ lhe em o dito dia de ontem fisera na igreia da Se presente mim *e* o dito aluaro anes *e* p° afonso *e* lianor anes sua molher fisera q̃ em seu nome della *e* del podesse isso mesmo renunciar em

maõ do dito dom abb*ad*e *e* monges & conuento del todo o direito q̃ outro si auiam, tinham por qualquer guisa q̃ fosse em o dito lugar de Lordomam e q̃ fisessem todo aquilo q̃ lhes p*ro*uuesse, o qual Simaõ alu*a*res pelo poder q̃ lhe assi a dita sua molher dera *e* em seu nome del mesmo renuntiou e emcampou demitio em nas maõs del dito dom abb*ad*e monges & conuento del todo aquele direito posse usofruito dominio *e* outro qualquer direito q̃ elles auiam *e* tinham em o dito lugar de Lordomã q̃ fisessem delle todo o q̃ lhe p*ro*uuesse como Senhorio q̃ del erã *e* son. E logo o dito dom abb*ad*e *e* monges em seus nomes do dito most.º *e* conuento del lhe receberam as ditas renunciaçoens encampam.tos q̃ lhes assi o sobreditos lourenco anes Simam alu*a*res Suas molheres *e* ines martins fiseram do dito lugar de Lordomam *e* pertencas del, e deram as sobreditas suas molheres *e* Ines martins todos seus bens dello todo por quites liures de guisa q̃ naõ possõ ia por ello ser mais demandados em nenhum tempo em iuiso nem fora del nem por os danificam.tos do dito lugar *e* pecas del em nenhuã guisa q̃ seia. E uendo e considerando o dito dom abb*ad*e e conuento em como o dito logar de lordomam era *e* he danificado em tal guisa q̃ o dito most.º naõ podia adubar nem refazer e por o por el dito dom abb*ad*e fora mandado meter em pregam assi em Eiras como na cidade de Coimbra E nunqua achara nenhúa pessoa q̃ em el quisesse poer nem tomar del encargo de o aforar nem arendar per o gram danificam.to q̃ em o dito logar era feito o dito most.º o naõ podia adubar por ser mui pobre *e* naõ poder tanto abranger; E logo em esse continente considerado em como gil pires conego na igreia da Se de Coimbra q̃ estaua presente era *e* he honrado *e* bom repairador em guisa q̃ repairera bem todo o dito lugar de lordomã casas pertencas e lagar del uinha o tornara delapidado Destruido q̃ estaua em todo seu bom adobio e estado Era abastante pera ello o tera defeso *e* coutado, e lhes pagaria bem todo o q̃ lhe delo ouuesse de dar e porq̃ entendiam assi por prol do dito most.º *e* do dito lugar Segundo Deos e suas consiencias ser bem corregido e ap*ro*ueitado tornado a seu bom estado De mortorio em q̃ estaua *e* porem o *aforarem e darem a maneira de aforam.to ao dito Gil pires deste dia em diante pera todo Sempre pera elle pera todos seus herdeiros geracam e Soccessores q̃ depos elle uierem todo o dito lugar de lordomam* (1)

(1) O sublinhado tem por fim chamar a atenção para o essencial ao nosso ponto de vista, tanto neste como noutros documentos.

em monte em fonte, roto por arromper casas cessegos, lagar uinha aruores terras de pam pertenças das seruidoens a ell pertencentes tambem *e* tam compridam.te como o dito most° auia *e* ha deuia de auer com todos seus direitos melhor se o melhor puderem auer. E assi como parte com regengo del rei e com regengo da abbadessa de Cellas *e* com oliuais doutauo *e* com terras do dito most° da portella do carregal agoa uertente para o dito lugar. E assi como o soiam traser e possuir os lauradores q̃ em el morauam pera fazer delle quintã. E q̃ com esto lhe daua toda aucam obrigaçam q̃ tinham the contra o dito lourence anes assi da casa como do chantoal *e* das ouelhas afora huã uaca q̃ fica pera o dito most° o q̃ todo o al o dito Gil pires ouuesse pera aiuda *e* refasim.te da dita quintã a qual quintã lhe assi aforaram com este entendimento *e* condiçam q̃ o dito gil pires ponha hi m°r *e* laurador q̃ amore corporalmte e laure e samee as herdades q̃ forem pera laurar *e* possicoens della o melhor q̃ el poder q̃ em cada hum anno Seram lauradas, semeadas deuem ser; E aposte amanhe a uinha e pomar lagar da dita quinta *e* casas della de todos seus bons adubios q̃ em cada hum anno mister ouuerem e fazer em ella todas bemfeitorias q̃ fazer poder de gisa q̃ sera toda melhorada *e* nom peiorada *e* a mantenhã de todo caso fortuito todo as despesas do dito gil pires *e* pessoas sobreditas. E q̃ o dito dom abb*ad*e lhe de madeira da mata do most.° pera fasim.te refasim.te dadobio das casas da dita quinta *e* pertencas della e q̃ o dito gil pires de ao dito most.° *e* as pessoas q̃ depos elle uierẽ dem em pas *e* em Saluo na dita cidade por dia de Sam Miguel de Setembro outo liuras de moeda antiga e mais todo o disimo do pam uinho fruitos q̃ Deos em a dita quintã e pertencas della em cada hum anno der O pam, uinho, legumes Linho na Eira *e* uinho no lagar assi como soie auer o dito disimo o dito most.° do dito logo de lordomam *e* elles tem priuilegio pera o poder auer. E porq̃ assi a dita quintã *e* logar de lordomam assi estaua delapidada estróida auia de correger e tornar em bom estado o dito gil pires per a gram despesa q̃ em ello auia de fazer por o assi correger q̃ o dito dom abb*a te* *e* seu conuento lhe quitauam ha dita pensam e trebuto por des annos primeiros seguintes as ditas outo liuras q̃ el dito dom abb*ad*e *e* seu conuento *e* seu most° nom ouuessem del nem el nom fosse tehudo de lhes pagar athe os ditos des annos com des nouidades e passados os ditos des annos q̃ di em diante o dito Gil pires e as pessoas q̃ depos el uierem dem pagem

ao dito most.° por dia de Sam Miguel de setembro as ditas outo liuras e q̃ o dito gil pires *e* as pessoas q̃ depos el uierem nam possam emalhear a dita quintã *e* possesoens della em nenhuã guisa em dano do dito most.° e q̃ as pessoas q̃ depos del uierem q̃ succedam a dita quinta naõ seiam de maior condiçam q̃ o dito gil pires E quiseram e outorgaram q̃ qualquer das ditas partes q̃ contra esto for q̃ peite a parte q̃ esto mantiuer de penna *e* interesse cem coroas de bom ouro *e* justo peso do encunho de França *e* todas as perdas custas, danos despesas q̃ por ello fiser *e* receber e todauia o dito aforam.to pera sempre ser firme estauel sob as ditas pennas e obrigacam dos bens do dito most.° *e* conuento q̃ o dito dom abb*ad*e monges por as suas partes *e* conuento del pera ello obrigaram e sob as ditas pennas e obrigacam dos bens do dito gil pires q̃ el obrigou por a sua parte *e* das ditas pessoas a manter *e* comprir *e* dar *e* pagar ao dito most.° em cada hum anno o dito disimo e dinheiro como Sobredito he por os seus bens q̃ pera ello obrigou o qual dom abb*ad*e monges *e* conuento pedirom por merce a dom abb*ad*e dalcobaça seu padre abbade senhor E ao padre Sancto q̃ confirme *e* de sua authoridade ao dito aforam.to q̃ he feito ao dito gil pires dando lhes sua fe q̃ segundo Deos *e* suas consiencias *e* sua ordem per a guisa q̃ feito he em prol do dito most.° E nunqua ouueram poder de ser tornado a seu estado segundo era danificado. Nem puderam achar outro nenhum q̃ o quisesse tomar nem aforar nem arendar das quais cousas *e* Cada huã dellas pediram os ditos dom abbade *e* conuento *e* o dito gil pires hum dous tres estrom.tos E despois desto no dito dia *e* logar sobredito de lordomam o dito dom abb*ad*e monges do dito most.° q̃ estauam presentes meteraõ de posse o dito gil pires do dito logar de lordomam por terra pedras telhas uideiras aruores e pertencas da dita quintã *e* o instituiram na posse della o dito gil pires e cobrou recebeo assi a posse do dito logar de lordomã com suas pertenças e pediram de todo hum dous estrom.tos como sobredito he testem.as presentes Aires pais crego do commendador mor dauis recoeiro de S. Pedro. Aluaro afonso criado do infante dom Joam e o dito Simam alures *e* outros e eu martim de pinho sobredito tabaliam q̃ este estrom.to pera o dito gil pires escreui *e* aqui meu sinal fis q̃ tal he———— ————————

O q̃ tudo he declarado e se contem no dito titolo q̃ eu Simam Carualho tabaliam do publico auto iudicial por sua magestade nesta cidade de Coimbra E seus termos consertei com o p*ro*prio na uerdade

e com o escriuam ao pe assinado sem leuar cousas q̃ duuida fazer possa e ao p*ro*prio em todo e per todo me reporto q̃ esta em poder de Jsabel damaral dona Viuua m.ᵉʳ nesta cidade q̃ por mandado do iuis de fora desta cidade a requerim.ᵗᵒ do dito dom abb*ade* me entregou pera com theor delle passar este estrom.ᵗᵒ e o p*ro*prio esta limpo digno de fe escrito em pergaminho q̃ por ser tal a este se deue dar enteira fe e credito por se fazer na uerdade e uai todo escrito em quatro meas folhas de p*ro*cesso com esta. E o p*ro*prio tornei a entregar despois deste consertado a dita Jsabel damaral e os escreui e assinei de meu sinal publico q̃ se offerece e q̃ pera isto tenho por authoridade real E feito na dita cidade de Coimbra a noue dagosto de seis centos e uinte e hum annos./ e declaro q̃ pª efeito de passar o pres*en*te estromẽto fui em Comprimẽto do despacho do juis de fora desta cidade fui as pousadas da dita isabel damaral onde a achei e dizẽdo lhe o pª q̃ hia me entregou de sua maõ o propio titollo em purgaminho tirando o de hũ asafate onde o tinha metido Com outros papeis tocamtes a dita quinta de lordomão (seguem-se as ressalvas) todos ... . do cõcerto do propio e outro deste theor q̃ juntos saõ me reporto aqui asino em pubrico, e nos mais de meu nome breue q̃ diz Carualho sobre dito o fez

(*Cartório do Colégio de S. Bernardo*—ms. do Arquivo da Universidade de Coimbra—t. VII, fls. 325 a 328).

II

Instrumento de emprazamento, de 28 de Agosto de 1468, feito por João Vaz a Pero Anes e mulher, de umas terras em Lordemão (1).

Saibam os q̃ este strumento dado em publica forma por mandado e authoridade de iustisa com o theor de hum titolo de aforamen-

(1) Na parte superior dêste doc. lê-se, escrita por letra também antiga, mas diferente, a seguinte nota:

LORDOMAM

Praso feito per Joam Vas de Villa franca em q̃ emprasou 8 annos despois do ultimo aforam¹º os matos maninhos *de quarto e o*

to pasado a instancia do d^tor fr*ancis*co theodoro de Carvalho dom Abb*ad*e Reitor do Colegio de Sam Bernardo desta cidade de Coimbra Virem e o Conhecimento delle pertencer, q̃ de Uerbo ad Uerbum he o Seguinte — Saibam quantos Este strumento de enprasamento Uirem como aos Uinte e oito dias do mes de agosto do ano do Nacimento de Nosso Snõr Ihesus Xpõ de mil e quatro sentos e sesenta e oito anos em a Cidade de Coimbra *nas casas da morada de bento anes thesoureiro Estando ahi Ioam Uasque escudeiro filho do dito thesoureiro.* E outrosi Estando hi pero anes laurador morador En Santo Esteuam da Serra do Espinhal termo da Uila de penela E ines fernandes Sua molher En presenca de mim Ioam gonsalues tabaliam geral Em as comarcas de antre douro e Mondego por El-rei nosso Snõr E por o Snõr princepe Em os seus termos das ditas comarcas e das testemunhas q̃ adiante Sam escritas, loguo o dito Ioam Uasque Enprasou a Sua quinta de lordomam ao dito pero anes e Ines fernandes Sua molher q̃ presentes estauam e pera huma pesoa per esta guisa que se adiante Segue. primeiramente lhe enprasou a dita quinta com tal preito e condisam q̃ o dito pero anes e sua molher morem a dita quinta corporalmente e continuadamente, e arompam as terras e montes maninhos q̃ forem pera arromper Em a dita quinta e ellas asim arrotas q̃ as laurem E Esterquem e Semeem em cada hum ano e cada q̃ lhes conprir de Serem semeadas e afruitadas e as q̃ elles nom arromperem nem puderem laurar q̃ elle Ioam Uasque as posa dar a quem as laure e auer dellos a Sua recam, e q̃ lhe aprasia q̃ elle dito pero anes e pesoa q̃ depos elle Uier, aiam a quinta e a terra q̃ elles arromperem quatro anos de

---

mais de terço a... donde se deixa uer quam enganosam.^te no tit.^o atras dis q̃ mandou lancar pregam e q̃ não ouue quem quisesse a quinta

Esta nota seria uma razão a mais a juntar, se tal fôsse necessário, para a demonstração da indentidade entre João Vaz e João Vasques ou João Vasque.

—Na ordem cronológica, entre êste documento de 1468 e o instrumento de 1422 (doc. I) caberia o instrumento de aforamento da quinta de Lordemão, feito em 5 de Julho de 1443, a favor de João Preto, genro do cónego Gil Pires e a carta de venda da mesma quinta feita por João Preto a João Vaz, em 13 de Julho de 1460, ambos estes documentos referidos na certidão (doc. XV) da acção movida por Isabel Tavares contra o Dr. Roque Pereira Tavares.

grasa E acabados os ditos quatro anos q̃ lhe paguem o quarto de todo o pam q̃ as terras q̃ elles asim arromperem derem em cada hum ano e das q̃. sam arrotas lhe pagaram loguo a quarta parte de todo o pam q̃ ellas derem; E mais lhe deo a Uinha q̃ trasia Rodrigo alueres E Ioam farinha, q̃ agora tras Aluaro anes alfaiate a qual uinha elles amanharam Em cada hum ano de todos seos bons adubios, conuem a Saber, podar, E cauar E amergulhar E Empar e arrendar todo Si feito as suas proprias despesas e lhe pagaram o terso do Uinho q̃ deos Em as ditas Uinhas der feito a bica do lagar E mais lhe deo hum pomar q̃ Estaa Em a dita quinta, conuem a Saber q̃ elles Enprasadores e pesoa q̃ Empos elles uier, cauem o dito pomar, e o aproueitem Em cada hum ano, e lhe dem o quarto da fruta q̃ deos Em elle der e mais lhe deo oliual da dita quinta q̃ elle o laure e amote E Esterque E aproueite e lhe daram Em cada hum ano o terso do aseite feito no lagar, E eso mesmo lhes deo o dito Ioam Uasque o chantoal q̃ tem posto com condisam q̃ elles Enprasadores o aproueitem, e lhes dem o terso do aseite delle no lagar, como do outro sobredito, e q̃ o dito Ioam Uasque lhe dê loguo as casas corregidas e reuoltas ata dia de Sam Miguel de Setembro q̃ uem primeiro Seguinte, e elles os mantenham di auante como lhas entregaua, E o dito pero anes, e sua molher e pesoa q̃ depos elles Uier, lhes daram mais de foro Em cada hum ano dose alqueires de trigo e dose de Senteio do Seo proprio do laurador, e hum par de frangaõns por Sam Miguel e hum Cabrito por pascoa, E mais q̃ quando elle dito Ioam Uasque for chamado a partilha, q̃ elles enprasadores lhe dem de comer, a elle e aos q̃ com elle forem Segundo elle merese, e q̃ elle dito Ioam Uasque leue o Uinho p· si e pª elles, q̃ os âbaste, E o dito pero anes e Sua molher consentiram Em todo o que dito he, e se obrigaram por si e por todos Seos beñs moueis, e de rais, auidos e por auer, a manterem a dita quinta pela guisa Sobredita e pagar em cada hum ano todo o q̃ sobreto he Em pas E Em saluo a o dito Ioam Uasque e seo susesores per a guisa sobredita, E o dito Ioam Uasque se obrigou per si e per todos Seos beñs a lhes Enparar, e defender e faser segura e de pas a dita quinta de quemquer q̃ lhes em ella ou parte della poser, ou queira poer alguma torua ou Embargo per qualquer guisa ou modo q̃ Seia, e quiseram e otorgaram as ditas partes q̃ qualquer delles q̃ nom quisese Estar por o q̃ dito he q̃ dê e pague a parte q̃ o Comprir e por

elle Estar quiser, por pena e em nome de pena E interesse des mil reis brancos, E a pena pagada E leuada ou nom, todauia o dito Enprasamento Em uida das ditas pesoas Ser firme E Estauel, como Sobredito he; testemunhas de uerdade mandaram Entre si Ser feitos senhos instrumentos ambos de hum theor, e os q̃ lhes conprirem e mester fiserem testimunha q̃ presentes foram Ioam lourenco porteiro do Cabido, e Ioam afonso alfaiate, Alvaro anes do carregal, E eu ioam gonsalves tabaliam Sobredito q̃ Este instrumento p.ª o dito pero anes escreui e o meo sinal fis q̃ tal he

O qual treslado de titullo atras E assima Escripto Eu p.º Antunes notairo appostollico aprouado authoritate appostollica fis treslladar do proprio E original que foi apresentado ao lecenceado miguel nunes dabreu Vigairo geral da cidade E bispado de Coimbra pello reuerendo padre Dom Abbade frei Thiodoro de Carualho reitor do Collegio de São bernardo desta dita cidade requerendo lhe o uisse E mandasse por dous notairos dar lhe o tresllado do dito titullo que assim lhe aprezentaua Em publica E authentica forma que vallesse tanto Como o proprio E original que offeressia donde se pudessem tirar todos os tresllados autenticos como do proprio porquanto alcancara o dito tittullo de pessoa que pedindo lho ao dipois Estauã muito Certo de lho negar. E lhe Era muito importante pera bem de sua iustica E suas cauzas do dito seu Colegio o que visto por elle Vigairo geral seu requerimento tomou o dito titullo original E o uio E o Emtregou a mim notairo E ao adiante assinado. E nos mandou que delle tirassemos o tresllado Em forma autentica. que Valesse tanto Como o proprio: Como Era requerido pello dito R.do padre dom Abbade donde se pudesem tirar todos os tresllados que Comprisem. Em Comprimento do qual mandado como mais largam.te delle Consta por um despacho que fica Em meu poder Eu sobredito P.º Antunes o fis tresladar do proprio que tornei a Entregar ao dito reuerendo padre dom Abbade reitor do dito Collegio E com o proprio E original a que Em todo E por todo me reporto E com o notairo ao diante assinado Este tresllado autentico Em publica forma bem E fielmente Consertei E comcorda Em todo E por todo com o proprio E original titullo que Esta Escripto Em perCaminho são E limpo E sem Couza que duuida faca de Comprimento de mea vara Escripto de letra de mão: E este tresllado Vai outrosi sem Couza que duvida faca Escrito Em tres

meas folhas de papel Com Esta do Conserto. E Em fee E testemunho de uerdade aqui assinei de meu publico sinal que se offeresse Em Coimbra Em os outo dias do mes de ianeiro de mil E seis Centos e vinte E dous annos.

Comsertado per mim notario Mel dabreu

(sinal do notário)

Consertado per mim notrº Pº Antunes

(*Cartório do Colégio de S. Bernardo,* t. VI, fls. 11 a 13 v.º).

III

Instrumento de 9 de Outubro de 1472 pelo qual João Vaz instituiu um legado com obrigação de sufrágios por alma do falecido tesoureiro, seu pai (1).

Saibham quantos este estormento Vyrem como aos ix dias do mes doytubro do ano do nasçimento / de nosso Senhor Jhesu Christo de mjll e iiijᶜLxx e dous anos Em a çidade de coJnbra dentro nas / moradas de João Vaaz escudeyro E ouujdor pollo Senhor conde de penella Estando elle de pre/sente Em presença de my martym gonçallvez publico tabeliam do Senhor prıncepe Em a dicta Cydade e seus / termos e das testemunhas que adiante sam escriptas logo hy pello dicto Joham Vaaz foy dicto que elle/ leyxaua duzentos rreais brancos aos bacharees da see desta çidade pera senpre por çinquo/ yneuersayros que ham de djzer ẽ cada huũ año polla alma do tesoureyro seu paadre/ E pollas almas daquelles a que elle he obrigado os quoais dyreitos aueram pollo quarto das/ casas de steuão ferrnandez mercador E estes yneuersayros diram per este moodo .ſ. o primeyro/ Em bespora de to-

(1) Nas várias cópias do livro da calenda dos bacharéis da Sé, nos dias indicados, regista-se o nome de Vasqueanes tesoureiro para na sepultura dêle se cantarem os responsos instituídos por João Vaz, neste documento.

Isto leva a supor que no traslado do instrumento de emprazamento de 1468 (doc. II) se fêz erradamente a leitura do nome Bento Anes.

dollos santos E o seguũdo aos tres d*ia*s andados de dezẽbro E o t*er*ceyro/ aos Cinquo d*ia*s de Janeyro E o q*uar*to aos treze d*ia*s do d*icto* mes de Janeyro E o q*ui*nto/ a treze de feuereyro seg*uinte* Em cada huũ ano Destes yneuersayros Diram/ tres oracõens .*ſ*. omnjpotens sẽpiterne Deus E Deus q*ui* n*os* patrem *et* matrẽ/ E fidelium deus E sayram sobre a coua do d*icto* seu padre com cruz/ E agoa beenta E com todas aq*uel*las solonjd*a*des seguũdo tem por/ costume o quall Jãz no cruzeyro da dec*t*a see deante a capeella de sam/ martynho E sera com esta comdiçom q*ue* se p*or*uentura os d*ictos* bacha/ rees nõ dis*s*erem os dec*tos* Çinquo yneuersayros asy como d*icto* he q*ue*/ elle poss*a* esto rreuoogar E o dar a quem os mjlhor cante *e* diga *e* p*or*/ esta presente elle d*icto* Joham Vaaz rroga Em comenda ao d*icto* esteuão/ f*er*rn*andez* E a sua molher e erdeyros E sobçessores q*ue* Em cada huũ año acudam/ aos d*icto*s bacharees Com os d*ictos* duzẽtos rr*ei*s do d*icto* q*uar*to de casas p*ar*a os d*icto*s/ yneuersayros como d*icto* he obrigando se o d*icto* Joham Vaãz q*ue* p*er* si nẽ p*er* outrem/ de núca Jr nẽ Vijr contrá este estorméto Em Jujzo nem fora delle antes se/ obriga de o teer *e* manteer *e cum*prir como ẽ ello he contyudo sob obrigaçã de seus/ beẽs q*ue* elle p*ar*a ello obrigou Em testemujnho de uerdade mãdarom dello/ asy seer feyt*os* senhos *e* majs estormentos t*estemunh*as q*ue* forom presentes p*er*o g*onçallvez e*/ J*oã*o g*onçallvez* meos coonegos Em a see da d*ict*a Çidade E eu martym g*onçallvez* sob*re*/ dicto t*abeli*am q*ue* este estorm*en*to p*ar*a os d*ictos* bacharees es*cre*puy E aq*ui* meu pup*li*co synall/ fjz q*ue* tall he

(sinal do tabelião) xxx rr*ei*s

(*Documentos Avulsos do Cabido da Sé* no Arquivo da Universidade de Coimbra).

IV

Acôrdo da Câmara de Coimbra, de 1491, com intervenção de João Vaz

«Anno do nascim*en*to de nosso sen*h*or Jhesus Ch*ri*sp*t*o de mil e iiij^{c}LRj annos em a çidade de cojmbra dentro na cam*e*ra da v*ere*ac*aõ*

estando hi juntos em vereacaõ segundo custume chamados por porteiro e pregam segundo custume pera o auto que se adiante segue. S. João de barros caualeiro e Joam pessoa escudeiro Jujzes ordinairos e pero brandaõ caualeiro e aires aluelo e alvaro vaaz escudeiro e vereador e garcia Rodriguez pacheco pprocurador geeral da dita cidade e João de saa e diogo gonsallvez caualeiros e Antão gonsallvez outrosy caualeiro e Ruy brandaõ e lujs vaaz bacharel e Jº vaaz escolá em djreito e lujs brandaõ e pero lopez e diogo gonsallvez e antonio Rodriguez e Rodrigo aires e pero anes deiras e João gonsallvez e fernao gonsallvez e vasco anes e fernao de Bragua e fernao Rodriguez e Joam lopez e fernao dalvarez e Joam Fernandez e Joam do porto pero vaz e pero gonsallvez todos escudeiro[s] e lopo afonso e francisco dalvarez e alvaro anes e Joam vaaz pprocuradores dos mjsteres e a mayor parte do pouoo da dita cidade perante elles pareceo Joam gomez da silua fidalgo da casa delRey nosso senhor e craveiro da Redinha e disse que [a] abbadessa de semjde sua jrmaa era mujto agravada por ellos em lhe defender que não aja de uender seos vinhos de sua noujdade como vizinha e morador que he da dita cidade e como sempre vendeo. e que lhes pedia que não quisessem agravar a dita abbadessa e lhe não jnpidam de uender seos vinhos como sempre vendeo e que em o assy fazerem farjam justiça e ella e elle dito Joam gomez o Receberjam em graça por escusarem custas e despesas e façam a dita pprovjsao o dito senhor craveiro se foy pera fora e os ditos cidaduaos e pouo ficaram aas vozes sobre a dita cousa// e acordaram que não era razão nem justiça de em nenhuma maneira em parte nem em todo auerem de quebrantar a dita liberdade e acordos confirmados por elRey nosso senhor/ mays que inteiramente se guardasse e cumprisse e se não consentisse que pessoa alguma que não for morador dantre cidade não venda nem possa vender vinhos alguns em os dois messes limjtados a dita cidade nem lhe seja consentido em maneira alguma pera conseruacaõ e guarda do dito preujlegio e liberdade e quanto o Reqrjmento feito por parte da dita cuja abbadessa que por suas virtudes e bondade e por seer tam vizinha como he que em todas as outras cousas da boa vizinhança lhe farao toda honra e fauor no que poderem / mays que acerca dos ditos vinhos ella vender em os dois messes ella aja paciencia porque em maneira alguma lhe não dam lugar em quebrantamento do dito preujlegio por não

seer morador E por firmeza dello asygnaram aqui todos por suas mãaos e eu pero Vaaz escryuao da dita camera asy o escrepuy

P.º Brandõ — Joham pessoa
Lujs Brandõ — pacheco — Alv.º uaz
Diogo Gllz — Joam Gllz — Joham de Saa — Diogo Gllz
Johanes Valascy — Ruy bramdam — Antãõ Gllz
Rº ayres — Alv.º piz — D.º Vaz Bryto
Andre Anez — Joham Vasqz — fernã de bragua
francisco de Castilho — fernã Roiz
Francisco Alz — Jv.º fernãdez — Joham lopez
..... — Jº do porto — P.º Gllz
pero vaaz — frã gllz — Joam vaz
Pº lopes — eytor
alcajde — Rudrigz

lopo + aº

E o pouoo disse todo q̃ daua seu poder e autorjdade q̃ os dos mesteres asignasem per eles todos e q̃ por seus signaaes o auiã por firme

Vaaz — aluº + anes

(*Vereações*—ms. da Biblioteca Municipal de Coimbra—vol. 1.º, fl. 7).

V

Instrumento de renunciação e emprasamento feito em 19 de Janeiro de 1502 pelo cabido da Sé em favor de João Vaz, escolar em direito.

prazo que foy feito a Catarina pjrez molher de Jº Vaaz de hũ vliual sytuado no aluor.

Saibam quamtos este instrumento de Renũciacom e emprazamtº virẽ Como aos xxx dias de Janrº do año de noso Sor Jhũ xº de mjl e bc e dous años em a cidade de colmbra dentro na see na casa do cabido sendo hi de presemtes os homrrados Sres .ſ. pº anes tesoureiro e cooneguo da dita see e pº aº Arcedº de vouga e coonego e fernando anes francisco anes gº mẽdez aº de mẽdanha e os outros conegos dela todos jũtos e chamados por seu porteiro a cabido e cabido fazendo como

he de seu custũme e especialmᵗᵉ pᵃ isto q̃ se segue E outro sy estamdo hi de presemtes Catarina pjrez molher de Jº vaaz escolar em djreito e morador na dita cidade e em presemça de mym J.º glz tᵃᵐ e notairo publico por el Rey noso Sᵒʳ na dita cidade e seus termos e testemunhas adiamte escriptas A dita Catarina pjrez Apresentou hi hum instrumento de rrenúciacom que he feito por my tᵃᵐ no qual se contem antre as outras coussas// q̃ o dito Jº vaaz Renũciou nas mauos dos ditos Sᵉˢ dignidades e conegos .S. hũ vliual do qual he djreito Sᵉʳᶦᵒ ho dito Cabido q̃ he sytuado onde chamã ho aluor o qual foy em outro tempo emprazado, .S. a Meem martjnz mestre escola que foy da dita See e pᵃ duas pessoas e q̃ elle dito J.º vaaz pesuiu ho dito vliual em terceira pesoa per titº de nomeaçom ..... A qual Renũciacõ elle dito J.º vaaz fazia com tal condiçom q̃ o dito cabido nouamᵗᵉ emprazassẽ ho dito vliual por aquela pemssam que vissẽ que era bẽ .ſ. aa dita sua molher e pᵃ hum filho damtre ambos e maes pᵃ outra pesoa e que elle auja por firme pᵃ sempre a dita Renúciacom e foy feito ho dito instrumento na dita cidade a xbij dias do dito mes e era sobredita e foram presemtes por testemunhas ho dito aº de mẽdanha conego e fernã fernandez mᵉˢ em bruscos o qual instrumento asy apresentado// Loguo pello dito thesoureiro foy dito que elle de consentimento do dito cabido Recebia e de feito loguo Recebeo a ele dito Jº Vaaz ha dita Renũciacom do dito vliual Avendo por proueito e utilidade de sua mesa capitular // E loguo Nouaᵗᵉ os sobreditos e dinjdades e conegos todos Jumtamᵗᵉ disserã que em seus nomes e da dita sua messa capitular emprazauam e de feito loguo emprazarom .ſ. aa dita Catarina pjrez q̃ asy de presemte estaua e esto pᵃ cuidar de sua vida// e mais pᵃ hũ filho macho ho mais velho dantre ella e o dito J.º Vaaz seu marido e yso mesmo pᵃ outra pesoa qual ho ynstroᵗᵉ deles nomeasse atee ora de sua morte(1).

. . . . . .

(Livro 4.º dos emprazamentos da Sé—ms. do Arquivo da Univ. de Coimbra—fl. 175).

---

(1) A parte restante do documento não tem interêsse para o fim em vista.

VI

Instrumento de 11 de Agôsto de 1508 entre Catarina Pires e seu filho João Vaz, e Alvaro Anes.

INSTROMENTO DE AFORAMENTO EM FATEOSIM

Em nome de deos amem Saibaõ quantos este estromento de aforamento e de fateosim deste dia pera sempre virem como aos onse dias do mes de agosto do anno do nascimento de nosso senhor jhũ *Chrispto* de mil e quinhentos e oito annos *na sidade de Coimbra dentro nas casas da morada de caterina pires dona viuva molher que foi de joaõ Vas de villa franca escolar em direito estando ahi presente convem a saber Joaõ Vaz filho do dito ioaõ Vas moço da camara do senhor bispo da dita sidade* e outrosi estando ahy conuem a saber alvaro eanes lavrador e morador em o lugar de Eiras termo da dita sidade em presença de mim bertolameu fernandes notario e tabaliaõ publico em a dita sidade e seus termos por el-Rei nosso senhor e das testemunhas adiante escritas *o dito joaõ Vas apresentou logo hi huũ aluara de afonso de bairros Juis dos orfaos em a dita sidade que paresia ser feito e assinado por ho dito affonsso de baiRos Juis* do qual o treslado de verbo ad verbum he este que se segue Andre Lamego afonso de bairros Juiz dos orfaõs da sidade de coimbra digo que dou lugar que vos façaes por parte de *joõo vas orfaõ* huũ afforamento a joan eanes morador em logo de deos huũ aforamento a alvaro eanes filho do dito Joan eanes de certos matos maninhos em lordomão o qual aforamento he em fateosim e por verdade assinei este aos onse dias de agosto de mil e quinhentos e oito annos ho qual assim apresentado como dito he ho dito ioaõ Vaz disse que elle em seu nome e por poder e virtude da dita lisensa por assi sentir e auer por seu proueito e utilidade e como fatiota que da quinta de lordomão de que era perpetuo senhorio o mosteiro de sam paulo outrosi termo da dita cidade elle afforaua e de feito logo afforou deste dia pera todo sempre conuem a saber ao sobredito alvaro eannes que ahi de presente estaua e a sua molher maria fernandes e mais pera todos seus filhos netos herdeiros e gerassão que delles dessender conuem a saber huũ mato

brauio que pertensse a dita quinta de lordomão que era situada apres da dita quinta assi como disse que partia ho dito mato da parte do abrigo com herdamentos de Rui brandão e da parte do soão com João alvares do caRegal e da outra parte do aguião com vallados velhos e da parte da trauesia com lourenso eanes de eiras ho qual mato por as dita diuisoẽs he com todos seus direitos e pertenssas entradas e saidas e seruentias assim como pertensse ao dito senhorio e melhor e mais inteiramente se elles aforadores he seos ditos seus herdeiros o melhor poderem auer lhes assim aforou pera sempre como dito he com tal preito e condissão que elles aforadores e os ditos seus erdeiros da feitura deste estromento até oito annos os primeiros seguintes Rompaõ he dem aRoto todo o dito mato e tapado e vallado todo de Redor ho qual herdamento porão em vinha he oliual e em pam escolhendo elles aforadores do dito herdamento a teRa que lhes paresser mais proueitosa pera vinho e outra pera paõ e outra pera oliual e serão obrigados a Romper cada huu anno tanta teRa que leue de caua em cada huũ anno dous homens e pera paõ que leve de sèmeadura outrosi em cada huũ anno conuem a saber tres alqueires de semeadura e pera oliual he que todo o que assim for Rompendo que o va prantando em vinha a que for pera vinha he semeando, e aproueitando e prantando em oliual em guisa que dentro nos ditos oito annos dessem ho dito herdamento todo Roto e aproueitado em guisa sempre todo andasse bem aproueitado melhorado he não peiorado todo assi feito a seus tempos e sasões e as proprias custas he despesas delles ditos aforadores e seus herdeiros he que de todo o paõ vinho, he linho aseite fruitas e legumes e cousas que lhe deos desse em hos ditos erdamentos que dessem he pagassem a elle dito senhorio e seus herdeiros de rassão conuem a saber do oitavo de todo e que ho pão fosse debulhado he limpo na eira e ho linho cortido e emxuto no tendal e o vinho feito a bica do lagar e o aseite outrosi feito no lagar he assi das outras cousas não leuando nenhũas dellas atee lhes primeiro não ser partido por parte do dito senhorio he seus herdeiros em quinhões sob pena de ho perderem he mais pagarão por dia de sam miguel de setembro em cada huũ anno huã galinha boa e Ressebonda he mais seis ouos pagos em esta sidade conuem a saber a dita galinha he ouos em pas e em saluo he farão a primeira paga da dita galinha e ouos em dia de sam miguel de

setembro que hora vira de mil e quinhentos e dez annos e assim dahi em diante em cada huũ anno pera sempre como dito he e mais serão obrigados os ditos aforadores he seus erdeiros em cada huũ anno he cada uez que comprir darem aos ditos erdamentos todos seus adubios e coRegimentos segundo costume a seus tempos he sesões em guisa que por mingua de nenhuũ deles os ditos erdamentos não deixem de dar fruito e querendo elles aforadores ou seus erdeiros em alguũ tempo vender o direito uso e fruito que tiuerem em os ditos herdamentos que ho possão faser mas que primeiro o fassão saber ao senhorio se o quer tanto por tanto he não o querendo que então o possaõ vender com sua lisensa he consentimento mas não a pessoa poderosa nem defesa em direito que comprira tudo o conteudo nesta escritura sem nenhũa contenda he mais que elles aforadores e seus erdeiros que paguem ao dito mosteiro de sam paulo todo o dizimo e premissia assi com ho dito João Vaz era obrigado em seu aforamento e mais pagarão a lagaragem ao senhorio segundo costume quando fiserem no lagar do senhorio he assim disserão as ditas partes que qualquer dellas que todo ho que dito he naõ comprisse ou contra este instromento fosse em parte ou em todo que desse he pagasse a parte que por elle estivesse e comprisse des mil reis de pena e de interesse com mais toda las custas perdas e despesas que por ello fisessem e Recebessem e a dita pena pagada e leuada ou naõ todauia este instromento ser firme e estauel pera sempre que pella guisa que dito he e que mais eles aforadores he seus herdeiros que naõ possaõ tirar nem leuar nenhuũ paõ nem vinho, nem outras cousas do lemite sem licença do senhorio sobredito soomente o aseite pera ho lagar onde quer que o quisessem faser comtanto que seia devedor da dita sidade ou da Ribeira de cosellhas ho que todo assim o dito ioão Vaz senhorio louuou e outorgou e prometeo de comprir manter como dito he sob a dita pena he obrigassaõ de todos seas beñs e que por sua parte pera ello obrigou he o dito aforador disse que elle por si e por ha dita sua molher e erdeiros Ressebia em si este aforamento dos ditos erdamentos por a dita Rassam e foros e com toda las clausulas condicoẽs penas e obrigassoẽs sobreditas e todo se obrigua de comprir he manter e pagar todo como dito he sob a dita pena e obrigassam de todos seus bens e da dita sua molher e erdeiros que para ello obrigou e disseraõ mais os ditos joão Vaz senhorio e o dito aforador que por

este pedião por merce ao senhor abbade do dito mosteiro de Sam paulo e seu conuento que confirmassem este aforamento assi como em elle se continha porque o dito aforamento era feito em prol e proueito do dito mosteiro. Ett. em testemunho de verdade as ditas partes mandaraõ assi ser feitos senhos estromentos testemunhas que foraõ presentes Lansarote leitão escudeiro sidadão e joan eanes de logo de deos pai do dito aforador e outros e eu sobredito tabalião que este estromento pera os ditos afforadores escreui he aqui meu publico sinal fis que tal he

(*Cartório do Colégio de S. Bernardo,* ms. do Arquivo da Universidade de Coimbra, tômo XIII, fl. 243).

(Continua)

J. Pinto Loureiro
Director da Biblioteca Municipal de Coimbra

COIMBRA NA «EUFROSINA» (1)

Jorge Ferreira de Vasconcelos situou em Coimbra a acção da sua comédia *Eufrosina*. ¿Que se encontra aí de documental, a respeito da vida, costumes, tipos, païsagens da nossa velha cidade universitária, tal como se apresentavam a um excelente observador e escritor de Quinhentos?

«Son dialogue fait revivre la Coïmbre des docteurs et des étudiants, avec une échappée sur le fleuve et sur les lavandières du Mondego...» (G. Le Gentil, *La Littérature Portugaise*, Colin, Paris, 1935, p. 37). Já na sua *Portuguese Literature*, se referira o sr. Aubrey Bell à «grande naturalidade de apresentação de muitas das cenas», considerando encantadora «aquela em que Eufrosina e a sua companheira e amiga Sílvia de Sousa, prima de Zelotipo, observam do terraço da casa o brando curso do rio e os burgueses e estudantes que, ao longo da margem, tomam a fresca à tardinha» (Pág. 221 da trad. port., Coimbra, 1931).

Sabe-se que Jorge Ferreira escreveu a *Eufrosina* ainda moço (v. o Proémio: «primícias do meu rústico engenho... primeiro fruito que dêle colhi, inda bem tenro.») Conjectura-se que a composição date dos primeiros anos

---

(1) Vide nota da pág. 1, do vol. 87.

posteriores à última transferência da Universidade de Lisboa para Coimbra (1537), quando o autor era ainda escolar. Se assim é, temos de curvar-nos profundamente em face da soma de erudição literária, da observação, experiência e domínio da língua em todos os sentidos que nesta obra se revelam; temos de admirar o talento e precocidade do moço autor; mas podemos também concordar com os que supõem ter Jorge Ferreira deixado correr longo tempo em manuscrito a sua obra, recompondo-a em idade já madura, para dá-la à estampa em edição revista. Boa parte deve ser, no entanto, do primeiro jacto.

Para não têrmos desilusões sôbre o que o comediógrafo «viu» de Coimbra e o que da sua visão nos transmite, convém ter presentes ao espírito duas considerações prévias. Primeira: Coimbra acabava de tornar-se foco de «estudos gerais» e os costumes académicos achavam-se talvez em via de formação. Segunda: em 1537 já o Português navegante levava muitos anos de exploração e observação de mundos novos; mas o descobrimento do vélho mundo circundante pelo Europeu literato é façanha tardia.

O Humanismo só tinha olhos para o homem e era pouco mais ou menos cego em face da natureza ambiente. ¿Que admira, se nem os pintores chegaram cedo a ver a païsagem real? Em literatura, e como o seu nome indica, foi o Naturalismo o descobridor consciente e sistemático da natureza exterior às almas.

Salvo excepções, como certas páginas de Bernardim Ribeiro novelista, parecem-nos hoje convencionais os poucos traços de païsagem que aqui e ali se arriscam nas obras dos nossos quinhentistas: *Na antiga Coimbra, coroa dêstes Reinos, à sombra dos verdes sinceirais do Mondego, nasceu a portuguesa «Eufrosina»...* Assim nos diz, no

prólogo da comédia, o pseudo-autor, *João de Espera em Deus.*

A cena de Eufrosina com Sílvia, que o sr. Aubrey Bell classificou de encantadora, faz-nos crescer água na bôca, sequiosa de mais acentuado, e directo ou concreto descritivo:

«*Eufrosina:* Vamos para o eirado e deixemos a costura. *Sílvia:* Amanhece-me Deus com isso! *Eufrosina:* Oh! ¿Não vêdes, mana, como agora sôbre a tarde está gracioso o rio? *Sílvia:* Por extremo! *Eufrosina:* Aquêles areais, ¡como são saüdosos e contemprativos, ao longo da água! ¡Quem tivera liberdade para ir ali escolher os seixinhos alvos! *Sílvia:* ¿Sabeis (o) que me mata, senhora? A harmonia que fazem estes passarinhos de uma banda e da outra. *Eufrosina:* ¿Para quê falar nisso? Eu sou perdida por um rouxinol que canta na nossa amoreira...» (Pág. 218, ed. 1919).

Para o gôsto de hoje poderá parecer esta «païsagem» das bordadas a missanga. E ¿não será significativo que Jorge Ferreira de Vasconcelos tenha conferido a olhos, ouvidos e almas de mulheres a simpatia um tanto deliquescente com pores-de-sol, areais saüdosos, seixinhos alvos e passarinhos canoros? Bernardim Ribeiro era mais païsagista, e também mais «feminino». Os homens da comédia *Eufrosina* tiram da natureza ambiente observações e considerações mais pragmáticas, tal o amorudo Cariófilo, que vai, por sistema, ver da ponte sôbre o rio, não os poentes liricos, nem os verdes sinceirais do Mondego, mas as pernas às *moças de cântaro,* que então ainda

se não chamavam *tricanas* (1). Afinal (e para falarmos segundo a gíria de hoje) teremos em homens e mulheres da *Eufrosina* a mesma *líbido* acirrada pela païsagem, porém menos consciente ou mais difusa, mais *recalcada,* nelas do que nêles.

¿Estudou Jorge Ferreira muito tempo em Coimbra? Sabe-se pouquíssimo da sua vida, e nem sequer onde nasceu. As suas obras mostram inteligência vivaz, talento de expressão difícil de exceder, curiosidade esperta para a fala viva do seu tempo; memória fotográfica de todos os fenómenos da linguagem; dom de assimilar, imitar e variar os estilos; simpatia com o folclore e tôdas as manifestações do génio popular; vastíssima erudição literária clássica, e medieval ou coeva. Fôssem quais fôssem os seus mestres, êste discípulo honra-os, e honra a cultura literária, portuguesa, do tempo. Mas não transpira da *Eufrosina,* se bem soubemos lê-la, grande amor ou gratidão a Coimbra e ao seu ambiente universitário, o que pode legitimar a hipótese de ter Jorge Ferreira iniciado os seus estudos em Lisboa e vindo aqui apenas completá-los, muito ràpidamente.

Se considerarmos que a personagem Cariófilo fala muita vez como porta-voz do autor (como quando se indigna contra os espanholados ou castelhanizantes, *mais bárbaros do juízo do que êles julgam nossa língua)*—¿que significará aquilo de dar o eloqüente mancebo graças a Deus *por o safar da safra das becas, que foi outro Alcorão por si e um dos sinais do Dilúvio?* ¿Não equivale isto a

(1) Esta palavra surgiu mais tarde, ou do vestuário que as camponesas usavam, ou do burel de que o faziam.

pôr-se à margem da *epidemia* de doutores ou estudantes? E ¿não quadra com o que logo abaixo, pôsto na mesma bôca e na mesma página 12, nos aparece como queixume de quem se sente em Coimbra desterrado: «Depois que viemos da Côrte ando mais sáfaro que um bilhafre, e se não tornarmos a ela, não me espereis coisa atilada, nem diriveis comigo»?...

Como logo aí se vislumbra, e no decorrer da comédia se confirma, o que mais encantou em Coimbra Jorge Ferreira foram «estas moças de rio, que têm bons artelhos e são maneiras» (pág. 12). De tôdas as figuras da peça é talvez Vitória, a tricana, a que o escritor desenhou com mais vida, amor e flagrante emmolduramento *in loco*. As outras parecem-nos quási tôdas despegadas da terra.

Vitória, essa, é o verdadeiro diabrete de saias, muito mais esperta e doutora do que quantos futricas, estudantes ou cortesãos a requestam. E além disso é bonita, o que bem se vê ainda agora, quatro séculos rodados, pelos madrigais de Cariófilo, eloqüente admirador da moça. Por exemplo, os olhos:

—¿Porque me tendes êsses olhos tão daninhos? Se me vós désseis poder nêles, atrever-me-ia a fazê-los muito mansos...

Ao que Vitória responde, lapidarmente:

—São Manso que os amanse. Hei mêdo que lhes façais muito má companhia—e eu quero-lhes como à vista com que vejo!

Dêste mesmo diálogo da comédia quinhentista se infere que as tricanas do nosso século seguem tradições de remota fidalguia no endireitar do busto e no traçar do chaile—elegância a que no século XVI se chamava *reca-*

cho, ou seja talvez a fina arte de esconder e mostrar ao mesmo tempo os valores esculturais femininos.

—Tendes (diz Cariófilo a Vitória) um recacho palaciano que me mata...

E como o cortejador já antes elogiara na rapariga a sua «muita arte de mulher cortesã», tal que outra assim não vira êle ainda em Coimbra, Vitória responde logo:

—Busque Vossa Mercê as da sua marca. Nós somos gente baixa; andamos neste rio curtidas de frio e sol.

Nesta altura entende o mancebe que chegou o tempo de ir descendo com o elogio, dos andares superiores (da *ladroíce* dos olhos, do sinalzinho ao canto da bôca, daquele riso, daqueles dentes de neve), para outras graças que Vitória traz mais ao rés do chão.

—Eu sou—diz êle—mais calaceiro de pernas de rio do que um minhoto de tripas...

(*Calaceiro* equivaleria em Quinhentos a *apreciador* ou *caçador*; e o *minhoto*, ou milhafre, considerado como guloso de tripas, sugere um mundo de conjecturas ou dúvidas sôbre a verdadeira origem da alcunha de *tripeiros* que se nos pegou, a nós os do Pôrto).

Vitória sabe que é bem torneada; mas, quando o outro lhe fala em pernas, responde com modéstia formal, e não formalizada:

—Isso é para quem as tem boas...

—Por tais tenho eu as vossas, diz Cariófilo.

—Boas são elas, pois me trazem e me tiram do atoleiro, e não as hei-de buscar emprestadas. .

—A tempo estamos que o veremos!

Vitória, porém, não está pelos autos de se arregaçar desta vez e ir encher o cântaro para regalo do fidalgote:

—Melhor prazer veja minha mãi de mi, do que eu agora meta pé n'água!

Julgando-se bonita, a tricana gosta de enfeitar-se. Quando Sílvia de Sousa, dama de companhia de Eufrosina, manda a rapariga, com empenho grande, a certo recado, opõe-lhe esta dificuldades, porque tem de ir buscar àgua e não lhe parece bem andar pela cidade, longe do rio, de cântaro à cabeça. Sílvia encontra remédio fácil para isto:

—Tudo é deixá-la (à bilha) em alguma casa do caminho. E, mais, eu te darei uma coisa...

—Que coisa?

—Vai tu, que não nos havemos de desavir!

—¿Dar-me-eis do vosso sabão francês para lavar a cabeça?

—Si, darei. E mais do estoraque, para a perfumares. Ora vai!

—Prometei-lo?!

—Prometo.

Outro ponto, de certa gravidade: Vitória puxa para as grandezas. Basta ler o seu monólogo à beira do rio, antes de virem ter com ela o estudante que a corteja e, mais tarde, o ciümento operário Duarte, que pretende casar-se com ela. Aí passa a moça em revista as três classes sociais—cortesãos, estudantes, rapazes do povo—e as suas preferências não nos deixam dúvidas:

—Estes cortesãos são gente de boa ventura, tão bem ensinados que vos perdereis por êles. Enfim: não há outra gente, senão a que tem criação.

Dos da sua igualha, filhotes de Coimbra, não diz Vitória nada bem:

—Estoutros da Vila são todo o mau ensino. Falam sempre por *tu* (os cortesãos tratam-na por *senhora*), por dá cá aquela palha vos deshonram (caluniam), tudo é *dixe-me*, *dixe-me* (levar e trazer) e andar espreitando. Se vem um dêstes do Paço assombram-se sempre (fazem-se carrancudos) e sempre o andam roendo por detrás. Dizem dêle as três leis (muito mal) e logo ante êle não acertam palavra, de corridos. Por isso dizem que não há pior gente de tratar que a de pouco saber...

Com os estudantes, a-pesar-de simpáticos, ou por-isso mesmo, é preciso cautela:

—Estes estudantes bons mancebos são. Se não fôssem tão devassos!... O pior que é: muito palreiros, e gabadores do feito e por fazer...

*

* *

Cariófilo pregunta ao criado Andrade, a respeito de Coimbra:

—Pois ¿que te parece esta terra?

Ao que o mocetão responde:

—Bem estou com ela. Mas melhor me acho em Lisboa, que é mãi de todos; e no grande mar se cria o grande peixe... (pág. 74).

Nem Cariófilo, nem Zelotipo, cortesãos e principais personagens masculinas da comédia, se nos apresentam com tipo escolar. São arrolados de Lisboa e da Côrte; falam do estudante como de bicho de outra raça. Ao mesmo Andrade diz Cariófilo, ao falar-lhe da irmã de Zelotipo:

—Guarda-te dêstes estudantes, que são sanguessugas

de conversações e com estas suas amas dão bataria ao Cairo (pág. 78).

—¿Maneira de chamar-lhes sultões de patroas e criadas de pensão, ou de qualquer outro bom sangue feminino em que pudessem fincar suas ventosas? Certo é que o criado Andrade não tem dúvida em desmerecer nos estudantes. Acha-os vadios e entretidos só com discutir ou apreciar as petisqueiras dos *Zés Magrinhos* do tempo:

—À fé que lhes hei mêdo, porque são tantos e tão ociosos, que não há cousa que se lhes pare, ainda que todo seu trato é sôbre comer feito, e parece que nunca saem do *Mal cozinhado*(1).

Por outro lado o próprio Cariófilo se exprime por vezes em linguagem jurídica:

Pus os pés ao caminho, direito como um raio a casa da minha amiga Filtra (a alcovêta)... e, com grandes promessas, mandei-a *citar-me logo a ré* (a moça encomendada) por serem passadas as férias (judiciárias) e estarmos em tempo de *execução* de minhas esperanças. Agora é lá sôbre esta *concrusão*... (pág. 17).

O mestre de Leis é muito maltratado, na pessoa do

---

(1) V. *Eufrosina*, ed. 1919, pág. 78. A respeito de *Mal Cozinhado,* não se esqueça que Luíz de Camões, numa das suas cartas em prosa, se gabou de ter pôsto êste nome a certo lugar suspeitíssimo, por êle freqüentado em Lisboa: «Eu o crismei há poucos dias e lhe pus nome o Malcozinhado, porque sempre achareis nêle que comer, quer bem, quer mal». (V. *Lirica de Camões,* ed. J. M. Rodrigues e A. Lopes Vieira, pág. 380). Se a *Eufrosina* é de 1537, se Camões nasceu em 1524, vê-se que, quando êle tinha 13 anos de idade, já aquela designação tabernária era corrente em Portugal.

intrujão Doutor Carrasco, tal como já o fôra por bôca da proxeneta Filtra:

—... Foi o demo encher a terra de bacharéis, que são a mesma mindigaria. Com suas trampas têm feito o mundo covardo, interesseiro, e tão amigo do seu proveito, que da fala é escasso onde o não pretende, e nos que mais sopesam a conservação achais mais afabilidade, se lhes acenais com qualquer sombra de granjaria e, senão—a ess'outra porta!—que esta não se abre, por mais obrigações que alegueis. E' uma tinha, esta, muito geral... (pag. 37).

Temos, pois que o jurista mais comedido—o que mais *sopesa a conversação*—logo denuncia profissional voracidade, se lhe acenam com qualquer *granjaria* ou proveito.

Se do tipo do doutor em Direito passarmos ao do escolar (que aliás aparece na comédia como figura secundária, sem nome próprio ou apelido especial) veremos que no sentimento do Autor não fica o Estudante mais generosamente partilhado de simpatia que o Futrica. A êste coube o nome de *Duarte;* e os dois—*Estudante* e *Duarte*—são-nos apresentados como concorrentes do mesmo nível, às graças e favores da espertíssima Vitória, sem que nem um nem outro leve a palma e mereça da engraçada môça senão tolerância, temperada de mais ou menos paciência.

Duarte é ciumento, carrancudo e orgulhoso do seu grau de *oficial,* ou *oficinal*, que acaba de ganhar, concluído o aprendizado. O *Estudante* cozinha os seus madrigais com mais latim, do que energia conquistadora. Saboreando os dois caracteres e vendo o cunho que lhes imprime o seu criador, fica-nos a impressão de que o escolar não é, fora o latim, de classe superior à do operário. E a Vitória nem um nem outro aquenta ou arrefenta: das suas próprias de-

clarações e atitudes se infere que o cortesão é para ela outra loiça muito mais fina.

Encontrámos na *Eufrosina* poucas referências topográficas de interêsse para Coimbra: *Ninfa da Fonte dos Amores*, pág. 25; O *Espírito Santo* e a *Esperança*, pag. 218; *Valhacoutos mais seguidos que estrada coimbrã*, pág. 156.

Referências a costumes escolares: *Vós direis mais latins que um bedel,* pág. 14; *O pau da confraria dos estudantes,* pág. 278.

*

* *

Outros, com mais tempo, mais rigor e mais competência, hão-de encontrar nesta mina filões que a nossa rápida exploração deixou intactos. Com êsse e com outros fins, literários e lingüísticos, convém que as obras dêste escritor se tirem do esquecimento e até desprêzo em que jazem.

Jorge Ferreira de Vasconcelos é menos lido, pelos próprios que se prezam de cultos, do que devia ser e convinha, a tal ponto que até a crítica mais ou menos erudita parece por vezes não o conhecer bem.

Já achámos escrito não terem as suas obras valor estético *de mòdo nenhum.* Cremos que esta ou semelhantes opiniões devem e hão-de reformar-se, mediante estudo mais atento da produção, dialogada ou narrativa, do grande prosador quinhentista.

Qualidade mestra sua, e bem literária, e bem estética, é o dom de observação, aplicado em vários sentidos: aos

costumes, às almas, à linguagem. Exercido êste dote no diálogo natural, liberto da acumulação artificiosa e quási-desportiva de anexins, frases feitas e profusas citações clássicas, produziu páginas de atraente e significativo realismo antes do Realismo. O despique entre Vitória e o tôrvo Duarte, seu apaixonado, parece-nos obra-prima de penetração psicológica e graça expressiva.

Não se limitou o autor da *Eufrosina*, da *Ulíssipo*, da *Aulegrafia* e do *Memorial das proezas da Segunda Távola Redonda*, a amar, defender e exaltar a sua e nossa língua. Sente-se perfeitamente ao lê-lo, que além disso a saboreava como bom provador das suas mais finas essências. O têrmo ou expressão por êle escolhido e adoptado filtrara-o antes, através do seu paladar, com plena consciência e amoroso carinho seusual de verdadeiro artista nato, que transfigura a convenção verbal quási algébrica em deliciosa e dócil matéria plástica.

Assim se explica em Jorge Ferreira o poder de observar e imitar o estilo alheio, variando o seu próprio segundo as circunstâncias ou propósitos; e são curiosíssimos, por êste aspecto e quási como auto-retrato do escritor, os conselhos de Cariófilo a Zelotipo sôbre a arte ou teoria da carta de amor, consoante a destinatária é nobre ou plebeia, rapariga de rio, lavadeira *que fala aflautado*, ou mestra *repassada em escândalo*.

Vejam a página 166 da *Eufrosina* (ed. Ac. das Ciências-Aubrey Bell): «Este estilo (da carta para a rapariga de rio), se vos parecer que sabe a estrebaria, cumpre assi por lhe falar a sua linguagem, já que somos tão sujeitos a falar tôda a alheia onde quer que imos— e desprezamos a nossa.

Efectivamente o bicho português é poliglota. Jorge Ferreira era-o também, mas para assimilar e senhorear as várias línguas que a língua portuguesa abrange, na sua variedade e riqueza multiformes.

No dia em que fôr possível qualquer acção prática, no sentido da verdadeira cultura nacional, as suas obras hão-de ser reeditadas, para se estudarem, emfim, como merecem.

Coimbra, Fevereiro, 1936.

AGOSTINHO DE CAMPOS

MANUAL DE HERÁLDICA PORTUGUESA (1)

VI)—Com a duplicação dos traços originários, *rectos*, *curvos* ou *ondados,* que provocam as partições do escudo, obtêm-se, como se disse atrás, *peças heráldicas de primeira ordem.*

Quatro já ficaram apontadas: a *pala,* a *faixa,* a *banda,* a *contra-banda* ou *barra.* Mais três peças ainda se obtêm, mas já conseguidas com a combinação das quatro primeiras.

Assim, sobrepondo a *pala* à *faixa,* tem-se a *cruz* (fig. XXXI); a *banda* à *barra,* conseguimos a *aspa* (fig. XXXII), *cruz de Santo André,* ou *sautor.*

Temos, por último, a *asna,* ou *chaveirão* (fig. XXXIII), que é uma peça formada pela metade inferior da *aspa,* isto é, um ângulo obtido ao centro do escudo por meia *banda* e meia *barra.*

Falta falar ainda de uma peça de primeira ordem, que ficou para o fim, na enumeração, mas que o uso classifica como a primeira de tôdas: o *chefe* (fig. XXXIV), constituído pela parte superior do escudo.

Pelo que fica dito, temos então, por sua ordem, as peças de primeira categoria: *chefe, pala, faixa, banda, barra, cruz, aspa* e *asna.*

---

(1) Cont. do n.º 2, vol. 89, pág. 187.

O *chefe,* geralmente, é marcado no escudo por uma linha *recta.* Porém, pode deixar de o ser. Na heráldica portuguesa encontramo-lo dividido por linhas: *ondada* e *endentada* ou em *dente de serra.*

O *chefe,* cuja situação já sabemos, pode ser *deminuto* (fig. XXXV), se tem *metade* da largura ordinária, que adiante se verá qual é.

As peças de primeira ordem, menos o *chefe,* a *cruz* e a *aspa,* desdobram-se, dando origem a um número indeterminado de peças iguais, mas de menor largura, e que, a partir de cinco peças, tomam outro nome, menos a *asna.*

Assim, a *pala,* pode desdobrar-se em duas, três ou quatro peças, isto é, em *palas de menor largura* ou *palas deminutas.*

O escudo, ou sua partição, que é ocupado pelas *palas,* diz-se *palado.* Quando estas peças são *cinco ou mais,* tomam o nome de *verguetas* (fig. XXXVI), e conseqüentemente o campo por êles ocupado é *verguetado.*

O que se dá com a *pala,* dá-se com a *faixa*, com a *banda*, com a *barra* e com a *asna.*

A *faixa,* desdobrando-se em *cinco ou mais peças*, produz as *burelas* (fig. XXXVII); e o campo diz-se *faxado,* se as peças são quatro, e *burelado,* dêsse número em diante. A *faixa,* quando reduzida a um *têrço* da sua largura ordinária, toma o nome de *faxeta* (fig. XXXVIII); se a *metade,* designar-se-á por *divisa,* ou *faixa em divisa* (fig. XXXIX). Tanto uma peça como outra, são para empregar *sòzinhas* no escudo. Com a *banda*, desdobrando-a em *cinco peças ou mais,* temos as *coticas* (XL), e o campo *coticado em banda.* Se o desdobramento é inferior àquele número, o campo fica *bandado.*

Com a *barra* ou *contra-banda,* dá-se o mesmo; apenas o campo é *barrado* ou *contra-bandado*, e as *coticas* (fig. XLI) são em *barra* ou em *contra-banda.*

Quando num escudo se lançam *coticas em banda* e *coticas em barra*, obtem-se o *fretado* (fig. XLII); devem passar umas sôbre as outras alternadamente, e o seu número é indicado ao brasonar.

Quando a *asna, cabra* ou *chaveirão*, se desdobra, o campo diz-se *chevronado*, para qualquer número de peças, mantendo estas (fig. XLIII) sempre a mesma designação.

Quando reduzida a um têrço da sua largura ordinária toma o nome de *roquête* (fig. XLIV).

Quando o escudo carregado de peças desdobradas é seccionado por um traço lançado em *pala*, *faixa*, *banda* ou *barra,* é para provocar na segunda partição dêsse escudo a inversão das côres: onde está *metal* passa a ser *esmalte.* E, assim se diz, quando as *faixas* são *partidas* (fig. XLV), *fendidas* (fig. XLVI) ou *talhadas* (fig. XLVII), que o escudo é *contra-faxado; contra-palado* se as palas são *cortadas* (fig. XLVIII); *contra-bandado* se as *bandas* são *talhadas* (fig. XLIX), etc.

Quere dizer, as peças ficam divididas pelo meio, ficando desencontradas as duas metades que se firmam no traço divisional. Ao *metal* de uma secção, opõe-se o *esmalte* da outra e vice-versa.

O *palado*, *faxado*, *bandado* ou *barrado,* e seus desdobramentos, tanto incidem no campo do escudo, como em *peças* ou *figuras heráldicas.*

Deixei apontadas e descritas as peças heráldicas que pela sua origem são de primeira ordem, e se devem destacar das outras que vão seguir-se.

Vou agora enumerar as da segunda categoria, mas

apenas aquelas que interessam à heráldica nacional, pois só dela me ocupo. São as seguintes: *bordadura*, *contra-chefe* ou *campanha, mantel, escudete, orla*, *lambel* (ou *banco de pinchar)* e *girão.*

A *bordadura,* além de peça principal do escudo, foi também usada como diferença própria de filho segundo, sendo muitas vezes, neste caso, carregada com motivos das *armas maternas* (fig. L).

Pode esta peça ser reduzida a *filête*, dando lugar ao *debrum* (fig. LI). Pode, ainda, ser de duas côres, e nesse caso diz-se de *duas tiras*, uma *interior* e outra *exterior,* que se brasonam separadamente (fig. LII).

O bôrdo interior desta peça pode não ser sempre paralelo ao exterior. Acontece, às vezes, ser *dentada* (fig. LIII) e *denticulada* (LIV). No primeiro caso apresenta-se como uma serra; no segundo, quando é formada por rectângulos, que guardam entre si uma distância igual ao seu comprimento.

A *campanha* ou *contra-chefe* é uma peça que ocupa a parte inferior do escudo (fig. LV). Quando reduzida na sua largura habitual, chama-se *campanha deminuta* ou *contra-chefe deminuto* (fig. LVI).

O bôrdo superior destas peças é sempre uma linha recta.

O *mantel* (fig. LVII) é uma peça triangular, cuja base é igual à largura do escudo, em cujo bôrdo inferior assenta, e de altura que não ultrapassa o limite inferior do *chefe.*

Ao brasonar, provoca o *mantelado,* como oportunamente se verá.

O *escudete* é uma peça que ocupa o centro, o *lugar de honra.* Não se deve confundir com o *sôbre-pôsto;* êste, o seu nome o indica, está sôbre o escudo; aquêle, não; está integrado no próprio escudo.

A *orla* (fig. LVIII) difere da *bordadura,* em que o seu bôrdo exterior não se confunde, como nesta, com o bôrdo do escudo. Entre o bôrdo exterior da *orla,* e o bôrdo do escudo, fica uma extensão do campo de aquêle, igual à sua largura, que é a mesma da *bordadura.*

Quando a *orla* é reduzida a metade da sua largura, toma o nome de *orleta* (fig. LIX), que pode ser *simples* ou *dupla* (fig. LX). A primeira pode ser *floronada* ou *flordelisada* (fig. LXI), quando é *ornada* de florões ou flôres-de-lis, exteriormente; *contra-floronada* (fig. LXII) ou *contra-flordelisada,* se são colocados para o interior e exterior, alternando uns com os outros. A segunda, aproveita, para o *contra-floronado* ou *contra-flordelisado,* o bôrdo exterior da *orleta de fora*, e o interior da *orleta de dentro* (fig. LXIII).

O *lambel* ou *banco de pinchar* (fig. LXIV), como judiciosamente, em meu entender, se diz na heráldica nacional, é uma peça que também tem sido usada como *diferença* (1), ocupando nesse caso a parte superior do escudo. Distinguia as armas do filho mais velho das armas de seu pai. Compõe-se de uma travessa que se apoia em dois ou mais *pés* (geralmente são *três*) também chamados *pendentes*, que são de forma triangular.

O *girão* (fig. LXV) é uma figura triangular semelhante às figuras que compõem o *gironado,* e que é sempre movente do bôrdo do escudo, com o vértice apoiado no centro.

São estas as peças honrosas de segunda ordem, que se encontram na heráldica portuguesa.

Há ainda uma outra categoria constituída pelas peças de *terceira ordem,* ou *peças inferiores.*

(1) Adiante se diz o que seja.

Como já fiz ao tratar das outras classes de peças honrosas, também nesta só tenho em vista as que interessam ao brasonário português.

Não vão além de cinco as peças honrosas de *terceira ordem: bilhetas, quadros, lisonjas, besantes* e *arruelas.*

As *bilhetas* ou *plintos* são peças de formato rectangular, que normalmente se brasonam, postas em pala, podendo ser *cheias, vasias* e *furadas* (fig. LXVI).

Para obter o campo *bilhetado* (fig. LXVII), cobre-se êle com *bilhetas,* de forma que se toquem pelos ângulos, afim de não encobrirem o campo do escudo, que ficará a ver-se em zonas de extensão igual às peças. Começam a colocar-se estas bilhetas, deixando sempre a descoberto o campo, no ângulo superior direito do *chefe.* O número de peças é dado ao brasonar, mas atendendo sempre às proporções que têm de ser guardadas àquelas peças.

Os *quadros* (fig. LXVIII) são pequenas *figuras quadradas,* que se empregam, geralmente, para formar uma *cruz,* uma *aspa, banda,* ou qualquer outra figura, que passa a ser *composta* de tal e tal côr (um esmalte e um metal).

Os *quadros* ou *pontos* produzem o quadriculado ou, em têrmos mais heráldicos, o *jaquetado, empequetado* ou *enxaquetado* (fig. LXIX), isto é, ao conjunto de pelo menos seis *quadros,* que se toquem pelos ângulos, deixando a descoberto o ângulo superior direito do chefe.

O aspecto desta composição, assente no campo do escudo, que aparece, como no bilhetado, em zonas de extensão igual à das peças que o carregam, semelha um tabuleiro de xadrês, donde o chamar-se-lhe também *xadrezado.*

Ao brasonar é necessário indicar o número de *quadros,* tendo sempre em atenção que é preciso que não

sejam distribuídos de forma que se transformem em rectângulos.

As *lisonjas* (fig. LXX) são peças geométricas da forma de losangos, que se colocam em pala, no sentido vertical ou do eixo maior.

Estas peças, provocam o campo *lisonjado* (fig. LXXI), observando-se com êle o mesmo que com o *bilhetado* e o *enxaquetado*. O lisonjado só se observa com um mínimo de doze peças, que se tocam pelos ângulos, e com êles nos bordos do escudo, tomando-lhe todo o campo.

As *lisonjas,* quando têm metade da largura normal, tomam o nome de *fuselas* (fig. LXXII), e como aquelas, dão um campo *fuselado* (fig. LXXIII). Estas peças, quando se empregam sem ser para cobrir o campo, ordenam-se sempre *unidas*.

Os *besantes* (fig. LXXIV) são peças circulares, sempre de metal, que, às vezes, se empregam também como *diferença* nas linhagens populares. *Besantado* é o campo, ou peça, semeado de *besantes*.

As *arruelas* (fig. LXXV) são idênticas aos besantes, mas sempre de esmalte. *Arruelado* diz-se do campo ou peça semeada de *arruelas*.

Também se empregam como diferença, idênticamente aos besantes.

Quando o *besante* é partido de um qualquer esmalte, forma-se uma peça chamada *besante-arruela* (fig. LXXVI).

Quando é uma *arruela* partida de metal, temos uma *arruela-besante* (fig. LXXVII).

Também estas peças podem aparecer, mas rarissimamente, esquarteladas de um metal e um esmalte, ou vice-versa, ou ainda carregadas de *filetes* (LXXVIII).

O bilhetado, enxaquetado, lisonjado, fuselado, besantado

e ***arruelado,*** tanto pode observar-se no campo do escudo como em qualquer *peça* ou *figura* heráldica.

b')—No que respeita às dimensões das peças referidas, vou dar as indicações que julgo necessárias.

É lógico que tôdas as medidas usadas em heráldica tenham uma base comum, que as relacione entre si, e dê ao conjunto heráldico um determinado equilíbrio, que é a melhor garantia do seu efeito estético. É essa relação base de tôdas as proporções do escudo e demais peças, a *largura do escudo*. Na exacta observância desta regra está o segrêdo da correcção heráldica e do completo valor estético e artístico do conjunto armoriado.

As peças de primeira ordem, como o *chefe*, a *pala,* a *faixa,* a *banda* e a *barra,* e, conseqüentemente, as outras destas derivadas, têm de largura a *têrça parte* da do escudo.

Quando se dá o desdobramento da *asna*, o espaço que fica entre o vértice da asna superior e o bôrdo superior do escudo, será *igual* aos outros espaços entre as asnas, e aquêle que se há de observar entre o ângulo da asna inferior e do bôrdo inferior do escudo. Estas asnas apoiar-se-ão nos flancos do escudo e a inferior firma-se no seu bôrdo inferior. Porém, estas peças de primeira grandeza, quando acompanhadas de outras peças ou figuras, podem reduzir-se na sua largura a *um quarto* da largura do escudo, afim de conseguir-se um conjunto não condenável pela estética.

Quando se dão os *desdobramentos,* a largura das *peças deminutas* é determinada pela largura dos espaços que entre elas medeia, pois que estas e os espaços devem ser da mesma largura.

As peças de segunda ordem têm as medidas seguintes: a *bordadura* tem de largura a *sexta parte* da do escudo, podendo excedê-la só no caso especial de ser carregada de peças que exijam um certo espaço para a sua representação; o *debrum* é a bordadura, reduzida à largura de *filête,* isto é, à *sexta parte* da sua largura ordinária; a *campanha* ou *contra-chefe* tem de largura a têrça parte da do escudo, e se está reduzida ao *têrço* da largura ordinária, toma o nome de *campanha deminuta* ou *contra-chefe deminuto;* o *escudete* tem *dois terços* da área do escudo (fig. LXXIX); a *orla* tem a mesma largura da *bordadura,* ficando afastada dos bordos do escudo uma distância igual à sua largura; o *lambel* deve ter a travessa com a *duodécima* parte da largura do escudo, e os pendentes com uma base que regula entre duas e três larguras da travessa; por último, o *girão,* que é um triângulo de área igual à *oitava parte* da do escudo, tendo a base sempre nos bordos do escudo, e o ângulo agudo firmado no centro do escudo.

Para as de *terceira ordem,* as dimensões são reguladas pelo número de peças que entram na composição, e, por conseqüência, pelo espaço que têm a preencher. O que é essencial é não esquecer que é absolutamente indispensável o conservar-lhe a forma. A *bilheta* é rectangular; o *quadro* é quadrado; a *lisonja* tem a forma do losango, bem como a *fusela,* mas mais estreita; e os *besantes* e as *arruelas* são circulares ou discoides.

Para o campo *enxaquetado* sair perfeito, é preciso ter-se sempre presente que deve haver mais uma tira de *quadros* em *pala.*

Nas *bilhetas*, geralmente, o seu comprimento é o *dôbro* da sua largura; e na *lisonja*, a proporção é a mesma que se observa para o traçado do escudo. Para isto empréga-

-se o mesmo rectângulo base do escudo, como se viu atrás, ao tratarmos do respectivo traçado.

VII)—Depois das *peças honrosas*, já apresentadas, é com o emprêgo das *figuras* que se constitui o arranjo heráldico.

As peças honrosas são, certamente, as peças iniciais da heráldica, de um simbolismo absoluto. As *figuras* surgem depois, já no período de desenvolvimento desta nobre ciência.

As figuras, conforme a sua *natureza,* podem ser *naturais*, *artificiais* e *quiméricas.*

As primeiras abrangem motivos tirados dos *animais*, *plantas, árvores*, *astros*, *figura humana,* etc. As segundas tiveram por fontes a *guerra,* a *arquitectura militar, armaria*, *marinha*, *cavalaria, caça*, *cerimónias religiosas e profanas*, *artes e ofícios,* etc. As terceiras compreendem uma *fauna fantástica,* criada pela imaginação do homem.

1,)—Nas figuras naturais destacam-se primeiramente os animais. Aquêles que são utilizados na heráldica nacional, fazem-se representar por *mamíferos, aves, peixes, répteis, insectos* e *moluscos,* da forma que a seguir se verá.

Normalmente os animais representam-se quási sempre de perfil, e em atitude que lhes seja própria. Assim, uns são *passantes, saltantes, correntes,* etc. e outros são *pascentes, assanhados, cevados, trepantes*, etc.

Podem ser *armados*, *unhados*, *coleirados*, *chocalhados, argolados*, etc. O significado destas expressões dá-se adiante no **Vocabulário**, bem como tôdas as outras referentes às demais figuras heráldicas, quer *artificiais*, quer *fantásticas.*

Mamíferos: baleato, bezerra, bode, boi, cabra, cão, carneiro, coelho, cordeiro, elefante, esquilo, galgo, ga-

to, javali, leão, lebre, leopardo, lôbo, onça, ovelha, raposo, urso e vaca;

Peixes: atum, espadarte, golfinho, hipocampo, lúcio, robalo, salema, sardinha e truta.

Aves: avestruz, abutre, açor, ádem, águia, bicudo, cegonha, cisne, corvo, corvo-marinho, falcão, galo, garça, gavião, grou, gralha, melro, papagaio, pato, pavão, pêga, pelicano, perdigão, picanço e pombo.

Répteis: lagarto, serpente e tartaruga.

Insectos: abelha e aranha.

Moluscos: vieira.

Seguem-se depois: as *árvores,* as *plantas,* os *astros* e a *figura humana.*

Árvores: álamo, amoreira, azinheira, carapeteiro, carrasqueiro, carvalho, castanheiro, cerejeira, cipreste, espinheiro, faia, figueira, freixo, limoeiro, loureiro, macieira, marmeleiro, nogueira, oliveira, palmeira, pinheiro, romeira, salgueiro, soromenho, sovereiro e zambujeiro.

Plantas: alcachofra ou cardo, caneleira, espargueira, feijoeiro, golfão, hera, lírio, milho, ortiga, silva, trevo, trigo, vide e xara.

Astros: cometa, crescente, lua, estrêla, luseiro e sol.

Figura humana: cabeça, coração, mãos, pernas e busto.

2,)—Nas figuras artificiais, encontram-se vestígios da *guerra,* de *cerimónias religiosas* e *profanas,* da *caça* e da *pesca,* da *armaria,* da *arquitectura,* das *artes* e *ofícios, sucessos vários, instrumentos,* etc.

As *figuras heráldicas artificiais* que entram nas armas do brasonário português são: *alabarda, albarrada, almarraxa, alparca, anel, anelete, arco, baluarte, bandeira, barco, besta, bica de fonte, bombarda, bordão, brandão, busina, cadeia, caldeira, cálice, camalha, camba, camisa, caneiro,*

casco, céspede, cruz, espora, esquadro, castelo, chave, cidvde, cinto, círculo, clava, coluna, copas, cordão de S Francisco, corda, cortiço, cota-de-armas, couceira, elmo, escôva, espada, espora, esquadro, estoque, estrepe, facho, ferro de lança, ferro de machado, fivela, flama, fonte, fouce, foucinha, gomil, grade, granada, ilha, lagoa, lança, lanço de muralha, letra, maço de armas, machado, malhête, manopla, mata florida, mó, moleta, monte, mosqueta, mundo, muro, pá, peça de artilharia, pendão, penhasco, pichel, pinha, ponte, quadrifólios, raio, rebôlo, redoma, roda de navalhas, roda de carro, rodela, sapata, segura, taça, tôrre, tranca, travadas, trompa, tron e vulcão.

3,)—Por último, vêm as *figuras fantásticas*, que passo a enumerar: águia, biferate, dragão, grifo, sereia, serpe e sagitário.

(Continua)

ARMANDO DE MATTOS

CONSIDERAÇÕES SÔBRE ALGUNS MÉTODOS POTENCIOMÉTRICOS DE ANÁLISE

Nos métodos potenciométricos de análise, emprega-se, como indicador do têrmo duma reacção, o potenciómetro. Para isso, forma-se um elemento de pilha com a solução a dosear, munida dum eléctrodo apropriado, e com um eléctrodo auxiliar, que costuma ser o de calomelanos; a variação da f. e. dêste elemento, quando juntamos o líquido titulante, dá-nos as indicações necessárias. Muitas vezes, o fim duma reacção é indicado por uma variação brusca de f. e.

Trataremos apenas dos métodos fundados em variações bruscas, pois a teoria não está ainda estabelecida com rigor.

Estudaremos, em primeiro lugar, as análises acidimétricas e alcalinimétricas. Para estas análises, introduz-se, na solução a dosear, um eléctrodo de hidrogénio, e mede-se a f. e. do elemento formado por êste eléctrodo e pelo de calomelanos, à medida que vamos juntando a solução titulante de ácido ou base. A f. e. é dada pela expressão:

$$E^{cal \rightarrow H_2} = \frac{RT}{F} P_H + K \qquad (1)$$

No nosso estudo sôbre as curvas de neutralização dos ácidos e bases, estudámos os pontos de inflexão destas curvas, e verificámos que os pontos de inflexão máxima, pelo menos o último, correspondiam, caso a concentração do titulado fôsse suficientemente grande, ao ponto de equivalência. A expressão (1) mostra que, a um ponto de inflexão máxima, corresponde uma variação brusca da f. e., e assim ficam explicados os métodos potenciométricos da alcalinimetria e da acidimetria.

O método potenciométrico também se aplica às análises por precipitação, como vamos ver.

Suponhamos que queremos dosear o ião $B^{n'_b+}$ e que, para isso, empregamos um sal do ião $A^{n'_a-}$ capaz de formar, com o primeiro, um sal insolúvel. Numa solução em equilíbrio com o sólido, temos:

$$[A^{n'_a-}]^{n_a} \cdot [B^{n'_b+}]^{n_b} = K_s$$

Os símbolos entre parêntesis representam as concentrações equivalentes e não as molares. Quando juntamos o sal de $A^{n'_a-}$, temos:

$$n_a \frac{dA}{[A^{n'_a-}]} + n_b \frac{dB}{[B^{n'_b+}]} = o$$

Mas

$$dA = da - dx$$

e

$$dB = dx$$

em que da é o aumento de concentração que produziria a junção de $A^{n'a-}$, caso não houvesse reacções posteriores; dx é a quantidade de $B^{n'b+}$ que se combina com $A^{n'a-}$.

Das expressões anteriores tiramos fàcilmente:

$$\frac{d\, log\, [B^{n'b+}]}{da} = \frac{n_a}{n_b\, [A^{n'a-}] + n_a\, [B^{n'b+}]} \qquad (2)$$

Esta expressão tem um máximo para:

$$[A^{n'a-}] = [B^{n'b+}] \frac{n^2_a}{n^2_b}$$

O ponto de equivalência corresponde a:

$$[A^{n'a-}]_{comb} + [A^{n'a-}] = [B^{n'b+}]_{comb} + [B^{n'b+}]$$

e, como $A^{n'a-}$ só se combina com $B^{n'b+}$:

$$[A^{n'a-}] = [B^{n'b+}]$$

vemos que o ponto de equivalência só coincide com o máximo de (2), quando $n_a = n_b$.

Se quisermos empregar o potenciómetro como indicador, mergulhamos na solução um eléctrodo do ião $B^{n'b+}$ e medimos a f. e. do elemento formado por êste eléctrodo e pelo de calomelanos; esta é dada pela expressão:

$$E^{El \rightarrow cal} = \frac{RT}{n_b F} log\,[B^{n'b+}] + K$$

Temos uma variação brusca de f. e., quando atingimos o máximo de (2), e, portanto, geralmente, fora do ponto de equivalência. Contudo, quando K_a é pequeno, o valor de (2) é tão elevado que uma gota de titulante basta para passarmos do máximo de (2) para o ponto de equivalência. Quando K_a tem um valor elevado, o máximo é muito pouco pronunciado, e, só para $n_a = n_b$, o ponto de equivalência coincide, pràticamente, com o ponto máximo. Este caso não tem interêsse prático, pois a variação brusca de f. e. não se dá.

Temos assim justificada, teòricamente, a marcha das análises potenciométricas, por precipitação.

Trataremos agora das análises por oxidação e redução.

Uma reacção de oxidação ou redução, que se passa junto dum eléctrodo, pode ser representada por:

$$n_2 F + A_1^{\circ} X_1 + \Sigma Y_1 \rightleftharpoons A_1^{r} Z_1 + \Sigma T_1$$

F = Faraday

em que os elementos que formam X_1 e Y_1 são os mesmos que formam Z_1 e T_1, e teem, em ambas as séries de compostos, a mesma valência. A valência de A, no lado direito da equação, é maior do que a do lado esquerdo, pois os electrões neutralizaram a carga dum ião positivo ou carregaram um ião negativo, sem que, por isso, os elementos, diferentes de A, que o formam, tenham sofrido variação de valência; houve apenas passagem duns compostos para outros. Para simplificar os cálculos, supomos que o núme-

ro de moléculas $A_1^o X_1$ é, na equação química, igual ao número de moléculas de $A_1^r Z_1$.

Suponhamos agora uma outra reacção de eléctrodo:

$$n_1 F + A_2^o X_2 + \Sigma Y_2 = A_2^r Z_2 + \Sigma T_2$$

A reacção, de oxidação e redução, correspondente a estas duas reacções de eléctrodo, tem a forma:

$$n_1 A_1^o X_1 + n_2 A_2^r Z_2 + \Sigma X_1 + \Sigma T_2 \rightleftharpoons n_1 A_1^r Z_1 + n_2 A_2^o X_2 + \Sigma Y_2 + \Sigma T_1$$

Supondo que as substâncias, que formam ΣY_1, ΣY_2, ΣT, e ΣT_2, teem, na solução a titular, uma concentração pràticamente constante, a lei da acção da massa toma a forma:

$$\frac{[O_1]^{n_1} . [R_2]^{n_2}}{[O_2]^{n_1 + n_2}} = K \qquad (3)$$

em que representamos por O_1, R_1, O_2 e R_2, respectivamente, $A_1^o X_1$, $A_1^r Z_1$, $A_2^o X_2$ e $A_2^r Z_2$; estes símbolos, entre parêntesis, representam as concentrações equivalentes. As concentrações equivalentes, de O_2 e R_1, são necessàriamente iguais, pois estes foram formados pela reacção de O_1 e R_2.

Se mergulharmos na solução um eléctrodo de platina platinada, e se formarmos um elemento de pilha com o eléctrodo de calomelanos, a f. e. é dada pela expressão:

$$E^{cal \rightarrow el} = \frac{RT}{n_1 F} log \frac{[R_2]}{[O_2]} + K = \frac{RT}{n_1 F} log\, r + K$$

A uma variação brusca, de *log* r, corresponderá uma variação brusca de E.

Suponhamos que, a uma solução de R_2, juntamos uma solução de O_1; seja o aumento de concentração de O_1, do, caso não houvesse reacção; seja a quantidade de O_1 que reagiu, da. Temos:

$$n_1 \frac{do-da}{[O_1]} - n_2 \frac{da}{[R_2]} - [n_1 + n_2] \frac{da}{[O_2]} = o \qquad (4)$$

Como:

$$r = \frac{[R_2]}{[O_2]} = \frac{[R_2]}{K_2 - [R_2]} \qquad (5)$$

em que K_2 é a concentração inicial de R_2, temos

$$\frac{dr}{r} = da \frac{K_2}{[R_2][O_2]} \qquad (6)$$

e, de (4), (5) e (6), tiramos:

$$\frac{d\, log\, r}{do} = \frac{K_2 n_1}{n_1[R_2][O_2] + n_2[O_2][O_1] + [n_1 + n_2][R_2][O_1]} \qquad (7)$$

de (3), (4) e (5), tiramos:

$$[R_2] = \frac{K_2 r}{r+1}, \; [O_2] = \frac{K_2}{r+1}, \; [O_1] = \frac{K^{\frac{1}{n_1}} K_2}{[r+1]\, r^{\frac{n_2}{n_1}}} \qquad (8)$$

e, substituindo em (7), temos:

$$\frac{d\,log\,r}{do} = \frac{n_1[r+1]^2 r^{\frac{n_2}{n_1}}}{K_2\left[n_1 r^{\frac{n_2}{n_1}+1} + n_2 K^{\frac{1}{n_1}} + [n_1+n_2]K^{\frac{1}{n_1}} r\right]} \qquad (9)$$

Derivando esta expressão relativamente a r, temos:

$$u' = [r+1]r^{\frac{n_2}{n_1}-1}\left[\frac{n_1^2 r^{\frac{n_2}{n_1}+2} - n_1^2 r^{\frac{n_2}{n_1}+1} - [n_1+n_2]^2 K^{\frac{1}{n_1}} r^2}{K_1\left[r_1^{\frac{n_2}{n_1}+1} + n_2 K^{\frac{1}{n_1}} + [n_1+n_2]K^{\frac{1}{n_1}} r\right]^2}\right.$$

$$\left. + \frac{[n_1^2 - 2n_1n_2 - 2n_2^2]K^{\frac{1}{n_1}} r + n_1^2 K^{\frac{1}{n_1}}}{K_1\left[r_1^{\frac{n_2}{n_1}+1} + n_2 K^{\frac{1}{n_1}} + [n_2+n_1]K^{\frac{1}{n_1}} r\right]^2}\right] \qquad (10)$$

O ponto de equivalência corresponde a:

$$[O_1] + [R_1] = K_2$$

e, atendendo às igualdades (8), temos:

$$r^{\frac{n_2}{n_1}+1} = K^{\frac{1}{n_1}}$$

Para uma variação brusca de E, a expressão (10) anula-se. Portanto, quando o valor de K é elevado, ao ponto de equivalência não corresponde uma variação brusca de E. Quando K é pequeno, nas vizinhanças do ponto de equivalência, a condição de variação brusca é dada por:

$$n_1^2 K^{\frac{1}{n_1}} - n_2^2 K^{\frac{n_2}{n_1}+1} = 0 \qquad (11)$$

Para ver que se trata dum máximo de (9), basta que notemos que, quando r aumenta, (11) passa de positiva para negativa, e o mesmo sucede com u'.

Quando fôr $n_2 = n_1$, o ponto de equivalência coincide com o máximo de (9). Nos outros casos, como K é pequeno, nas vizinhanças do ponto de equivalência, (9) é muito grande; com uma gota de oxidante passamos ao ponto de equivalência para o máximo.

Um valor de K muito baixo significa que o potencial de oxidação, da primeira reacção que apresentamos, é muito mais elevado do que o da segunda; só duas reacções de eléctrodo, correspondentes a potenciais de oxidação muito diferentes, podem ser valorizadas para uma análise potenciométrica.

Fica assim justificada, teòricamente, a marcha das análises potenciométricas, por oxidação e redução.

RUY COUCEIRO DA COSTA
Prof. auxiliar da Fac. de Ciências

OS OFICIAIS MECÂNICOS DE COIMBRA NA PROCISSÃO DO CORPO DE DEUS(1)

(NOTAS DE UM ESTUDO MAIOR)

Na *Coimbra Antiga e Moderna* publicou Borges de Figueiredo, em 1886, o «*Titulo do Regimento da festa do Corpo de Deus, e de como hamdir os officios cada huu em seu lugar*» (2).

Por êste documento da Câmara do Concelho de Coimbra conhecemos a organização do desfile processional do Corpo-de-Deus nas ruas da Cidade, no ano da graça de 1517. A forma revela aperfeiçoamento; a ordenação de cada uma das partes constituintes do cortejo e o encadeamento delas dão prova manifesta de não ser tentativa nem improviso. Quere dizer: só por si o documento demonstra progresso na preparação da festa pública.

Data de 1264 a bula do Papa Urbano IV, que instituiu a festa da Sagrada Eucaristia, definitivamente organizada pela bula de João XXII em 1316.

Sabe-se que já nos primeiros anos do século XIV celebrava Guimarãis a festa do Corpo-de-Deus. O Abade de Tàgilde mencionou um inventário da Colegiada de Guima-

---

(1) Vide nota da pág. 1 do vol. 87.

(2) Borges de Figueiredo, *Coimbra Antiga e Moderna*, Lisboa, 1886, págs. 286 e ss.

rãis, de 23 de Agôsto de 1302, que aludia a certo caderno do ofício de *Corpore Christi* (1). Confirma-o a autorização que D. Deniz concedeu de Frielas em data de 21 de Julho de 1318, para que o Cabido de Santa Maria de Guimarãis adquirisse determinados casais com a doação de mil e quinhentas libras portuguesas, feita por alguns homens-bons da vila, e com os rendimentos promovesse anualmente a festa do Corpo-de-Deus, além-de atender a outras obras pias, condição dos doadores (2).

Como fôssem as procissões primitivas, não o sabemos nem nos será fácil sabê-lo, pela falta de documentos da época, tanto os desta como os das similares. Não os exigiam as necessidades de notícia ou o regulamento público da organização das festas, reduzidas à expressão litúrgica. E muito simples deviam ser as festas, sem os recursos espectaculosos nelas concorrentes mais tarde.

De como se organizavam as do século XVI, dois séculos depois, há informações de certo pormenor, a ver pelas do «Título do Regimento» de Coimbra. Então as Câmaras tinham o recurso precioso dos mesteres e suas confrarias, legalmente constituídos.

Comparando entre si os regimentos municipais das festas do Corpo-de-Deus, verificamos o concurso dos ofícios mecânicos; forneciam todos os agrupamentos e figurações do cortejo, exceptuada a parte litúrgica. Por certo havia nas procissões dêste género, isto é, nas procissões municipais, duas faces: a religiosa, que justificava a pro-

---

(1) e (2) Ab. de Tagilde, P.e J. G. d'Oliveira Guimarães, «Festas Annuaes da Camara de Guimarães (Notas historicas)», in *Revista de Guimarães*, vol. XX, págs. 161. Cfr. Gama Barros, *Historia da Administração Publica em Portugal*, vol. I, pág. 517.

cissão, para que não fôsse cortejo cívico, tipo de desfile público ainda desconhecido e incompreensível, e a civil, que dava a colaboração oficial da Câmara ao cortejo religioso. As festas tinham sempre objectivo religioso, ou em acção de graças ou por devoção. Concorriam nelas a Igreja e a Câmara.

As Câmaras encarregavam os mesteres de organizar a parte civil das procissões. Dentro da compostura necessária e adequada ao fim, segundo os conceitos do tempo, forneciam os mesteres o que dêles reclamavam. E não só o pessoal, que devesse constituir o grupo de acompanhamento a imagens como as de S. Jorge e de S. Cristóvão, por muito tempo associadas à procissão do Corpo-de-Deus, e igualmente o que formasse danças e folias, porque também os ofícios mecânicos concorriam com as despesas da organização regulamentada.

Não seria possível às Câmaras obter tal concurso antes da regulamentação oficial e definitiva das corporações, e sem que estivesse garantida a sua disciplina dentro do Estado, o que só no século XVI o Rei consumou. Os encargos da organização de cada grupo processional eram grandes, está de ver; o fulcro económico do concelho estava nelas, e assim a cooperação exigida pelo poder municipal tomava o carácter de imposto lançado sôbre as corporações dos ofícios. Estas tentavam eximir-se ao encargo, o que só mais tarde, no século XVIII, foram conseguindo, em troca ou compensação de tochas e de andores, e ainda assim com o conhecimento e aprovação do Corregedor da comarca respectiva.

Uma excepção aparece no meio da regra. Os autos e representações, danças e jogos da procissão do Corpo-de-Deus obrigavam os ofícios, excepto pelo menos em

Guimarãis, onde a Câmara fazia as festas e pagava as despesas.

Os regimentos das confrarias ou bandeiras, organização mutualista de moldes religiosos, que abrangia os oficiais mecânicos, desciam a minúcias, hoje aparentemente supérfluas, mas surpreendentes pela meticulosidade com que tudo ficava previsto. Por exemplo: determinavam a quem competia guardar a bandeira e as opas dos juízes, e como êstes se colocavam na procissão ao-pé-da bandeira da sua confraria, quem conduzia a bandeira, etc.

As festas e procissões anuais das Câmaras multiplicavam-se. A maior de tôdas, a servir de padrão às outras, era a do Corpo-de-Deus. Não atendiam sempre a exclusiva justificação religiosa de homenagem desinteressada. Havia datas a festejar e acções de graças a prestar pelo êxito de acontecimentos evocados nessas datas, como a «véspera de Santa Maria de Agosto», em memória agradecida pela vitória de Aljubarrota, e a de 2 de Março, instituída por D. Afonso V pela batalha de Toro. Outras, e lembremos as do Espírito-Santo e a do Anjo-Custódio, sem faltarem nelas representações e símbolos historiados, próprios da invocação de cada uma, não fugiam à regra do modêlo. A ordenação régia, que estabelecia as festas, ou o respectivo regimento municipal, reclamava que as procissões se fizessem «com a mesma pompa do Corpo de Deus(1).»

Hoje as Câmaras municipais, depois que a de Lisboa deu o exemplo, procuram dar às festas do concelho o maior esplendor cultural. Na verdade, as antigas festas anuais das Câmaras tinham já o mesmo intuito. Gama

---

(1) P. Torquato Peixoto de Azevedo, *Memorias resuscitadas da antigua Guimarães*, págs. 163 e 211.

Barros chamou a atenção para êste facto. Incentivo de devoção, acções de graças por feitos nacionais, sim, fins dêstes tinham tais festas. Eram a mais também pretexto de folgares (1). Como as procissões, ao que fica dito, constavam de duas partes, a religiosa e a profana, devemos observar a dualidade dos objectivos: a procissão ou parte meramente religiosa pretendia oferecer incentivo à devoção pública, dando pretexto à demonstração da fé por meio do preito oficial; a parte profana, organizada por elementos não sacerdotais, destinava-se a fornecer o pretexto de folgança, o pitoresco, mais ou menos irreverente e popular. As autoridades eclesiásticas superintendiam na parte religiosa, a Câmara municipal na profana. Nem por isso deixava a festa de obedecer aos objectivos da sua criação.

Em muitos lugares, nas festas oficiais da Câmara, ia na frente de tôdas as cruzes processionais o estandarte real, empunhado pelo Alferes, como se depreende de um Alvará do Rei à Câmara de Elvas em 12 de Outubro de 1606. Não há que admirar, porque as festas eram «reaes», e assim se intitulavam.

Comparemos o que nos revela o «Titulo do regimento» de Coimbra para a festa do Corpo-de-Deus, com as notícias que publicou o Ab. de Tàgilde àcerca das festas de Guimarãis e expressamente das do Corpo-de-Deus(2), e com o «Rol dos juizes de officio que hão de dar danças e insignias, e tudo o mais necessário para a procissão de Corpo de Deus, Anno de 1680», publicado por António Roxo na *Monographia de Castello Branco*(3). Como as no-

(1) Gama Barros, *Historia da Administração Publica em Portugal*, vol. I, pág. 5 9.

(2) Ab. de Tàgilde, *obr. cit.* pág. 160 e ss.

(3) António Roxo, *Monographia de Castello Branco,* pág. 126 e ss.

tícias de Guimarãis abrangem os séculos XVI a XVIII, conseguimos elucidar-nos perfeitamente sôbre a homogeneidade e generalização das festas e da sua organização, o que nem admira, se atendermos:—1.º à obrigatoriedade das festas, por ordenação régia;—2.º ao modêlo orgânico da festa do Corpo-de-Deus, com requisitos determinados e com a única colaboração possível, que era a dos ofícios.

O valor etnográfico das descrições ou de simples notícias da composição dêstes cortejos profanos torna-se incalculável, se por êles quisermos aquilatar o espírito da época e a maneira de realizar os planos estabelecidos.

*

* *

Sigamos a ordem do «Título do Regimento» de Coimbra para a organização da procissão de Corpo-de-Deus ou *Corpus Christi*, em 1517. A procissão, importante como era, até a mais importante, havia de sair do templo proeminente; de facto, saía da Sé. O «Titulo» regula a parte profana da procissão; no ceremonial litúrgico tinha apenas competência o Bispo. Por isso, o «Titulo» afirma logo na organização do grupo da frente: «e aqui se começa a deanteira da procisam e assim vyram hũs apoz os outros até cheguarem aa guayolla».

O primeiro grupo tinham de fornecê-lo os forneiros, carvoeiros, telheiros, caeiros (caleiros, fabricantes de cal), e lagareiros (1) da cidade e têrmo. Seis homens «com

(1) Não se estranhe a associação dêstes ofícios. Agrupavam-se em bandeiras vários ofícios, encabeçados por um dêles. Forneiros, carvoeiros, caleiros e telheiros trabalhavam com fôgo e fogueira; os lagareiros teriam alguma afinidade com êles, que nos escapa. Antes de 1554

boas capas e vestidos segundo se requere pera tall auto» fariam a *judenga*. A judenga era dança, que se fazia também noutras terras, nomeadamente em Guimarãis, nos séculos XVI e XVII, «muito do serviço de Nosso Senhor e bem da christandade», consoante o disse a Câmara desta vila em 1591; poderia chamar-se-lhe «judiaria», tanto porque constituiu surriada aos cristãos-novos, como por derivar em escândalo de «pulhas» ou «entrudadas» a tôda a gente, ao-ponto-de por isso a extinguir uma provisão régia de 4 de Julho de 1645. Em outras terras havia a *mourisca,* disposta com o rei, de alfange em punho, moços com varas a fazer de lanças, e um tambor, que simulavam batalhar ao ritmo do rufo.

O grupo de seis homens da judenga de Coimbra levava a *toura;* por êste nome se entendia o Pentateuco, sôbre o qual os Judeus juravam e com que compareciam nas cerimónias públicas da recepção, quando o rei entrava nas povoações, para assim provarem pela sua lei a fidelidade das suas pessoas; os figurantes da judenga levavam por «toura» um livro, que a pudesse similar aos olhos dos que a conheciam.

O segundo grupo da procissão de Coimbra competia aos serralheiros e ferreiros da cidade e têrmo, lògicamente associados como trabalhadores de metais. Levavam a bandeira e o *segitorio.* Que seria o segitório? O P.e Viterbo conheceu o documento de que nos ocupamos; no *Elucida-*

---

integravam-se com o ofício dos alfaiates, que tinha capela numa casa fronteira à Sé, os seguintes ofícios do Pôrto: sirgueiros, bordadores, tecelões, tosadores, luveiros, calceteiros, torcedores de sêda, vestimenteiros e mercadores de loja aberta: Rui de Serpa Pinto, «Os compromissos dos Alfaiates Portuenses e a Capela de Nossa Senhora dos Alfaiates», em *O Tripeiro*, Pôrto, Outubro de 1930, pág. 12.

rio supõe que tal nome se aplicasse a «huma figura armada de setta (quando não fosse o andor de S. Sebastião, a quem pelas settas darião aquelle nome)»(1).

O «Titulo» distingue neste grupo duas partes: uma leva a bandeira, e formam-na os oficiais mecânicos mencionados; outra, com o «segitorio», é composta pelos trabalhadores. Os mestres além, à-volta-da bandeira; o pessoal, aqui, junto do «segitorio» e após êle. Ou, com as palavras do original: «o segitorio foi lançado aos trabalhadores he a bandeira ficou com os ferreiros e sarralheiros os quaes hamdir e[m] percição a polo segitorio».

Por certo significará que os trabalhadores levavam andor ou armação, como outros grupos seguintes a *serpe* e S. Cristóvão.

Os carpinteiros de Coimbra e têrmo davam «a serpe com huu selvagem bem corregido». O Regimento determina que a serpe «cora por diante a polo segitorio». Não significará o «segitorio»—e porque não sagitório?—um atirador de setas, que se defenda com elas ou pretenda matar o monstro que corre para diante, e, pela disposição dos grupos consecutivos, atrás dêle?

Em Guimarãis no séc. XVII a serpe, de madeira, com o vestido e a corôa, haviam de fornecê-la os sapateiros. Em Castelo-Branco davam-na os alfaiates com a guarda de quatro homens, armados de chuças, no mesmo século.

Vinham depois os cordoeiros, albardeiros, odreiros e tintureiros com sua bandeira e quatro «cavalinhos fuscos [tourinhas] bem feytos, e pintados». Em Guimarãis a serpe tinha também acompanhamento dos *cavalinhos*, mas de carne e osso, obrigação dos pescadeiros, que depois passou

---

(1) Viterbo, *Elucidario,* vol. II, pág. 310.

para os alquiladores, em 1672, cabendo àqueles fornecer os *gigantes* [esp. gigantones], desde 1681. Pelo Regimento da procissão de *Corpus Christi*, de 1482, os trapeiros e merceeiros levavam a bandeira e dois «cavalinhos fuscos».

Logo adiante surgia o gigantesco S. Cristóvão «muito grande e com um menino *Jesu* ao pescoço todo bem corregido». Levavam-no os barqueiros da cidade e têrmo, sem bandeira. Na primeira década do século XX passeavam ainda na procissão do Corpo-de-Deus a imagem de S. Jorge a cavalo, o que justificava o aparato militar; e a de S. Cristóvão, última das armações e engenhos do desfile de outrora, pelas dimensões do gigantesco aparelho necessário à apresentação tradicional do Santo, fôra posta de lado, quando nas derradeiras terras que o arruaram, os fios eléctricos cruzavam a pouca altura as serventias principais e do percurso do cortejo.

Os oleiros preparavam a *dança das espadas,* com dez homens bem industriados. O grupo apresentava composição mais completa e pomposa. Conduzia bandeira, levava rei coroado, um pagem a acompanhá-lo, e, para a cadência da dança, tamboril ou gaita. Por certo, esta dança das espadas, guerreira, consoante se infere do título, andava mais generalizada em Portugal, e dela nos restarão hoje os bailados, de marca bélica, dos «pauliteiros» de Miranda-do-Douro e dos «ferreiros» de Penafiel. Pírricos? Não é preciso ir tão longe; peninsulares, sem dúvida, e notícia temos de danças guerreiras em que fingiam combater e se exercitavam para a guerra os Lusitanos: (1). A própria essência da dança mímica da vida, justifica o aparecimento dos passos e simulacros guerreiros nos povos antigos e moder-

(1) Estrabão, *Geographia,* III, III, 7.

nos. E porque não incluir como dança de combatentes a da Lousa (Castelo-Branco), com seis pastores armados de paus?

Os pedreiros e alvaneos levantavam todos nas mãos simbólicos castelos de seu ofício «bem hobrados asy como se costuma na cidade de Lisboa». Acompanhava-os a bandeira. Um alvará de 26 de Maio de 1511, do 1.º Livro das *Próprias*, do Arquivo Municipal de Elvas, obriga os oficiais mecânicos a levar os castelos de seus ofícios, na procissão do Corpo-de-Deus, sem escusa de espécie alguma (1).

«Os alfaates e alfaatas e tecedeiras de tiar baixo da cidade e termo sam obrigados de fazer hum emperador com hua emperatris». O par imperial travava consigo oito damas de companhia, tôdas honestas e gentis, bem ataviadas. Tinha bandeira. O tamboril ou gaita, que completava o grupo, mostra que o grupo não se limitava a desfilar nas ruas, enquadrado na procissão, mas cadenciava ou bailava, como os outros; corresponderá talvez ao «Império do Rei David» ou «Dança do Rei David» de outras procissões da festa.

Após a serpe, bailava a folia de fora da cidade. Após o rancho dos alfaiates e tecedeiras, «neste meo», diz o título do Regimento, ia a folia das bailadeiras da cidade. Os Regedores da cidade organizavam as duas folias.

Os sapateiros conduziam bandeira rica, e preparavam sete homens «com boas camisas» e um outro que seria rei mouro, a fim de comporem a *mourisca*. Estas danças mouriscas, cujos bailarinos simulavam de mouros, apresentavam carácter guerreiro. Por exemplo, em Guimarãis, com-

(1) A. Tomaz Pires, «Investigações Etnographicas», n.º 3. *Revista Lusitana,* vol. XIV, págs. 97.

punham o grupo muitos moços com broqueis e varas por lanças; o rei caminhava de alfange em punho, e, a um sinal dêle, começava a batalha, enquanto rufava o tambor. Bailado era êste, que também agruparia no número das danças guerreiras, atrás mencionadas.

O documento de Coimbra não diz que esta mourisca simulasse combate, mas de supor o seria. Bailava com tamboril ou gaita. ¿Que outro bailado havia de ser?

Havia, porém, ainda de obrigação dos sapateiros coimbrãos e dos subúrbios, organizar «hua mourisca e [m] Santa Crara em que vam moças onestas e de boa fama».

Os tecelões e «tecedeiras de tiar alto» da cidade tinham de dar moça «onesta de boa fama bem ataviada com sua roda de navalhas pintada e bem hobrada» para representar Santa Catarina. Acompanhavam-na com bandeira e tamboril ou gaita. Bailariam à-frente-da santa, como David deante da Arca.

Como no princípio do desfile passavam os engenhos e maquinetas, agora sucedem-se figuras representativas, de carne e osso. Os tecelões e comparsas rodeavam a sua Santa Catarina. A seguir, os correeiros, sirgueiros, latoeiros, bordadores, seleiros e adargueiros, iam com o seu S. Sebastião «omem que seja bem disposto alvo», com quatro frecheiros bem corregidos e «omens despostos he hũa bandeira Riqua».

Pela entrada de S. Sebastião nesta parte do desfile, não deve entender-se por tal o «segitorio», como o P.e Viterbo interpretou. Por via de regra, não havia repetição.

Os grupos imediatos davam também os seus santos.

Os cereeiros com os pintores e os livreiros faziam «Santa Maria dasninha e Jochym»; eram de carne e osso os santos como a asninha? Tudo bem feito e corrigido e sua

bandeira rica, o diz o documento. Os ataqueiros e com êles os boticários apresentavam S. Miguel e dois diabos grandes, «todo bem feito e como cumpre para tall auto e sua bandeira boa».

O «*Rol dos juizes de officio*» de Castelo-Branco, êsse não deixava dúvidas: os cortadores e tosadores davam S. Gens na sua charola, com duas tochas adiante, e uma dança; tecelões e tecedeiras, St.º Estêvão na charola, uma dança de seis moças adiante com o seu folião; os carpinteiros, S. José em sua charola, duas tochas, e uma dança; o mesmo os sapateiros com S. Crispim, duas tochas, uma dança adiante, três moças com violas e castanhetas; os moleiros: Stº. António, de charola, com duas tochas, uma dança de seis homens ou moças com o folião; os almocreves Stº. Amaro, quatro tochas, guião e dança.

Em Coimbra os ataqueiros davam dois diabos grandes com S. Miguel, que os guerreava. Em Castelo-Branco em 1680 os ferreiros armavam quatro diabos, não diz o «Rol» se grandes ou meúdos.

Os espingardeiros da cidade e têrmo entravam na procissão comandados por anadel, com seus pelotes e espingardas; no percurso davam três descargas de fusilaria; uma à-saída-da «gaola» ou gaiola, a maquineta com o Santíssimo Sacramento ou Corpo-de-Deus, a segunda quando passasse por êles no terreiro de S. Domingos, e a terceira no regresso, ao entrar no adro da Sé.

O acompanhamento de guarda-de-honra pelos espingardeiros foi ordenado por cartas régias no século XVI, como se vê pela de 17 de Setembro de 1511 à câmara de Elvas.

Aproxima-se o elemento religioso do desfile. Justifica por isso a situação o trôço dos espingardeiros.

E o S. Jorge?

Os barbeiros e ferradores tinham de apresentar bandeira rica onde estivesse pintada a imagem de S. Jorge. Cada barbeiro e ferrador daria um homem de armas, de boas armas e bem limpas.

Em Castelo-Branco esplendia maiores pompas o cortejo de S. Jorge: os pedreiros com bandeira ou estandarte e um tambor, marchavam à-frente-dos soldados de S. Jorge; os estalajadeiros formavam oito homens de alabardas, de couras ou vestidos de armas brancas, mais um com tambor e outro com pífano; o Alferes, com insígnia, cavalgava adiante dêstes soldados por pagem de lança; os ferradores conduziam o cavalo de S. Jorge, dois estribeiros de cada lado e vestidos «à turquesa»; os oleiros davam um rei mouro com corôa e cetro, e mais quatro mouros, de alfange desembainhado, após o Santo.

No Regimento da procissão do Corpo-de-Deus em Évora, no século XV, os barbeiros figuravam no desfile; no «*Liuro dos Regimentos dos offiçiaes mecanicos da mui excelente e sẽpre leal cidade de lixboa*», de 1572(1), reformados (2); era S. Jorge o patrono da confraria dos barbeiros e associados erecta para os de Lisboa no Hospital de Todos-os-Santos. Pertenciam à confraria todos os ofícios que «militavam em ferro e fogo» (3). Na distribuïção dos encargos no «Rol» de Castelo-Branco, ferradores, serralheiros, espingardeiros, tomavam a parte principal no cortejo de S. Jorge; associavam-lhe em partes acessórias os estalajadeiros, oleiros e pedreiros, com grupos de aparato. Não pertenciam ao número os barbeiros; estes davam o Rei Da-

(1) Vergílio Correia, *Livro do Regimento dos Oficiais mecânicos da mui nobre e sempre leal cidade de Lisboa.*

(2) Leite de Vasconcellos, *A Barba em Portugal,* págs. 155 e ss.

(3) Leite de Vasconcellos, *obr. cit.*, pág. 163.

vid, de cetro e coroa, com dois pagens, sem rubrica de ligação ao Santo, como o «Rol» faz para os outros. Em Guimarãis cabia curar da imagem de S. Jorge aos ferradores, relheiros e alquiladores. Em Lisboa, o Santo era precedido por um grupo de pretos, os *pretos de S. Jorge,* que tocavam pífanos e tambores, e acompanhava-o o *homem de ferro*, revestido de armadura inteira e de maça na mão, elementos pitorescos que chegaram ao século XX.

As danças e folias da procissão de *Corpus* desapareceram em 1732 Foi o Rei «servido mandar tirar nesta corte as dittas figuras, e uzos antigos para mayor solenid.ᵉ e devoção da mesma procissão», como se lê em Provisão de D. João V ao Juiz-de-Fora de cidade de Elvas (1); a 4 de Março do mesmo ano, o Rei sanciona a substituïção das folias por andores, feita pelo Corregedor em Guimarãis, a pedido de Nobreza e Povo. (2) O medievalismo da procissão estava já fora-da época. Ficavam os andores e, por exclusão sucessiva, S. Cristóvão (3) e S. Jorge, se-bem-que a êste se mantinham alguns dos elementos icónicos mais próximos, como sucedeu com a Cóca, a *Santa Cóca,* de

---

(1) Tomaz Pires, id. n.º 5, in *Rev. Lusit.*, vol. XIV, pág. 98 (Livro das *Próprias,* fl. 431, do Arquivo Municipal de Elvas).

(2) Ab. de Tàgilde, id. in *Rav. de Guimarães,* XX, pág. 173.

(3) Em Viana do Castelo a imagem de S. Cristóvão era um «gigantone» galego, transportado em andor; levava o Menino-Jesus ao colo e vara de barqueiro na mão; aproximavam-no das janelas os portadores do andor, para de lá os crentes lhe enfiarem na vara *padas* e *rôscas* de pão de trigo, por cumprimento de votos. Na Ribeira viravam o Santo ao Mar, para que abençoasse e tornasse fecunda a zona piscatória. Coronel Pereira Viana, in *Arquivo de Viana do Castelo*, n.º 10, Out.º de 1934, pág. 307.

Monção (1). O lugar de honra, nesta parte do desfile, pertencia a S. Jorge. (2).

Voltemos à procissão de Coimbra.

Com o S. Jorge começa a melhor parte simbólica do desfile profano.

A seguir ao grupo dos barbeiros e ferradores, apareciam as armas da cidade, com «hua moça fermosa coroada», organizadas a-cargo-dos «malageros tratantes» ou negociantes fanqueiros, não diz o «Título» se com o dragão e o leão ladeantes da taça de que saía a moça coroada, mas de supôr é que sim. À-frente-desta composição das armas, ia a bandeira da cidade. O grupo compunha o simbolismo heráldico de Coimbra. Levava a bandeira o Alferes acompanhado de quatro dos dez «cidadãos antigos», eleitos anualmente pelos Regedores da cidade.

Por fim, o rancho das padeiras da cidade conduzia a *fogaça*, que eram obrigadas a fazer, e se destinava aos prêsos da cadeia.

Além das folias com lugar marcado no desfile, corria a procissão o duplo bando das regateiras, vendedeiras de fruta e vendedeiras de pescado. Formavam duas *pelas* ou grupos de dança «hambas bem corregidas e louçãas»; uma das peixeiras, outra das fruteiras. Não andavam juntas na

---

(1) Leite de Vasconcellos, *De Campolide a Melrose,* págs. 88 e 127.

(2) O milagre mais popular da lenda de S. Jorge é o da vitória sôbre o dragão, atribuída desde o século X segundo uns (Rystenko) ou XI segundo outros (J. Aufhauser). Em 1909, Cornelia Steketee Hulst estudou a influência da lenda do dragão na literatura, nas instituïções e principalmente no folclore. (*St. George of Cappadocia in legend and history,* Londres). É notável sob o mesmo aspecto o livro de Orlando Grosso, *Il San Giorgio dei Genovesi,* Génova, 1914, e entre nós tem-lhe dedicado págs. o sr. Dr. Leite de Vasconcellos.

procissão as duas «pelas»; volteava cada uma para seu lado, correndo «polla percição cada hũa para seu caboo», sem por conseqüência se encontrarem. Em Guimarãis, a «dança da pela» competia às padeiras desde 1606. Em Castelo-Branco, a juíza das padeiras organizava duas «pelas» de seis mulheres com pandeiros e castanhetas. «Pèleiras» chamavam em Briteande (conc.º de Lamego) às mulheres que dançavam na frente da procissão de *Corpus*, a tocar pandeiretas. (1)

*

* *

Depois da fogaça «começa a crellezia», diz o «Título».

No meio da clerezia «hamdir os orgãos» e seu tangedor. Seguem-se doze cidadãos «dos mais honrados e que melhor possam ir»; escolhiam-nos os Regedores da cidade de acôrdo com a Câmara; na véspera da procissão, o porteiro da Câmara levava uma tocha a casa de cada um dêsses cidadãos escolhidos, para com elas se incorporarem na procissão. Estava regimentado que as tochas fôssem pagas desta maneira: a Câmara (a cidade) duas, os moradores da cidade e seu têrmo seis, os ourives duas, e outras duas os almocreves de Coimbra e têrmo.

À clerezia seguia-se a gaiola do *Corpo-de-Deus*, acompanhada de quatro Anjos, «tangendo com violas e arrabis os quaes a cidade ade dar bem concertados com boas alvas capas e sapatos branquos».

---

(1) Leite de Vasconcellos, *Ensaios Ethnographicos*, Espôzende 1903, vol. II, pág. 175.

*

* *

O *Pregão que se ha de daar ho dia ou dias ante do dia do Corpo de Deus* completa o Regimento da procissão. Pregoavam-se as horas a que os juízes e mordomos dos ofícios teriam os grupos e representações na Sé; deviam apresentá-los a todos às sete horas da manhã; as ruas estariam limpas e desobstruídas, ramos no chão e espadanas nas portas. Estas ordens, determinadas por provisões régias, tinham cumprimento rigoroso: ao escrivão e almotacés de Elvas, por exemplo, competia tomar contas aos hortelãos pelas cargas de espadanas transportadas para a vila na véspera da procissão. Os moradores tinham a obrigação de estender colchas nas janelas, e em Guimarãis compunham e ornavam as «casas e janelas com armações decentes», segundo Provisão régia de 4 de Março de 1732. Acendiam luminárias.

Em Lisboa fala Fr. Nicolau de Oliveira no *Livro das Grandezas de Lisboa* (1), de «môças que vendem boninas em todo o ano à porta da Misericórdia, e em outras partes da Cidade». A Câmara escolhia uma de entre elas para compor as capelas e os ramilhetes empregados nas procissões, festas de igreja, etc. Chamavam-lhe a *capeleira da cidade.* (2).

---

(1) Fr. Nic. de Oliveira, *Livro das Grandezas de Lisboa,* 1804, pág 181.

(2) Freire de Oliveira, *Elementos para a Historia do Municipio de Lisboa,* vol. IV, pág. 587. Luiz Pastor de Macedo, *O antigo Terreiro do Trigo,* Lisboa, 1932, págs. 13-14.

O terremoto de 1755 destruiu a Patriarcal. Em 1756 realizou-se a procissão do Corpo-de-Deus, saindo da provisória Basílica Patriarcal(1), armada no sítio das obras do Conde de Tarouca, no alto da Cotovia, onde o Conde principiara a edificar um palácio. Por onde seguiria a procissão, se o antigo itinerário não podia ser aproveitado? O sítio era êrmo. Traçaram na vertente, que desce da actual Praça do Rio-de-Janeiro, antigamente Jardim do Príncipe Real(2) para o vale de S. Bento, o caminho da procissão; roçaram o mato, disposeram o chão, e a festa efectuou-se. O caminho transformou-se depois na Rua da Procissão, que, segundo o informador de Júlio de Castilho, teve nome completo e evidente de «Rua da Procissão do Corpo de Deus»(3).

Mas a procissão do Corpo-de-Deus não formava a única parte da festa. Havia festas de véspera e outras festas no mesmo dia da procissão.

Na véspera dava a Câmara o espectáculo dos ensaios gerais dos diferentes grupos colaboradores. O «Titulo» de Coimbra determina que as regateiras e as vendedeiras de fruta e as de pescado formem as duas *pelas,* volantes na procissão, e saiam «com ellas à vespora do Corpo de Deus à tarde» e «no dia tambem ha tarde». Em Castelo-

---

(1) Mgr. Carlos Pery de Linde celebrou as ceremónias da bênção do dia 16 de Junho de 1756, depois de aprovação do Marquês de Pombal sôbre a transferência, a 18 de Maio. Foi concluída a igreja nova em 8 de Maio de 1857.

(2) «Patriarcal Queimada» se chamou ao sítio genèricamente, depois que a nova basílica, terminada em 1757, ardeu criminosamente em 10 de Maio de 1769.

(3) Júlio de Castilho, *A Ribeira de Lisboa,* Lisboa, 1893, pág. 421,

-Branco, o «Rol» obrigava a ensaios na véspera; e nessa ocasião permitia que o rapazio assobiasse à-vontade a serpe e o touro, e que os diabos fôssem apedrejados, grave ameaça e dano para os ferreiros mascarados.

As danças e folias, figurantes no desfile, bailavam em lugares determinados, no dia da festa. A *mourisca* dos sapateiros, «em que vam moças onestas», era organizada em Santa Clara, pelo Regimento de Coimbra. Não se depreenderá por comparação que exibiriam a dança no bairro, fora da procissão? Tudo faz crer que sim. As «tourinhas» haviam de servir só na procissão? Como êste grupo fá-lo-iam outros. O de Santa Clara mais que nenhum por localizado e bem definido.

Em Elvas, havia touros na véspera de *Corpus*. Noutros lugares havia-os também, não prejudicando porém a tourada de obrigação no dia da festa. Em Guimarãis, os touros eram fornecidos pelos marchantes, que lhes serravam as pontas; os moradores das freguesias rurais vinham à vila, por obrigação estatuída, guardar as cancelas da praça em que corriam touros. Em Castelo-Branco, os magarefes dos açougues levavam à rua um touro antes da procissão e pelas ruas dela, amarrado com cordas; pegavam homens nas pontas das cordas, e outros levavam aguilhadas para tanger o animal.

Representavam autos em Guimarãis, organizavam outeiros em Elvas, repetiam as danças por tôda a parte. Muitas dessas danças entravam nas outras procissões, e, à-fôrça-de tantas vezes repetidas, passaram as festas e ficaram elas. A «dança do Rei David» em Braga deixou de pertencer a qualquer procissão, e saía depois com as festas do S. João. As «fogueiras» de Coimbra pelas festas de Junho até as da Rainha Santa, em Julho, po-

dem ter relação com grupos de bailados e descantes, que de datas antigas e em dias de festejo oficial espalhassem festa na cidade. ¿Que diferença essencial entre o rancho gentil das tricaninhas de hoje e a «mourisca» de 1517 em Santa Clara?

Em Elvas, no meado do século XVII, os sapateiros e os taberneiros davam os «tres Reis magros», o «Rei magro negro», e os outros «Reis magros a cavalo como he custume» (1).

A Câmara de Mação, reünida em sessão de 27 de Junho de 1707, deliberou que «todas as padeiras e taberneiros, e mais oficiaes, todos deem suas dançadeiras para assistirem à procissão do Corpo de Deus» (2). Ficou até hoje a fama da «Invenção dos Corcovados». Eram mais numerosas as danças e folias de Guimarãis: a «dos instrumentos» pelos mercadores de panos, composta de oito rebecas, duas violas e duas harpas; a «das ciganas», pelos ourives, e tosadores, mais tarde apenas pelos tosadores; a «dos linheiros» com dezasseis figuras e música; a «das pescadeiras», com dez figuras e dois tangedores, etc. Em Castelo-Branco multiplicavam-se as «mouriscas» na procissão do Corpo-de-Deus, segundo o «Rol»; os oleiros, os mulateiros e burriqueiros, os sombreireiros, davam grupos dêsse teor.

Também devemos considerar derivação destas cerimónias aparatosas, com significação profana mas de objectivo religioso, o cortejo real do «Império do Espírito Santo». Festas litúrgicas, cortejo de figurantes simbólicos,

---

(1) *Livro das Vereações do Senado da Câmara de Elvas*, 1652, fl. 34. Cfr. Tomaz Pires, in *Revista Lusitana*, VIII, 267.

(2) Francisco Serrano, *Elementos Históricos e Etnográficos de Mação*, 1935, pág. 31.

distribuïção de alimentos aos pobres e aos encarcerados (cfr. a «fogaça» das padeiras de Coimbra, para os presos, na procissão de Corpo-de-Deus, do «Titulo»), em tudo o «Império» conservou carácter comum. Note-se que vulgarmente se deu o nome de «império» ao conjunto figurado das personagens de um bando com sua música. O «Império do Rei David» era a dança do Rei David em Guimarãis, formada pelos sirgueiros, com o rei e a côrte, para cuja grandeza contribuíam os vinhateiros da vila e têrmo, pagando um vintem por ano, e com a colaboração de pasteleiros e sombreireiros, que dariam dois rapazes para bailarem com o rei. «Império de Maria Garcia» chamavam em Guimarãis a uma folia dos hortelãos, com dança e música; entrava na procissão de Corpo-de-Deus e nas outras. O «Imperador do Espírito Santo» em Eiras ou «Imperador de Eiras», cêrca de Coimbra, teve sua voga até 1832; o cortejo do improvisado soberano conservava o estilo antigo: o imperador com os pagens, a câmara, a nobreza, bandeira à frente, música, desfilava nas ruas; cruz alçada entre duas tochas; a ceremónia da entrega da coroa e da espada, impostas pelo páraco da freguesia, que o esperava no arco da capela-mor da matriz.

Em Monção, entravam no desfile do Corpo-de-Deus o «boi-bento», barrosão corpolento e dos chavelhos mais pomposos, o «carro das ervas» ornamentado de ramagens e cheio de rapazes a cantar, a imagem de S. Jorge, a de S. Cristóvão sôbre andor levado pelos pescadores, e a Cóca. Na procissão actual não aparecem êsses símbolos, mais ou menos pagãos. Nem por isso falta a Cóca nas ruas da vila. No dia da festa, o monstro acomete o S. Jorge, que se defende do alto do cavalo a ponta de lança, até a Cóca ficar vencida por terra, ao fim do combate emocionante, entre

a grita aguda de vaias e injúrias. Aí está outro espectáculo derivado das velhas festas concelhias, ainda a elas ligado, e que o estará sempre talvez, por causa da Cóca, relacionados todos entre si e com ela (1).

LUIZ CHAVES

(1) A bibliografia, concernente a festas dêste carácter em Coimbra, tem já hoje grande pêso e medida. Tentar constituí-la agora, daria demasiada extensão a estas notas—não mais que notas para trabalho entre mãos.

DO MESTRE... (1)

O bom e santo vèlhinho, dr. Augusto Mendes Simões de Castro, foi uma das mentalidades mais raras da sua época e um dos espíritos fulgurantes da nossa terra.

Recordo-o com profunda emoção, aconchegando à minha sensibilidade interior o carinho paternal da sua memória, como uma fonte serena de inspiração e de exemplo construtivo. A sua alma de oiro fino tinha as plasticidades maravilhosas dos eleitos, tôda ela ardendo em vibrações de afectividade e de beleza. Pode dizer-se dêle, que formou da vida uma concepção heróica e terrena, justo e bom como um apóstolo. Inteligência posta ao serviço de uma causa nobre, soube dar à sua individualidade um cunho inconfundivel, imprimindo a tôdas as suas obras aquela elegância e aquêle aprumo dos grandes iluminados...

Era dos que pertenciam à velha guarda, daqueles que ainda honram o país em que nasceram, espalhando às mãos cheias jóias preciosas do seu talento, numa esplêndida mocidade de pensador e de artista.

Dentro duma biblioteca, tornava-se extraordinário e grande, como ninguem. Subiam-lhe aos olhos fulgurações estranhas, as suas mãos espirituais ardiam em nervosismos de impaciência, e os livros falavam-lhe, rasgando os misté-

---

(1) Vide nota da pág. 1 do vol. 87.

rios do tempo, dando-lhe os seus segredos como a um irmão...

Assisti muitas vezes a êsse milagre singular, surpreso de admiração profunda, quando êle, alegre como uma criança, nos ensinava a todos. A Coimbra antiga conhecia-a êle de cor, adivinhava tôdas as manifestações de arte, compreendendo o verbo das pedras carcomidas e o perfume sentimental das coisas mortas. Português de lei, a sua erudição preciosa nada tinha de exteriorização e de superficialidade, tôda ela era modelada na mais sólida arquitectura. Desapareceu com êle um autêntico valor da velha grei, relíquia dificilmente substituível neste meio de nulidades e de cabotinos.

O Dr. Augusto Mendes Simões de Castro, porque foi Alguém, merece a homenagem sentida do nosso coração, certo é que não encontraremos quem possa igualá-lo, tão amesquinhada e tão servil se fêz a maioria dos homens nesta hora de materialismo torpe e de abdicações sem limites...

UMBERTO ARAÚJO

¿PORQUE NÃO SE FABRICAM ADUBOS AZOTADOS EM PORTUGAL?(1)

Suponhamos que os gases, à temperatura de 550° e à pressão de 500 atm., saem do catalisador com 23 % de amoníaco mas que dêstes 23 % apenas 18 % são liquefeitos no condensador. Restam, portanto, nos gases que saem do condensador, 5 % de amoníaco. Este resultado obtém-se com a maior facilidade regulando a passagem da água fria através da massa de gás no condensador.

Suponhamos agora que dentro do tubo catalisador a temperatura subiu a 750° em conseqüência da natureza fortemente exotérmica da reacção. Mas a 750° e a 500 atm. a percentagem de amoníaco em equilíbrio é apenas de 8 %. Como existem nos gases já 5 % de NH^3, para atingir o equilíbrio apenas se formarão mais 2 a 3 %, a produção de calor será menor e a temperatura do tubo baixará. De maneira que por uma regular velocidade de circulação de água no condensador é possível estabilizar a temperatura da reacção catalítica em volta dos 500-550°.

Resultado que se pode exprimir numèricamente da seguinte forma:

---

(1) Cont. do n.° 3, vol. 89, pág. 296.

$$C_{550^\circ}=0{,}23 \qquad C_{750^\circ}=0{,}08 \qquad a=0{,}05$$

$$\frac{Q-Q'}{Q}=\frac{0{,}05}{0{,}23}=0{,}21 \qquad \frac{0{,}05}{0{,}08}=0{,}62$$

É claro que, como vimos no processo Claude, êste processo de regular a reacção só é compatível com as fortes percentagens de amoníaco.

Mais tarde, em 1922, a *Societá Italiana Ammoniaca Sintetica (S.I.A.S.)* instalou outra fábrica por êste processo em *Nera Montoro* adaptando as antigas fábricas de clorato de sódio da *Societá Idroelectrica di Villeneuve e di Borgofranco* e de alumínio da *Societá per l'Alluminio Italiano*. A parte em melhor estado daquelas fábricas era justamente a Central eléctrica que recebia e transformava a energia e era composta de três transformadores trifásicos, dos quais dois para fôrça motriz e um para iluminação, de dois grupos conversores com motores de 6 000 volts e dínamo de 2.500 amperes e 250 volts, e três grandes comutadores da General Electric Cy munidos dos respectivos transformadores a 6.000 volts, reostatos, etc.

A potência de cada comutadora é de 2.500 Kv. e a corrente contínua é produzida à tensão de 420 volts e à intensidade de 6.000 amperes. Duas destas comutadoras são utilizadas para alimentar e carregar as baterias de electrólise e a terceira conserva-se em reserva. A energia é fornecida pela estação de *Terni* da *Societá per l'Industria e l'Electricitá Terni Vickers Terni-Carburo*.

A sala de entrada é servida por uma ponte rolante de 20 toneladas.

Contígua a esta sala fica a sala dos electrolisadores

Fauser, de 75 metros de comprido por 14 de largura. Nela estão instaladas as duas primeiras baterias, composta cada uma de 160 elementos trabalhando a 6.000 amperes de intensidade.

O banho electrolítico é constituído por uma solução de hidrato de potássio a 27 % em pêso. Para esta solução foram empregadas cêrca de 220 toneladas de potassa cáustica 89/90.

As duas baterias têm uma capacidade de produção de 20 m³ de hidrogénio por 24 horas.

O oxigénio era a princípio lançado na atmosfera por falta de mercado. Actualmente é utilizado na gaseificação dos combustíveis e na combustão ulterior dêstes.

A energia produzida desta forma serve à produção de fôrça motriz e à destilação de água para os electrolisadores.

O hidrogénio é conduzido por tubos de aço do diâmetro de 300 mm e da espessura de 3mm munidos duma válvula auxiliar tipo *by-pass,* para um gasómetro de 3.000 m³ com um diâmetro de 23m e 7,m95 de altura (medidas interiores).

Os tubos de condução dos gases são suportados por pilares de cimento armado de 4,m50 de altura.

Do gasómetro de 3.000m³ o hidrogénio é conduzido ao aparelho de produção da mistura, no forno do qual se dá a combustão do ar numa atmosfera de hidrogénio.

O oxigénio combina-se com o hidrogénio, dando logo uma água sintética que é utilizada para a alimentação dos electrolisadores e o azote livre mistura-se com o hidrogénio em excesso na relação N^2+3H^2. A mistura é daí aspirada por bombas de circulação e enviada a um gasómetro de 1.000 m³ com um diâmetro interior de 16,m75 e uma altura interior de 5,m20.

O forno onde se dá a combustão funciona a uma pressão de regime de 10 kg. por cm.² e o vapor de água é utilizado num alambique Prache e Bouillon para fornecer água às baterias electrolíticas.

A bomba é movida por um motor de 25 H.P.

Do gasómetro de 1.000 m³ a mistura percorre uma conduta do diâmetro 300 mm e passa num contador Rotary, donde é conduzida aos aparelhos de síntese.

Estes aparelhos são para uma produção de 7,5 toneladas de amoníaco anidro por dia, instalados em dois locais separados e constituídos por dois grupos cada um, um dos quais de reserva.

No primeiro estão colocados dois compressores e duas bombas de circulação com os respectivos motores e o quadro de manobra para a circulação e no segundo os aparelhos para a síntese pròpriamente dita.

O primeiro mede uma superfície de $33^m \times 23^m$.

Os dois compressores são de 6 fases e aspiram cada um 1.000 m³ efectivos por hora da mistura e comprimem-na à pressão de 750 kg/cm². As pressões intermédias das seis fases são respectivamente de 2-8-27-85-240-720 kg cm².

Os compressores são do tipo horizontal, formados de dois grupos de cilindros, com eixo único e volante central. O curso-comum dos êmbolos-baioneta é de 450mm. O número de rotações por minuto é de 140. A potência absorvida é de 450 H.P. O volante tem 3,m60 de diâmetro. Os motores eléctricos são ligados por uma transmissão formada de 10 cabos vegetais de 40mm de largura cada.

Os compressores para as primeiras 5 fases foram construídos na indústria italiana e o sexto foi projectado pela Ammonia Casale Co.

Os dois motores de 450 H.P. funcionam sob 6.000 volts.

As bombas de circulação são do tipo horizontal, de cilindro único a duplo efeito, a fôrça absorvida é de 45 H.P.

O segundo estabelecimento, para os aparelhos de síntese, é de cimento armado em dois andares com a superfície de $18^m \times 8^m$ e de 20^m de altura acima do nível do solo. Êste edifício é servido por uma ponte rolante de 20 T. e movido elèctricamente.

Os dois grupos independentes de aparelhos de síntese estão reünidos no mesmo edifício e são constituídos por um depurador, um catalisador, um condensador, um recuperador a alta pressão, dois recipientes a baixa pressão e respectiva tubagem. Tôda esta aparelhagem foi projectada pela Ammonia Casale Co.

O catalisador usado pela Casale é ferro vulgar purificado pela oxidação intensa ao mesmo tempo que se lhe adicionou uma série de óxidos alcalinos e alcalino-terrosos numa percentagem total nunca inferior a 10 %. Na verdade constatou-se que a eficácia do catalisador aumentava com a presença destes óxidos e por outro lado sucede que quanto mais elevada é a temperatura e mais forte a oxidação mais intensamente estes óxidos se impregnam na massa do ferro.

A mistura comprimida a 750 atm., mediante manobra do quadro de comando das válvulas, passa ao depurador no qual se liberta do óleo e de outras eventuais impurezas, dali é conduzida ao tubo catalítico, depois ao condensador e emfim ao recuperador a alta pressão no qual se deposita o amoníaco condensado, emquanto que a parte no estado de vapor, assim como a mistura não combinada, é aspira-

da por uma bomba de circulação, volta ao depurador e retoma o ciclo precedente.

O depurador tem cêrca de 4^m de altura e $0,^m50$ de diâmetro; o tubo catalítico tem cêrca de 8^m de altura e $0,^m50$ de diâmetro externo.

O amoníaco anidro recolhido nos reservatórios a alta pressão passa aos de baixa pressão, em número de 6, de forma cilíndrica, verticais, da espessura de 25^{mm}, do diâmetro de $1^m,15$ e de 6^m de altura, à pressão de 45 atm. com a capacidade de 15 toneladas, o que permite recolher a produção de dois dias.

Nas instalações Casale em que o oxigénio da electrólise é completamente aproveitado, o esquema geral da instalação é o seguinte:

O hidrogénio obtido nas células electrolíticas é armazenado num gazómetro donde é aspirado e comprimido pelos compressores a 850 atmosferas. O oxigénio é, por sua vez, conduzido a um gasómetro donde é aspirado ao mesmo tempo que o ar por um aspirador. Esta mistura de oxigénio e ar, cuja composição varia conforme as circunstâncias, é adicionada de vapor de água e conduzida a outro gasogénio para a preparação do gás misto. O gás obtido por gaseificação do combustível é levado a um depurador e depois à caldeira, onde é queimado pela mistura ar-oxigénio. O vapor produzido na caldeira é empregado para a alimentação dum gerador electrotérmico de energia eléctrica que é utilizada na electrólise da água ou para quaisquer outros fins da instalação. A água de condensação obtida é aproveitada pelas células electrolíticas. Os gases que se escapam da caldeira depois de queimados são arrefecidos num condensador e aspirados por um aspirador para um gasómetro. Êstes gases contêm quási exclusiva-

mente azote e anídrido carbónico em proporções fáceis de regular através das operações precedentes de gaseificação e combustão. Se se empregou o oxigénio puro na gaseificação do combustível no gasogénio e uma mistura de ar e oxigénio na combustão dos gases na caldeira, obtém-se um gás com a composição do gás de água e regulando convenientemente a admissão do ar e do oxigénio necessários à combustão dêste gás na caldeira, consegue-se que a quantidade de azote seja precisamente a necessária à combinação futura com o hidrogénio. É esta mistura que entra no gasómetro, donde é aspirada e comprimida pelo compressor. Em seguida a mistura é arrefecida num arrefecedor. O anídrido carbónico líquido é recolhido num reservatório. O azote depurado mistura-se com o hidrogénio. A mistura azote-hidrogénio passa então por um depurador e dali é dirigida ao tubo catalítico.

Dos reservatórios principais o amoníaco é conduzido ao edifício da preparação da solução amoniacal e do sulfato de amónio.

A instalação para a preparação da solução amoniacal é constituída por 2 reservatórios cilíndricos horizontais, com paredes da espessura de 7 ^{mm}, do diâmetro externo de 1,^{m}50, do comprimento de 11,^{m}70 e da capacidade de 20^{m} cada um. Foram ensaiados à pressão de 7,5 atm. Na parte interior dêstes reservatórios e ao longo da generatriz superior corre um tubo perfurado no qual brota a água para a preparação da solução.

No fundo do reservatório existe outra tubagem de menor diâmetro também perfurada, mas de pequenos orifícios, donde se expande o amoníaco gasoso. As torneiras de comando, colocadas na parte superior do bojo, permitem a um só operário dirigir tôda a operação. Os dois reser-

vatórios são oportunamente ligados um ao outro por intermédio duma tubagem do diâmetro de 100^{mm}, na qual é intercalada uma pequena bomba centrífuga para agitar a solução e transvasá-la num outro recipiente. Êste recipiente é da altura de 4,^{m}10.

Para o fabrico do sulfato de amónio recebe a fábrica de Nera Montoro o ácido sulfúrico da fábrica de Montecatini. Para isso possui 13 reservatórios, dos quais 7 do diâmetro de 1,^{m}80 e de 5,^{m}50 de altura, com paredes da espessura de 25^{mm}.

A sua capacidade total é de 400 toneladas de ácido a 66° Bé.

A circulação do ácido é feita por ar comprimido por meio dum compressor Ingersoll.

O local dos reservatórios é servido por uma linha férrea por onde passam os vagões-cisternas.

O amoníaco destinado à produção do sulfato é conduzido aos saturadores Koppers, construídos de fôlhas de chumbo, onde borbulha num banho ácido a 25° Bé, dando imediatamente lugar à formação de finíssimos cristais de sulfato que se depositam sôbre o fundo cónico do saturador, donde, por meio dum injector de ar comprimido, são levados ao recipiente de decantação e enxugados centrifugamente.

Os saturadores foram inteiramente construídos em Nera Montoro.

A produção de sulfato é de 30 toneladas por dia.

O sulfato saído dos centrifugadores é armazenado em grandes depósitos construídos com pilares de cimento armado sobremontados por asnas de ferro e cobertura de telha vã. O transporte do sulfato centrifugado para o depósito faz-se por um Decauville sôbre-elevado e é ensacado por ele-

vadores ensacadores com pesagem automática capazes de ensacarem 10 toneladas por hora. Do elevador, a meio do transportador, um tapete rolante de sacos é enviado aos vagões.

Para o abastecimento dos compressores, da bomba de circulação do refrigerador do amoníaco e aparelhos diversos são necessários 60^{m3} de água por hora. Sucede, porém, que a água do estabelecimento, rica em cloreto de sódio e em anídrido carbónico, dá um resíduo sêco de 2 gramas por litro. E' portanto não só incrustante como corrosiva e as tubagens de ferro são ràpidamente postas fora do serviço.

E' necessário purificá-la.

Recorreu-se a grandes reservatórios de decantação e de concentração do cloreto.

Esta água é elevada por uma bomba centrífuga Sulzer para um reservatório de cimento armado da capacidade de 100^{m3}, à altura de 22^{m}. Para a hipótese de deficiência de água previu-se recorrer ao rio Nera e instalou-se para isso uma moto-bomba Brown-Boveri de 4 litros por segundo, com a fôrça de 30 H. P. aspirante premente de 50^{mm} e que envia á água a um depurador Lassen e Jort capaz de depurar 10^{m3} por hora.

A fábrica possui ainda um armazém dotado de materiais de reserva, depósito de óleo, oficina de soldadura autogénea, forja e uma instalação para recuperação e regeneração dos óleos minerais.

A' capacidade de produção de 7,5 toneladas de amoníaco por dia corresponde uma imobilização de capital de 1.240.000 liras ouro. A energia necessária é de 20.000 Kw-h por tonelada de azote fixado. A mão-d'obra é calculada à razão de 17 homens por tonelada de azote fixado e mais 20% para o pessoal superior.

I—Mão-d'obra

127,5 h. a 0,70 lira		89,25

II—Matérias primas

Óleo, catalisador, diversos.		45,00

III—Energia mecânica (0,025 L. o Kw-h)

a) Hidrogénio e azote: 19.000 x 6 . .	114.000 Kw-h	
b) Compressão	7.950	
c) Circulação	795	
d) Diversos.	1.235	
	123.980	3.099,50

IV—Conservação

6%		206,60

V—Despesas Gerais

10% despesas gerais	344,20	
5% matérias primas	4,50	348,70

VI—Amortização

5% sôbre os edifícios	19,70	
10% sôbre os aparelhos	305,60	325,30
A transportar . . .		4.114,35

Transporte	4.114,35
VII—Juros	
5%	172,20
	4.286,55

O preço de custo da tonelada de amoníaco corresponde, portanto, a liras 571,50. Como o preço da lira ouro e do franco ouro são equivalentes, podem-se comparar os preços dos processos Claude e Casale.

Como todos os processos, o de Casale tem beneficiado nos últimos anos de aperfeiçoamentos importantes.

Na parte relativa aos gases componentes azote e hidrogénio, o melhoramento consistiu na sua purificação pelo processo chamado da *prècatálise* que consiste em reacções exercidas por um catalisador especial sôbre os gases da mistura à pressão a que normalmente se realiza a síntese. Um método também muito usado consiste em fazer passar os gases através de amoníaco líquido.

Em matéria de catalisadores e embora fora do domínio público, sabe-se que os que hoje são usados dão rendimentos duplos daqueles que se empregavam há dez anos.

Mas a maior distinção entre as primeiras instalações Casale e as actuais, reside na substituïção da bomba de circulação por um ejector.

Para que um ejector possa funcionar em substituïção da bomba de circulação, é necessário que a mistura dos gases saia do compressor com um excesso de 20-30 atm. sôbre a pressão do circuito. A-pesar-dêste excesso de pressão, há sôbre o processo por bomba uma economia de energia. As vantagens dêste aparelho são inúmeras. É, em primeiro lugar, de natureza estática; em segundo, não ne-

cessita de pessoal de manobra; em terceiro, evita o arrastamento de lubrificantes que sujam o gás; em quarto, evita perdas de gás e, finalmente, é de custo menor.

Tôdas as modernas instalações utilizam êste aparelho e muitas das antigas têm-se transformado substituindo a bomba pelo ejector.

A auto-regulação da temperatura da reacção pela introdução de uma certa percentagem de amoníaco era nas montagens munidas de bomba de circulação assegurada pela existência duma válvula tipo *by-pass*. Esta válvula tem por fim estabelecer uma derivação na tubagem que conduz ao aparelho da síntese e assim, conforme se deseja, aumenta ou diminui a quantidade dos gases que são enviados pela bomba de circulação ao tubo de catálise. Nas montagens modernas, munidas de ejector, o *by-pass* é substituído por uma agulha de regulação de que é munido o próprio ejector. Esta agulha serve então para fazer variar a diferença de pressão entre os gases que vêm do compressor e os existentes no circuito da síntese. Desta maneira, quanto maior é a diferença de pressão, maior é a velocidade de passagem através do tubo de síntese. A pressão dos gases reünidos no compressor regula, portanto, não só o ejector como também a síntese. Outro aperfeiçoamento recente consiste na descarga contínua do amoníaco produzido por meio duma regulação de válvulas que evita tôda e qualquer variação de pressão no circuito.

A filtragem para a separação de lubrificantes arrastados para a mistura gasosa é outra modificação que tem dado resultados esplêndidos. Pôde-se por êste meio obter rendimentos de 98,7%.

A figura 2 mostra um esquema das mais recentes instalações Casale com ejector.

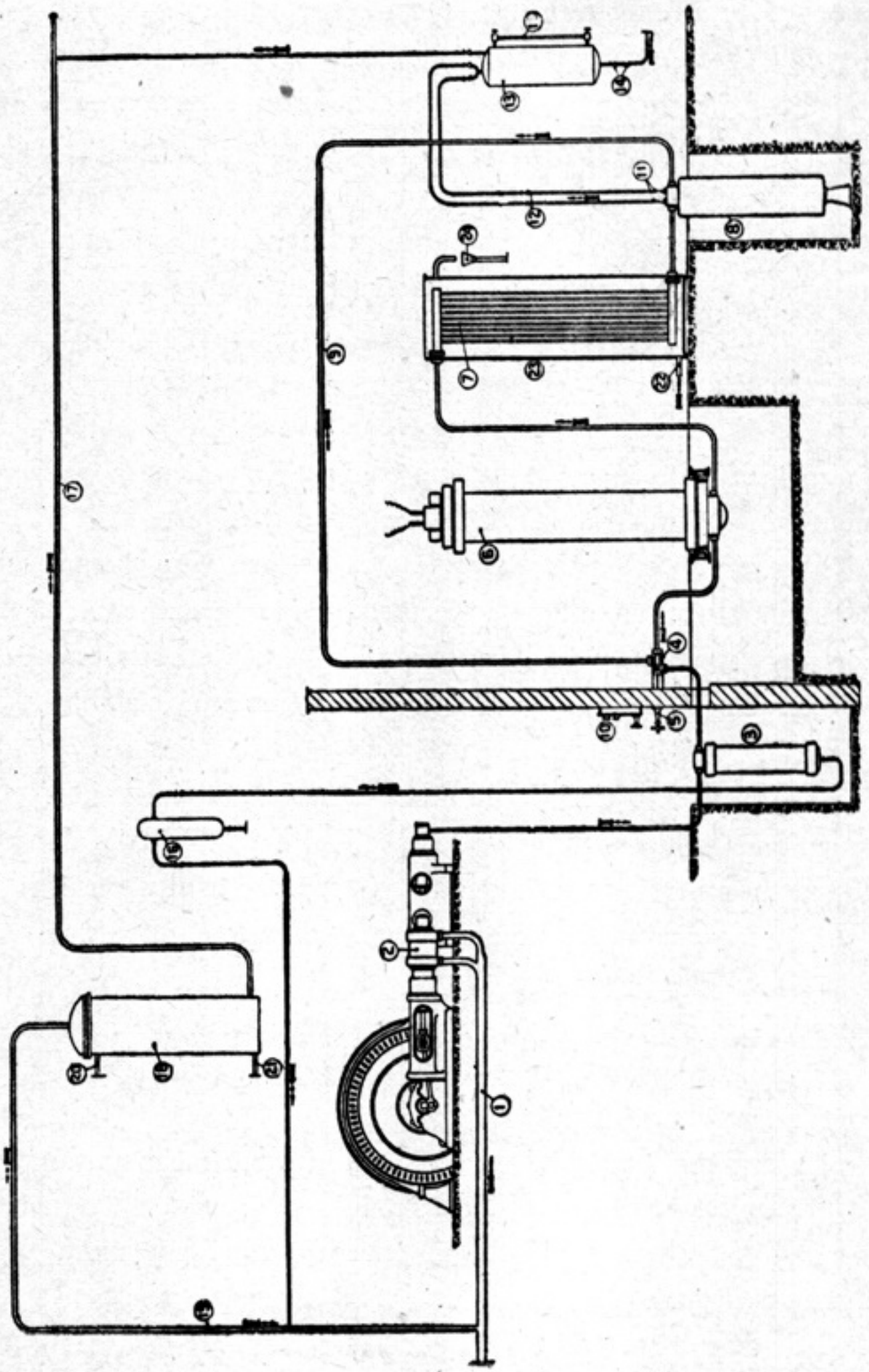


Fig. 2
ESQUEMA DUMA RECENTE INSTALAÇÃO CASALE PARA A SÍNTESE DO AMONÍACO

A mistura é aspirada em (1) a baixa pressão e comprimida em (2) a 850 atm. Em (3) está colocado um depurador que retém todo o óleo. Dali passa ao ejector colocado em (4) e através da tubagem dêste entra no circuito de síntese arrastando a mistura já existente no circuito constituída por $N^2+3H^2+xNH^3$ e que entra no ejector pelo tubo (9). Em (6) está o tubo catalítico, em (7) o refrigerante de água e em (8) o reservatório a alta pressão do amoníaco líquido. A pressão dêste reservatório é suficiente para fazer passar o amoníaco, através dos tubos de descarga (11) e das vávulas redutoras de pressão (12), ao reservatório de baixa pressão (13).

A pressão do amoníaco neste reservatório corresponde a uma pressão levemente superior à tensão do NH^3 líquido à temperatura normal, isto é 15-20 atm.

Finalmente o ejector teve a vantagem de concentrar nas últimas instalações a aparelhagem da síntese num tubo único.

A figura 3 mostra êste *tubo único* composto de 5 tubos concêntricos. A disposição é semelhante à dos tubos de catálise Casale ordinários mas contém na parte inferior um ejector. Os gases vindos do compressor arrastam, como no esquema da figura 2, a mistura de gases já existentes no circuito e passam através do espaço anular (2) onde permutam de calor com os gases que em sentido inverso percorrem o espaço (1). Depois percorrem o espaço anular (3) permutando o calor com os gases que percorrem o espaço anular (4). Dali passam ao espaço cilíndrico central e em seguida entram na câmara de catálise (5) donde saem para percorrer os espaços anulares (4) e (1). Neste espaço (1) existe um refrigerante que separa o amoníaco líquido que se deposita na parte inferior do tubo único e donde é extraído pelo tubo (7).

O *tubo único* concentra portanto em si o tubo catalítico vulgar, o refrigerador e o reservatório de alta pressão.

Vimos que o processo Casale utilizava o azote do ar por três maneiras diferentes:

a) distilação do ar líquido.

b) combustão do hidrogénio no ar.

c) processo complexo aproveitando o oxigénio residuário dos electrolisadores.

Por sua vez o hidrogénio podia provir da água por electrólise quando o preço da energia permitisse recorrer a essa origem. Mas o processo Casale, tendo evidentes vantagens sôbre variados aspectos, foi obrigado a ter, em cada país, de se subordinar às condições mais económicas da produção do hidrogénio que nas regiões de indústria mineira ou metalúrgica impunha o aproveitamento dos gases dos fornos

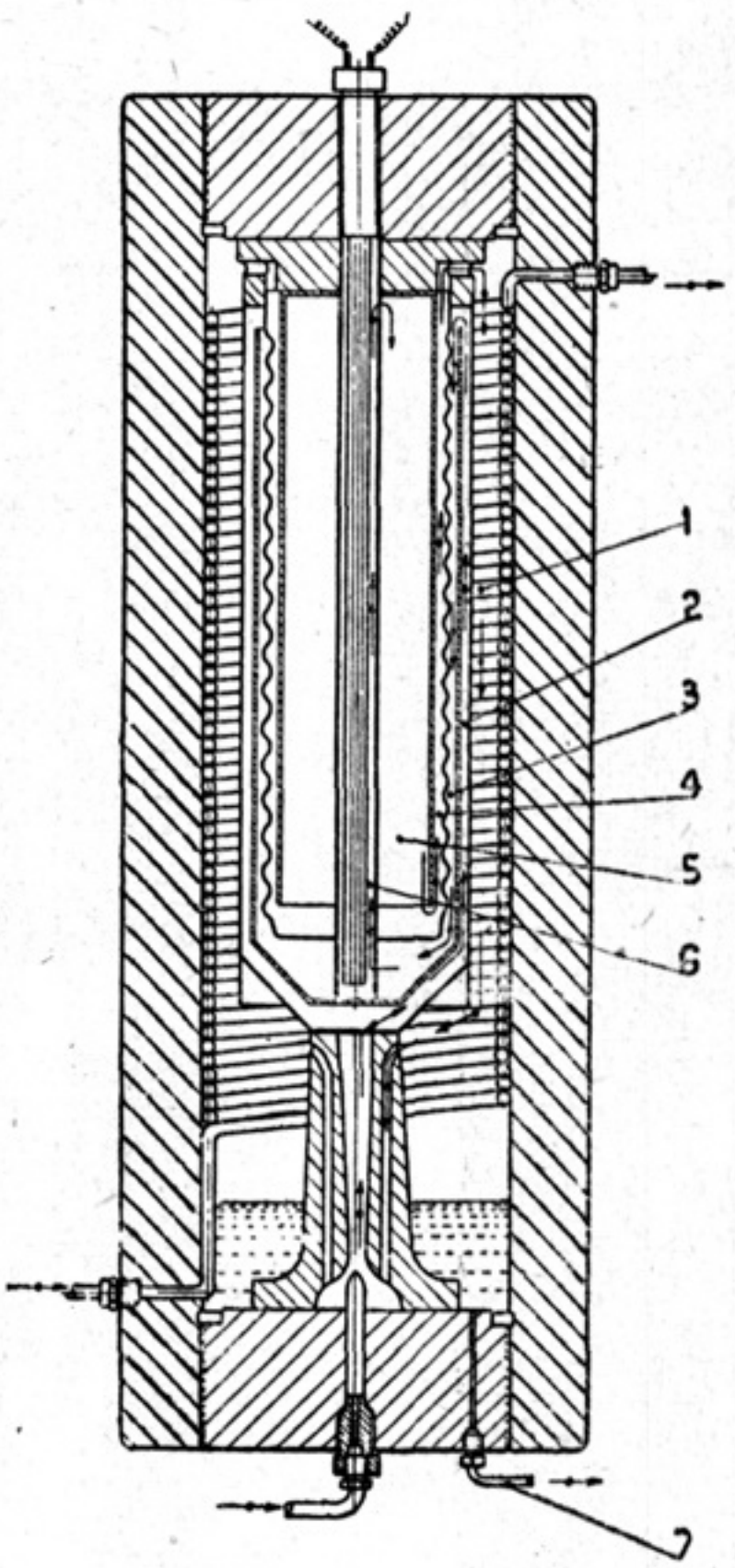


Fig. 3
O MODERNO «TUBO ÚNICO» CASALE

de coque, como sucede com o processo Claude, ou ainda a redução da água pelo ferro ou pelo emprêgo de gasogénios especiais.

Assim se compreende a grande expansão do processo Casale, hoje instalado, pelo menos, nas seguintes fábricas

Países	Firmas	Localidade	Toneladas de NH^3 anidro por dia
ALEMANHA	Ruhrchemie A. G.	Oberhausen	150
BÉLGICA	Union Chimique	Ostende	56
»	Société Carbochimique	Tertre	120
»	Société Fabrication Engrais Azotés SAFEA	La Louvière	60
»	Etablissements Kuhlmann	Selzaete	24
CANADÁ	Canadian Industries Ltd	Sandwich	8
ESPANHA	Energia & Industrias Aragonesas S. A.	Sabiñanigo	15
EST. UNIDOS	E. I. Dupont de Nemours & Cie	Belle	106
FRANÇA	Compagnie d'Alais, Froges et Camargue	St-Auban	12
»	Société des Mines de Dourges	Hénin Liétard	15
»	Société des Mines de Lens	Pont à Vendin	30
»	Compagnie des Mines de Vicoigne Nœux & Drocourt	Hénin Liétard	15
»	Compagnie des Produits Chimiques Anzin Kuhlmann	Anzin	32
»	Société Houillière de Sarre & Moselle	Carling	16
»	Société des Phosphates Tunisiens	Soulon	48
»	Gouvernement Français	Toulouse	180
»	Compagnie des Produits Chimiques Marles Kuhlmann	Chocques	24
»	Société des Produits Azotés	Lannemezan	5
»	Compagnie de Roche la Molière	Firminy	24
ITÁLIA	Soc. Italiana Ricerche Industriali (SIRI)	Terni	10
»	TERNI Soc. per l'Industria e l'Elettricità	Nera Montoro	47
JAPÃO	Nippon Chisso Hiryo K. K.	Nobeocka	62
»	Nippon Chisso Hiryo K. K.	Minamata	100
»	Nippon Chisso Hiryo K. K.	Konan	480
RÚSSIA	Gouvernement U. R. S. S.	Dzerjinsk	48
SUÍÇA	Lonza Usines Electriques et Chimiques	Viège	23
YUGO-ESLAV.	Société La Dalmatienne	Dugirat	72
		Total	1.782

CAPÍTULO V

PROCESSO FAUSER

O processo do engenheiro Giacomo Fauser foi instalado pela primeira vez em Novara, perto de Milão, pela *Societá Elettrochimica Novarese.*

O engenheiro Fauser é sobretudo conhecido pelos seus notáveis estudos sôbre as células electrolíticas que hoje têm o seu nome. E foram, na realidade, os grandes aperfeiçoamentos introduzidos por êle nos electrolisadores que permitiram à indústria do amoníaco sintético tomar, em Itália, um aspecto próprio.

Duma maneira geral, e como veremos adiante mais em detalhe, o emprêgo da energia eléctrica é limitado na indústria pela concorrência eficaz que lhe antepõe o combustível negro. Sucede ainda que certas indústrias electroquímicas exigem a energia permanente, mesmo nas épocas e sobretudo nas horas de mais consumo pela rêde de iluminação, que, como se sabe, paga o Kw-h por um preço incompatível com a indústria electroquímica. Ora as células Fauser são duma tal plasticidade que permitem efectuar a electrólise da água a variados regimes e, por outro lado, a indústria do amoníaco sintético, desde que possua grandes gasómetros para armazenar o hidrogénio, pode dispensar o fornecimento contínuo da energia, isto é, pode consumir

esta apenas quando as centrais eléctricas não têm para a sua energia nenhum outro consumidor. Foi baseado nestes factos que G. Fauser criou um processo de síntese do amoníaco.

Num congresso realizado em Milão, em 1924, Fauser insurgia-se contra a rígida exigência, dos partidários do hidrogénio de origem térmica, de quererem estabelecer que o hidrogénio electrolítico só é utilizável na indústria do amoníaco quando o custo do Kw-h hidráulico é um sexto do preço de 1 kg. de coque. Isto, baseado no facto de serem necessários 6 Kw-h para produzir um metro cúbico de hidrogénio electrolítico que a Badische obtinha pelo seu processo térmico com 1 kg. de coque.

Na verdade não é difícil de refutar êste raciocínio num país que não possua combustíveis negros e que todavia seja abundante em centrais hidro-eléctricas, que é o caso da Itália.

¿Pois não é certo que o fabrico do hidrogénio pelo processo electrolítico é de instalação mais económica que o da Badische Anilin? ¿E não sucede o mesmo quanto à simplicidade das instalações? ¿E a pureza do hidrogénio electrolítico sem a existência do terrível óxido de carbono envenenador dos catalisadores? ¿E a reduzida mão-d'obra do processo electrolítico?

Tudo isto são vantagens que se cifram, no fim, em valores tangíveis.

Por sua vez, as mais recentes células electrolíticas Fauser são caracterizadas pela circulação intensa do electrólito, que permite o emprêgo de fortes densidades de corrente de maneira a aumentar, em igualdade de pêso e de volume, a potência do electrolisador. A própria circulação do electrólito é obtida pelos gases que se produzem e

as células são estudadas de maneira a oferecer a mínima resistência à passagem da corrente eléctrica.

As células Fauser, hoje estandardizadas, têm as seguintes características: 1,^{m}10 de comprimento; 0,^{m}76 de largura; 1,^{m}26 de altura; 700 kg. de pêso; e são capazes de absorver 14.000 amperes com uma diferença de potencial de 2,5 volts e de produzir 1^{m3} de H com 6 Kw-h.

Além das características indicadas, as células Fauser possuem a particularidade de impedir a formação de mistura detonante por meio dum duplo diafragma.

O envólucro exterior da célula é que serve de catodo. Apenas o fundo é protegido por uma substância isoladora.

Os electrodos são constituídos por peças de fôlha de ferro montadas como as persianas das janelas e envolvidas pelos diafragmas de tecido de amianto. A forma tubular dos electrodos é estabelecida de maneira que os gases têm tendência a penetrar no conjunto das lâminas-persianas de cada electrodo. Além disso, dentro de cada electrodo existem intervaladas umas campânulas que canalizam as bôlhas de gás e as conduzem para os tubos de evacuação. Evita-se assim a concentração do gás no líquido. As campânulas superiores dos electrodos são revestidas duma substância isoladora. Os electrodos estão colocados paralelamente uns aos outros e alternando os positivos com os negativos.

(Continua)

MANUEL GASPAR DE BARROS

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração do Instituto, os seguintes:

O Infante D. Henrique (1894)—Número comemorativo do 5.° centenário do Infante D. Henrique. Com a colaboração de J. M. Rodrigues, A. J. Teixeira, Sousa Viterbo, Brito Rebêlo, J. M. Teixeira de Carvalho..... 12$00

Fernão de Magalhães—Número comemorativo do 4.° centenário de Fernão de Magalhães. Com a colaboração de D. José Manoel de Noronha, Dr. Alves dos Santos, Dr. Oliveira Guimarãis, Dr. Costa Lobo, F. Brederode, Henrique Lopes de Mendonça, Ernesto de Vasconcelos, Dr. Fortunato de Almeida (1921)..... 10$00

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano sobre a Natureza das Cousas, vertidos no verso solto portuguez, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Catálogo dos objectos existentes no Museu de Archeologia do Instituto de Coimbra. A cargo da Direcção de Archeologia do mesmo Instituto (1873-1877) ..... 6$00

Idem—Suplemento 1.° (1877-1883) .... 4$50

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Noticia sôbre uma série de crâneos da Ilha de Timor existente no Museu da Universidade, pelo Dr. J. G. de Barros e Cunha. Coimbra, Imp. da Universidade, 1895..... 5$00

Memória histórica e critica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos de optica, pelo sócio Rodrigo Ribeiro de Sousa Pinto. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 3$00

Apontamentos biographicos sobre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 .... 3$00

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação mensal do *Instituto de Coimbra*, sociedade científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O *Instituto* põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação, rosto e capa próprios serão de conta dos autores.

ASSINATURAS

Série de cinco números.....	25$00
Número avulso.....	10$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto*, Arco do Bispo, n.º 1—Coimbra—Portugal.

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

(PUBLICAÇÃO SUBSIDIADA PELA JUNTA DE EDUCAÇÃO NACIONAL)

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
ARCO DO BISPO, N.º 1—COIMBRA

VOLUME 89.º



NÚMERO 5

FIGUEIRA DA FOZ
TIPOGRAFIA POPULAR
1935

SÓCIO BENEMÉRITO

Marquês de Faria.

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B.—Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. G. I., *Vice-Presidente*.—Dr. António Baião, D. A. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C.—Prof. F. M. da Costa Lôbo, da U. C., D. O. A., *Presidente*.—Prof. Elísio de Moura, da U. C.—Prof. Eugénio de Castro, da U. C.—Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T.—Prof. Fezas Vital, da U. C.—Prof. Francisco Corrêa, D. I. S. C.—Almirante C. V. Gago Coutinho.—Dr. Jaime Cortesão.--Prof. Joaquim de Carvalho, da U. C., *Secretário Geral*.—Prof. Mendes Corrêa, da U. P.—Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C.—Prof. Paulo Merêa, da U. L.—Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L.—Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C.—Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L.—Prof. Ricardo Jorge, da U. L.—Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A.—Prof; H. Teixeira Bastos, da U. C.

SUMÁRIO

Considerações sôbre as curvas de neutralização dos ácidos e bases, por Ruy Couceiro da Costa 393

Novos subsidios para a biografia de Camões, por J. Pinto Loureiro 410

¿Porque não se fabricam adubos azotados em Portugal?, por Manuel Gaspar de Barros 438

Ibsen e Grieg, por Maria Josefina Pires da Bandeira de Vasconcelos Abreu Andersen. 453

Cataluña y Portugal—Notas bibliograficas (Siglo XVII), por Carlos E. Mascareñas 481

Coimbra de Amores—Gran Desvairo, por Campos de Figueiredo 486

CONSIDERAÇÕES SÔBRE AS CURVAS DE NEUTRALIZAÇÃO DOS ÁCIDOS E BASES

As curvas de neutralização, de muitos ácidos e bases são bem conhecidas, mas, que saibamos, a sua forma ainda não foi, com rigor, teòricamente prevista. É êste o fim do nosso trabalho.

Deduziremos, em primeiro lugar, a forma da curva de neutralização dum ácido forte por uma base forte, supondo estes completamente dissociados.

Suponhamos que, a um volume V duma solução dum ácido forte, juntamos um volume duma base forte tal que, se não houvesse reacções posteriores, a concentração do hidroxilião do líquido aumentasse de db. Seja x a concentração molar do hidrogenião, e y a concentração molar do hidroxilião; temos:

$$x \cdot y = K_a \qquad (1)$$

Quando a concentração do hidroxilião aumenta momentâneamente de db, o líquido evoluciona para o equilíbrio; temos:

$$-\frac{dx}{x} + \frac{db - dy}{y} = o \qquad (2)$$

e, como

$$dx = dy$$

vem:

$$\frac{dx}{xdb} = \frac{1}{x+y}$$

ou

$$\frac{dP_H}{db} = \frac{1}{x+y} \qquad (3)$$

Atendendo a (1) vemos que a soma $x+y$ tem um mínimo para $x = y = \sqrt{K_a}$, e, portanto (3) terá um máximo. Está assim explicado o ponto de inflexão da curva de neutralização dos ácidos e bases fortes, no ponto neutro. Este ponto coincide com o ponto de equivalência, pois, neste ponto, a concentração do ião positivo do ácido deve ser igual à concentração do ião negativo da base.

Quando o ácido é fraco, e titulamos com uma base forte, temos ainda as expressões (1) e (2); como o ácido tem moléculas não dissociadas, temos mais:

$$\frac{x \cdot [A^-]}{[HA]} = K \qquad (4)$$

e também:

$$\frac{dx}{x} + \frac{da}{[A^-]} + \frac{da}{[HA]} = 0 \qquad da = \text{diminuïção de } [A^-]$$

Designando por K_1 a concentração total do ácido, soma $[HA] + [A^-]$, temos:

$$\frac{dx}{x} + \frac{da}{[A^-]} + \frac{da}{K_1 - [A^-]} = 0 \qquad (5)$$

A lei da neutralidade exige que:

$$dy + da = dx$$

Atendendo a (5), deduz-se que:

$$\frac{da}{dx} = - \frac{1}{x\left[\frac{1}{[A^-]} + \frac{1}{K_1 - [A^-]}\right]}$$

Portanto:

$$dy = \left[1 + \frac{1}{x\left[\frac{1}{[A^-]} + \frac{1}{K_1 - [A^-]}\right]}\right] dx$$

Substituindo, em (2), dy pelo seu valor, deduz-se:

$$\frac{dP_H}{db} = \frac{1}{x + y + \frac{1}{[A^-]} + \frac{1}{K_1 - [A^-]}}$$

Tirando de (4) o valor de $[A^-]$, e substituindo na fórmula anterior, vem:

$$\frac{dP_H}{db} = \frac{1}{x + y + \frac{KK_1 x}{(K + x)^2}} \qquad (6)$$

Como o terceiro têrmo do denominador é sempre positivo, a presença dum ácido incompletamente dissociado faz diminuir o valor de $\frac{dP_H}{db}$. É o efeito tampão, que se mede pela expressão:

$$T = \frac{KK_1x}{(K+x)^2}$$

O efeito tampão é máximo para $x = K$, como se vê pelas derivadas:

$$\frac{dT}{dx} = KK_1 \frac{K-x}{(K+x)^3} \qquad (7)$$

e

$$\frac{d^2T}{dx^2} = -2KK_1 \frac{2K-x}{(K+x)^4} \qquad (8)$$

A primeira é nula para $K = x$ e a segunda é, para êsse valor de x, negativa.

Temos assim um resultado absolutamente de acôrdo com a experiência, pois já experimentalmente se havia verificado que o efeito tampão é máximo quando a concentração hidrogeniónica é vizinha da constante do ácido. Também, de acôrdo com a experiência, podemos prever que o efeito tampão é tanto mais notável quanto maior fôr a concentração total do ácido fraco, e quanto menor fôr a constante de dissociação.

Para prevermos a forma da curva de neutralização, temos de estudar a derivada do denominador de (6). Temos, representando-o por u:

$$u' = KK_1 \frac{K - x}{[K + x]^3} - \left[\frac{K_a}{x^2} - 1\right]$$

Os máximos e mínimos de (6) obtêm-se igualando esta expressão a zero e resolvendo a equação, mas um método gráfico também nos leva ao fim desejado.

Representaremos gràficamente a função $\frac{dT}{dx}$ e a função $\left(\frac{K_a}{x^2} - 1\right)$. Os pontos de intersecção das curvas dão-nos os máximos e mínimos de (6); quando a função $\frac{dT}{dx}$ passa, aumentando x, dum valor maior que $\left(\frac{K_a}{x^2} - 1\right)$ para um valor menor, temos um máximo, caso contrário, temos um mínimo. Na nossa representação gráfica, contaremos como positivo o sentido da direita para a esquerda, pois, quando percorrermos a curva da esquerda para a direita, os máximos e mínimos aparecerão pela ordem correspondente à curva de neutralização.

Para a representação gráfica de $\frac{dT}{dx}$, notemos que:

$$\left[\frac{dT}{dx}\right]_{x=K} = 0$$

e

$$\left[\frac{d^2T_n}{dx^2}\right]_{x=2} = 0$$

e

$$\left[\frac{d^3T}{dx^3}\right]_{x=3K} = 6KK_1 \frac{3K-x}{[K+x]^5} = 0$$

A curva $\frac{dT}{dx}$ tem um ponto de inflexão para $x=3K$, um mínimo para $x=2K$, e anula-se para $x=K$. Temos também:

$$\left[\frac{dT}{dx}\right]_{x=0} = \frac{K_1}{K}$$

e

$$\left[\frac{dT}{dx}\right]_{x=\infty} = 0$$

A forma da curva, para $K > \sqrt{K_a}$, está representada na fig. I, curva I. As curvas I e II cortam-se necessàriamente para um valor de $x > \sqrt{K_a}$, pois a ordenada de I é finita para $x=0$, e a ordenada de II é, neste ponto, infinita. A curva II representa a função $\frac{K_a}{x^2} - 1$. Para esta função, temos:

$$\left[\frac{K_a}{x^2} - 1\right]_{x=\infty} = -1$$

e

$$\left[\frac{K_1}{x^2} - 1\right]_{x=0} = \infty$$

A função não tem máximos nem mínimos relativos.

A fig. I mostra-nos que (6) terá os máximos I_1 e I_3 e o mínimo I_2. O máximo I_3 interessa particularmente, pois corresponde ao ponto de equivalência. Vemos que terá lugar para valores de x tanto mais afastados de $\sqrt{K_a}$ quanto maior for a concentração total do ácido, pois a orde-

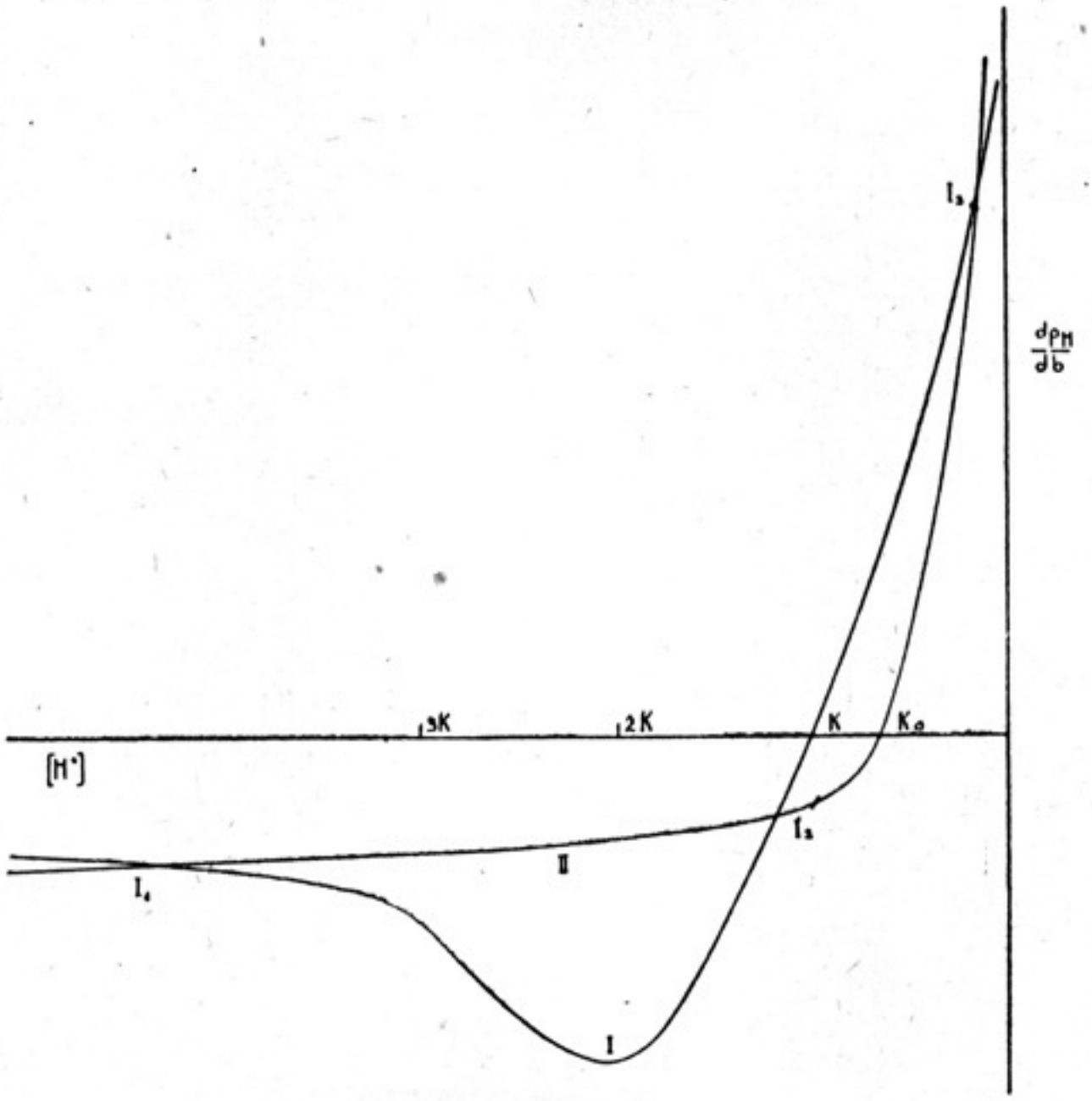


FIG. 1

nada da curva I, para $x = 0$, aumenta proporcionalmente a esta concentração. Quando K diminui, também o máximo I_3 corresponderá a valores decrescentes de x. O mínimo I_2 terá lugar para valores de $x < \sqrt{K_a}$, mas tanto mais baixos quanto maior fôr K_1 e menor fôr K. O máximo

I_1 corresponde a uma acidez já elevada e, para ácidos fracos, pode não se manifestar.

Quando K aumenta muito, a curva I tende para o eixo das abcissas, e então o máximo I_s corresponde ao ponto neutro, como já deduzimos para ácidos completamente dissociados.

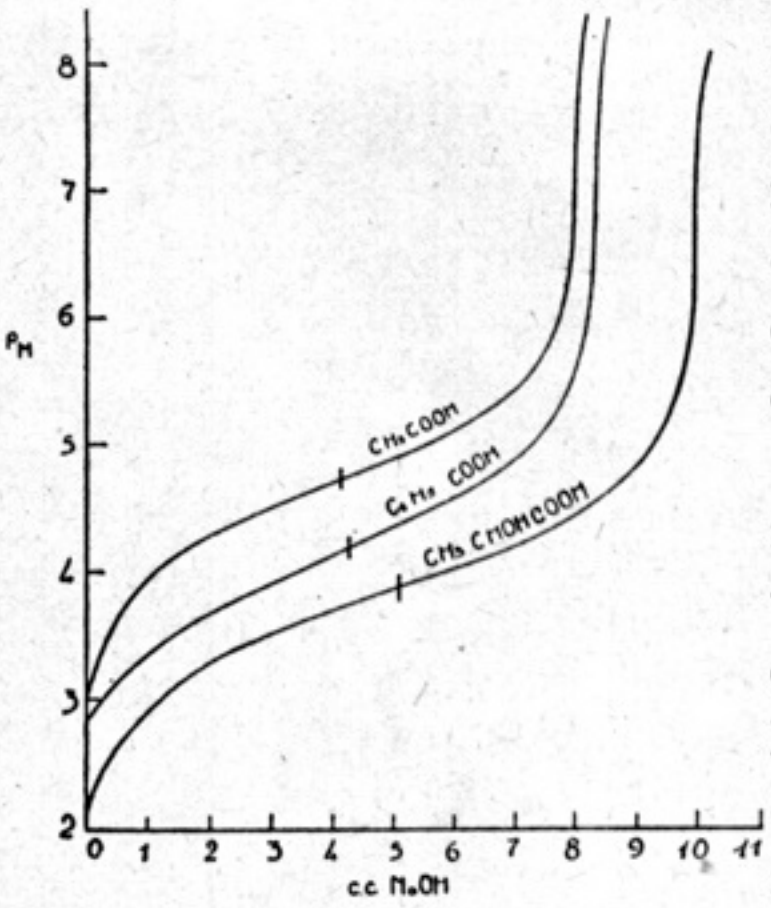


FIG. 2

Na fig. 2 estão representadas as curvas de neutralização dos ácidos acético, láctico e benzóico a que correspondem, respectivamente, as constantes $1{,}8 \cdot 10^{-5}$, $1{,}4 \cdot 10^{-4}$, 7×10^{-5}.

Nestas curvas só se nota um dos ramos da primeira inflexão, que corresponde ao máximo I_1; as inflexões, correspondentes a I_2 e I_3, notam-se bem e satisfazem as nossas previsões.

Se o valor de K diminuir e se tornar inferior a $\sqrt{K_a}$, vemos, pela fig. 3, que o primeiro máximo, I_1, existe sempre. Podem desaparecer I_2 e I_3, caso o valor de K_1 seja muito pequeno; aumentando suficientemente K_1 estes aparecerão necessàriamente, pois a curva I confundir-se-á, para $K_1 = \infty$, com uma recta perpendicular às abcissas. As inclinações das duas curvas são muito próximas, e as inflexões, da curva de neutralização, serão muito pouco acentuadas. I_2 e I_3 correspondem a valores de $x < \sqrt{K_a}$.

A fig. 4 representa a curva de neutralização da glicina. Da primeira inflexão só se nota um ramo, mas as outras duas aparecem nitidamente.

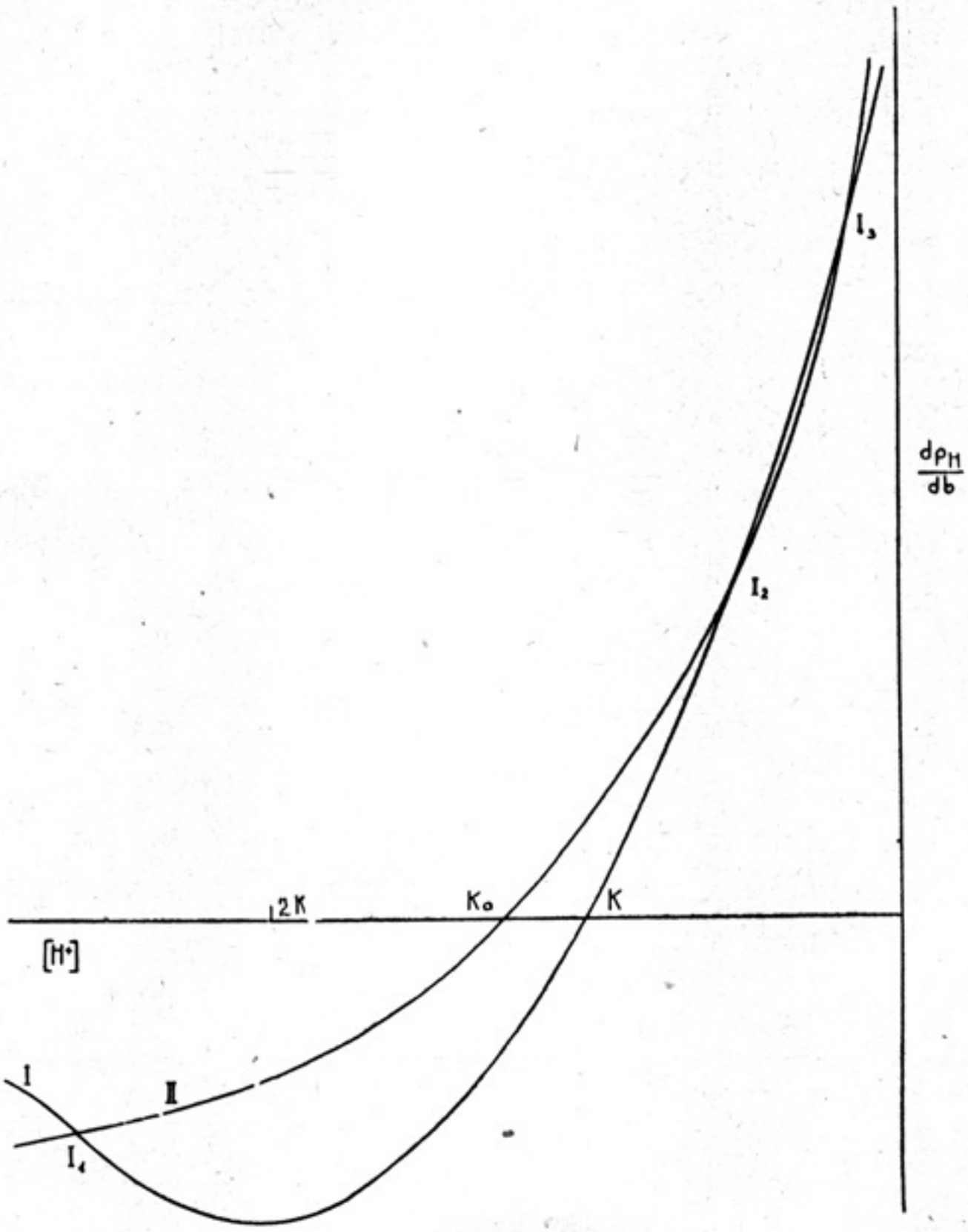


FIG. 3

Podemos demonstrar que o ponto I_3 corresponde, aproximadamente, ao ponto de equivalência. Neste ponto, quando neutralizamos com soda cáustica, temos:

$$[Na^+] = [A^-] + [HA] = K_1$$

Combinando esta expressão com a lei da neutralidade, vem:

$$y - x = K_1 - [A^-] = \frac{K_1 x}{K + x}$$

Nos pontos de inflexão da curva de neutralização, temos:

$$\frac{K_a}{x^2} - 1 = \frac{K - x}{[K + x]^3} K K_1$$

ou

$$y - x = \frac{[K - x]x}{[K + x]^3} K K_1 \qquad (9)$$

e, quando o valor de x é desprezível relativamente a K, tanto esta equação como a do ponto de equivalência se transformam em:

$$y - x = \frac{K_1}{K} x$$

O ponto de inflexão e o ponto de equivalência coïncidem e aproximam-se tanto mais um do outro, quanto menor fôr o valor de x, isto é, quanto maior fôr K_1.

Para vermos que podemos desprezar o valor de x, basta que notemos que, para o ácido acético, é $K_1 = 1{,}8 \times 10^{-5}$ e, no ponto de inflexão e equivalência, $x = 10^{-8{,}2}$; para

a glicina é $K = 10^{-9,7}$ e, no ponto de inflexão e equivalência, $x = 10^{-11}$.

Suponhamos que se trata dum ácido bibásico, com a primeira dissociação completa e com uma segunda dissociação pouco extensa. Neste caso as equações são as que já deduzimos e K_1 é, como anteriormente, a concentração total do ácido. Vamos demonstrar que I_1 corresponde à substituïção do primeiro hidrogénio (usamos a linguagem clássica) e que I_2 corresponde à substituïção do segundo. Na primeira hipótese, para o ponto de equivalência, temos:

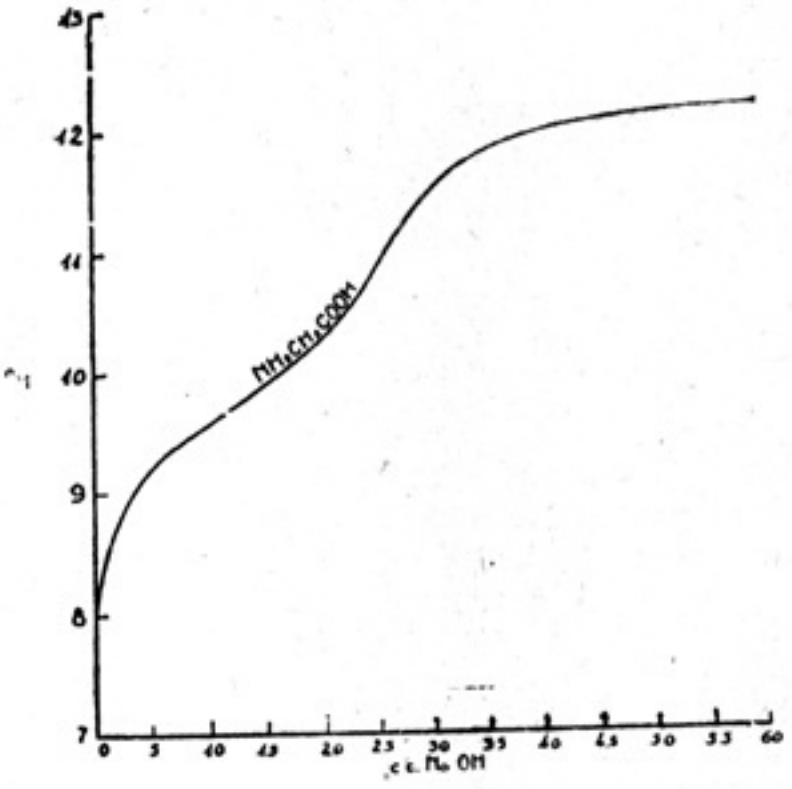


FIG. 4

$$[Na^+] = K_1$$

e, pela lei da neutralidade:

$$x - y = \frac{KK_1}{x}$$

Para I_1 temos:

$$x - y = \frac{[x - K]\,x}{[K + x]^2}\,KK_1 \qquad (10)$$

Se supusermos que, como êste ponto corresponde a valores de x elevados, K é desprezível relativamente a x, I_1 coincide com o 1.º ponto de equivalência. Como vimos I_1 corresponde a valores de $x > K$.

Para o 2.º ponto de equivalência, temos:

$$[Na^+] = 2K_1$$

ou:

$$\frac{K_1 x}{K + x} = y - x$$

Para I_3, vem:

$$KK_1 \frac{[K - x]x}{[K + x]^3} = y - x$$

e, como x é desprezível relativamente a K, êste ponto coincide com o 2.º ponto de equivalência.

Suponhamos agora que se trata duma mistura dum ácido forte, HCl por exemplo, com o ácido HA. Quando o HCl está neutralizado, temos:

$$[Na^+] = [Cl^-]$$

e, portanto:

$$x - y = \frac{KK_1}{x}$$

O ponto I_1 é dado por (9) e, como K é desprezível relativamente a x, êste ponto coincide com o ponto de neutralização do HCl.

Quando o HA também está neutralizado, temos:

$$[Na^+] = [Cl^-] + [A^-] + [HA]$$

e, portanto:

$$y - x = \frac{K_1 x}{K + x}$$

O ponto I_3 é dado por (9), mas, neste caso, x é desprezível relativamente a K, e êste ponto coincide com o ponto de neutralização do HA.

Para um ácido bibásico com constantes:

$$K_1 = \frac{[HA^-] \cdot x}{[H_2A]}$$

e

$$K_2 = \frac{x \cdot [A^=]}{[HA^-]}$$

temos:

$$\frac{dP_H}{db} = \frac{1}{y + x + K_1 K_3 x \dfrac{x^2 + 4K_2 x + K_2 K_1}{(x^2 + K_1 x + K_2 K_1)^2}}$$

K_3 = concentração total do ácido.

Quando K_1 é grande relativamente a K_2, para valores de x grandes relativamente a K_2, temos:

$$\frac{dP_H}{db} \sim \frac{1}{x + y + \frac{K_3 K_1 x}{[K_1 + x]^2}}$$

isto é, tudo se passa como se não existisse a 2.ª dissociação.

Quando os valores de x são desprezíveis relativamente a K_1, temos:

$$\frac{dP_H}{db} \sim \frac{1}{x + y + \frac{K_3 K_2 x}{[K_2 + x]^2}}$$

isto é, tudo se passa como se não existisse a 1.ª dissociação.

No caso considerado, a curva de neutralização do ácido terá pontos de inflexão correspondentes à primeira e à segunda neutralização.

Quando não podemos fazer as hipóteses anteriores, a curva de neutralização continuará a mostrar os pontos de inflexão correspondentes aos dois ácidos, mas já não correspondem aos pontos de equivalência, pelo menos para a primeira dissociação; à neutralização completa, quando a concentração total do ácido é grande, corresponde, como se demonstraria fàcilmente, um ponto de inflexão. Quando:

$$K_1 = 4K_2$$

temos:

$$T = \frac{4\,K_2K_3\,x}{x^2 + 4K_2\,x + 4K_2^2}$$

e, como:

$$\frac{dT}{dx} = \frac{4\,K_2K_3\,[4K_2^2 - x^2]}{[x^2 + 4K_2\,x + 4K_2^2]^2}$$

só se anula para um valor de x, os pontos de inflexão, correspondentes aos dois ácidos, coincidem. Notemos que nunca podemos ter:

$$K_1 < 4K_2$$

pois a igualdade corresponde ao caso em que as duas dissociações se não perturbam. Na primeira dissociação o H^+ pode abandonar duas posições e combinar-se só numa, ao passo que, na segunda dissociação, só pode ser abandonada uma posição e a combinação pode dar-se em duas.

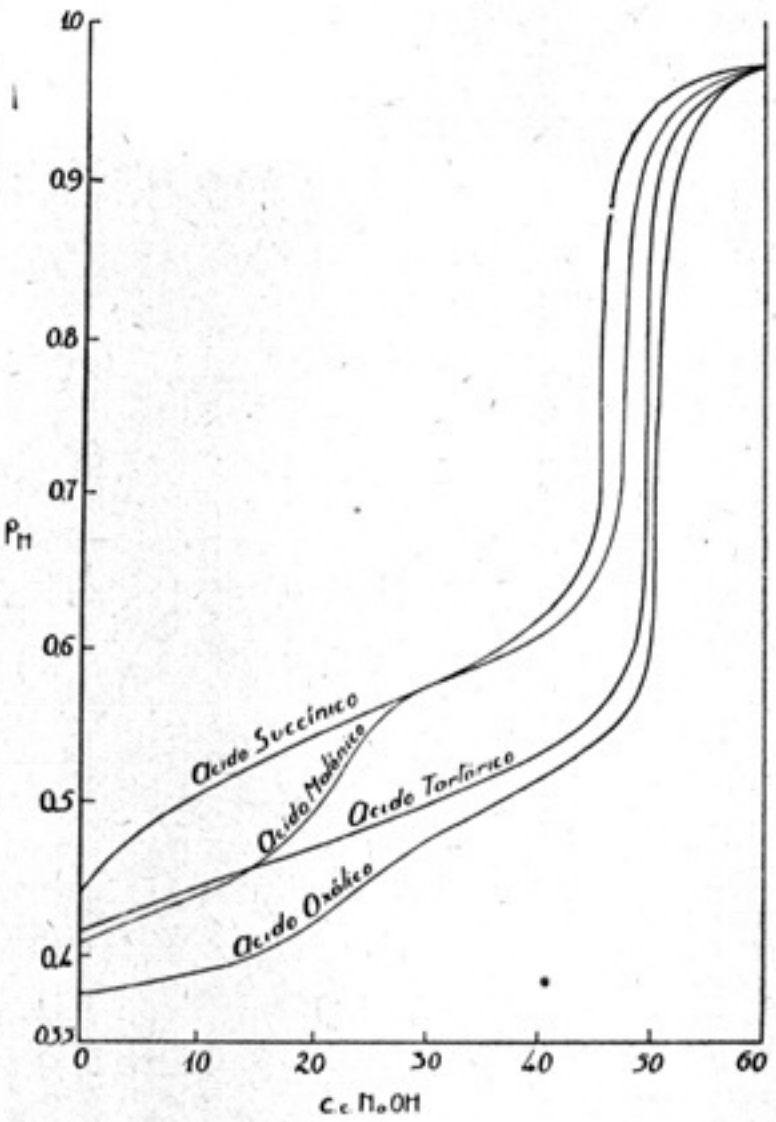


FIG. 5

Na figura 5 representamos as curvas de neutralização

de alguns ácidos bibásicos. A marcha das curvas é prevista pelas nossas considerações.

A equação, dos pontos de inflexão da curva de neutralização, tem a forma:

$$\frac{y-x}{x}=\frac{4K_2K_3[4K_2^2-x^2]}{[x^2+4K_2x+4K_2^2]^2}$$

que, para x desprezível relativamente a K_1 se transforma em:

$$\frac{y-x}{x}=\frac{K_3}{K_2}$$

No ponto de neutralização completa temos:

$$[Na^+]=2K_3$$

ou, pela lei de neutralidade:

$$\frac{y-x}{[x]}=\frac{K_3[8x+1]}{4[x^2+\frac{x}{4}+K_2]}$$

que, para x desprezível relativamente a K, se transforma em:

$$\frac{y-x}{x}=\frac{K_3}{4K_2}$$

O último ponto de inflexão, da curva de neutralização,

corresponde, aproximadamente, à neutralização total do ácido.

BIBLIOGRAFIA

Hydrogen ions—BRITTON.
WasserstoffionenKonzentration—MICHAELIS.

RUY COUCEIRO DA COSTA
Prof. auxiliar da Fac. de Ciências

NOVOS SUBSÍDIOS PARA A BIOGRAFIA DE CAMÕES (1)

VII

Instrumento de 3 de Agosto de 1515, entre João Vaz de Vila Franca e João Lopes, de Eiras.

INSTROMENTO EM FATIOTA

Saibaõ quantos este instromento em fatiota deste dia pera todo sempre virem como aos tres dias do mes de agosto do anno do nasimento de nosso senhor ihuũ xpo de mil e quinhentos e quinse annos *na sidade de coimbra nos paços do senhor bispo da dita sidade estando ahi de presente Joaõ Vaz de Villa franca escudeiro do senhor bispo e morador na dita sidade* e outrosi estando ahi presente joaõ Lopes também laurador e morador no lugar de eiras termo da dita sidade em presensa de mim Joan negram tabaliaõ notario publico por elRei nosso senhor na dita sidade e seus termos e das testemunhas que ao diante forem escritas conuem a saber logo pello sobredito joaõ Vaz foi dito que elle trasia por titolo de aforamento de fateosim in perpetuo pera todo sempre lordomaõ com todas suas pertenssas de que he direito senhorio o mosteiro de sam paulo de iunto da dita sidade e que por elle traser assi ha dita quinta com suas vinhas e erdamentos fateosim pera sempre elle podia aforar em fatiota as teRas e vinhas he matos que à dita quinta pertenssem das demarcassoes adentro como se contem no seu foral he que portanto elle aforaua como logo

---

(1) Cont. do n.º 4, vol. 89, pág. 316.

em effeito aforou deste dia pera todo sempre ao sobredito João Lopes que ahi de presente estaua e a sua molher caterina pires não presente e mais pera todos seus filhos e erdeiros e gerassam que apos elle vierem conuem a saber huũ casal de linhos e huũ lagar de vinhos dentro no dito seRado que he situado no dito lugar de lordemão assi como disse que partia da parte do soam com teRas do mosteiro de sellas e do aguião com teRas do dito mosteiro das sellas e do abrigo parte com vinhas de joão Lopes do caRegal que he delle dito João Vaz e da trauesia parte com vinha e mato de luis de sousa que tambem he delle dito João Vaz he com outras confrontasões com que de direito as ditas vinhas he lagar deuem de partir as quais vinhas e lagar ho dito joão Lopes he a dita sua molher ia trasião auia muitos annos he os possuião por fateosins e fesera de nouo ha maior parte dellas he elle dito João Vaaz trasia em demanda ha elle dito João Lopes e a dita sua molher disendo que lhe auia de dar do dito lagar foro he que hera elle dito João lopes por alguns iustos e onestos Respeitos que a elle mouião em especial por lhe paresser que por direito não pode obrigar ao dito João Lopes he a dita sua molher deste foro do dito lagar, he que por este Respeito elle se deseo da dita demanda, e Re nunsiaua todos os direitos que tem nella com condissão que ho dito joão lopes he a dita sua molher paguem nas custas que são feitas ao escriuão he procurador ho qual seRado e vinhas he lagar pellas ditas diuisões ho dito ioão Vaz disse que aforaua como de feito logo aforou ao dito ioão lopes he a dita sua molher e erdeiros com tal preito he condissão que ho dito ioão lopes he a dita sua molher e herdeiros tragaõ sempre o dito lagar feito he Refeito de todo fasimento he Refasimento he densendio e enRonhamento e cajam he caso fortuito que lhe venha e possa vir por qualquer guisa e modo que seia he as ditas vinhas podadas cauadas mergulhadas empadas aRendadas he todo assi feito em cada huũ anno aos tempos e sasões as proprias despesas delles ditos ioão lopes e sua molher e erdeiros em tal guisa ho facaõ e que as ditas vinhas e lagar com todas suas pertenssas ande bem melhorado e não peiorado he que dem he paguem de todo ho vinho que lhe deos der nas ditas vinhas de oito huũ a biqua do lagar e o disimo ao dito mosteiro de sam paullo e ho mais que lhe deos em ho dito seRado der de oito huũ na eira he ho linho no tendal he o aseite ao pee da oliueira todo de oito huũ e de foro em cada huũ anno pellas

ditas vinhas he lagar tres galinhas boas e de Resseber por dia de sam miguel de setembro he hade faser a primeira paga das ditas galinhas por este dia de sam miguel que vem no presento anno e dahi em diante em cada huũ anno por outro tal dia e naõ podera vender nem dar nem doar nem escaimbar por nenhũa guisa que seia nem lho poderá deixar nem Renunsiar nem ho dito ioão Vaz a elle tolher nem filhar mas antes disse ho dito joão Vaz que elle obrigaua todos seus bens e Remdas a lho faser bom e de pas e de bom titolo e lhe ser a ello autor e defensor em todo o tempo de quem quer que lhe em algum tempo peio ou embargo poser em que todo o dito João Vaz assim outorgou he o dito João Lopes disse que elle em seu nome e de sua molher e erdeiros Resebia o dito aforamento com toda las clausulas e condissoẽs penas he obrigassoẽs abaixo declaradas mas antes disseraõ elles partes que qualquer dellas que contra este estromento de aforamento mouessem nem ao comprir que pague de pena a parte que por ello está e ho comprir vinte crusados douro com mais toda las custas perdas e danos que ha parte por ello fiser e Resseber em que todo assi o outorgaraõ he ho dito João Lopes disse que elle obrigaua todos seus bens moueis e de Rais auidos e por auęr que pera ello obrigou ha pagar os ditos foros nos termos sobreditos e em testemunho de verdade assim o outorgaraõ e mandaraõ dello ser feitos senhos estromentos todos de huũ teor. E mais disse ho dito ioão Vaz que elle pedia por merce ao abbade de Sam paulo e seu convento que elles ouuessem por bem de assinarem e outorgarem neste aforamento, he outorgando he assinando elles que elle auia este aforamento por bem e firme e não lho querendo assinar que elle auia este aforamento por nenhuũ e de nenhuũ vigor testemunhas que estauaõ presentes duarte Rabelo e antonio mendes criados do senhor bispo e eu sobredito Joam Negram tabaliam que este pera ho dito ioão lopes escreui he aqui meu publico sinal que fis que tal he.

(*Cartório do Colégio de S. Bernardo,* ms. do Arquivo da Universidade de Coimbra, tomo XIII, fl. 246 v.º).

VIII

Termo de fiança, de 25 de Agosto de 1535, em que foi fiador João Vaz de Vila Franca

OBRYGUAÇÃO DE IOM VAZ DE VJLA FRAMQUA

Aos XXb dias do mes daguosto de ĵb^{c}XXXb anos nesta cidade de Cojmbra e camara dela *se obryguou Iom Vaz de Vylla framqua* ha paguar no fim deste mes de se*tembro* q̃ vẽ deste p*resẽte* ano ao tes*ou-reiro* da dita cidade demtre na camara dela dos̃tos e cinquoẽta re*is* a quale obryguação fez p*or* hũ f^{o} de ana Roiz nora de D*iogo* G*onsalvez* caual*ei*ro p*or* ele seu f^{o} os dev*er* a Cidade de pena de hua v*inh*as e p*or* v*er*dade asynou aq̃ p^{o} da costa o escrep*vi*.

Joham Vaaz
de Villa framqua
(*Vereações,* vol. 7.°, fls. 33 v.°).

IX

Instrumento de emprasamento, de 7 de Maio de 1550, a favor de Isabel Tavares, da casa da rua do Deão.

Saibam quamtos este estrom^{to} de nouo ẽprazamemto ẽ tres vidas vyrẽ como aos sete dias do mes de majo do ano do nacim^{to} de noso sor Jhú xpõ de mil e qinhẽtos e L anos em a cidade de coJmbra demt*r*o da se dela na casa do cabydo dela omde estauã presemtes os srs dojã denidades conegos e cabydo da d*i*ta se .S. os adiamte asynados e nomeados estamdo todos jũtos ẽ c^{do} e chamados a ele p*or* seu p*orteir*o e cabydo fazẽdo segũdo seu bõ custume espeçialmẽte p^{a} o auto segimte e bẽ asi estamdo hy amt^{o} tauares s*cri*pvã das sysas desta çidade e ẽ ela m^{or} p*or* o q*ua*l amt^{o} tauares foi d*icto* aos d*ictos* srs q̃ he v*er*dade q̃ isabel tauares ẽ esta çidade m^{ra} q̃ pousa ẽ casa de sua .maj .tia da sobred*icta* e f*ilh*^{a} q̃ foi de J^{o} Vãz q̃ d*eos* aja traz em d*er*ra-d*eir*a vida e p^{a} hú asẽto de casas q̃ estã na freg^{a} da d*icta* se ẽ q̃ fycou

nomeada por faleçimᵗᵒ do dicto seu paj em terçeira pª de q̃ he djreito senhorio o dicto cᵈᵒ e q̃ de hũ cabo partẽ cõ casas de Jeronymo saluago conego da dicta se e do outro cabo cõ cortynhal do proto notario eitor Roiz outrosy conego da dicta se e ẽtesta por detras ẽ casas do Lᵈᵒ Jº Vaz e por diamte cõ Rua pubrica q̃ vaj pª a dicta se e com outras comfrõtacões de q̃ pagaua de pemsã cadano ao dicto cᵈᵒ ẽ diº oyto çemtos rs e dous capões bõs e q̃ porquãto era a dicta Jsabel tauares na terçeira pessoa nas dictas casas qeria fazer ẽ elas bẽfejtorias por estarẽ muito danefIcadas dise o dicto amtº tauares aos dictos srs q̃ lhes pedia por merçe q̃ quisesẽ ẽnouar as dictas casas ỏ tres vidas a dicta Isabel tauares sua prima nõ presẽte o q̃ asy visto por eles srs denidades conegos e cabjdo por eles foj dicto q̃ por o sẽtirẽ ser asy ẽ prouejto do dicto cᵈᵒ e por mãdarẽ ver as dictas casas por dous denidades e conegos da dicta se pª saberẽ o q̃ seria Justo q̃ se acreçẽtase mais de pemsã a dicta Isabel tauares e q̃ forã vᵗᵒˢ por fraº momtrº tesourº e per amtº dolivrª conegos da dicta se e terẽ sabido q̃ he ẽ prouejto do dicto cᵈᵒ ẽ nouasẽ lhe as ditas casas e q̃ portamto eles ora nouamᵗᵒ ẽprazauã as dictas casas por as dictas comfrontações atras e com todas suas pertemças e asy como elas pertemcẽ ao dicto cabydo e mjlhor se em direjto as ela Isabel tauares poder aver e asy como delas amda de pose e isto a dicta Isabel tauares nõ presẽte ẽ tres vidas e pesoas .S. q̃ ela seja a primeira pessoa no dito prazo e ate ora de sua morte nomeje a segumda vida e da mesma maneira a segumda nomeje a terçeira ẽ maneira q̃ sejã tres vidas e mais nã e q̃ feneçidos e acabados q̃ o dicto prazo fiqe vago ao dicto cᵈᵒ com todas suas bẽfejtorias e cõ tal q̃ a pª q̃ fycar nomeada por segumda vida no dicto prazo o fara saber ao dicto cᵈᵒ do dia q̃ tiuer a pose dele a hũ mes por asi conheçido por inq̃lino e se saber quẽ a de pagar a pemsã e da mesma maneira o fara a pª q̃ fjcar nomeada ẽ terçeira vida e isto sob pena de por esto caso perderẽ o dicto prazo para o dicto cabj lo e mais q̃ a ẽprazadora e pessoas q̃ depois dela vyerẽ q̃ dẽ e pagẽ ẽ cada hũ ano por dia de sã migel do mes de setʳᵒ ao dicto cᵈᵒ e conegos dele do dicto prazo mil rs ẽ drº e os dictos dous capões q̃ serão bõs e de Reçeber e o drº sera pago ao preuendeiro drº do dicto cᵈᵒ e os capões ao capoejro dele e isto fazẽdo logo a primª paga da dicta pemsão por dia de sã migel de setº q̃ ora vẽ ẽ este presemte ano e dahy ẽ diamte por o dicto dia de sã migel do mes de setº ẽ cada ano e mais cõ tal intẽdimᵗᵒ q̃ a ẽprazadora traga sẽpre o

dicto asẽto de casas ẽ prefeictos e Refeictos de todo o neseçario a sua propria custa ẽ maneira q̃ amdẽ melhorados e nã pjorados e q̃ nõ podera o dicto prazo a ẽprazadora e pessoas q̃ depois dela vjerẽ dar doar trocar espedaçar vemder nẽ outro nehũ partjdo delos fazer sẽ licença e comsẽtimto dos ditos srs e cdo e ẽ primro lhes pagarẽ o teradego segumdo custume e com sua licenca e nõ as qerẽdo o cdo para sy o poderã fazer e porẽ nõ sera a pessoa dos defesos ẽ djreito e mais q̃ nõ podera o dicto prazo leyxar e ẽcampar ao dicto cdo por nenhuã bia q̃ seja amtes mamdara fazer nas dictas casas todas as bẽfeytorias q̃ lhes forẽ neseçarias a custa dela Jsabel tauares e mais q̃ ela Jsabel tauares açeptara ẽ sy e outorgara neste est° asy como se ẽ ele comtẽ e se obrigara cõprira as comdyções deste estromẽto / e os dictos srs e cdo diserã q̃ eles prometiã de núca ẽ nemhũ tempo durãte as tres vidas tomarẽ o dicto prazo a dicta Isabel tauares nẽ as pessoas q̃ depois dela ficarẽ nomeadas no dicto prazo amtes obrigarã as Remdas de sua mesa capitolar a duramte este ẽprazamto lhes fazerẽ o dicto prazo bõ e de paz de toda pessoa ou pessoas q̃ lhes ẽ ele ou ẽparte dele ẽbargo poserẽ e a todo lhes serẽ autores e defẽsores e de lhes cõprirẽ este est° como se ẽ ele cõtẽ e asi o prometerã eles srs cõprirẽ este est° a mỹ tabelião ẽ nome da dicta Isabel tauares e ẽ test° e fe de verdade asi o outorgarã e da nota q̃ asjnarã mamdarã ser feicto este est° q̃ eles srs prometerã cõprir como se ẽ ele comtẽ sob pena q̃ nõ o comprimdo e Jndo cõtra ele ẽ parte ou ẽ todo de dar e pagar de pena. de ẽterese a ẽprazadora e pesoas q̃ depois dela vierẽ dozẽtos cruzados cõ as custas e a pena paga e leuada ou nã todavia q̃ serã q̃ este est° se cõmpra como se ẽ ele comtẽ e pedirã hũ deste teor e mãdarã dar outro do mesmo teor a ẽprazadora q̃ eles srs por sua parte aceptarã eu tam como pª publica o acepto ẽ nome da dicta Isabel tauares por ela nõ estar presemte quamto ẽ direjto se Reqere / e decrararã os dictos srs q̃ a ẽprazadora mamdara fazer e conçertar a casa da estrebaria das dictas casas q̃ esta deRubada a q̃l estrebaria esta comtra as casas de Jeronjmo salvago e asj mãdara conçertar o ejrado q̃ esta sobre o q̃mtal das dictas casas ẽ maneira q̃ todo fiqe bẽ feicto e aleuantado todo como soia a estar e isto da fejtura deste estromẽto a quatro anos primeiros segymtes e a propia custa dela ẽprazadora porq̃ com esta cõdyçã lhe fazẽ o dicto ẽprazamẽto e os mais consertos q̃ os mamde conçertar de todo o q̃ for neseçario e os srs dininades conegos e cdo q̃

presẽtes forã sã os segimtes .S. J° Roiz Rjbr° dojã e fer° mõtr° tesour° e o arçediago damiã de beja p*er*estrelo e alu° açemço e d.°s Roĩz e tanasio Vaz e fr*ancisco* seco e alur° miz todos conegos da d*icta* se e os mais sĩrs na nota asjnados t^as q̃ forã presemtes alur° piz p*orteiro* do d*icto* c^do e o d*icto* ãt° tauares ẽ esta çidade m^res e Jorge lop*ez* lavrador m^dor no . . . ciel termo desta çidade e out*ros* e eu g° gil t*abaliã* q̃ ho es*crep*vy e decrarã eles srs denydades conegos e c^do q̃ é este ẽprazam^to tãbẽ ẽtra o q̃mtal q̃ esta nas ditas casas asy e da manr^a q̃ ao d*icto* c^do p*er*tençer e outrosy disera q̃ sẽdo caso q̃ nã coriJã as ditas casas de estrebaria e ejrado e nã fazẽndo as mais bẽfejtorias q̃ forẽ neseçarias aas casas demtro do d*icto* tempo ·ſ. diserã q̃ da fejtura deste estr° a oito anos posto q̃ atras diga q̃ ẽ quatro anos q̃ . . . . . a ẽprazadora p*er*ca as d*icta*s casas no seu q*ui*mtal e logo todo ffyqe vago e devoluto ao d*icto* cabydo e q̃ cõ estas cõdjçõeſ lhe fazẽ o d*icto* ẽprazam^to t^as as açima g° gil t^am o es*crep*vy // E despois disto logo no d*icto* dia de sete dias do d*icto* mes de majo do dito ano de mil e q̃nhẽtos e çycoẽta Anos ẽ a d*icta* çidade de cojmbra e casas da morada de felipa tauares dona veuua molher q̃ foi de gaspar . . . . q̃ d*eus* aja omde estaua presẽte sua sobrinha Isabel tauar*es* ẽ esta cidade m^ra f^a q̃ foi de J° Vaz q̃ foi cidadão desta cidade q̃ d*eus* aja comt^da neste estromẽto demprazam^to atraz es*cr*ipto q̃ lhe fizerã os srs dinidades conegos e c^do da se desta çidade das suas casas q̃ lhe seu paj dejxou e nomeou aa q̃l Isabel tauares eu t^bã logo hy p*er*amte ela e as t^as deste est° ly de v*er*bo a v*er*bo o d*icto* est° dẽprazam^to e lido e p*or* ela ouuido lhe fiz p*reg*ũta se açeptaua o d*icto* est° demprazamẽto e se outorgaua ẽ elle e cõsẽtia e p*or* ela foi d*icto* presẽte my t^bã e as t^as deste q̃ si e esto asi e da manr^a q̃ se comtẽ no d*icto* est° demprazam^to e se obrigou pagar os mil rs e dous capões ẽ cadano ao d*icto* c^do de pẽsã das d*icta*s casas segumdo se comtẽ no ẽprazam^to e se obrigou cõp*rir* e ınamter todos as cõdiçoẽs declaraçoẽs cõteudas no dito ẽprazamemto sob as p*e*nas ẽ ele cõteudas e p^a todo asi cõp*rir* e pagar obrigou todos seus bẽs e fazemda ẽ especial Ipotecou as d*icta*s casas de q̃ lhe fizerã o ẽprazam^to e ẽ test° de *ver*dade *todo asi outorgou e da nota q̃ asinou mãdou ser feicto* este est° p^a se tresladar nos est^os q̃ da nota do ẽprazam^to se tyrasẽ o q̃l est° ela Isabel tauares açeptou e Reçebeo e eu t^am o açepto ẽ nome do d*icto* c^do e conegos dele quamto ẽ dj*rei*to se Requere t^as q̃ forã presẽtes amt° tauares f*ilho* da dita felypa tauares q̃ *asinou* p*or* *si e*

por a dicta Isabel tauares a seu Rogo por nã saber asynar e a° alvz alcaide desta çidade ẽ ela m.ors e J° a° m°r no casal de Rebolym termo desta cidade e outros e eu g° gil t^am^ o escrepvy

(*L.° 9.° dos emprazamentos da Sé,* fls. 167 v).

X

Traslado da escritura de doação de 19 de Julho de 1552, de Álvaro Pinto e mulher Isabel Tavares a favor de Simão Vaz de Camões

Quitaçaõ, E doaçaõ que fez Isabel tauares
a seu jrmaõ Simaõ Vaz
Camoens

Saybaõ os que este instrumento de doaçaõ e quitaçaõ, e procuraçaõ em cousa propria virem como aos desanoue dias do mes de Julho do anno do nascimento de Nosso Snõr Jesu xpo de mil e quinhentos e çincoenta e dous annos no mosteiro das çellas daprez da Cidade de Coimbra estando ahi de prezente os Snores *Aluaro pinto fidalgo da casa delRey Nosso Snor, e sua molher jsabel tauares,* logo por elles foi dito em prezença de my taballiaõ, e das testemunhas abaixo nomeadas que elles faziaõ, e de feito fizeraõ pura, e irreuoguel *doaçaõ entre viuos valedora pera sempre a Simaõ vaz de Camoens jrmaõ della jsabel tauares de toda a legitima, e direita parte que a dita Isabel tauares herdar, e lhe pertença auer dos bens e herança que ficaraõ de seu Paj Joaõ vaz Cidadaõ que foi desta cidade que Deus aia, e de sua may della dita Isabel tauares e assi a herança que ouue, e herdou de seus jrmaõs,* porque todo o que a ella pertençe de sua herança do dito seu Pay, e May, e Irmaõs, assi bens moueis como de raiz fazem delles doaçaõ como dito he ao dito Simaõ vaz de Camoens, e lhe çedem, e lhe trespassaõ toda a auçaõ que tem na dita herança e legitima, pera que elle aja de quaisquer pessoas que a trougerem, e possuirem, a qual doaçaõ lhe faziaõ porquanto elle dotou a dita sua Irmã e lhe deu em dote seteçentos e corenta mil *reis* dos quais seteçentos e corenta mil *reis* elles doadores confessauaõ terem reçebidos

setecentos mil reis do dito Simaõ vaz de Camoens e por assi os terem reçebidos ho dauaõ, e de feito deraõ por quites, e liures da dita cantia de seteçentos mil rs. doje pera sempre, e em remuneraçaõ do dito dote que assi lhe fizera, diseraõ elles Aluaro pinto, e sua molher que fizeraõ a dita doaçaõ ao Simaõ vaz de camoens seu Irmaõ e cunhado de toda a legitima q̃ ella Isabel tauares herdou de seu Pay, e may, e jrmaõs, *e espeçialmente lhe faziaõ doaçaõ de huans casas q̃ estaõ na dita Cidade de Coimbra na freguezia da see, honde o dito seu Pay Joaõ vaz sohia a viuer* que partem da banda do sul cõ casas de Ieronimo Saluago Conego, e da banda do soaõ com rua publica, e com outras confrontaçoens as quais casas saõ prazo da See da dita Cidade, E elles doadores disseraõ que dauaõ poder ao dito Simaõ Vaz de Camoens pera que em seu nome delles renunçiassem as ditas casas nas maõs do Cabido da See direito senhorio pera que lhes innouassem a elle Simaõ vaz e lhe fizesem nouo titulo dellas, e assi lhe dauaõ, e doauaõ quaisquer outros prazos que ficassẽ por morte do dito seu Paj e mais jrmaõs, em q̃ ella Isabel tauares tiuesse direito, ou nelles soccedesse, e pera todo cobrar, e auer a sua maõ faziaõ seu Procurador ao dito Simaõ vaz de Camoens em sua causa propria pera que pera si ouuesse, e arecadasse tudo o que a ella dita Isabel tauares pertençia da herança do dito seu Paj, e mai, e jrmaõs, assi bens moueis, como rais como qualquer outra couza que fosse, e lhe cediaõ suas auçoens e direito que tinhaõ na dita legitima prazos, e herançcas, e o dito Simaõ Vaz de Camoens que prezente estaua reçebeo, e aceitou em si a dita doaçaõ do modo que dito he, e elles doadores pometeraõ de nunqua em nenhum tempo irem contra ella em parte, nẽ em todo, antes pera sempre a cumprirem, e manterem sob pena de lhe paguarem dous mil cruzados, a qual pena leuada ou naõ todavia disseraõ que esta se cumpra como se nella contem, E em fee, e testemunho de verdade assi outorgaraõ, e mandaraõ ser feito este instrumento nesta nota em que assinaraõ de que mandaraõ dar hum instrumento ao dito Simaõ Vaz e os que lhe cumprissem, e disseraõ elles doadores q̃ esta doaçaõ faziaõ com declaraçaõ que valendo a tal legitima, e herançcas que lhe assi doaõ mais dos ditos seteçentos e corenta mil rs que lhe o dito Simaõ Vaz de Camoens dotou que tudo o que mais valer alem dos ditos seteçentos e corenta mil rs elles Aluaro pinto, e sua molher passaõ auer tudo o que mais couber, e

naõ valendo mais que a dita contia do dito dote que tudo aia o dito Simaõ Vaz de Camoens por esta doaçaõ que lhe assi fazem com a qual declarassem o açeitou o dito Simão Vaz de Camoens, e disse mais o dito Simaõ Vaz que dado caso que nos autos da entrega do dinheiro da quinta de villa franca que foi entregue ao dito Aluaro pinto que esta em poder de Lionel Velozo escriuão dos orfaõs digua que elle Aluaro pinto reçebeo noueçentos mil rs que he verdade que elle Aluaro pinto naõ reçebeo mais que os ditos seteçentos mil rs desta quitaçaõ e os corenta mil rs pera comprimento do dote lhe ha de dar elle Simaõ Vaz conforme ao dito dote, e todo o mais pera comprimento dos ditos noue centos mil rs reçebeo elle Simaõ Vaz em si, a qual declaraçaõ elles partes mandaraõ aqui por pera se em todo tempo saber a verdade, e desta nota pederiaõ cada hum seu instromento, e os que lhe cumprissem, a qual nota foi notada aos desanoue dias de julho, como em sima dito he, e foi assinada e outorgada pellas ditas partes no dito mosteiro das çellas aos vinte dias do dito mes de Iulho do dito anno de mil e quinhentos e cincoenta e dous, testemunhas que foraõ prezentes o Snõr Ieronimo de castro fidalgo da casa Del Rey nosso Snõr estante hora na dita çidade e Joaõ glz de Siqueira Çidadaõ dela, e nella morador, e eu Antonio anes tabaliaõ publico de notas por el Rey nosso snõr da dita Cidade de Coimbra, e seus termos q̃ este instromento pera o dito Simaõ Vaz de Camoens de minha nota tirei bem e fielmente, e com ela o conçertei e assinei de meu publico sinal que tal he pg desta nota, e das estribuiçoens duzentos rs o qual treslado eu escrivaõ fis tresladar do proprio bem e fielm^te^ e cõ elle o cõsertei e cõ escrivaõ aqui asinado sem couza q̃ duvida... e a propia *q̃ entregei ao doutor Roque pr^a^ tauares q̃ asinou aqui de como o resebeu em cojmbra e aos noue dias do mes dout^e^ de seis sentos e quinse anos* Ant^o^ de gouuea ho escrevi.

..... Comcertado

Ant.° gomez Ant^o^ de gouueia

Reçebj o proprio D.^or^ Roque pr.^a^ tauares

(*Cartório do Colégio de S. Bernardo,* V. XI, fls 152).

XI

Traslado do instrumento de doação feito, em 1 de Setembro de 1557, por D. Bento e convento de Santa Cruz, a favor de Simão Vaz de Camões

Quitacaõ dos Padres de Santa Cruz

Em nome de D*eu*s Amen=Saibaõ os q̃ este instrumento de pura e irreuogauel doação entre vivos deste dia pera todo sempre virem como ao primeiro dia do mes de Setembro do ano do nascimento de nosso s*enh*or Jesu xpo de mil e quinhentos e cincoenta e sete annos nesta cidade de Coimbra no Mosteiro de Santa Cruz della, na casa do Conçelho lugar acustumado onde os semelhantes autos se soem a fazer estando ahi prezentes, e juntos em Cabido, e cabido fazendo como he de seu custume chamados a elle por som de Campa tangida, espeçialmente pera ho auto de que abaixo faça menção s. os muitos reuerendos, e catholicos Padres o Padre Dom Basilio Vigairo do dito mosteiro, e Dom Lourenço, Dom Nicolao, Dom Bernardo, Dom Tome, Dom Luiz, Dom Anrique, Dom Joaõ, Dom Ieronimo, Dom Dionisio, Dom Eugenio, Dom verissimo, Dom Anselmo, Dom Teotonio, Dom Salvador, Dom Pedro, Dom Bernardo, Dom Baltezar, Dom Fructuoso, Dom Agostinho, Dom Bento, e outros todos Conegos e conuento do dito Mosteiro, logo por elles padres, vigairo e conuento foi dito em presença de mI*m* taballiaõ publico, e das testemunhas ao diante escritas, que elles por alguns iustos respeitos que os a isso mouia, e *por folguarem de fazer caridade ao Padre Dom Bento seu Irmaõ conego do dito mosteiro que lho pedio, elles disseraõ que faziaõ e de feito fizeraõ pura e irreuogauel doaçaõ entreviuos deste dia pera todo sempre a Simaõ Vaz de Camoens fidalgo da casa Del Rey nosso Snõr jrmaõ do dito Dom Bento de toda a legitima, e herança que o dito mosteiro herdou e lhe pertence erdar por faleçimento de Anrique de freitas jrmaõ do dito Dom Bento que na jndia faleçeo, e assi da fazenda que ficou de Esteuaõ Vaz outrosi jrmão do dito Conego que faleçeo em Italia nas guerras do Emperador que elles disseraõ que saõ faleçidos assi da fazenda que os ditos defuntos erdaraõ de seu Paj e May,* e rendim*en*tos de sua fazenda, como de qualquer outra fazenda que

elles, ou cada hum delles ouuesse, e aquirisse, e lhe pertençesse, ou ao diante se achar que lhe pertençe, porque de todo o quinhaõ, e herança que o dito mosteiro nella tem, e deue herdar por respeito do dito Dom Bento seu Irmaõ, elles Padres e conuento lhe fazem de tudo pura doaçaõ como dito he, E nelle Simaõ vaz çedem, e trespassaõ todo o direito, e auçaõ que na dita herança tem, e podem ter E neçessario he disseraõ que faziaõ procurador in rem propriam ao dito Simaõ vaz pera que elle em seu nome aia, e arecade pera si toda a dita legitima, e herança que o dito mostejro tem, e erdou dos ditos defuntos e em fee, e testemunho de verdade elles Padres, e conuento assi o louuaraõ, e outorguaraõ, E prometeraõ de nunqua em nenhum tempo irem contra esta doação em parte, nem em todo antes a comprirem sob obriguaçaõ das rendas do mosteiro que pera isso obriguaõ, e mãdaraõ fazer esta nota em que assinaraõ do que outorguaraõ hum instrumento ao dito Simaõ vaz, e os que lhe cumprir, e pello dito Simaõ vaz de Camoens estar presente por elle foi dito que elle reçebia, e açeitaua esta doação da dita erança assi e da maneira que se neste instrumento contem testemunhas que foraõ prezentes Gaspar Dias mejrinho desta Cidade, e Diogo Carneiro Soares prior da Igreja de botaõ, E outros, e eu Antonio anes taballiaõ publico das notas por El Rey nosso snõr na dita Çidade de Coimbra, e seus termos o escreui e este instrumento pera o dito Simaõ vaz de camoens de minha nota tirei bem, e fielmente, e com elle o conçertei e assinei de meu publico sinal que tal he pag. desta nota, e destribuiçaõ çem rs. o qual treslado de doaçaõ eu escrivaõ fis trasladar bem e fielm^te^ e com o propio o cõsertei e cõ escrivaõ aqui asinado e ao propio me reporto q̃ entregei ao doutor Roque pereira q̃ asinou de como o resebeu em cojmbra em os noue dias do mes de out^o^ de seis sentos e e quinze anos antonio de gouuea a escrevi

..... Comcertado

Ant.° gomez Ant° de gouuea

Reçebj a propia

Roque pr^a^ tauares

(*Cartório do Collegio de S. Bernardo,* t. XI, fls. 155).

XII

Procuração de Simão Vaz de Camões e sua mulher D. Francisca Rebêla a Nicolau Nunes, feita em 19 de Dezembro de 1575.

Sajbaõ quantos este estromentó de procuracao vyrem que no Anno do nascjmento de nosso senhor Jesus *chrispto* de mil e qujnhento e setenta e cjnco annos aos dezanove dias do mes de dezembro em esta cjdade [de] cojmbra e pousadas do senhor sjmao vaaz de camoees fidalgo da casa de sua alteza estando elle hj presente com a senhora donna francisca Rebella sua molher pellos quais foj djto em presença de mjm tabeliam e das testemunhas ao diante nomeadas que por este publico estrumento na melhor forma de direito faziam e defeito fizeram seu certo e em todo bastante procurador a njcolau nunez envjado delles constitujntes amnestrador da presente para que por elles e em seus nomes possa procurar e Requerer todo seu direito e justiça e todas suas causas negoçeos e demandas movjdas e por mover em que elles forem Autores ou Reos oppoentes ou asistentes ou lhe tocarem por qualquer bja que seja em qualquer parte que se offereçer perante os Juises competentes eclesiasticos e secullares e perante os que comprir citar demandar e Recombjr todos seus devedores e contendores e contendas e nos demais proçesos apresentar todos os papejs artigos embargos Rezoẽs e petiçoẽs e outros quaisquer que fizerem em seu favor e es adverso contrariar e dar prouas e ver jurar testemunhas e puer lhe contraditas e jurar ẽ suas almas Juramento de calunja e outra qualquer... e nas almas das partes os dejxarse lhe bem pareçer e Recusar de sospejtos aos juises pessoas e officiaes que lhe parecer que lhe saõ contrairos recontar no caso prjncipal e sospejcoẽs e asjnar os termos dos juramentos e louuamentos e os mais necessarjos e estar no processo de cada causa e suas dependencias a todos os termos e Autos Judiciais tee ouvir desembargos e sentenças e as dadas em seu fauor acejtar fazer tirar do proceso e dar a devjda execusao do prjncipal e custas e das contrajras e de quaisquer agrauos que lhe forem feitos apellar e agrauar e todo se segujr e procurar tee maior alçada e lançar nos bẽns dos condenados e continuar as execucoẽs tee final com poder de Receber e

aRecadar todo que lhe for deuydo e julgado ẽ q̃lq̃er p*ar*te de todos seus bẽ*n*s Rendas dyvydas e foros e de todo hu q̃ Receber poderaa dar conhecjm^tos^ e qujtacoẽs Rasas e pp.^cas^ como lhe forẽ pedjdas e q̃ possa nestes Rejnos de portugal e nos de espanha e galiza Requerer as Just^as^ de suas Altezas q̃ lhe prenda hũ escrauo de seus constitujntes q̃ lhes fugyo os Annos passados hu q̃l da por nome p^o^ de mello q̃ pode ser da ydade de quarẽta p^a^ cjncoẽta Anos pouco mais ou menos q̃ foi de fr^co^ da silua e tem a cor baça e dous fejretes hú de cada face q̃ he meã de corpo que elles cõprarã na cjdade do porto destes Rejnos de Portugal em pregão e por Autorjdade de just^as^ e ho trazer e vender e fazer delle ho q̃ lhe aprouv*er* e todo Receber e pagar as custas q̃ fejtas tiuer e fazer todo o mais q̃ fariã posto q̃ seja... p^a^ q̃ se requejra special mãdado e p^a^ efeito de todo poderaa sobstabalecer hú e mais procuradores cõ poderes gerais ou ljmitados p^a^ q̃ todo a ele e a cada hú dos p*ro*curadores cõ poderes sobstabalecjdos

q̃ concedião todos seus ljvres e cõprjdos poderes e os mais em di*rei*to acostumados cõ libre e geral admjnistraçõ e todo ho p*or* cada hũ delles f^to^ procurado Recybjdo e asinado prometerã av*er* por bom ẽ Juizo e fora delle e os Relevarã dẽcargo da satjsdasã (?) que ho dj*rei*to outorgua p*or* seus bẽs e Rendas q̃ obrjgarã e as prjmeiras citacoẽs quãdo se offerecerẽ diserã q̃ Reserbauã p^a^ ẽ suas p^as^ lhe serẽ f*ei*tas p^a^ os casos de q̃ procederẽ poderẽ dar v*er*dadeiras jnformacoẽs e ẽ t^o^ de v*er*dade asi ho outorgarã e de todo mãdarã ser f*ei*to este estrum^to^ em mjnha nota ẽ q̃ asinarã de q̃ lhes cõcederã os q̃ lhes cõprjsẽ deste... a q̃ forã t^as^ presẽtes os s^res^ p^o^ dalpoẽ e gaspar fogaça na dita cidade m^res^ e eu Ant^o^ mjz t^am^ q̃ ho es*cre*pvy e a dita S^ra^ donna francisca Rebella constitujnte asjnou por sua maõ por saber es*cre*pv*er* e posto q̃ foj cõtjnuado este termo (?) aos dezanobe dias do mes de desẽbro de setẽta e cjnco asynouse e cõfirmou-se p*or* os ditos constitujntes aos vj̃te e tres do dito mes e Anno todo f*ei*to na v*er*dade t^as^ as atras Ant^o^ myz t^am^ q̃ ho es*cre*pvi.

Simao vaz de camões
G^par^ foguaça

dona fr^ca^ Ribela
p^o^ dalpoj̃

(Livro do tabelião de Coimbra António Martins, de 1575-1576—ms. do Arquivo da Universidade—fl. 128 v.).

XIII

Contracto de arrendamento entre Simão Vaz de Camões e sua mulher D. Fraucisca Rebêla, e Francisco Bentalha, de 21 de Dezembro de 1575.

Sajbaõ quãtos este estrum^to^ de aRemdam^to^ vjrem que no Anno do nascjm^to^ de noso sõr Jesus Xpo de mil e qujnhẽtos e setẽta e cjnco Annos aos vyte e hũ dias do mes de desembro em esta cjdade de coJmbra e pousadas do sr Simão vaaz de camoẽs fydalgo da casa de sua alteza estãdo elle hj presẽte cõ a s^ra^ donna fr^ca^ Rebella sua molher peleos quais jútam^to^ foj djto em presẽca de mj t^am^ e das t^as^ ao diãte nomeadas q̃ hera verdade q por fallecjm^to^ de Isabel braua q̃ aja glorja sua maj e sogra lhe ficarã huas casas qne estão cituadas na cidade do porto na Rua da *cruz* de são domjngos que partem de huã parte cõ a Rua da põte e são domingos e de outra parte cõ casas ẽ q̃ vyue aluaro mendes e por detras étesta ẽ casas tereas q̃ ficarã da dita Jsabel braua e por diãte ẽ Rua p^ca^ os quais diserã q̃ herã de dous sobrados e por dellas estarẽ de pose era por este p^co^ estrum^to^ no melhor modo vja e forma de direito aRendauã e de fei^to^ aRendarã as ditas casas asy y da m^ra^ q̃ lhe pertẽce a francisco bemtalhado mercador e m^or^ na dita cjdade do porto cõ as frestras (?) e logradouros q̃ vir q̃ os posujo por aRendamen^tos^ atras passados e este aRendam^to^ lhe fazem ao presẽte dellas por tẽpo de quatro Annos Intejros e acabados q̃ comecarã Jaa por dia de sã mjguel do presẽte Anno de setẽta e cinco e se acabarão por outro de tal dia de sã mjguel do mes de setembro de setẽta e nove por preco e cõtja por todos os ditos quatro annos de cincoẽta mil rs. etc. (1).

.....

«e diserã elles aRendadores q̃ querjã Respõder na dita cjdade do porto perãte o Juiz ou c^or^ della e p^a^ ho dito effejto renũciarã Juizes

---

(1) Omitiu-se dêste extenso documento a parte que não interessa aos pontos de vista em debate.

de seu foro e ẽ especial o prjvjllegjo da vnjv*ers*jdade e quãto aos djtos quatro Annos declararã q̃ se comecarão por dia de sã mjguel de setembro de setẽta e seis e se acabarão por outro tal dia de sã mjguel do Anno de mil e qujnhẽtos e ojtẽta annos a q̃ forã t^as^ presẽtes os srs p^o^ dalpoẽ e g^ar^ fogaça na dita cjdade m^res^ e eu Ant^o^ mjz t^am^ q̃ ho es*cre*pvi todo fe*i*to na v*er*dade t^as^ as atras Ant^o^ mjz t^am^

Simao Vaz de Camoẽs

dona fr^ca^ Ribela

g^par^ foguaça p^o^ dalpoym

(Livro do tabelião Antônio Martins, cit. fl. 134).

XIV

Acôrdo da Câmara de Coimbra de 19 de Novembro de 1579, sôbre a eleição de procuradores às côrtes de Almeirim

Aos dezanove dias do mes de nov^ro^ de setenta e nove anos ẽ esta cidade de coJmbra e cam*a*ra della omde estavaõ Juntos o Juiz v*ereado*res e p^dor^ da cidade e p^dores^ do povo ao diante nomeados e asinados e p*esso*as da gov*er*nãça e vỹte e quatro do povo p*or* elles foi dito q̃ elles fizeraõ huã p*rocura*caõ bastãte q̃ asinaraõ no ljvro das notas desta cam*a*ra e q̃ ẽlegeraõ a g^o^ L*ei*tam e a ajres glz p*or* p*rocura*dores nas cortes q̃ el Rej noso sõr ora ordenava fazer ẽ a villa dalmeirĩ ẽ a q*ua*l lhes cõcederaõ ẽ nome desta cidade e povo os poderes necesarios p^a^ nas ditas cortes tratarẽ procurarẽ e Requerẽ tudo aquillo q̃ fosse s*er*uiço de noso sõr e bem deste Rejno e povos e asi a Just*i*ca delles ẽ mais q̃ tratandose nas ditas cortes de Jurar principe ou Rei q̃ naõ seja p*or*tuges naõ comsintaõ sem prime*i*ro ho es*cre*pverẽ a cidade e o comuniquarõ cõ as cidades e villas prỹcipais deste Reino e ẽ caso q̃ el Rej noso sõr naõ defira ao q̃ se diz q̃ no dito feito se trata da opuzisão do povo Requereraõ a el Rei noso sõr defira a iso e o comuniquaraõ outrosi cõ as outras mais cidades p*or*q̃ cõ esta cõdicaõ e clausula lhes cõcederaõ a dita procuracaõ e de outra man^ra^ naõ: e o prometeraõ os ditos procuradores asi cõprirẽ

q̃ lhes deraõ os ditos v*ereado*res cidadaõs e povo aquj cõ elles asinados p.º cabral o escrepvy e esperaram a resposta deles

Dº marmeleiro — Soueral

Aires glz de macedo — D.º aranha chaves

glº Ramos — gõcalo gil

(Seguem-se numerosas assinaturas)

(*Vereações*, vol. 23.º, fls. 2).

XV

Certidão da acção movida por Isabel Tavares contra Dr. Roque Pereira Tavares, referente à quinta de Lordemão

Aos que esta certjdaõ dada com o theor da folha ao diante por mandado e Authoridade de justiça virem certifico eu gaspar de Magualhaẽs que sjrvo de escrivaõ das Aucoẽs nouas no officjo de Manoell da Rocha leaõ por ell Rej nosso senhor nesta Rellacaõ, e casa do Porto que no cartorio do dito officjo estaõ huns autos ciueis de Aucaõ noua que se trataraõ entre jsabell tauares dona veuua contra o doutor Roque pereira tauares ambos da cidade de coymbra em os quoais anda appenso hũ feyto antigo que tem hũ tjtollo q̃ dis *f* emuentario de joaõ Vaas de villa franca e as folhas des comessa hun tjtollo que dis o segujnte // tjtollo das escreturas que pertencem a lordomaõ // hum aforamento de lordomaõ fejto a vinte e sete de março da era de mill coatrocentos e sesenta anos fejto por martjn de pinho tabelljão dell Rej nesta cjdade // E hua comfirmaçaõ do abbade dallcobaça sobre o djto tjtollo daforamento de lordomaõ fejto aos vinte e tres de abrill da era de coatro centos sesenta anos asellada cõ hum sello pendente // E hum jnstrumento de Restutujcaõ de posse em que se Restutujo Joaõ preto gemRo de gill pires a que foy fejto o aforamento fejto aos cinco de Julho do anno de nosso senhor de coatro centos corenta e tres annos por Joaõ Rodrigues taballyaõ nesta cjdade // E hua sentensa ẽ papell dell Rej nosso senhor dada na casa do çiuell sobre a dita quinta em fauor do defunto aos vinte de dezembro do anno de mill e quinhentos vinte e tres passada pollo doutor bras neto e frãcisco cardoso e sobescrita por pero da lagea //

hua carta de venda da dita quinta per que Joaõ preto gemRo de gill pires vendeo a dyta quinta a Joaõ Vaas pay do defunto feyto a trese de Julho do anno de mill coatro centos sesenta e ojto anos por guõsallo Vasques tabelljão nesta cjdade em pergaminho // coatro conhesjmentos das pensoẽs que se paguaraõ ao mostejro e hua çertjdaõ de cõsentjm^{to} que se fes perante o viguajro guõsallo Reixa fejta no anno de XXII a quoall consjnacao está asjnada pello djto vig^{ro} // Aos que esta certjdao dada com o theor da folha ao diante por mandado e Authoridade de justica virem certefico eu gaspar de magualhaes que sjruo de escriuaõ das Auçoẽs nouas no officjo de Manoell da Rocha leaõ por ell Rej nosso senhor, nesta Rellaçaõ e casa do porto que no cartorio do dito officjo estaõ huns Autos cjueis de Auçaõ noua que se trataraõ emtre jsabell tauares dona veuua contra o doutor Roque pereira tauares ambos da cjdade de coymbra Aos quaais anda appenso hum fejto ãtigo que tem hum tjtollo que dis // ynuentario de joaõ Vaas de Villa franca e as folhas des comessa hun tjtollo que dis o segujnte // tjtollo das escreturas que pertencem a lordomaõ // hum afforamento de lordomaõ fejto a vinte e sete de março da era de mill e coatro centos e sesenta annos fejto por martjn de pinho tabelljão dell Rej nesta cjdade // huã comfirmacaõ do abbade dallcobaça sobre a djto tjtollo daforamento de llordomao fejto aos vinte e tres de abrill da era de coatrocentos e sesenta annos asselada com hum sello pendente // hum ynstrumento de Restutuyccaõ de posse em que se Restutujo yoaõ preto gemRo de gill pires a que foy fejto afforamento fejto aos cinco de yulho do anno de nosso senhor de coatro centos quarenta e tres annos por yoam Rodrigues tabellyaõ nesta cjdade // hua sentenca em papel del Rej nosso senhor dada na casa do civel sobre a djta quinta em fauor do defunto aos vinte de dezembro do anno de mill quinhentos vinte e tres passado pello doutor bras neto e françisco cardozo e sobescrita por pero dallagea // huã carta de venda da djta quinta per que yoaõ preto gemRo de gill pires vendeo a djta quinta a Joaõ Vaas pay do defunto fejto a trese de Julho do anno de mill coatro centos e sesenta e ojto anos por guõcallo Vasques tabelljaõ nesta cjdade em perguaminho // coatro conhesjmentos das pensoẽs que se paguaraõ ao mostejro e huã certjdaõ de consentjmento que se fes perante o viguajro guõcallo Reixa fejta no anno de XXII a quoall consignacaõ está asjnada pello djto viguairo // hum

ynstrumento de posse da djta quimta que tomou diogo paes como procurador de Joaõ preto gemRo de gill pires p*rimei*ro jnqlino da djta quinta fejto por lopo gill tabelljaõ desta çidade aos xxbii de julho do anno de Mill coatro centos corenta e tres // catorze escreturas de afforamento da djta quinta fejtas aos caseiros que se naõ escreveraõ quada hua por naõ ser necessario // hũ afforamento uelho de huã mata en lordomaõ fejta por martjn de pinho a tres de abril de mill e coatro centos vinte e sejs anos // segundo esto era escrito nos yteyns do djto tjtollo na primejra mea folha da primejra e segunda lauda numerada folio des de que soomente se pedio esta certidaõ por parte do dom abbade Reitor do collegio de são bernardo de cojmbra frej theodoro de carualho por duas uias ãbas en huã forma q̃ lhe pasey na verdade por mjn sobescrita e asjnada e concertada cõ o officiall comigo ao deãte asjnado e aos Autos me Reporto en todo e per todo e a outra certydaõ q̃ de huã verba atras pasey o paroco..... perejra esta pasey por vertude de hum despacho do doutor Manoell homẽ coRegedor do ciuell e yuis da Auçoẽs nouas nesta corte (?) e casa do porto posta ao pee de huã petycaõ q̃ fes o djto padre Rejtor para outros papeis que pedio dos ditos autos que lhe pasey aos trinta e hũ de outubro de mill seis centos vinte e tres annos paguou se desta certjdaõ ojtenta rs eu g^ar^ de magalhaẽs o sobscrivi he asinei

g^ar^ de magalhaes

comigo t^am^ — Cons*er*tada cõ os Autos

Joaõ bernardes — por mym s*cri*puaõ

g^ar^ de magalhaes

Sertefiquo eu Joaõ bernardes t^am^ p.^co^ de nottas por sua mag^de^ nesta cidade do porto e termos que ha letra da sobescricaõ da sertidaõ asima..... he sinal della he de g*a*spar de mag^es^ escriuãõ das Aucoes nouas nesta Rellacaõ e per tal ho Reconheço en fee do q̃ fis esta que asinej em p^co^ no porto a desaseis de nouembro de seis c*en*tos e vinte e tres ã.

(Cartório do Colégio de S. Bernardo, t. VI, fl. 7)

Hũm jnstrumento de posse da djta qujnta que tomou diogo paes como procurador de yoam preto gemRo de gil pires primejro ynclli-

no da djta quinta fejto por lopo gill tabellyaõ desta cydade aos vinte e sete de yulho do anno de mill coatro centos e corenta e tres //..... escretura de afforamento da dita quintã feytas aos caseiros que se não escreueraõ cada huã por naõ se necessario // hũ afforamento uelho de huã mata em lordomaõ feyto por martyn de pinho a tres de abrill de mill e coatro centos vinte e seis anos // segundo esto era escrito nos yteyns do dyto tytollo na primeira mea folha da primejra e segunda lauda numerada foleo des de que soomente se pedio esta certidaõ por duas vias deste theor por parte de dom abbade Reitor do collegio de saõ bernardo de coymbra frej theodoro de carualho por vertude do despacho do doutor Manoell homẽ coRegedor do ciuel yuis das Aucoes nouas desta corte (?) posto en hua petjcaõ q̃ fes o dyto Reytor para se lhe darẽ..... certjdoẽs dos dytos Autos e vay esta na uerdade por myn sobescrita e asynada e conçertada cõ o officyal comigo abayxo assynado e aos Autos me Reporto e a outra certydaõ q̃ pasey a payo coRea pereyra de huã verba dos yteyns atras vy e no porto ao deRadejro de outubro deste..... ....setenta rs eu g^ar de magalhaẽs o soescrevi e asinei

g^ar de magualhaẽs

comigo t^am

João bernardes

Consertada com os Autos por my es*cri*puaõ

g^ar de magualhaẽs

Sertefiquo eu Joaõ bernardes t^am p^co de nottas por sua mag^de nesta cidade do porto e seus termos que a letra da sobescriçaõ da sertidaõ asima e sinal..... della he de g*a*spar de mag^es escriuaõ das aucois nouas nesta Rellaçao e casa do porto he por tal ha Reconheço en fe do que fis esta que asinej em p^co no porto ha dezaseis dias do mes de nouembro de seis çentos e vinte e tres anôs.

(Cartório do Colégio de S. Bernardo, t. VI, fl. 10)

XVI

(Traslado da acção que, em 1583, moveu o Colégio de S. Bernardo contra o Dr. Roque Pereira Tavares e mulher D. Francisca Rebêla

Simão leal escriuão da conseruatoria da uniuersidade de Coimbra por El Rej nosso senñor faso saber aos que esta certidam virem que aos vinte e sete dias do mes de outubro deste ano de mil e seis centos e vinte e tres em coimbra e minhas pousadas pareseu o reuendo padre frei teodoro de Carualho doutor no santo colegio me aprezentou hũs autos que tinha em seu poder dizendo que deles queria treslado pera bem de sua justica e que me requeria lhos mandase tresladar e que asinara o padre que os levase como os recebia E logo eu escriuão mandei tresladar os ditos autos comesando pelo emtento deles que sam os seguimtes feito do collegio de São bernardo contra o doutor Roque pereira escriuaõ tome cordᵉ Anno do nacimento de nosso Sᵒʳ Jhu xpo de mil e quinhentos e oitenta e tres annos aos vinte e hũ dias do mes de marco do dito anno nesta cidade de Coimbra e pacos del Rey nosso sʳ em Audiencia q̃ hi fazia o Lᵈᵒ frᵉᵒ cardoso do dezembargo del Rey nosso sᵒʳ conseruador cõ Alcada nesta Vniuersidade hi perante elle pareceo o Lᵈᵒ Iam de figueiredo E Anrique da rede procuradores do collegio de saõ bernardo E asi tome luis seu solicitador E disseraõ q̃ pª a dita Audª era citado o Dᵒʳ Roque perejra pª falar a hũ feito q̃ ho dito collegio trazia com Simaõ vaaz de camoẽs cujo erdᵉ elle hera e q̃ tambem eu escriuaõ fora pª citar a Dona frᶜª sua molher e q̃ elle naõ dera licença pera isso q̃ lhes pedia o mandasse apregoar a elle E o ouvesse por citado nos termos em q̃ esta E por passar de seis meses E isto por elle Doutor ser hora cazado com Dona frᶜª Rebella molher do dito Simaõ uaz de camoẽs defunto E visto pello dito Conseruador per eu escriuaõ dar fee q̃ citara ao dito Dᵒʳ Roque perejra pera o sobreditto e q̃ fora pera citar sua molher E me naõ fora dada copia della dizendo q̃ a ouuesse por citada em pessoa delle q̃ isso bastaua mandou apregoar ao dito Dᵒʳ Roque perejra e o foi por Jam vaaz porteiro q̃ deu fee naõ parecer e a sua Reuerìa o ouue por citado por termos e autos

judiciaes e pera falar ao dito feito por passar de seis mezes E mandou q̃ se citasse sua molher tome Cordᵐᵒ o escreui

Aos vinte e oito dias do mes de março de mil e quinhentos e oitenta e tres annos em coimbra e pacos del Rey nosso Sᵒʳ em Audª q̃ hi fazia o Lᵈᵒ frᶜᵒ cardozo conseruador desta uniuersidade hi perante elle pareceo o procurador do collegio e tome luis seu solicitador E disseraõ q̃ eu escriuaõ fora a caza do Reo Roque perejra pª citar sua molher e q̃ naõ me fora dado copia della pª isso q̃ lhe requeria elle se daua por citado em nome della a ouuesse por citada pera esta cauza e lhe mandasse notificar q̃ per seu assinado declarassem de q̃ maneira reconheciaõ ao collegio autor de S. paulo enexo aos dos Bernardos desta cidade da quinta e cazaes do lugar de lordomaõ e o senso q̃ lhe pagauaõ se era como a drᵗᵒ senhorio se de senso ou porq̃ de manᵐª e uisto todo por elle conseruador emformado do cazo e por eu escriuaõ dizer q̃ fora pera citar a molher do Reo e dando disso relacaõ ao Reo elle me respondera q̃ elle se daua por citado em seu nome e q̃ isso bastaua o q̃ uisto pello conseruador a mandou apregoar E o foi pello portᵐᵒ da audiencia E assim ao dito Reo Roque perejra E as sua reuerias os ouue por citados em nome delle Reo pª tudo o q̃ ditto he e pera falar ao feito no termo em q̃ esta E termos E autos judiciaes e por passar de seis mezes E mandou q̃ os Reos fossem notificados pª fazerem a declaracaõ q̃ se pedia por parte do collegio autor e de q̃ manᵐª reconheciaõ ao dito collegio autor do prazo de lordomaõ tome cordᵐᵒ o escreui E a procuracaõ do collegio autor he a seguinte tome cordᵐᵒ o escreui

Treslado da procuracaõ dos padres do collegio de Saõ Bernardo

Saibaõ os q̃ este publico instrumento de poder e em tudo bastante procuracaõ virem q̃ aos dezanoue dias do mes de marco do anno do nacimento de nosso Sᵒʳ Jhu xpo de mil e quinhentos e oitenta e tres annos em a cidade de Coimbra dentro no collegio de S. Bernardo sito na dita cidade E na caza do despacho delle lugar costumado onde semelhantes autos se costumaõ fazer E onde estavaõ iuntos em cabido e cabido fazendo chamados a elle per som de campã tangida como he de seu bom e antigo costume E em especial congregados pª o cazo seguinte de q̃ abaixo fara expressa mencaõ Rᵈᵒ pᵉ Dᵒʳ frei antᵒ de saõ Bernardo dom Abbade E Reytor do dito collegio e

most^ro os mais Religiosos delle ao diante nomeados e nesta nota assinados, pellos quaes loguo capitularm^te foi dito perante mim tabaliaõ e test^as ao diante nomeados q̃ elles no melhor modo uso e forma q̃ de direito ser podia E em direito mais ualer faziaõ e de feito per este publico instrum^to fizeraõ seus em tudo bastantes procuradores com poder de sobestabelecerem hũ e m^tos procuradores e os reuogarem se cumprir e desta sempre uzarem fiquando em sua forca e vigor ao l^do Joaõ de figueiredo cidadaõ desta dita cidade E ao l^do Anrique da rede avogado em ella e os mostradores da prezente E a ambos iuntam^te e a cada hũ de per si in solidum aos quaes dauaõ poder e de feito deraõ q̃ assi elles ditos seus procuradores como todos seus sobstabelecidos E cada hũ per si in solidum em nome do dito mostejro e collegio possaõ procurar requerer e defender todo seu direito E iustica em todas suas cauzas e demandas movidas e por mouer e q̃ lhe toquẽ e aos bens e rendas delle per qualquer uso e manejra q̃ seja E citar e demandar todos seus devedores e partes tentes E embargantes de seus bens E diuidas E Rendas E offerecer contra ellas libellos e nouas aucoẽs Aprezentar testemunhas E nellas jurar E fazer todos os requerim^tos assi uerbaes como por escrito e protestos E estar cumpridam^te a todos os termos E autos judiciaes per ante quaisquer juizes E iulgadores assi eclesiasticos como seculares q̃ de seus bens E causas em direito deuaõ E ajaõ de conhecer tee ouuir sentencas E as receber sendo dadas em seu fauor E as fazer executar no principal E custas E dar a sua deuida execucão e tirar do processo E requerer monitorios e declaratorias E de todas has mais censuras contra quaisquer pessoas contra quem se deuaõ E ajaõ de passar E das sentencas contrajras e de quaisquer embargos interlocutorios e agrauos q̃ lhe forem feitos appellar e agrauar e todo Renunciar ou seguir te mor alcada e final despacho dappellacaõ E agrauo e pedir reuistas louuarse em nouos juizes E recuzar todos E quaisquer officiaes de justica de sospeitos que ho forem hou parecaõ ser E em outros de nouo se louuar se cumprir E jurar qualquer licito e honesto juramento q̃ em direito lhe for demandado e nas partes aduersas ho leixar sendo necessario E q̃ finalmente facaõ elles ditos seus procuradores E todos seus sobstabelecidos E cada hũ per si da man^a q̃ dito he em todo ho toquante ao acima dito E em todas suas dependencias tudo o q̃ cumprir e for necessario E com todos os po-

deres em direito requeridos assi e taõ inteiram^te^ com liure e geral administracaõ como elles padres constituintes capitularm^te^ fariaõ sendo presentes posto q̃ pera ello interuenhaõ cousas em q̃ de direito se requeira mais especial mandado q̃ tudo aqui hão por expresso e declarado prometendo a mim tabaliaõ como a pessoa pubrica de todo auerem por bom firme E ualioso em juizo e fora dele E de os releuarẽ do encargo da Castidacão q̃ ho direito outorgua pelos bens E Rendas do dito Collegio E mostejro q̃ obrigauaõ E de feito obrigaraõ com reseruacão de quaisquer citacoẽs q̃ som^te^ serão feitas a elles padres capitularm^te^ p^a^ darem as enformacoes necessarias e q̃ por virtude desta procuracão reuogauaõ e anulauaõ E auiaõ por reuogadas E por nullas E de nehũ effeito E vigor todas e quaisquer outras procuracoes q̃ antes desta tenha o dito mostejro E collegio E a quaisquer pessoas de qualquer qualidade que seiaõ porq̃ todas haõ por nulas e de nenhũ effeito nem vigor somente huã procuracaõ q̃ o dito collegio tem feito ao padre D^or^ frei fr^co^ Carreiro Religioso do dito Collegio o qual podera uzar da dita procuracaõ pelo modo e manejra q̃ nella se contem E que per este publiquo instrum^to^ tambem fazem seu procurador e solicitador a tome luis alfaiate morador em esta cidade p^a^ q̃ em todo e per todo uze e possa uzar de todos os poderes nesta procuracaõ conteudos juntam^te^ com os ditos l^dos^ seus procuradores E cada hú de per si in solidum E q̃ desta man^ra^ todo aprobaõ E ratificaõ pelos bens e Rendas do dito collegio presentes e futuros q̃ obrigauaõ e de feito obrigaraõ, em cuia fee e testemunho de verdade assi o outorgaraõ E estorm^to^ em q̃ assinaraõ mandaraõ fazer nesta nota de q̃ pediaõ outorgaraõ E aceptaraõ todos e quantos deste theor cũprirem E os q̃ lhe forem necessarios q̃ aos ditos seus procuradores e seus sobstabalecidos E a cada hú delles concederaõ, E os padres Religiosos do dito collegio q̃ a esto capitularm^te^ foraõ presentes com o dito padre Dom Abbade Reytor E aqui assinaraõ são os seguintes o P^e^ L^do^ frei gerardo das chagas o p^e^ frei manoel de Santarem o p^e^ fr Antonio da conceicaõ o p^e^ fr Rafael de S^ta^ catherina o p^e^ fr niculao dalbuquerque o p^e^ fr Mateus dalmeida o p^e^ fr Ambrosio dos Reis o p^e^ fr Agostinho da trindade o p^e^ fr theodosio de lucena o p^e^ fr gregorio da esperanca o p^e^ fr Prudencio bautista o p^e^ fr Afonso da Cruz o p^e^ fr Chrisostimo todos Religiosos do dito mostejro E collegio q̃ aqui assinaraõ cõ as testemunhas q̃ foraõ presentes Ant^o^ glz ortelaõ do di-

to mostro E Braz felippe, familiar delle natural de santa combadaõ E eu Anto de gouuea tbaõ pubrico de notas por el Rey nosso Sor em a dita cidade de coimbra E seus termos q̃ o escreui E este estromto em minhas notas E livro dellas tomei donde na uerdade o tirej E com a nota bem e fielmte o consertei sẽ couza q̃ possa fazer duuida E este estromto passei pa o dito collegio E aqui assinei de meu pubrico sinal q̃ tal he pg deste cõ a nota jda e da destribuicaõ trezentos e trinta reis / foi tresladada da propria bem e fielmte com q̃ a consertei e assinei aqui assinado E a propria leuou tome cordro o escreui tome luis tome cordro

Aos desoito dias do mes dabril de mil e quinhentos e oitenta e tres annos em coimbra e pacos del Rey nosso Sor em audª q̃ hi fazia o Ldo jnnocẽtio do Reguo da fonseca conservador hi perante elle pareceo o Ldo Jam de figueiredo e falou neste feito dizendo q̃ os Reos auião de satisfazer cõ a declaracão conteuda no termo atras q̃ lhe requeria lhe mandasse notificar q̃ dessem a dita pergunta e declaracão E uisto pelo conseruador mandou q̃ se lhe ho fizesse tee a primra audª e pelo procurador dos Reos foi dito q̃ ahi auia hũ feito uelho e q̃ não aparecia q̃ lhe requeria mandasse q̃ o collegio autor declarasse se queria uzar do dito feito ou não e mandasse q̃ uiesse a juizo porq̃ sobre elle tinha tirado huã carta de excomunhaõ E uisto tudo pelo conseruador mandou q̃ o collegio declasse se queria uzar do dito feito E disso fizesse termo e feito o dito Reo defirisse a pergũta q̃ pelo collegio autor se requeria tome cordro o escrevi E as cartas de excomunhaõ assi do collegio autor como do Reo toda he o q̃ se segue cordro o escrevi

O Ldo pe aluares nogra conego na See desta cidade de coimbra q̃ ora siruo de prouisor e viguajro por comicão do Ldo Aluaro anes nogra prouisor e uigro geral deste bispado de coimbra pelo mto illustre e Rssmo Sor o sor D. guaspar do casal bispo da dita cidade conde darguanil etsa aos q̃ esta minha carta de excomunhaõ uirem saude em Jusu xpo nosso Sor faco saber q̃ a mim enuiou dizer per sua peticaõ dona fra Rabella molher q̃ foi de Simão uaaz camões q̃ aja gloria q̃ os padres de S. Paulo lhe moueraõ huã demanda sobre a sua quinta de lordomão dizendo q̃ era fatheosym sendo censual com cento E quatorze rs de censo ao mostro de S. Paulo os quaes padres uieraõ cõ libello contra o dito seu marido q̃ o contrariou offerecendo todos os

papeis q̃ faziaõ a bem de sua justica e foi dada uista delles ao procurador dos ditos padres q̃ hera o Dᵒʳ Jorge Brandaõ Deus tem e era alguã pessoa ou pᵃˢ de q̃ não he certa nem sabedor naõ temendo ao sᵒʳ Deus nem ha conta q̃ de suas obras lhe aõ de dar em grande dano E periuizo de suas almas lhe sonegaõ o dito feito de q̃ era escriuaõ amaro figuejra e lhe sonegaõ os conhecimᵗᵒˢ de paguas em q̃ os mesmos padres confessauaõ ser a dita quinta censual e ter o dito censo de cento e quatorze rs em cada hũ anno e não fatheosym E em assim lhe sonegarem o dito feito E conhecimᵗᵒˢ e papeis juntos Recebia de perda mais de dois mil cruzados pedindo-me lhe desse algũ Remedio com drᵗᵒ E visto por mim seu dizer e pedir ser iusto E pelas almas dos fieis xpaõs não padecerem graues penas no outro mundo pellas couzas alheas neste tomadas e mal leuadas lhe mãdei passar a presente pela qual amoesto a 1.ª 2.ª 3.ª uezes E mando sob pena de exᵃᵐ major ha toda a pᵃ e pᵃˢ q̃ souberem parte de uista ou de ouuido ou outra sabedoria do dito feito E papeis diguaõ E descubraõ a ella suppᵗᵉ tudo o q̃ souberem pᵃ q̃ possa auer o dito feito e correr em seus termos o que assim cumpriraõ em termo de nove dias primᵒˢ seguintes q̃ lhe dou e assino por tres canonicas admoestacões dando-lhe tres dias por cada admoestacaõ E passados e não o querendo descobrir os hei por malditos excomungados da maldicaõ de Deus E dos Appˡˡᵒˢ S. Pedro e S. Paulo q̃ ueio sobre sedoma E guomorra dataõ E biraõ q̃ aterra uiuos souerteo nos infernos pᵃ sempre E mando a todos E quaesquer officiais de iustica tbᵉᵉˢ escriuaes e notajros ou clerigos e pessoas de ordens q̃ sendo com ella requeridos a publiquem nas audiencias e lugares publicos sendo pᵃ ello requeridos E o mesmo aos priores E curas das Igrejas desta cidade e Bispado q̃ ha leaõ em suas estacoes o q̃ cumpriraõ sob a ditta pena de exᵃᵐ dada na dita cidade de Coimbra sob meu sinal e sello do dito Sᵒʳ Aos XIX de Abril antᵉ uaz escriuaõ ha fez j b̃ilxxxj annos. pedralues nogᵗᵃ

O Lᵈᵒ Aluaro eanes nogᵗᵃ prouisor em este bispado de Coimbra pelo mᵗᵒ illustre E Rssᵐᵒ Sᵒʳ o Sᵒʳ D. gaspar do cazal bispo de dita cidade conde darganil etsᵃ aos q̃ esta minha carta de excomunhaõ virem saude em Jhu xpo nosso sᵒʳ faco saber q̃ a mim enuiaraõ dizer por sua peticão o pᵉ Reitor e Religiosos do collegio de S. Bernaldo q̃ comecara huã demanda contra hũ João uaz de villa franqua sobre o prazo de lordomaõ q̃ pertẽce ao dito mostᵉ e collegio e querendo

despois proseguir a mesma cauza contra simaõ uaz camoẽs possuidor do mesmo prazo entregaraõ o dito feito com outros papeis ao Dor Jorge brandaõ procurador q̃ foi do dito collegio E ahi ficaraõ ao tempo q̃ o dito Dor Jorge Brandaõ falecera e dahi fizera menos sem mais apparecer o qual feito fora principiado e corria diante o juiz desta cidade e em se perder Recebia o dito mostro e collegio de perda tres ou quatro mil cruzados pedindome lhe desse algũ Remedio com drto E mandasse passar carta de exam e uisto por mim seu dizer e pedir ser iusto e pellas almas dos fieis xpaõs naõ padecerem graues penas no outro mundo pelas couzas alheas neste tomadas e mal leuadas lhe mandei passar a prezente pela qual amoesto a 1.ª 2.ª 3.ª vezes e mando sob pena de exam major ha toda a pa e paa q̃ do dito feito souber em parte de uista ou de ouuido ou outra sabedoria o digaõ e descobraõ em termo de noue dias primos seguintes q̃ lhe dou e assino por tres canonicas admoestacoẽs dando lhe tres dias por cada admoestacão E passados e não querendo descobrir os hei por malditos excomungados da maldicaõ de Deus e das Appllos S. Pedro e S. Paulo q̃ ueio sobre sedoma e guomorra Dataõ e Biraõ q̃ ha terra uiuos soverteo nos infernos pa sempre E mando aos priores e curas das igrejas desta cidade E bispado q̃ sendo com ella requeridos ha leaõ em suas estacoẽs Dada na dita cidade de Coimbra sob meu sinal e sello do dito Sor Aos xix de marco Anto uaz escriuaõ a fez de ĵblxxxiij annos. Aluaro eanes nogm Como ttodo consta dos ditos autos a que me reporto que leuara o padre frei Adriam dos Santos seleireiro do dito colegio de sam bernardo que asinou este treslado de como dos ditos se entregou ho dito padre Reitor os mandou entregar que vai escrito este treslado em sete meias folhas de papel todas de hua letra afora a de mim escriuao que comesa e acaba esta sobescrisam em sete meias folhas e pelas cabesas de cada meia folha leua meu breue nome que diz leal e a *escre*pvy nesta cidade de Coimbra aos vinte e sete dias do mes de outubro deste ano de mil e seis centos e vinte e tres e não fasa duuida o emmendado no algarismo da era das cartas descomunhao que sao duas que diz huã ser feita na era de mil e quinhentos e outenta e hum e outra no ano de mil e quinhentos e outenta e tres e nos ..... de que se haja Reconhesi eu escrivao ha letra de thome cordeiro q̃ he escrevao deste juizo e a letra da sobescrisam de Antonio Vaz que foy escrivao do auditorio acresiastiquo

que he a duas cartas descomunham ..... asim a escumunhaõ que se fez na cidade pagou desta certidam trezentos e des rs per parte da letra ser latina e com as tres primeiras meas folhas Eu simao leal escrivão ho fiz escrever sobescrevj e asinej de meu sinal ..... e com os ditos autos concertej este e com o escrivao aqui asinado sobredito ..... pg tresentos e des e me reporto ..... como

Simao leal

E per mj̃ Escripvão
Bertolameu

Comcertado
Simão leal

levei os proprios autos
frei Adriaõ dos Sanctos

(*Cartório do Colégio de S. Bernardo,* t. X, fl. 287).

(Continua)

J. Pinto Loureiro
Director da Biblioteca Municipal
de Coimbra

¿PORQUE NÃO SE FABRICAM ADUBOS AZOTADOS EM PORTUGAL?(1)

Devido à disposição dos diafragmas, com um pequeno intervalo a separá-los, mesmo que algum gás se escape, nunca vai misturar-se como outro mas, sim, segue para a atmosfera. Todavia, para mais segurança, um dispositivo indica automàticamente quando a percentagem dos gases está próximo da zona em que é explosiva e interrompe o funcionamento da instalação.

Antes de seguirem pelas condutas próprias, o hidrogénio e o oxigénio passam por uns pequenos reservatórios onde abandonam as últimas gotas de líquido. A pureza atinge 99,5%.

Fauser estabelece os seus cálculos contando com a grande elasticidade das suas células, que lhe permitem suportar tôdas as irregularidades da energia e beneficiar do baixo preço de custo por que aquela é fornecida a certas horas do dia.

É desta maneira que a *Societá Elettrochimica Novarese* utiliza intermitentemente a energia das centrais de Vizzola e de Turbigo, inclusivamente a que se vende mais barata do meio dia à uma hora.

A sala de electrólise contém 3 baterias de electrolisadores montados em série. Cada bateria é servida por uma

---

(1) Cont. do n.º 4, vol. 89, pág. 392.

comutadora hexafásica de 2.500 Kw que produz uma corrente contínua a 500 volts. A produção do hidrogénio pode atingir 35.000^{m3}, mas a instalação só tem um gasómetro de 7.000^{m3} de capacidade.

Por aqui se vê como Fauser, judiciosamente, aproveita os recursos italianos para produzir o hidrogénio necessário à síntese do amoníaco.

Na primeira instalação de ensaio de Novara, os electrolisadores tinham as seguintes características: altura 2,^{m}25; largura 0,^{m}65; comprimento 1,^{m}30; pêso 800 Kg.; voltagem 2,4 volts; intensidade 6.000 amperes.

As quatro baterias de 20 células absorviam a energia contínua a 210 volts obtida, duma corrente trifásica a 150 volts, em três comutadoras hexafásicas de 500 Kw. cada.

A produção máxima de hidrogénio por dia era de 6.000^{m3}.

Nos primeiros ensaios de Fauser a síntese do amoníaco era feita à pressão de 500 atmosferas no intuito de obter mais fàcilmente o amoníaco anidro. Mas, como mais tarde êste processo fôsse dotado com uma bomba de duplo efeito para a compressão da água e que funciona como coluna de absorção, a pressão foi baixada para 250-300 atm., o que era a idea predominante de G. Fauser, que sempre condenou as altas pressões do processo Claude.

A característica fundamental do processo Fauser reside na forma de obtenção do azote por oxidação do amoníaco, o que implicitamente corresponde ao fabrico final do nitrato de amónio numa elegante operação cíclica.

Sigamos a marcha das operações na fábrica de Novara (fig. 4).

Examinámos como era obtido o hidrogénio que era armazenado nos gasómetros. Paralelamente sucede o mesmo

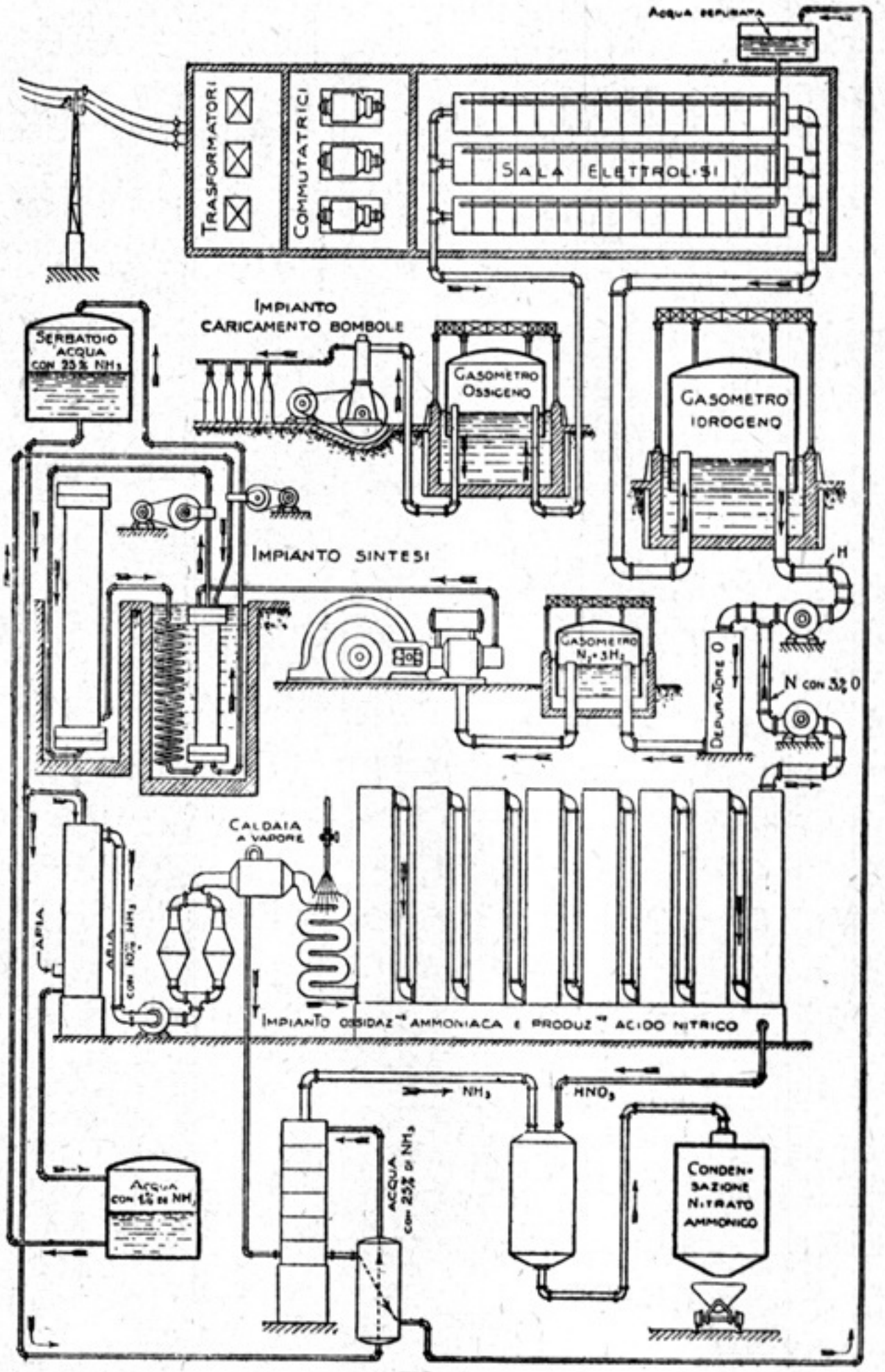

Acqua depurata
Trasformatori
Commutatrici
Sala Elettrolisi
Impianto caricamento bombole
Serbatoio acqua con 25% NH3
Gasometro Ossigeno
Gasometro Idrogeno
Impianto sintesi
Gasometro N2+3H2
Depuratore O
N con 3% O
H
Caldaia a vapore
Aria
Aria con 10% NH3
Impianto ossidaz.ne ammoniaca e produz.ne acido nitrico
NH3
HNO3
Acqua con 1% di NH3
Acqua con 25% di NH3
Condensazione Nitrato Ammonico

FIG. 4

ao oxigénio que é armazenado noutro gasómetro donde é extraído para o enchimento de garrafas e vendido para fins industriais, depois de se utilizar a quantidade necessária na oxidação seqüente do amoníaco.

O hidrogénio é bombado do gasómetro e misturado com o azote que provém duma ulterior operação da instalação onde o amoníaco é oxidado.

Os dois juntos passam num depurador e dali são conduzidos a um gasómetro onde a mistura é armazenada. Do gasómetro os gases são aspirados e comprimidos a 200-250 atmosferas (1). Mas, ao mesmo tempo que os gases, é também aspirada uma certa quantidade de água, por um sifão, que serve de lubrificante e para absorver o amoníaco. Do compressor a mistura de água, azote e hidrogénio é dirigida pelo tubo A (para seguir esta fase do processo ver a fig. 8 mais detalhada e parte integrante da fig. 4) à câmara central da bomba de circulação R onde lubrifica os órgãos em movimento. A água que se acumula depois no fundo da bomba é conduzida à coluna de absorção ou condensação E. Aí deposita-se também no fundo. Os gases, da bomba R dirigem-se, por sua vez, à coluna de síntese C, depois de passarem através dum separador de óleo B.

A organização das colunas de síntese Fauser foi orientada pelas seguintes considerações teóricas e experimentais:

Pelos estudos de Haber e Nernst sabe-se que a reacção:

$$N^2 + 3\,H^2 \rightleftharpoons 2\,NH^3$$

(1) Os aperfeiçoamentos realizados neste processo pelo inventor, nas mais recentes instalações, tendem a fazer baixar a pressão de 300 para 200 atmosferas.

só se inicia quando a temperatura atinge 450°. No capítulo II vimos que esta reacção era fortemente exotérmica o que tinha por efeito aumentar a temperatura da mistura dos gases $N^2 + 3\,H^2$. Por outro lado, para cada pressão, sabe-se que a percentagem de amoníaco deminui à medida que a temperatura aumenta, isto é, o equilíbrio da reacção desloca-se para a esquerda.

O problema punha-se pois para Fauser, como para os outros inventores, da seguinte maneira:—a necessidade de eliminar o calor da reacção à medida que ela se vai produzindo para poder obter boas percentagens finais de amoníaco.

O aumento da temperatura da mistura azote-hidrogénio é calculável pela fórmula:

$$\Delta t = \frac{x \times Q}{C_p} \qquad (1)$$

na qual x é a percentagem em pêso da mistura que se transformou em amoníaco, C_p é o calor específico a pressão constante da mistura.

Por sua vez, x está relacionado com a percentagem y, em volume do amoníaco que existe nos gases depois de catalisados, pela expressão:

$$x = \frac{2y}{100 + y} \qquad (2)$$

Substituindo o valor de x de (2) em (1) vem:

$$\Delta t = \frac{2\,y\,Q}{C_p\,(100 + y)} \qquad (3)$$

Se quisermos conhecer a temperatura final atingida pela reacção dos gases à pressão de 200 atmosferas poderemos utilizar a fórmula:

$$T_f = T_i + \Delta t \qquad (4)$$

que substituída dá:

$$T_f = 450^o + \frac{2 \times 750}{1{,}15\,(100 + y)} \cdot y \qquad (5)$$

visto que o valor médio de Q segundo Nernst é neste caso igual a 750 cal. e $C_p = 1{,}15$.

Por outro lado sabe-se que os valores de y à pressão de 200 atm, e no intervalo de 450° a 600° são dados com grande aproximação pela expressão

$$y = 655\, e^{-0{,}00725\, t} \qquad (6)$$

Igualando agora (5) e (6) virá:

$$318 \log \frac{655}{y} = 450 + \frac{2 \times 750}{1{,}15\,(100 + y)} \cdot y$$

Equação que resolvida dá para y o valor de 9,9%.

O que demonstra que, não havendo o cuidado de arrefecer o tubo catalítico, não se poderá ultrapassar aquêle, limite de cêrca de 10% de amoníaco.

Trata-se por conseqüência de conseguir retirar o calor da reacção à medida que êste se produz.

Segundo os estudos de Fauser, a percentagem de

amoníaco y atingida numa mistura de $N^2 + 3H^2$ à temperatura t, depois dum certo tempo de contacto τ com o catalisador pode ser obtida pela equação:

$$y = \frac{655\,(e^{k\tau} - 1)}{e^{0,00725\,k\,t\,\tau}}$$

em que k é um coeficiente que depende da pressão, da temperatura e da natureza da substância catalisante. Assim para 200 atm. e 600°, k = 0,32 e para a mesma pressão e 450°, k = 0,231.

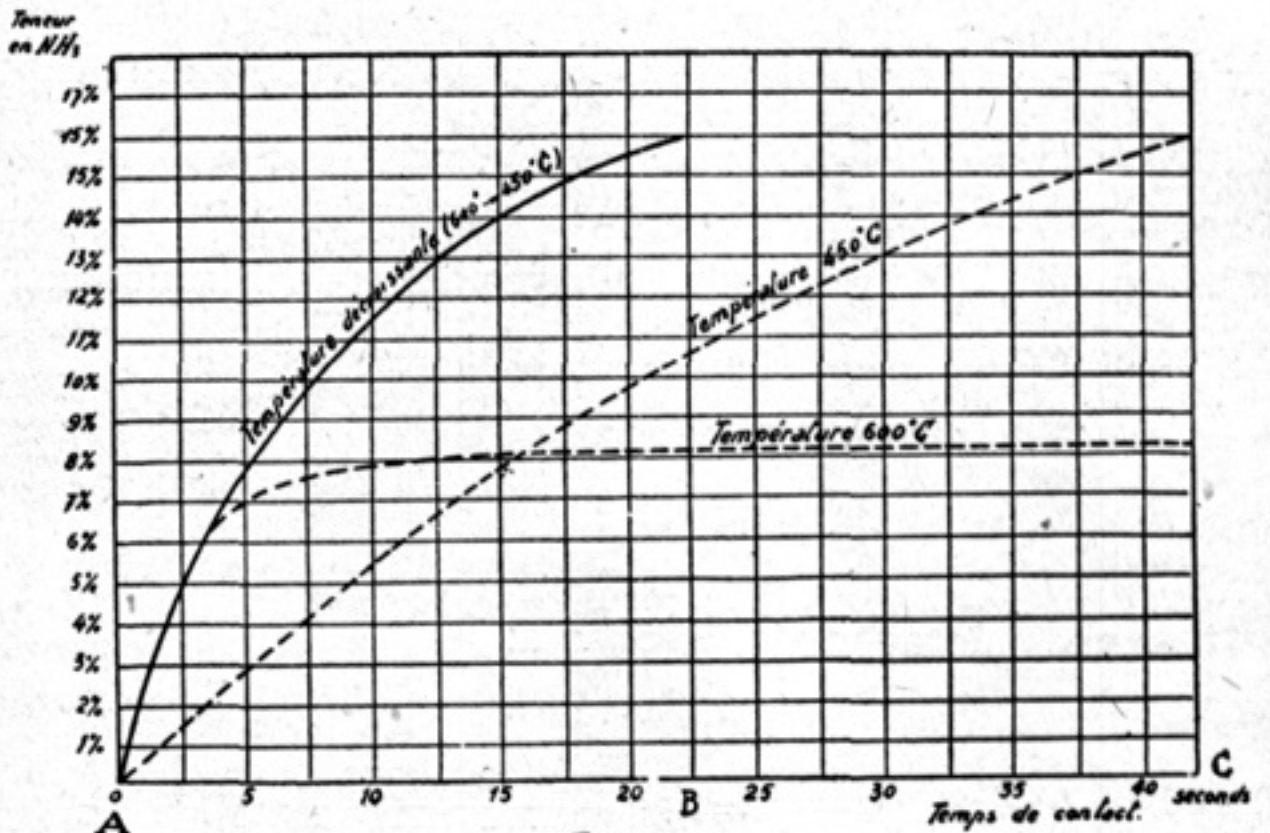


Fig 5

Com o auxílio desta fórmula o engenheiro italiano construíu as curvas da fig. 5.

O exame destas curvas leva à conclusão que é preferível introduzir a mistura dos gases na coluna de síntese à temperatura de 600° de forma a acelerar a velocidade da reacção e à medida que a percentagem de amoníaco vai aumentando, deve-se reduzir a temperatura até 450°.

O estudo da última curva permite ainda verificar que é possível reduzir na relação $\frac{A\,B}{A\,C}$ as dimensões da câmara de reacção.

Para obter industrialmente um bom valor de equilíbrio e uma boa velocidade de reacção, o engenheiro Fauser foi conduzido a introduzir na câmara de reacção um permutador de calor.

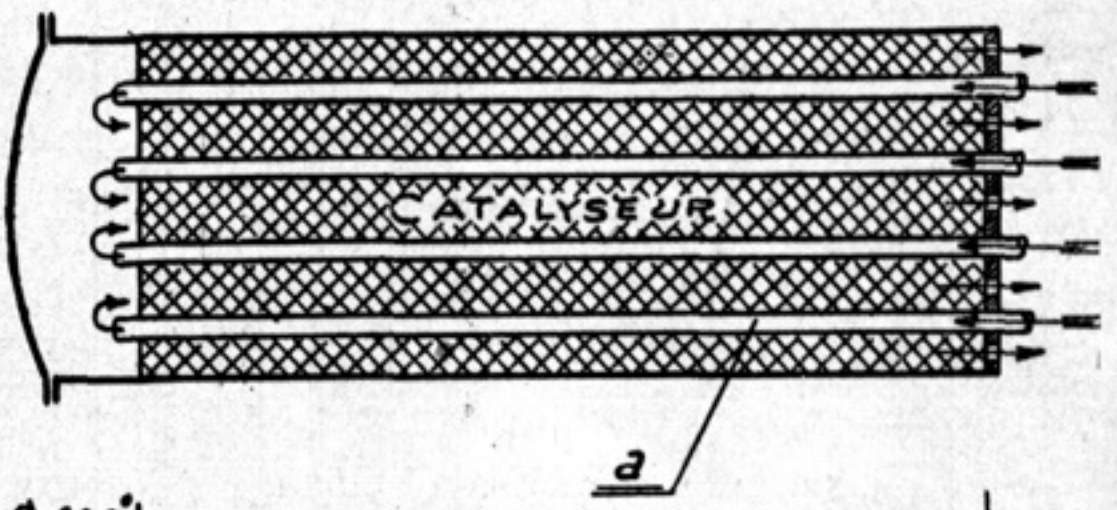
Ao entrarem na coluna de síntese (seguir agora a fig. 7) os gases passam primeiro por um permutador de calor B, colocado na parte inferior da coluna. Êste permutador é constituído por uma placa tubular C, na qual é fixada a extremidade inferior dos tubos D, emquanto que a extremidade superior se pode dilatar livremente segundo as variações da temperatura, o que impede acidentes de rotura por causa das diferenças de dilatação.

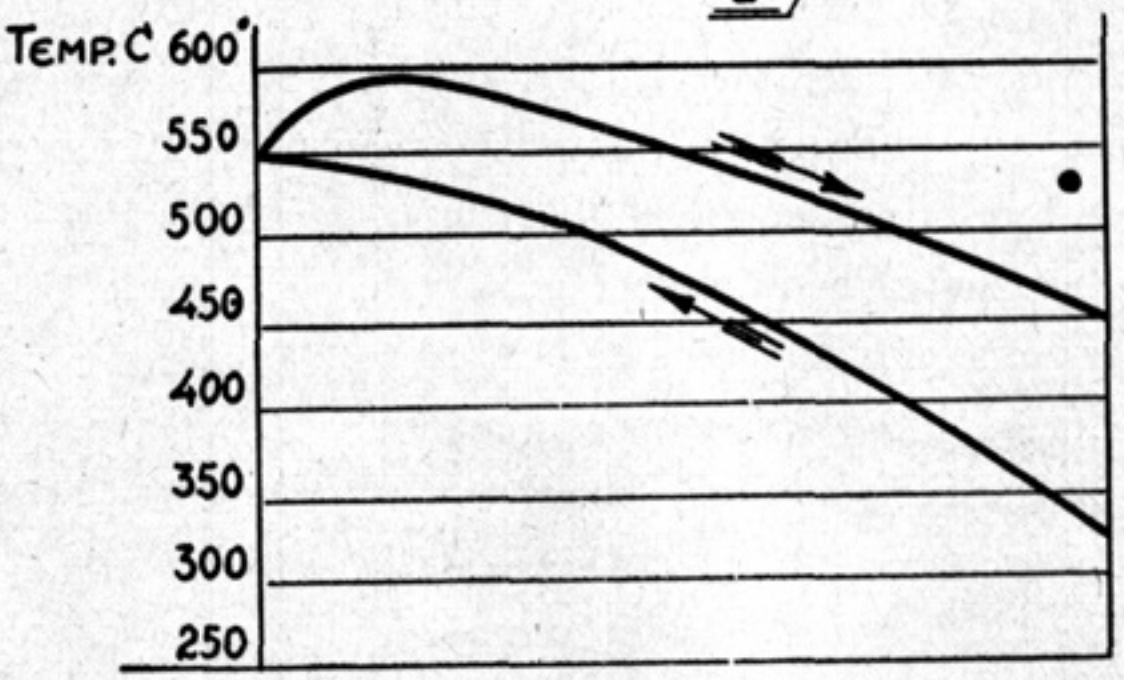
Como a figura mostra, os tubos D possuem na sua parte inferior maior diâmetro.

As espirais E, que se vêem na figura, têm por fim provocar nos gases um movimento de turbilhão de forma a conseguir-se um coeficiente elevado de transmissão do calor.

Por baixo do permutador existe, nalgumas instalações, uma pequena câmara, arrefecida interiormente, que serve para condensar as pequenas gotas de água que o gás pode ter arrastado. Nas primeiras instalações, a parte superior da coluna, ou tubo catalítico pròpriamente dito, onde se passa a reacção, é constituída por um feixe tubular em ligeira forma de tronco de cone com a base mais estreita na parte superior, de maneira que a espessura da parede refractária, que isola tèrmicamente o cilindro do exterior, aumente à medida que a temperatura dos gases cresce. O espaço interior onde está situada a substância catalisante, óxido

CHAMBRE DE CATALYSE
AVEC ÉCHANGEUR DE TEMPÉRATURE





TEMPÉRATURE DES GAZ
dans l'échangeur et dans la chambre de réaction

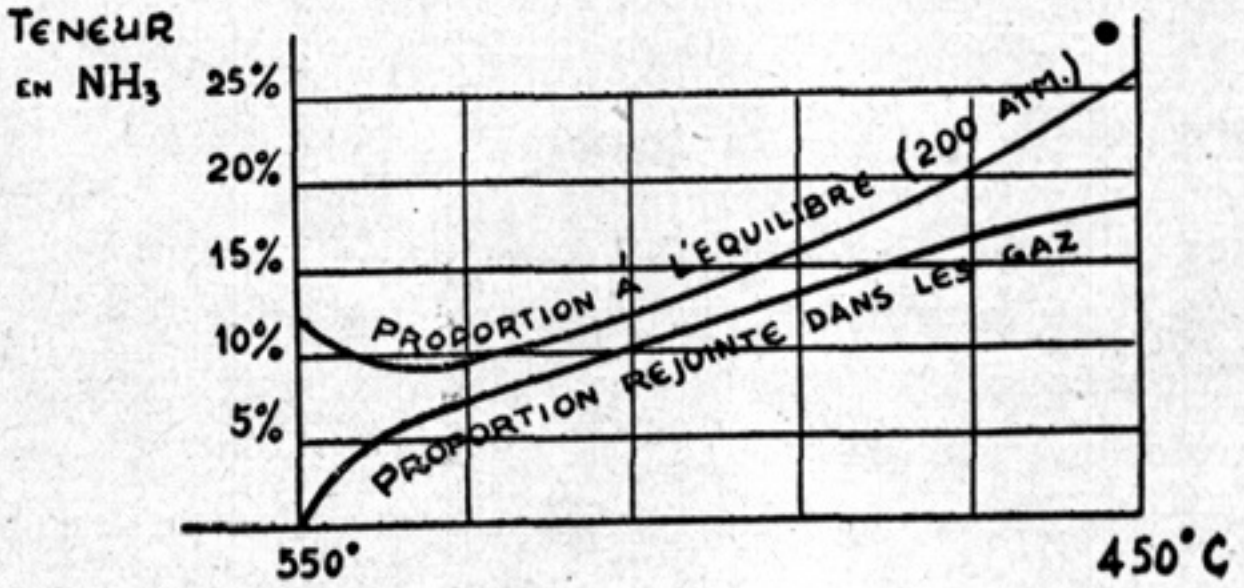


Fig. 6

de ferro ao que parece, comunica com o interior dos tubos envolventes e é envolvido por um envólucro refractário, cujas paredes vão diminuindo para a parte superior.

Nas mais recentes instalações (fig. 6) a mistura fresca de azote-hidrogénio percorre os tubos *a*, mergulhados na substância catalisante e por isso a temperatura sobe até atingir 550° à entrada.

A esta temperatura obtem-se uma boa velocidade de reacção. E à medida que a massa vai aquecendo, os gases frios em contra-corrente nos tubos vão arrefecendo aquela, o que tem por conseqüência a deslocação do equilíbrio no sentido favorável à formação do amoníaco.

Conforme mostra o diagrama da fig. 6, o gradiente vertical da temperatura nas diferentes secções da massa catalisante é abaixado.

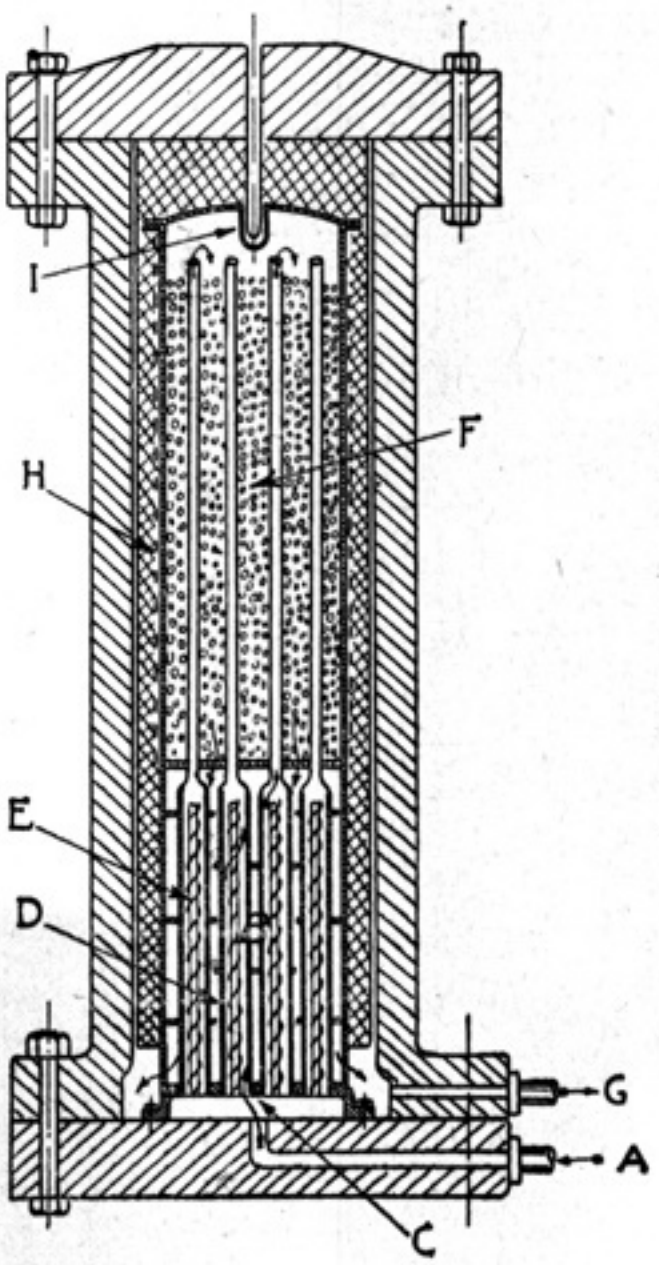


FIG. 7

Um conjunto têrmo-eléctrico permite seguir a temperatura que se pode regular fazendo subir agua pelo exterior do cilindro.

Desta maneira, os gases, de que apenas uma parte foi transformada em amoníaco, saem da coluna de síntese pelo tubo G, fig. 7, a uma temperatura de 100°. O calor residual serve a destilar a solução amoniacal da coluna de

absorção e a obter amoniaco anidro sem dispender novo combustível.

Assim os gases são conduzidos primeiro a uma serpentina D, fig. 8, arrefecida por água, e depois à coluna

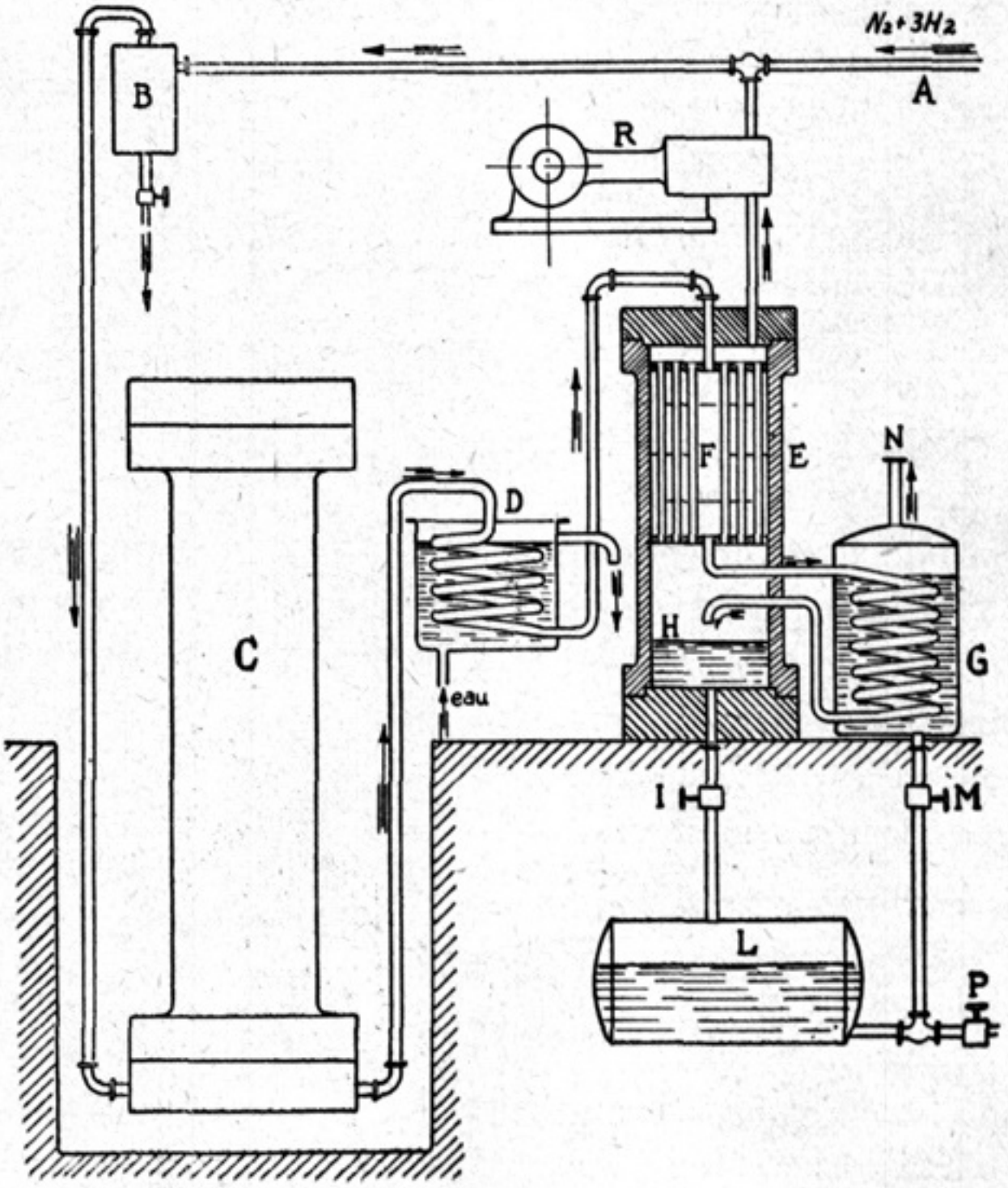


Fig. 8

de absorção ou de condensação E. Na parte superior desta coluna está um permutador de temperatura F, destinado a recuperar o frio dos gases que são reenviados à síntese, em seguida à separação do amoníaco. Depois de circula-

rem neste recuperador do frio, os gases são conduzidos ao refrigerador C, onde são ulteriormente arrefecidos até —20° C. à custa da evaporação de parte do amoníaco produzido e finalmente são introduzidos na parte inferior H da coluna de condensação onde tem lugar a separação do amoníaco liquefeito.

A válvula I permite evacuar o líquido no reservatório L. É uma parte dêste amoníaco líquido que pela válvula M é introduzido no evaporador G a fim de arrefecer os gases e o amoníaco gasoso sai pelo tubo N.

Depois da separação do amoníaco, os gases circulam no permutador F, para ceder o seu frio aos gases catalisados, e dali são aspirados pela bomba de circulação R que os reenvia à coluna de síntese.

Nas instalações mais potentes, com grandes colunas de síntese, todo o amoníaco sai líquido, o que dispensa nas colunas de absorção o permutador F e o refrigerador G.

Regressemos agora ao esquema geral—fig. 4.

Obtida a síntese do amoníaco, a operação seguinte consiste em obter a mistura ar—NH^3 própria para a oxidação do amoníaco.

O princípio inicialmente usado consiste em fazer a destilação do amoníaco para o obter sob a forma anidra embora consumindo algum combustível. Mas esta operação é complexa, exige condensadores, gasómetros e regulação manual quando da mistura com o ar. Fauser acrescenta mesmo, na intenção de criticar o processo Casale, que esta operação é delicada e que, quando a pressão dos gasómetros varia, o rendimento pode ser gravemente comprometido. Daqui resulta nova modificação no seu processo e que consiste em obter a mistura ar-amoníaco sem passar pelo amoníaco-anidro.

Esta modificação é baseada no facto de que o ar, borbulhando numa solução amoniacal, se carrega duma certa quantidade de amoníaco correspondente à pressão da solução em função da temperatura e depois de deminuída a correspondente pressão parcial do vapor de água. Portanto, com o auxílio do cálculo, pode-se traçar o diagrama que nos dará a composição da mistura em função do título da solução e da temperatura, e, como os cálculos teóricos se verificam com bastante exactidão na prática, êste método dá bons resultados.

No esquema geral do processo (fig. 4), vemos a solução de amoníaco a 25% entrar pulverizada na parte superior duma tôrre na qual, pela parte de baixo, entra ar. Êste vai sempre enriquecendo-se de amoníaco e atinge na parte superior 11 a 12%. Na base da tôrre recolhe-se a água que contém cêrca de 1,5% de NH^3, e, usando duas tôrres em série, esta percentagem deminui. Esta solução a 1,5% dirige-se para a coluna de absorção. A mistura do ar com 11 a 12% de amoníaco é conduzida aos catalisadores da oxidação depois de, por meio duma válvula de entrada de ar, ter obtido que a mistura contenha exactamente 10% de NH^3.

Vamos agora examinar a característica fundamental dêste processo e que consiste em o azote necessário à síntese do amoníaco provir dos gases residuários da oxidação do amoníaco.

A intenção do inventor foi libertar-se da despesa da obtenção do azote proveniente do ar líquido. E assim contou com os gases que se escapam da última tôrre de catálise e que são constituídos por azote e uma pequena quantidade de oxigénio. O oxigénio é eliminado combinando-o com o hidrogénio por síntese sôbre o amianto plati-

nado e recolhendo a água formada. E, se a temperatura não fôr excessivamente elevada, será também possível recuperar traços de óxido azotoso, que escapou à absorção, pela seguinte reacção:

$$2\,NO + 5\,H^2 \rightleftharpoons 2\,NH^3 + 2\,H^2O$$

recolhendo-se o amoníaco em solução.

Finalmente, o azote é conduzido ao gasómetro da mistura azote-hidrogénio.

Fazendo notar que é muito mais lógico recorrer a uma mistura azote-oxigénio, onde êste existe na percentagem 3, do que ao ar, onde existe na percentagem de 25, o inventor italiano estabelece da seguinte maneira o seu cálculo:

«Para produzir 1^{m3} de N queimando oxigénio do ar, empregam-se 500 litros de H. Se o valor dêste se calcula à razão de liras 0,32 o m^3, o custo de 1^{m3} de N resulta a liras 0,16 e desprezando tôdas as mais despesas de aparelhagem conseqüente.

«No processo Fauser calcula-se fàcilmente que para oxidar 140 kg. de NH^3 são necessários 461 kg. de O e os produtos da reacção são: 380 kg. de NO^2 e 222 kg. de vapor de água. Calcula-se, além disso, que o oxigénio suplementar necessário à reoxidação do óxido azotoso é igual a 0,17 do pêso do NO^2. E, como o ar atmosférico contém 23,2% de oxigénio, a relação teórica entre o ar e o NH^3 deverá se 1:16,1. Na prática, contudo, deve-se ter um ligeiro excesso de ar, por exemplo: 17-18 vezes o pêso do NH^3. Supondo tal relação 1:18 e reportando o número indicado a 1.000 kg. de NH^3, obtém-se o seguinte quadro:

Antes da catálise	Depois da catálise
$NH^3 = 1.000$ kg.	$NO^2 = 2.770$ kg.
$O = 4.176$ kg.	
$Ar = 18.000$ kg.	$O = 4.176 - 3.280 = 896$ kg.
$N = 13.824$ kg.	

Depois da reoxidação do óxido azotoso e da absorção:

O = necessário a reoxidar o $NO = 0{,}17 \times 2.726 = 462$ kg.
O = resultante $= 896 - 462 = 434$ kg.
$N = 13.824$ kg.

Daqui resulta que, quando se oxida uma tonelada de NH^3, se obtêm como resíduo mais de 13 toneladas de azote contendo cêrca de 3% de oxigénio.

Bastaram assim 60 litros de H para produzir 1^{m3} de azote puro e por conseqüência o preço do azote resultante é de cêrca de 2 cêntimos por metro cúbico».

Desta comparação conclui-se, na verdade, com limpidez, a vantagem do processo de Fauser na parte referente à produção do azote.

(Continua)

MANUEL GASPAR DE BARROS

IBSEN E GRIEG



O Drama, A Música

PEER GYNT (1)

A Sua Ex.ª o Ministro da Noruega Finn Koren e sua Ex.ma Espôsa.

Tak for alt!

Nu er her stellet til Pinsekveld.
Kœre Gutten min, langt borte,
Komer du vel? (2)
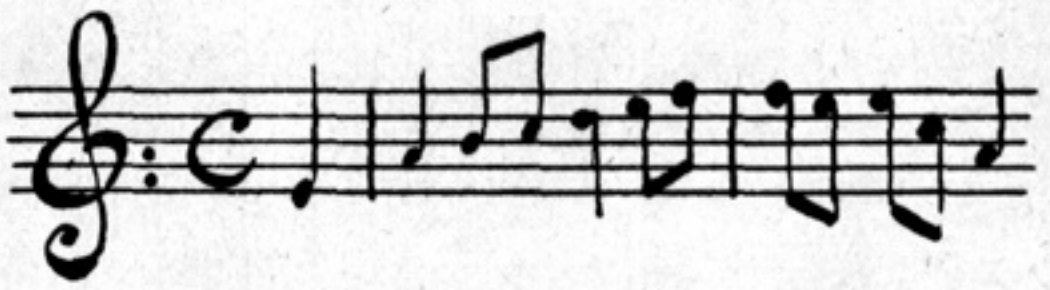
(Ibsen, «Peer Gint», V acto)

---

(1) Lê-se tal como se escreve. Gynt o—y—tem o som do—u—francês.

(2) tradução à letra: Agora tenho a casa arranjada para a festa de Pentecostes.
Meu querido Bem, para longe afastado,
Sempre virás?

(tôdas as traduções são feitas pela autora dêste artigo).



Canção de Solvejg (1)—*Grieg*

Lembranças

Ao recordar coisas passadas vi, em pensamento, a «biblioteca de meu Pai» onde havia tôda a obra de Ibsen; como eu, então, conhecesse e dedilhasse algumas músicas de Grieg, apeteceu-me conhecer Ibsen; mas isso, eram livros em que na minha idade se não podia tocar!...

Depois de casada, estando eu na Dinamarca, vi meu sogro a ler «Ibsen» e pensei — desta vez é que vou ler alguma obra dêste filósofo — e peguei em Peer Gynt (a que mais me despertava interêsse, por causa da música); ora eu lia «Peer Gynt»; também compreendia as palavras; mas compreender Ibsen?!... isso é que não! Achei-o o mais incompreensível dos filósofos que até então tinha estudado... além de muitos mais defeitos lhe ter encontrado.

De arremêsso, arrumei o livro; arrumado o livro, arrumado o assunto.

Veio a guerra. Desfez muitos ideais!...

Acabou a guerra. Sabor acre ficou, e ainda fumos de gases asfixiantes na mais profunda moral!... Então... vi, com olhos de ver—a Humanidade.

---

(1) Suulvêig (pronuncia-se sem dureza).

*
* *

Logo após o armistício, no verão, fui à Noruega; entrei em Bergen por mar; e ao ver ainda de longe as primeiras *penedias norueguesas* e a par e passo o navio me ir aproximando de terra, os meus olhos melhor se iam habituando a ver em tons cinzentos desde o mais claro até ao mais negro, como tela tôda pintada nesses cambiantes, o céu, mar e rochas escarpadas, païsagem tão diferente de tôda a outra que eu já conhecia, do litoral. O navio baloiçava, e, a-pesar-de boa marinheira, eu também não estava muito firme no tombadilho, mas fixos como aquelas rochas tinha eu ali os olhos pregados mais a minha imaginação. Vi daquelas pedras negras, tétricas, aparecer o «Peer Gynt» a debater-se por entre as ondas, lutando com outro náufrago: primeiro eu... depois vós... (V acto); e a juntar ao interêsse de «viajante» *fixei* o interêsse intelectual e vi Ibsen, pois senti, na linda natureza que o criou, a grande filosofia das suas obras.

Ir de Bergen a Cristiânia (ainda assim se chamava à cidade de Oslo (1) é ver e admirar belíssimos panoramas, atravessando montanhas, subindo serras, descendo a vales, desde as 5 horas da manhã (em ótimo combóio) até à meia noite; isto é, não digo bem; às 10 horas da noite, ou sejam 22 horas, ainda não era noite); por tanto, às 24 horas (que começara há pouco a noite) chegámos a Cristiânia.

---

(1) Em 1397 uma princesa da Dinamarca casou com o herdeiro do trono da Noruega. Por êste facto ficaram estes dois povos com o mesmo rei durante 4 séculos Em 1624 o rei Kristian traçou a cidade de «Kristiannia» ao lado e conjuntamente com a vizinha «Oslo» que por êsse motivo perdeu o seu nome. Só há pouco a capital da Noruega tomou a antiga denominação a que tinha direito e era de justiça.

É passeio de que ainda retenho, vivas, muitas imagens e muitas côres locais, sociais e atmosféricas.

À volta para Portugal, vim lendo e estudando «Ibsen». Achei admirável como do «Mal» êle sabe extrair o «Bem». Foram estas minhas duas opiniões tão contrárias, que me levam a escrever sôbre o assunto; e ainda o ter podido há 13 anos, em Paris, no teatro Mogador, usufruir de uns belos momentos de arte, que guardo bem nítidos na minha lembrança: ter *visto* e *ouvido*—Ibsen e Grieg—na obra «Peer Gynt».

¡Bela noite de emoção artística!

Regente de orquestra foi o admirável—Paul Paray—; dos artistas é que me não lembra o nome.

A Noruega

Tanto o «poeta-filósofo» como o «poeta-músico», são filhos da mesma Pátria:

Henrik Ibsen, nasceu em Skien a 20 de Março de 1828 e morreu a 23 de Maio de 1906.

Edvard Grieg, nasceu em Bergen a 15 de Junho de 1843 e morreu a 4 de Setembro de 1907.

Ambos estes homens nasceram, foram embalados e se criaram vendo o mesmo «Céu», pisando a mesma «Terra», sentindo a mesma dureza dos «Invernos», concentrando na quadra um tanto triste do «Outono» a fertilidade da sua imaginação, e expandindo-a e alegrando-se com a «Primavera» prometedora de dias de «Sol», de dias quentes, dêsse tão desejado «Verão».

Ambos brincaram e cresceram vendo a mesma païsagem de montanhas irregulares nos seus contornos e dimensões; montanhas de beleza altiva, por onde os rios

serpenteiam, as colinas dominam, e a que os lagos dão notas pintorescas; nas planícies os «fjords» (rias) brincam às escondidas por entre a terra, pondo aqui, acolá e mais além a sua ilha; ambos viram as mesmas planícies semeadas de prados verdes e frescos onde vacas pacíficas, da côr da castanha dourada, pelo muito luzidio, andam ao pasto, e, numa camaradagem despreocupada, também pequenos largos e fogosos cavalos amarelos arruivados.

Ambos viram os tão poéticos quanto falados crepúsculos que duram a noite tôda; ambos viram a luz ao caír da tarde que aos rios, aos lagos, aos «fjords» dá reflexos leitosos, opacos como de opala, ou rubros e escuros como os da sardónica, pedra rara; e os rios, os lagos, os «fjords» ao tomarem estas côres, brilham e mais parecem de cristal meio derretido, do que de água corrente.

Ambos se embrenharam nas florestas de árvores gigantescas, florestas onde polulam as lendas.

Ambos foram instintivamente buscar o que mais lhe era ao seu feitio e semelhança, e que em formas pessoais expuseram.

Ambos se criaram em terra de «*Sagas*» e terra onde as personagens mitológicas representam (como para todo o escandinavo) o testemunho daquelas aspirações que os animaram, aspirações que em remoto passado foram o «Bêrço» e a «Poesia» do trio — Noruega, Suécia e Dinamarca. Assim, estes três países tinham na sua mitologia «Odin», o rei dos deuses; (pode-se comparar «Odin» a «Júpiter»). «Thor» era a fôrça, o combate, a luta, a destruïção (pode identificar-se com «Marte», pois também era deus da guerra); etc. Deixemos estas lendas de crenças pagãs, mas a que, no entanto, aludi, porque há pequenas coisas que ajudam à compreensão de outras.

Ibsen e Grieg, estes dois grandes vultos noruegueses, são o espelho em que vemos reflectidos dois aspectos totalmente opostos de uma raça, mas muito mais ainda de um país; são ambos a personificação de duas tendências, de duas influências intelectuais e sociais diametralmente diferentes; uma, a mais marcada, a outra, a mais palpável.

Ambos têm, cada um de per si, uma destas influências.

Ibsen, fiel à raça antiga norueguesa, conserva um certo «modus-faciendi» dos literatos e poetas noruegueses da Idade Média, descortinando nas «*Sagas*» sementes que se reproduziam e multiplicavam com natural facilidade. Além disto, e ainda apoiado por factos da sua vida privada, deu largas ao característico-nórdico de ter bem escondido no fundo a doçura, a crença no próximo; exteriorizar o espírito, também nórdico, crítico, mordaz, chegando por vezes à dureza, nos sentimentos que devem ser mais suaves.

Ibsen, na sua personalidade inquebrável, altiva, é mais nórdico do que Grieg, tendo êste ido também colher às lendas do seu povo, e ao «Folclore» da sua terra a semente que faz reviver na sua obra musical típica.

Há no «dramaturgo», no «literato», a fôrça, a independência.

Há no «músico» a simplicidade comunicativa.

Ibsen *impôs-se* mundialmente pela grandiosidade filosófica, conjuntamente com a extraordinária versificação fluente de inteligência fecunda, perfeitamente unida à filosofia que por vezes (principalmente para nós, Latinos) se compraz na escuridão e que não é todo o raio visual que pode alumiar.

Há no outro, o «lírico», a bondade, o sentimento idílico, certa ingenuïdade acolhedora que sendo um dos carac-

terísticos da sua raça é assimilável a qualquer raça; Grieg, *não* se impôs; tôdas as portas se lhe abriram, recebido como amigo querido, ao ecoar ali a doçura da sua melodia.



EDVARD GRIEG

Ibsen e Grieg contrariam-se, mas procuram-se e adaptam-se! É o caso de se dizer: as duas extremidades tocam-se.

*
* *

Não é um estudo nem uma crítica o que se segue, mas sim uma «PALESTRA À RODA DA LAREIRA» por estes dias chuvosos e aborrecidos; é um «divagar» sôbre duas coisas — a obra literária e a obra musical — que são muito

diferentes, mas muito unidas, apreciadas e conhecidas universalmente.

O Músico

Entendo ter muito que dizer na vida, seja de quem fôr, a educação, o ambiente que desde a nascença e pela vida fora rodeia um ente humano.

Num círculo natural, pode, aquêle que adentro vive, desenvolver tendências adaptáveis a êsse meio, aplanar e adoçar inconscientemente as asperezas de carácter com que tenha nascido; mas, se ao contrário disto, nasce, vive e cresce dentro de um círculo vicioso, e aí o espírito, a mentalidade, a observação se desenvolvem, são, por conseqüência, as asperezas de carácter alimentadas por espinhos que molestam, ferem, irritam, fazem explodir aquelas com que por desventura tenha nascido.

E porque assim julgo, e assim vejo unida a manifestacão musical de um à sua infância e vida, assim vejo a do outro na sua obra filosófica e pessimista; acho pois interessante e talvez até necessário dar uns pequenos traços biográficos sôbre Grieg e sôbre Ibsen.

Ora vamos então a isto!

Princípios

O lado paterno de Edvard Grieg é escossês: seu bisavô foi para Bergen; e em 1779 naturalizou-se norueguês; tinha ali o alto cargo de cônsul-geral da Grã-Bretanha, cargo que passou ao avô e ao pai do Músico.

Alexander Grieg casou com Gesina Hagerup, absolutamente norueguesa não só de famílias como até no carácter enérgico e disciplinador. Era boa pianista, e tôdas as

semanas em sua casa se davam saraus musicais, sendo o compositor mais tocado — Mozart — que na sua doçura e poesia é comparado a «Rafael».

Já eram nítidas, aos 5 anos de Edvard Grieg, as suas tendências musicais; a mãi ensina o filho; o «pequeno» estuda com má vontade os princípios tão massudos e as intermináveis escalas, mas a mãi, rigorosa no seu ensino, não cede; êle, só gostava de se sentar ao piano a formar acordes que ao seu ouvido infantil agradassem e depois... depois ficava-se em contemplação do «vago», inebriado dos sons que ouvira e esquecido do resto.

Foi a criança desenvolvendo-se à luz brilhante com que uma mãi alumia um «Lar». Aos 9 anos o «Pequeno» já era compositor.

Alexander Grieg vai dar uma volta pela Noruega; leva o filho que já tem 14 anos; êste impressiona-se com a Natureza da sua Pátria e sente «Música» no que vê; revela-se-lhe o verdadeiro temperamento; ao chegar a casa abre o piano, e em sons musicais saem as visões poéticas que nesse passeio colheu.

*

* *

Um dos grandes amigos de Grieg era o violinista Ole Bull (1810-1880); grande Artista, grande Idealista, e devido às suas ideas artísticas (aliás belas, mas impraticáveis) conservou-se muitos anos na América do Norte; é figura que tôda a Escandinávia ainda hoje venera.

Edvard nunca vira Ole Bull, mas bem o conhecia por ouvir seus Pais falarem dêle como grande espírito, grande artista e sabedor.

Quando os Grieg estavam, por um lindo dia de estio, na sua casa de campo, em Landaas, a gozar aquêle sol, aquêle calor, aquêle céu azul, que para o Norte marca, vêem êles vir ao longe um cavaleiro a tôda a brida; cavaleiro e belo cavalo árabe estacam de repente à porta da casa: é Ole Bull! Salta do cavalo, abraça os dois amigos e com especial simpatia se volta para Edvard, rapazito de 15 anos, franzino, tacanho e débil.

O juvenil compositor tem que tocar para o artista consumado; uma composição se segue atraz da outra; então Ole Bull diz, peremptòriamente:

> «tens que ir para o Conservatório de Leipzig
> e um dia serás um verdadeiro músico».

Foi dito e feito!

E pelos fins do verão de 1858 lá vai Edvard Hagerup Grieg para a Alemanha.

O jóvem norueguês tem que trabalhar, trabalho sem tréguas; encontra durezas dentro do Conservatório, mas também encontra dois grandes amigos, conselheiros e guias, além de «Mestres»: Wenzel e Moscheless.

O inverno de 1860 ficou-lhe marcado para o resto de todos os invernos da sua vida!... tem em Leipzig grave congestão pulmonar, vai para casa dos pais, e depois volta para Leipzig, onde fica até 1862.

Influências

A linda cidade de Copenhague foi e ainda é a capital nórdica mais internacional.

Naquela época (dos assuntos que estamos a tratar) era

o ponto de reünião dos «Artistas», na sua maioria escandinavos.

Como—público—tinha-o de tôdas as 5 partes do mundo; teatros, dos melhores; concêrtos que tinham fama, à testa dos principais estava Niels Vilhelm Gade, (22-2-1817—21-12-1890); êste é o «Artista» a quem a Dinamarca mais deve pela forma como, em 1850, reformou a «Musikforeningen» (Sociedade de Música); não hesitava: era preciso orquestra boa, foi-se à que havia, implantou novos instrumentos, melhorou outros, aumentou a quantidade dos figurantes, nos quais fêz miúda escôlha, modificou inteiramente os programas, deu a conhecer aos seus músicos e ao público os principais Mestres clássicos e líricos. Foi Niels Gade quem pela primeira vez na Dinamarca (e em tôda a Escandinávia) fêz executar «Alceste», «Orfeu» de Gluck; a «Paixão sec. S. Matheus» de Bach, a «IX sinfonia» de Beethoven, etc., etc.

Gade era também grande compositor; a sua obra é vasta: cantatas; sinfonias; coros e solos com orquestra; pode-se mesmo dizer que é o representante da obra sinfónica na Escandinávia; e tanto merecimento tinha que em 1844, por Mendelssohn ter que se ausentar de Leipzig por algum tempo, foi Niels Gade convidado o substitui-lo na regência da «Gewandhaus-Koncerter» fundada em 1871; quando Mendelssohn regressou, Gade continuou ao lado dêsse mundial artista e até foram verdadeiros amigos (coisa que aliás parece mentira! ..). Quando em 1847 morreu Mendelssohn continua Gade como único director artístico da «Gewandhaus». Muito interessantes coisas teria a dizer dêste verdadeiramente grande chefe de orquestra, mas ficará para quando puder ser.

Gade tinha imensa facilidade em se insinuar nos es-

píritos juvenis e formar-lhes com segurança uma base artística.

Vai, pois, Edvard Grieg em 1862 para Copenhague e entrega o seu aperfeiçoamento ao douto ensinamento, à clara e justa opinião do grande dinamarquês.

Amizade e admiração mútua liga o mestre e o discípulo, mas êste ainda ali encontra um compatriota e também músico, Rikard Nordraak, mais novo 2 anos do que Grieg. São dois caracteres opostos mas que se uniam porque a ambos era necessário a influência do outro; quanto Edvard era pacífico, era impulsivo Rikard; um, nada ambicioso; o outro, cheio de projectos; o tímido tinha a animá-lo o feitio arrojado que se lhe antepunha; e era sempre Nordraak quem abria os olhos a Grieg e o estimulava na sua vida artística, como se pode ver da frase seguinte de uma carta de Grieg, sôbre o seu amigo:

«Paa virkningen fra Nordraak var ikke ensidig «musikalsk; men det er netop, hvad jeg er ham «taknemlig for, at han fik mit öje opladt for «Vigtigheden, af det i Musikken, som ikke er «Musik».

(tradução á letra)

«A influência de Nordraak não foi por um só lado da música; mas estou-lhe, grato justamente por me abrir os olhos à importância do que na música não é música.

As sábias lições de Niels Gade, e a clareza de ideas

de Nordraak deram grande impulso a Grieg; nos 3 anos que esteve em Copenhague compôs muito.

Ainda outro estímulo teve na capital da Dinamarca—o encontrar Noiva!— Nina Hagerup, sua prima, que fôra viver com a idade de 8 anos com os pais para Copenhague, vindos de Haukeland (perto de Bergen). Nina era distinta cantora de «Lieder», e tinha linda voz.

*

* *

Nos princípios do inverno de 1865 vai Grieg à Italia e demora-se em Roma até quási meados do ano de 1866; foi ali que compôs a marcha fúnebre «Sörgmarchen» em memória do seu infeliz companheiro Rikard Nordraak, que morreu repentinamente na Alemanha.

O ano de 1866 marca para Grieg, porque foi em Roma que pela primeira vez encontra Henrik Ibsen; êste votou-lhe certo desprêzo!... o outro manifesta interêsse e respeito pelo filósofo.

Volta Grieg à Pátria; dirige-se a Oslo; de entrada dá ali um concêrto só de músicas norueguesas, o que ainda se não tinha dado na Noruega; tal facto entusiasmou o público e a imprensa, tanto mais que a maioria das peças eram originais de Grieg.

A 17 de Julho de 1867 casa com sua prima. Nos concertos de Edvard Grieg, foi a distinta e tão jovem cantora Nina Hagerup, *estrêla* que—com a sua luz deu brilho aos Lieder e Romanças de seu Marido.

Björnstjerne Björnson, filósofo-literato, género oposto a Ibsen, era um verdadeiro entusiasta do artista-músico; amizade e compreensão mútua os liga; e B. Björnson pe-

rante o público manifesta confiança no «Génio» do jóvem norueguês.

Grieg é nomeado chefe de orquestra da «Sociedade Filarmónica», o que muita importância teve para lhe criar ambiente; desenvolver o conhecimento dos instrumentos, e dar-lhe amplitude a poder orquestrar com mais facilidade as harmonias novas que lhe vinham à imaginação.

Entretanto, o abade Liszt, o grande místico, o genial compositor, o entusiasta de todo o jóvem artista, o «Artista-Mestre» de eleição (vide meus artigos Franz-Liszt nos números de 7-8 de Fev.º de 1936 do jornal «A Voz») tem conhecimento de algumas obras do «Norueguês» e escreve-lhe carta entusiasta a convidá-lo a ir à Itália—á la Villa d'Este, no Tivoli—. Êste convite fez certo rumor, desperta certo orgulho de raça e a Noruega não se poupa a ajudar «o seu Filho» com uma boa subvenção.

Lá vão de viagem, Nina e Edvard Grieg, isto nas vésperas do Natal de 1869; e só voltam em mais de meados de 1870.

Franz Liszt apoia o lirismo do jóvem compositor, as formas de frasear, e o típico das harmonias.

Edvard Grieg exulta de entusiasmo perante o «Mestre», o Pedagogo, o Compositor, o Pianista-fantástico, qual Paganini (do piano) e perante inteligência e cultura tão raramente dotada e vasta.

Grieg escreveu na Itália sôbre um poema de B. Björnson uma obra para orquestra, solos e coros, que em norueguês se intitula «Foran Sydenskloster» (ou seja—Diante de um convento do Sul); nas edições da casa Peters tem em francês a tradução — à la porte du Monastère—.

Chegado a Oslo ali fica; deslizando em paz e em proveitosos dias os anos até 1874, em que já está:

Em Plena Glória

Björnstjerne Björnson cada vez se entusiasma mais por Grieg e pede-lhe que escreva música para o seu drama «Olav Trygvason»; vai êsse conjunto à cena em 1873, época que ficou marcada como fonte donde brotou a música dramática na Noruega.

Em 1874 recebe Edvard Grieg carta de Henrik Ibsen a convidá-lo a escrever música para determinadas passagens do drama «Peer Gynt», mas são tantas as minúcias, quási imposições que acompanham êsse convite de Ibsen, que Grieg não aceita. E' natural a recusa; seria música de encomenda, o que equivale a dizer — sem espontaneidade.

O filósofo convence-se das razões lógicas do «músico» e assentam sôbre as passagens que seriam declamadas, e as que seriam cantadas com acompanhamento de orquestra. Desta maneira pode o compositor integrar-se no carácter geral do drama e dar a côr exigida a cada uma das passagens musicadas, fazendo com que entre si se torne homogénia—a poesia-literatura—com a —poesia-música– e que ambas de· mãos dadas se confundam, se unifiquem. Assim aconteceu, e aí foram elas a correr mundo e a engrandecer-se (1).

Nem Tudo São Rosas

A saúde de Edvard Grieg tem um forte abalo devido à congestão pulmonar que em Leipzig o marcou; retira-se

---

(1) Falarei destas passagens musicais, intercalando-as no drama, só depcis de ter exposto o estudo relativo ao dramaturgo.

para Sandviken a descansar; é-lhe adoçado êsse mal com uma boa pensão que o «Storting» (câmara dos deputados) lhe confere; pode desta maneira, Grieg, deixar de dar lições e entregar-se mais à sua vida de concertista e de compositor.

Em 1875 já tem escrita a música para o «Peer Gynt», neste ano vai para Fredensborg, perto de Copenhague, clima menos áspero do que a Noruega, e dedica-se ali a orquestrar e dar andamento ao seu novo trabalho.

A 24 de Fevereiro de 1876, no «Teatro Real» de Oslo, fêz-se a 1.ª representação do «Peer Gynt»: drama de Ibsen, música de Grieg. O agrado foi unânime; nessa época subiu à cena 36 vezes; foram interrompidos os espectáculos ùnicamente devido ao incêndio que em 15-1-1877 destruiu o teatro. No «Kongelig-teater» (teatro real) de Copenhague, foi pela 1.ª vez em 1886; tanto destas vezes, como depois, o êxito foi sempre grande.

O «Novo Teatro Nacional» de Oslo, em 1892, tem como director artístico e actor dramático Björn Björnson, filho do filósofo e dramaturgo Björnstjerne Björnson; nesse ano levou o «Peer Gynt» com cenário e guarda-roupa muito melhorados; o próprio director fêz de Peer Gynt; ainda sob a mesma direcção, em Fevereiro de 1902, houve nova série de espectáculos com o entusiasmo de sempre.

Só em 1903 é que em Bergen êste drama foi levado pela 1.ª vez. Nessa ocasião estava Grieg em Oslo, muito doente, sofrendo das crises, ùltimamente tão freqüentes, de febre, tosse persistente e faltas de ar aflitivas; só mais tarde pôde ter a satisfação de assistir às grandes manifestações de agrado que no Teatro Nacional a música e o drama suscitaram. Tornou ali a ser representado em 1923.

A-pesar-de terem sido, desde o início, as partes decla-

madas, muito reduzidas, êste drama fora da Escandinávia não teve êxito nenhum. Não é de admirar, porqne na generalidade as obras de Ibsen são filosóficas em demasia, para serem *ouvidas*; devem ser lidas para em sossêgo se tirarem as conclusões e tanto «Brand» como Peer Gynt não foram escritas para a cena.

Edvard Grieg, dos 26 números que escreveu para o drama de Ibsen, fêz uma redução, adaptando-os para orquestra, para piano e canto, e mais tarde também para piano solo; e assim temos, segundo o catálogo da «Casa Peters» de Leipzig:

Grande orquestra — opus 23—Peer Gynt (música de cena para o drama de Ibsen).

Orquestra — opus 46—Primeira série: (extraída da partitura Peer Gynt) «Sentimentos ao amanhecer». «A morte d'Ase». «Dansa de Anitra». «No palácio do rei das montanhas».

—opus 55—Segunda série: (extraída da partitura Peer Gynt) «Rapto e a queixa de Ingrid». «Dansa árabe». «A volta de Peer Gynt». «A canção de Solvejg».

Canto com acompanhamento de piano:

—opus 23—«A canção de Solvejg». «A balada de Solvejg». (extraída do Peer Gynt».

E por a música se ter isolado do drama, todo o mundo a recebeu e a executa com agrado.

Talvez seja, das composições de Grieg, a que no «Sul» mais fama lhe deu, e a mais conhecida e tocada; é das obras de Grieg aquela em que o compositor menos à vontade se sentia, e de que menos gostava !!.

Nunca êste «Compositor» se poderia encarnar na mentalidade de Ibsen.

E como cheguei ao ponto que tinha em vista para êste meu divagar, vou em poucas linhas dar o:

Resumo da Vida do Músico

Edvard Grieg precisava para os seus pulmões de ar puro e desde 1876 que tanto quanto possível vive no campo. Em 1880 respira só de um pulmão... No entanto as melhoras acentuam-se e em 1883 vai dar concertos à Alemanha e Holanda; em 84 vai para Itália, e desde Janeiro a Maio está a descansar, e a usufruir do clima de Roma; dá de quando em quando concertos. Nesse ano, ao voltar à Pátria, compra terreno em Troldhaugen, perto de Bergen; ali constrói a sua casa, e no meio da propriedade, por entre as árvores da floresta lá manda fazer a sua «Hytte», como, desde rapazito, a «Mãi» propositadamente tinha mandado fazer em Landaas, para que o filho tivesse mais socêgo para trabalhar.

A «Hytte» é muito escandinava; é uma choupana feita só de troncos de árvores, ou tábuas muito grossas, sobrepostas e em declive, para que o gêlo deslize; o telhado é de côlmo, ou de palha, ou mesmo de uns caniços que só vi à borda dos «fjords». Na «Hytte» tem Grieg um piano, uma mesa, e o indispensável fogão para aquecimento; Ni-

na ali canta os «Lieder» inspirados na paz doméstica, na poesia da Natureza e ali também o Compositor concentra os pensamentos, e se vivifica o estudo.

Em 1889, Eduard Colonne, director dos «Concerts Colonne» de Paris, e admirável chefe de orquestra, regeu tôda



A «HYTTE» DE EDVARD GRIEG EM TROLDHAUGEN

a série do Peer Gynt, em concertos de Grieg e de sua Mulher. Em 1894 repetiu-se o mesmo, com ovações enormes.

Por tôda a Europa se sucedem as viagens artísticas do compositor norueguês, e os anos também se sucedem, espalhando naquêle corpo o mal terrível, a tuberculose.

*
* *

É já com dificuldade que Grieg sai da Noruega e deixa a sua bela propriedade e a sua tão característica Hytte.

É a 26 de Abril de 1906, em Kiel, que pela última vez Grieg rege um concêrto.

O instinto artístico, o amor à arte, dão-lhe presuntivas fôrças; sempre que pode aceita algum dos muitos contratos que lhe oferecem; não tem necessidade de sacrificar — ao ganho — a sua tão débil saúde, porque a «Casa Peters de Leipzig» editou admiràvelmente tôda a obra musical de Grieg, o que deu a êste compositor grande fama e expansão mundial.

É na Alemanha, em 1907, que Grieg dá os úlltimos concêrtos; e antes de entrar na Noruega, pára em Copenhague para tocar em favor dos leprosos das Antilhas dinamarquezas e parece ter sido esta a **última vez.**

Voltou a Troldhaugen em Junho.

A 3 de Setembro tenta embarcar, em Bergen, para Inglaterra, mas sente-se mal e tão mal que é transportado para uma clínica.

Na madrugada de 4 de Setembro de 1907 expirou!

*

* *

O Músico Norueguês escolhera em vida a sua última jazida: em Troldhaugen numa gruta natural que ali há na rocha, encimada e rodeada pelas árvores da floresta; no sopé dessa montanha corre o «fjord» engrossado pelas lágrimas de todo um Povo; de tôda uma Raça; de todo o Mundo-musical.

Amigos dedicados depuzeram na gruta de Troldhaugen, a 4 de Abril de 1908, a urna que contem o «Músico verdadeiramente Norueguês».

A pedra tôsca que fecha a abertura da rocha, tem ùnicamente escrito:

EDVARD GRIEG



O TÚMULO DE GRIEG NA FLORESTA DE TROLDHAUGEN

IBSEN

Na cidade de Skien, pôrto de mar de certa importância na Noruega, viveram os pais de Henrik Ibsen, com relativo bem estar; a 20 de Março de 1828 ali nasceu o «Poeta» e ali viveu feliz até ter completado 8 anos.

Se muita influência tem o desabrochar da primeira infância num «sêr humano», no entanto êsses primeiros anos são os que menos se imprimem na imaginação; daí em diante, já as insignificâncias às vezes tomam proporções, que se gravam no espírito. Ora justamente em 1836 os pais de Henrik Ibsen viram-se na contingência de se retirarem para uma aldeola, e ali passaram muitos dos seus dias em precárias circunstâncias. Uma criança que, como Henrik Ibsen, nasceu com feitio observador, fixou os contratempos da vida dura dos pais, sentiu, concluíu, sintetizou; e assim se lhe foi desenvolvendo a juventude, por entre abrolhos! Pedra dura com pedra dura não faz bom muro, e, se o carácter do pequeno filósofo já não era dôce, mais amargo se tornou.

Na escola de aldeia, os vôos da águia jovem não se adequavam aos dos pardais do telhado!

Durante 7 anos se lhe foram fortificando as tendências de filosofia pèssimista.

Por absoluta necessidade de ganhar a vida, viu-se o «rapazito» obrigado dos 14 para os 15 anos a pôr de lado os estudos, e ir-se empregar... numa farmácia como «Bydreng»; mas como o temperamento fôsse superior às circunstâncias, mais foram os versos e os poemas que escreveu no papel de embrulhos, do que as receitas que aviou.

Os pais não compreendem nem os escritos, nem as ideas do filho, e há desavenças entre a família do incorrigível empregadito de farmácia; Henrik Ibsen, que era daqueles de «antes quebrar que torcer», afastou-se dos pais e irmãs.

À fôrça de sacrifícios, trabalhos, e de enorme energia, consegue o «Poeta» matricular-se na Universidade de Oslo; dos mais conhecidos clássicos literatos e poetas, era já pouco o que lhe restava estudar; sobrava-lhe ainda espaço para expandir o seu carácter mordaz em hábeis caricaturas; também ao descrever a mentalidade do próximo, foi freqüente caricaturá-la.

O primeiro passo...

Em 1850 consegue publicar o seu primeiro drama «Catilina»; a opinião pública foi tão desastrosa, que a sua primeira obra, o primeiro filho do seu cérebro... *é vendido a pêso*, para que o autor tivesse com que comer; todo êste «drama» tinha atrás de si, a escurecê-lo, ou a alumiá-lo, vários poemas e artigos, que não passaram desapercebidos a Ole Bul que ao fundar, em 1851, o Teatro Nacional em Bergen, convidou o jovem poeta e dramaturgo a ser director artístico dêsse teatro, tendo como fito fazer renascer a literatura norueguesa; o contrato, que era válido por 5 anos tinha como obrigação Ibsen escrever um drama todos os anos. A administração deu ao director artístico um subsídio para que êle fôsse a Copenhague e Dresde estudar os teatros e as peças ali representadas; do «Kongeligteater» (Teatro Real) de Copenhague, boa bagagem literária levou Ibsen para Bergen.

Passaram-se os 5 anos; em Oslo funda-se um teatro,

nas mesmas ideas de Ole Bull. O «Novo Teatro» foi um foco de rivalidades, desgostos; as obras de Henrik Ibsen eram pouco assimiláveis para o público, que, como em tôda a parte, vai aos espectáculos para se distrair e não para dar trabalho ao cérebro concentrando-se em alta filosofia. Tais foram os dissabores, que o teatro teve de fechar; e Ibsen vê-se sem ter o seu—ganha-pão—para si, para a mulher e para o filho pequenino... Casara o Poeta em 1858 com Suzana Thorensen que lhe foi sempre companheira dedicadíssima.

Na vida dêste—Poeta-filósofo—deram-se muitos embates com a humanidade, muitos dêsses dramas e pequenas tragédias mudas que se desenrolam na vida interior de um «Ser»; quantas reflexões terão sido sugeridas a Ibsen devidas à incompreensão e injustiças por que passou?... é natural que no cérebro privilegiado dêsse trágico as faculdades de observação se lhe tivessem afinado, desvendando, inconsciente, o subconsciente de cada indivíduo...

Ibsen não só se identificou nas pessoas e nas cousas da Noruega, como também a sua mentalidade sentiu as fôrças que de tudo se expandem, e de todo o ambiente que o cercava tirou das trevas a tragédia latente; o pensamento é o ponto de partida das paixões humanas, das contingências da vida diária, e êsse foi intensamente penetrado pelo prisma da imaginação, da inteligência do escritor, e até talvez influísse na sua disposição de espírito; o filósofo observou; o dramaturgo, então, descreveu o conflito entre a idea, o carácter, a acção; pegou das personagens dos seus dramas e identificou-as nessas condições de vida quási sempre (para não dizer *sempre)* fora do equilíbrio normal,

embora «o normal» seja feito em corda bamba e daí tanto trambulhão da Humanidade!...

Lendo «Ibsen» tem-se a idea de que êle teve por objectivo demonstrar as tempestades da vida psicológica, pela forma como descreve o efeito produzido pelo incerto, pelo indefinido, as ideas obscuras, os sentimentos torpes, a ância de viver, o terror de morrer, e todos os raios e coriscos, lufadas e tufões que se produzem de indivíduo para indivíduo e se reproduzem nas tempestades que sacodem e agitam as diversas camadas sociais, um país e até o Mundo.

Nas obras dêste dramaturgo transparece o homem do Norte na sua característica fôrça de vontade, na sua rudeza, à qual se antepõe com freqüência o idealismo, que também lhes é característico.

O «Drama»

Tudo isto que acabei de expor se revela no drama Peer Gynt, obra literária de sentimentos concentrados em duas palavras, e até em uma só; em versos de admirável belesa, de filosofia inteiramente ibseniana; ao voltarmos as páginas desta obra envolvemo-nos em céu cinzento, chuva, gêlo; comprazendo-se o autor em demonstrar o «Mal» e dando-nos do «Bem» ténues raios de sol...

¿Será Ibsen quem viu bem o Mundo?

*

* *

Foi escrito êste drama, no verão de 1867, em Itália; e de lá aparecem reflexos.

Não sendo trágica esta obra, é no entanto sumamente dramática; é fonte donde brotam pensamentos altamente filosóficos, quer na crueldade da dor psíquica e quási plácida como a da Ase (leia-se Ousê) quer na dor concentrada e conformada como a da Solvejg, *ténue e único raio de sol*; quer na dor contraída no «Mal» da revoltada Ingrid e até nas várias formas em que se manifesta Peer Gynt.

Nas páginas desta obra descreve-se a mentalidade, ou talvez a psicologia de um orgulhoso e ambicioso, sendo mandrião; um carácter áspero, duro; personalidade incompreendida, portanto revoltado contra todos e contra tudo; «Ser» enxotado e escorraçado pelos—homens—e tão perseguido se viu que anda a monte foragido, arranca-se a si próprio do seu próprio torrão, e, uma vez expatriado, atira-se à aventura. Por tôda a parte por onde passa não é melhor o Mundo; hipocrisia, invejas e mentiras, é o que encontra!...

*

* *

Há certas passagens neste drama que são vislumbres de florestas verdes atapetadas de florinhas perfumadas; a mais linda entre tôdas é Solvejg, o lírio casto, donde se exala perfume de amor suave que sofre resignadamente pelo desvairado Peer Gynt, o qual devido à sua forma de ser torna a vida num drama e enrola nesse drama todos aquêles de quem se aproxima.

É Solvejg visão carinhosa à qual, mesmo de longe, Peer se vai amparando num desejo insatisfeito de se aproximar, de se depurar ao contacto da «Bondade».

Em contraste com estes vislumbres de luz benéfica,

há manchas violentas, tons lúgubres que surdem de florestas negras onde a erva daninha cresce e abafa a ervinha boa que luta incessantemente para chegar à luz clara do dia; os troncos das árvores gotejam suco devido aos picos que se lhe enterram.

As cenas desenrolam-se cheias de profunda filosofia em episódios violentos que nos dão *falta d'ar* como se nos apertassem as goelas!... cenas para nós, aliás, bem estranhas, mas, se soubermos aprofundar as entrelinhas ibsenianas, veremos a *moral* em lição dura de roer.

Quando é um «Latino» que lê (com todo o seu romantismo) o que um «Nórdico» escreve e, ainda para mais, é poesia filosófica, nunca aquêle pode penetrar os sentimentos dêste, porque: a raça é literalmente oposta, e nada se parecem etimològicamente; os usos, os costumes, a natureza, o clima, tudo isto é inteiramente diferente, e é de tudo isto que nasce uma obra, seja ela qual fôr; é dêsse meio que também nasceu o cérebro que a criou, o qual pensou, sentiu, viu, segundo o seu «*Eu*».

Além de outros véus densíssimos que interceptam a adaptação ao que escritor de raça diferente expôs, há o facto de se ler, quási na generalidade, a obra traduzida e não na própria língua em que surgiu da inteligência que a ditou; pior ainda é, se, como no caso presente, é de norueguês para português, ou para outra língua latina; é quási sempre ofuscado em grande parte o sentido de cada palavra, e muita vez, até, deturpado; as ideas saem naturais na espontaneidade da própria língua; traduzidas, perdem parte dessa espontaneidade; e assim, é o aspecto das personagens transtornado, os quais como títeres são manejados pelo critério e filosofia do autor.

Léo Quenel diz na «Revue Politique et Littéraire» de

31 de Março do ano 1873, pàg. 90—«quand à la traduction de ces oeuvres en français, elle ne sera pas moins hérissée de difficultés que les traductions de Shakespeare et c'est encore lá une marque de la valeur et de l'originalité du poète».

Na «Nouvelle Revue», julho 1882, pág. 172, M.me Pauline Ahlberg (escandinava) escreve que o drama Peer Gynt «c'est une des plus hautes manifestations de la pensée poétique et créatrice de l'humanité. Il est peu probable que les Français connaissent jamais cette oeuvre qui offre des difficultés particulières de traduction».

(Continua)

Maria Josefina Vieira da Bandeira de Vasconcellos Adersen Andersen.

CATALUÑA Y PORTUGAL

Notas bibliograficas (Siglo xvii)

La situación interna de la Peninsula en el siglo XVII, era evidentemente la más propicia para que los acontecimientos de Portugal tuvieran en Cataluña gran interes y fueran seguidos con verdadera atención, como lo prueban las *relaciones*, *noticias* y *cartas*, impresas en Barcelona a partir de la separación de Portugal y de la guerra separatista de Cataluña. No hay que dudar que la Embajada enviada por Juan IV de Portugal en 1641 y los servicios prestados por el Embajador portugues a Cataluña, contribuyeron grandemente a interesar a los catalanes por la suerte del reino portugues y por el mantenimiento de su recuperada libertad.

A continuación damos una relación bibliografica, de de hojas y folletos de aquel tiempo impresas en Barcelona, que se conservan en el Archivo Historico de la Ciudad, de Barcelona.

—Iusticia del inclyto Principe D. Iuan IV—Rey de Portugal, de los Algarves y conquista de Guinea, Etc.—Barcelona, J. Romeu—1641, 11 ff. s. n. 8º f.

—Noves molt verdaderas de tot lo contengut en lo Regne de Portugal de aquest present any 1641 y donan raho de com los Embaxadors de la Ciutat y Diputació son arribats en Paris.—Barcelona, J. Mathevat, 1641, 4 ff. s. s. 8º f.

—Carta, llealment vertida de Portugues en Catala la qual un Cabo Portugues escrigué a un Religios Portugues; dona avis dels successos que han tingut las armes del Rey de Portugal, Don Juan, contra las armes del Rey de Castella.—Edicte del Rey de Portugal en favor dels catalans.—Barcelona, G. Nogués, 1641, 4 ff. s. n. 8º f.

—Carta enviada de Portugal en Barcelona a un Cavaller de dita ciutat; fentli relació de tot lo que ha succehit al Embaxador de Cataluña desdel dia que arribà a la ciutat de Lisboa, fins lo dia present.—Barcelona, G. Nogués, 1641, 3 ff. s. n. 8º, f.

—Copia de una carta que lo Serenissim Rey de Portugal a enviat als Deputats de Catalunya y Ciutat de Barcelona, vertida de llengua Portuguesa en llengua cathalana; y la enviada per son Embaxador que envià en Barcelona a 26 de Janer 1641.- Barcelona, G. Nogués, 1641, 4 ff. s. n. 8º f.

—Melo, Don Francisco.—Relacion verdadera de las cosas sucedidas en el Reyno de Portugal por aviso del Embaxador de Paris Don... Montero mayor de su Magestad por cartas suyas de 5 y 19 de Mayo del presente año 1641.—Barcelona, G. Nogués 1641, 4 ff. s. n. 8º f.

—Relacion verdadera del recibimiento que el Rey de Portugal D. Juan IIII hizo al Embaxador del Principado de Cataluña y de otras cosas particulares, por aviso de un correo que partio de Lisboa a 2 de Junio, y llegó a esta Ciudad de Barcelona a 21 del mismo mes.—Barcelona, G. Nogués, 1641, 4 ff. s.n. 8º f.

—Relacion verdadera de un religioso portugues tuvo del levantamiento del Rey de Portugal, Don Juan Quarto y del estupendo milagro que sucedió el dia de su aclamacion, y de las cartas que el mismo Rey escrivió al Rey de Castilla y ao Conde Duque, y de la que escrivió el Rey de Castilla al Christianissimo Rey de Francia Luys XIII y su respuesta.—Barcelona, G. Nogués, 1641, 3 ff. s.n. 8º f.

—Carta hecha em Monterrey, a siete de Agosto donde se da noticia del saco, y quema de dies y seis lugares: tambien se da noticia de los estragos que han hecho en ellos, executados por los valerosos Portugueses.—Barcelona, Jayme Mathevat, 1641, 3 ff. 2.n. 8.º f.

—Panegyrico apologetico por la desagraviada Luçitania: de la servitud invasta, del tyranico yugo, de la insoportable tirania de Castilla. (Trad. del latin).—Barcelona, J. Romeu, 1641, 16 ff. 4 s.n. 8º f.

—Caltell de desafiu, enviat e fet al Rey de Portugal en nom del Duch de Medina Sidonia ab la resposta de ell.—Barcelona, J. Romeu, 1641, 4 ff. s.n.

—Relació molt verdadera, de la victoria que han tingut las

armas del Rey de Portugal contra las armas del Rey de Castella, en la vila de Salvaterra en lo Regne de Galicia. —Barcelona, Jaume Mathevat, 4 ff. s. n. 8º f.

—Relació verdadera que ha portat un Religios de Valencia en esta ciutat de Barcelona donant avis de una gran victoria que han tingut las armas Portugueses contra las castellanas a 28 de Agost de dit any 1643. Y també dona avis del casament que ha fet lo Rey de Portugal de una filla seva que ha casat ab lo Princep de Orange.—Barcelona, Gabriel Nogués, 1643, 2 ff. s. n. 8º f.

—Relación de tres victorias que han alcançado las armas Portuguesas, contra las Castellanas, ora nuevamente sucedido a dos del mes de Febrero hasta quatro de Março de 1643.—Barcelona, G. Nogués, 1643, 4 ff. s. n. 8º f.

—Monis de Carvallo, Antonio.—Francia interesada con Portugal en la separación de Castilla. Con noticias de los interesses comunes de los Principes y Estados de Europa.—Barcelona, S. Cornuellas, 1644, 64 ff. 8º f.

—Relació del bon succes de las armas del Rey Don Juan IV de Portugal en ques nota la presa y capitulació de la famosa Vila del Fresno en la Extremadura en lo Regne de Castella.=Barcelona, G. Nogués, 1644, 4 ff. s. n. 8.º f.

—Relació verdadera, y fidedigna de la presa, y capitulacói de la gran y rica vila de Paymego, per lo General de las armas del Rey de Portugal don Juan IV a 19 de Mars 1644.—Barcelona, J. Mathevat, 1644, 3 ff. s. n. 8º f.

—Copia de una carta enviada per un cavaller portugués a un cavaller desta ciutat de Barcelona, donantli noticia de la trayció se feya en lo Regne de Portugal y de la sentencia que ha feta sa Magestat—Traduyda de llengua Portuguesa en nostra llengua Catalana.—Barcelona, G. Nogués, 1646, 2 ff. s. n. 8.º f.

—Relació de una trayció descoberta y castigada per lo Rey de Portugal, y de alguns altres successos considerables de aquell Realme, y la sentencia que hi an feta estampada en Paris a 2 de Octubre 1647 y ora novament en Barcelona. Traduida de francés en catalá.—Barcelona, Vda Mathevat, 1647, 2 ff. s. n. 8º f.

—Copia de una carta enviada per un cavaller portugués, a un Cavaller desta Ciutat, donantli noticia del que ha succehit en Portugal dintre la mateixa ciutat de Lisboa, de les traicions se feian en ella y de la sentencia feta per lo Rey.—Barcelona, Vda. Deu, 1648, 2 ff. s. n. 8º f.

—Relació verdadera de la toma y assalto de la ciudad de Sargel, y su presidio, por las armas del Rey de Portugal en setiembre de 1675.—Barcelona, R. Figueró, 1675, 2 ff. s. n. 8º f.

Barcelona, 1936.

CARLOS E. MASCAREÑAS

COIMBRA DE AMORES(1)

GRAN DESVAIRO

INEZ

—Senhor, pois tanto me queredes,
Que, por desgraça, não vêdes
Que hei de ser a causadora
Do mal de vossa Senhora?!

PEDRO

—Se vos amarga a lembrança
De coitas dar a Constança,
Não tereis pena maior,
Se por vós moiro de amor?!

INEZ

—Ai Amado e meu amigo,
Já trago a morte comigo...
Pois o amor que me pedis
É morte duma infeliz!

---

(1) Vide nota da pág. 1 do vol. 87.

PEDRO

—Deus seja porém louvado!
Se o nosso amor é pecado,
A culpa teve-a o Senhor,
Que nos deu tão grande amor!

INEZ

—Mas o mundo é pequenino
Para amor quási divino!

CAMPOS DE FIGUEIREDO

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração do Instituto, os seguintes:

O Infante D. Henrique (1894)—Número comemorativo do 5.° centenário do Infante D. Henrique. Com a colaboração de J. M. Rodrigues, A. J. Teixeira, Sousa Viterbo, Brito Rebêlo, J. M. Teixeira de Carvalho..... 12$00

Fernão de Magalhães—Número comemorativo do 4.° centenário de Fernão de Magalhães. Com a colaboração de D. José Manoel de Noronha, Dr. Alves dos Santos, Dr. Oliveira Guimarãis, Dr. Costa Lobo, F. Brederode, Henrique Lopes de Mendonça, Ernesto de Vasconcelos, Dr. Fortunato de Almeida (1921)..... 10$00

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano sobre a Natureza das Cousas, vertidos no verso solto portuguez, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Catálogo dos objectos existentes no Museu de Archeologia do Instituto de Coimbra. A cargo da Direcção de Archeologia do mesmo Instituto (1873-1877) ..... 6$00

Idem—Suplemento 1.° (1877-1883) .... 4$50

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Noticia sôbre uma série de crâneos da Ilha de Timor existente no Museu da Universidade, pelo Dr. J. G. de Barros e Cunha. Coimbra, Imp. da Universidade, 1895..... 5$00

Memória histórica e crítica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos de optica, pelo sócio Rodrigo Ribeiro de Sousa Pinto. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 3$00

Apontamentos biographicos sobre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 .... 3$00

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação mensal do *Instituto de Coimbra*, sociedade científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O *Instituto* põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação, rosto e capa próprios serão de conta dos autores.

ASSINATURAS

Série de cinco números.....	25$00
Número avulso.....	10$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto*, Arco do Bispo, n.º 1—Coimbra—Portugal.